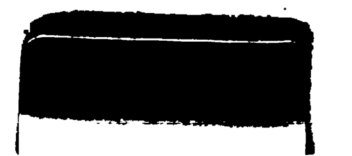

B 4 462 613
Digitized by Google



OEUVRES

COMPLÈTES

DE CONDILLAC.

TOME VII.

PARIS. — DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
Rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE CONDILLAC.

NOUVELLE ÉDITION.

HISTOIRE ANCIENNE.

TOME I.



PARIS.
BAUDOUIN FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE DE VAUGIRARD, N° 17.

M DCCC XXVII.

INTRODUCTION

A L'ÉTUDE

DE L'HISTOIRE.

PREMIÈRE PARTIE.

Au titre de cet ouvrage, vous jugez, Monseigneur, que mon dessein est uniquement de vous apprendre à étudier l'histoire. Je me borne à des leçons élémentaires, et je n'ai pas, comme un historien, le projet d'entrer dans tous les détails qui méritent d'être connus.

Vous donner une idée des peuples, dont il serait honteux de n'avoir aucune connaissance; tracer à vos yeux la suite des révolutions; vous montrer les gouvernemens dans leur principe, dans leur progrès, dans leur décadence, et vous accoutumer à voir les effets dans leurs causes, voilà l'objet que je crois devoir me proposer. Vous verrez quelquefois des temps heureux, où les connaissances, les lois et les mœurs, feront la prospérité des états; mais vous verrez plus souvent des temps malheureux, où l'ignorance, les pré-

jugés, les erreurs et les vices, prépareront les calamités des peuples, et ruineront les empires les plus florissans.

Nés du sein de la barbarie, les arts et les sciences ont successivement éclairé un petit nombre de nations privilégiées. C'est une lumière qui se cache aux unes à mesure qu'elle se montre aux autres, et qui n'éclaire jamais qu'un horizon très-borné. Capable d'un certain accroissement, elle s'affaiblit aussitôt qu'elle ne peut plus croître, elle s'éteint par degrés, et elle ne se reproduit que pour éprouver encore les mêmes révolutions.

Il y a donc deux sortes de barbaries; l'une qui succède aux siècles éclairés, l'autre qui les précède; et elles ne se ressemblent point. Toutes deux supposent une grande ignorance; mais un peuple qui a toujours été barbare, n'a pas autant de vices qu'un peuple qui le devient après avoir connu les arts de luxe.

Or on entend par les mœurs d'une nation, ses habitudes, ses coutumes et ses usages, considérés par rapport au bien et au mal qui en naissent.

Vous voyez donc que les mœurs sont sujettes à toutes les révolutions de l'esprit humain : elles ne sont pas les mêmes chez les peuples qui ont toujours été barbares, chez ceux qui s'éclairent, et chez ceux qui retombent dans la barbarie. Il

doit y avoir entre les habitudes, les coutumes et les usages d'après lesquels chacun d'eux se conduit, autant de différence qu'entre les circonstances où ils se trouvent.

Mais comme les révolutions de l'esprit humain en produisent de pareilles dans les mœurs, les révolutions des mœurs en produisent de pareilles dans le gouvernement; ainsi le gouvernement dépend des mœurs, comme les mœurs dépendent de la manière d'envisager les actions humaines.

Ces trois choses s'étant produites dans cet ordre, réagissent les unes sur les autres dans un ordre contraire; je veux dire que le gouvernement influe sur les mœurs, et les mœurs sur la façon de penser.

Plus vous observerez les peuples, plus, Monseigneur, vous remarquerez l'influence réciproque de ces trois choses. Vous vous convaincrez qu'elle est le principe de toutes les révolutions qui sont arrivées; qu'elle le sera encore de toutes celles qui arriveront, et que par conséquent elle peut faire le bonheur ou le malheur de votre règne.

Il est donc de la plus grande importance pour vous de savoir comment, jusqu'à quel point, et avec quelles précautions vous pouvez vous rendre maître de cette influence; et je dois vous dire que vous ne serez digne de commander, qu'autant que vous serez capable d'arrêter, de retarder, de pré-

cipiter ou de changer à propos le cours des choses. Voilà ce que l'expérience des siècles passés peut vous apprendre, et c'est dans cet esprit que vous devez étudier l'histoire.

HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Des temps antérieurs au déluge. Première période de 1656 ans.

Moïse ne nous a transmis qu'un petit nombre des événemens arrivés depuis la création jusqu'au déluge.

La lecture de l'abrégé de la Bible vous a appris, Monseigneur, tout ce qu'on sait des temps qui se sont écoulés depuis la création jusqu'au déluge, et vous jugez au peu qu'en dit Moïse, qu'il n'a pas eu dessein d'en écrire l'histoire. Voulant rappeler aux Hébreux ce qu'ils ont été, et les préparer à ce qu'ils doivent être, il se borne à les faire remonter, par une succession non interrompue, jusqu'au premier père du genre humain, et à leur montrer dans la suite des générations la présence continuelle du Dieu qui a tout créé et qui les a choisis. Il s'était sans doute passé bien des événemens qu'il eût été curieux de conserver, mais ils n'entraient pas dans le plan de Moïse. Il les a donc négligés, et, préférant les choses qu'il importe le plus de connaître aux choses de pure curiosité, il a fait de la religion son unique objet.

Cet intervalle est de 1656 ans.

La durée de cet intervalle souffre des difficultés,

parce que les copies qui restent des écrits de Moïse ne s'accordent pas entre elles. Le texte hébreu fait cette période de 1656 ans, le Samaritain de 1307, et la version grecque des Septante de 2242. Mais, sans nous arrêter à des discussions, dont vous ne devez pas vous occuper, il suffit de remarquer que le texte hébreu est le texte original; et que le concile de Trente, qui déclare la Vulgate authentique, doit faire préférer ce texte, auquel la Vulgate est elle-même conforme. Nous compterons donc 1656 ans de la création au déluge.

Il a donné lieu à bien des conjectures.

L'état physique de la terre dans cette période, la population, les arts cultivés, la longue vie des hommes, les races de géans, les causes du déluge et les changemens qu'il a produits, ont donné lieu à bien des conjectures. Vous prévoyez sans doute qu'elles ont peu de fondement, et vous jugez que je pourrais les passer sous silence. Mais il n'est pas absolument inutile d'observer les efforts des savans lorsqu'ils veulent deviner. Si nous n'y trouvons pas l'histoire de ce qui est arrivé, nous y trouverons au moins une partie de l'histoire de l'esprit humain, et nous apprendrons nous-mêmes à être plus circonspects dans nos recherches. Je ne vous rapporterai pas cependant toutes les conjectures qu'on a faites, il me suffira de vous donner pour exemple ce qu'on a dit sur la population, parce que c'est un des sujets sur lesquels on a plus mal raisonné.

De ce que la vie des hommes était dix fois plus longue, on a conclu qu'ils avaient dix fois plus d'enfans, et, comparant les générations alors contemporaines à celles qui se succèdent aujourd'hui, on a jugé que la terre était vingt fois plus peuplée.

On a imaginé que la terre était alors vingt fois plus peuplée,

En suivant ce raisonnement, il faudrait ajouter qu'elle avait aussi vingt fois plus d'animaux de toute espèce; car les mêmes causes physiques qui ont donné une longue vie à quelques-uns, ont dû dans la même proportion faire aussi vivre les autres plus long-temps. Il est difficile de comprendre que la terre eût suffi à cette multitude.

Cette première conjecture, qu'on croit établir sur des calculs, conduit à une autre : c'est que la terre, ayant à nourrir tous les animaux qu'elle contient, a dû être infiniment plus fertile qu'elle ne l'est de nos jours. Mais il ne suffisait pas de donner cette seconde assertion comme une conséquence de la première, il la fallait prouver elle-même.

Et vingt fois plus fertile.

Naturellement féconde, la terre, sans être cultivée, produit indifféremment des plantes de toute espèce; et elle devient fertile, c'est-à-dire capable de produire en grande quantité des fruits à nos usages, lorsqu'en la cultivant nous en dirigeons nous-mêmes la fécondité. Ce sont là deux choses qu'il ne faut pas confondre.

Ces opinions sont sans fondement.

Si on veut donc s'assurer qu'avant le déluge



elle était assez fertile pour fournir suffisamment à la subsistance d'une grande population, il ne suffit pas de savoir qu'elle était alors plus féconde qu'elle ne l'est aujourd'hui, il faut encore être fondé à croire qu'elle était fort cultivée. Abandonnée à elle-même, elle se serait couverte de forêts, et les hommes n'auraient pu se multiplier qu'autant qu'ils auraient défriché.

Il est vrai que Caïn et ses descendans ont été cultivateurs. Aussi l'Écriture les représente-t-elle comme les inventeurs des arts. Elle attribue l'architecture à Caïn, qui a bâti la première ville; et à Tubalcaïn, l'art de travailler les métaux, si nécessaire à l'agriculture.

Mais elle nous apprend que Jubal, un des descendans de Caïn, fut le père de ceux qui habitèrent sous des tentes, et qui furent pasteurs. Abel, si agréable à Dieu, fut pasteur lui-même. Seth le fut encore, et ses enfans le furent également. Il paraît même que la vie pastorale était regardée comme la plus innocente, et que la postérité de Seth l'a préférée tant qu'elle a résisté à la dépravation. Voilà donc une partie des hommes qui, bien loin de cultiver la terre, se bornent à vivre des fruits qu'elle produit naturellement.

Il y a des interprètes qui pensent qu'avant le déluge, l'usage de la viande n'était pas permis. Ils se fondent sur ce qu'au premier chapitre de la Genèse, Dieu dit à l'homme qu'il lui a donné les

végétaux pour lui servir de nourriture ; et que ce n'est qu'au neuvième qu'il accorde à Noé la permission de manger de tout ce qui a vie et mouvement.

Si cette opinion était le vrai sens de l'Écriture, elle mettrait un nouvel obstacle à la population, parce que plus on retranchera de nourriture aux hommes, moins certainement ils multiplieront. Mais aurait-on pris la peine d'élever des troupeaux, si on n'avait pas voulu s'en nourrir? et si Dieu n'avait pas permis l'usage de la viande, aurait-il approuvé la vie pastorale d'Abel et de Seth? On dira sans doute qu'on ne se nourrissait alors que du lait des animaux, et j'en conclurai que de grands troupeaux faisaient subsister peu de pasteurs. Quoi qu'il en soit, il suffit que la terre ait été peu cultivée, pour que la population n'ait pas été aussi grande qu'on la suppose. Ceux qui la peuplent avec des calculs n'ont pas songé qu'il fallait pourvoir à la nourriture des habitans.

Si avant le déluge on vivait plusieurs siècles, on commençait aussi plus tard à être père : c'était le plus communément après cent ans ; et lorsque Moïse parle des enfans des patriarches, il ne dit rien qui puisse faire soupçonner que le nombre en fût dix fois plus grand, parce que la vie des hommes était dix fois plus longue.

CHAPITRE II.

Des commencemens des premières monarchies dans la seconde période, ou dans l'intervalle qui s'écoule depuis le déluge jusqu'à la vocation d'Abraham : espace de 427 ans.

Après le déluge, les arts se conservent dans les plaines de Sennaar.

La famille de Noé s'établit dans les plaines de Sennaar, où elle jeta les fondemens de Babylone. Elle conserva donc au moins une partie des arts connus avant le déluge; et puisqu'elle bâtit une ville, on peut conjecturer qu'elle cultiva l'agriculture. C'est de cette contrée que les arts se sont répandus sur le reste de la terre. On les y trouve aussi haut qu'on puisse remonter, et s'ils y ont eu un commencement, la tradition n'en a conservé aucun vestige.

Lors de la dispersion, tous les hommes ne portèrent pas les arts avec eux.

Mais lorsqu'après la confusion des langues, les hommes furent forcés à se disperser, tous ne portèrent pas les arts avec eux, parce que tous ne sentirent pas également le besoin de les conserver. Tels furent ceux qui, renonçant à l'agriculture, se bornèrent à élever des troupeaux; tels furent encore, et à plus forte raison, ceux qui, errant de climats en climats, résolurent de vivre uniquement de chasse et de pêche. Voilà pourquoi, peu de siècles après le déluge, on voit des nations tout-à-fait barbares. C'est uniquement dans les contrées

où les hommes se sont fixés de bonne heure que les arts remontent à la plus haute antiquité.

Environ 150 ans après le déluge, Nemrod jeta les fondemens de Babylone; et quelque temps après, Assur bâtit Ninive, qui deviendra la capitale de l'empire d'Assyrie. Ce qu'on sait des commencemens de Babylone.

Voilà tout ce que Moïse nous apprend sur ces commencemens. Il ne parle plus de Nemrod ni d'Assur, il ne dit rien de leurs successeurs, il ne les nomme seulement pas.

Les historiens profanes attribuent à Bélus la fondation de Babylone, et lui donnent pour successeur Ninus, son fils, conquérant qui, avec des armées de 1,900,000 hommes, pousse ses conquêtes depuis l'Égypte jusqu'à l'Inde et à la Bactriane, qu'il soumet. Après lui, Sémiramis, sa femme, a la même ambition, de pareilles armées, ou de plus grandes encore, et fait de nouvelles conquêtes. Mais à Ninias, son fils, les guerres finissent, et l'histoire semble finir elle-même. Elle ne nous transmet plus aucune des révolutions arrivées dans cet empire; et jusqu'à Sardanapale, on sait à peine le nom des monarques qui se sont succédés. Ce que les historiens profanes disent de ces commencemens, doit être rapporté à des siècles bien postérieurs.

Voilà donc, suivant les historiens profanes, une vaste monarchie qui se forme des débris de plusieurs autres. Cependant la grandeur et la magnificence de Babylone et de Ninive ajoutent encore à l'idée qu'ils nous donnent de la puissance de

Ninus et de Sémiramis. A juger de ces deux villes par les descriptions qu'ils en font, on ne trouve rien dans les temps postérieurs qui puisse leur être comparé.

Il n'est pas possible que Babylone, sous le fils de son fondateur, ait été la capitale d'un pareil empire. Cependant, parce que la fondation de cette ville est attribuée à Nemrod et à Bélus, on dit que le Nemrod de l'Écriture est le Bélus des historiens profanes. Il faut donc ou rejeter comme faux tout ce qu'on rapporte des règnes de Ninus et de Sémiramis, ou supposer que des royaumes puissans ont pu s'être formés dans des temps voisins du déluge.

Quelques-uns pensent que jusqu'à l'an 590 après le déluge, Ninive et Babylone ont été deux monarchies séparées; que Ninus, qui régnait alors à Ninive, fit la conquête de Babylone, et que c'est seulement à la réunion de ces deux royaumes que commence l'empire des Assyriens. Nous n'entrerons pas dans ces discussions, parce qu'il importe peu de faire des conjectures, lorsqu'il n'en peut résulter aucune instruction utile.

Nous savons peu de chose sur les premiers royaumes d'Égypte.

Suivant les historiens profanes, Ménès est le premier roi d'Egypte; et parce que Cham, second fils de Noé, est le premier qui ait habité cette contrée, on juge que son fils Mesraïm est Ménès même, que plusieurs confondent encore avec Osiris. C'est à ce premier souverain que la tradition attribue

l'invention des arts, et elle le représente comme un grand roi. Non content de faire le bonheur des Égyptiens, Osiris voulut encore répandre ses bienfaits sur toute la terre. Dans cette vue, il leva une armée, il ramassa des musiciens et des Satyres, et avec ce cortége il parcourut l'Éthiopie, l'Arabie, pénétra jusqu'aux Indes, se montra à toutes les nations de l'Asie, traversa l'Hellespont, et aborda en Europe. Il répandit les arts, il bâtit des villes, et les peuples le reçurent comme un Dieu. De retour en Égypte, il fut assassiné par son frère Typhon. Isis, qui était tout à la fois sa sœur et sa femme, vengea sa mort, et lui fit rendre les honneurs divins. Ces traditions, qui remontent jusqu'aux siècles les plus reculés, prouvent au moins l'antiquité des peuples de l'Égypte. C'est chez eux que tout paraît commencer, les lois, les arts, les sciences et les fables.

Je ne parlerai pas des dieux et des demi-dieux, qu'ils font régner avant Ménès. Il semble que cette nation, vaine de son antiquité, n'ait songé qu'à reculer l'époque de ses connaissances, et qu'elle doive en partie ses fables à l'avantage qu'elle a eu d'être éclairée avant d'autres.

Après Ménès, l'Égypte fut partagée en quatre dynasties ou principautés : Thèbes, Thin, Memphis et Tanis. Elle eut bientôt de grandes villes, de vastes édifices ornés de sculpture et de peinture, des armées de quatre cent mille hommes;

et, ce qui est plus singulier encore, une bibliothéque. Cependant des étrangers qu'on a nommés *rois pasteurs*, s'emparèrent de la Basse-Égypte, et y régnèrent pendant deux cent soixante ans ou environ. Vous voyez, Monseigneur, que nous ne connaissons pas mieux l'histoire des premiers rois d'Égypte que celle des premiers rois de Babylone et de Ninive.

Sans doute ils ont commencé à être puissans sur la fin de cette période. Pharaon, chez qui Abraham se retira au commencement de la suivante, en est la preuve. Mais les Égyptiens auront transporté dans les premiers siècles toute la puissance et toute la magnificence des siècles suivans : ils auront eu la vanité de reculer les temps florissans de leur monarchie, comme ils ont eu la vanité d'en reculer l'origine.

L'Égypte n'a pu se peupler que bien difficilement.

En effet, il est difficile de comprendre que les premières peuplades arrivées en Égypte, aient pu y faire de grands établissemens sans de grands obstacles. Les lacs, les canaux et les terrasses, sur lesquels les villes ont été bâties, sont des monumens des efforts qu'on a faits pour s'établir dans cette contrée. La population ne se sera donc accrue qu'à mesure qu'on aura avancé ses travaux, et par conséquent elle aura été lente. Plus d'une fois, sans doute, les inondations du Nil auront englouti une partie des habitans, et forcé l'autre à abandonner les terres. La tradition a

même conservé quelque souvenir de ces révolutions.

Les premières monarchies sont pleines de confusion. Mais s'il y avait une histoire qui fût certaine, et qui, remontant à l'origine du monde, conduisît jusqu'aux temps où les nations commencent à être connues, elle dissiperait en partie l'obscurité que les fables ont répandue, et elle nous garantirait au moins de bien des erreurs. Cet avantage appartient uniquement à l'histoire du peuple de Dieu. C'est pourquoi ses principaux événemens sont autant d'époques auxquelles nous rapportons les révolutions arrivées chez les autres nations.

Avantage de l'histoire du peuple de Dieu sur l'histoire des autres peuples de l'antiquité.

CHAPITRE III.

Des conjectures dans l'étude de l'histoire.

Au défaut des monumens, nous pouvons quelquefois nous permettre des conjectures. Mais si elles peuvent éclairer l'histoire, elles peuvent aussi l'obscurcir. Il s'agit donc de savoir avec quelles précautions nous en devons faire usage. C'est ce que je vais rechercher. L'art de conjecturer a ses règles : lorsque nous les connaîtrons, nous suppléerons quelquefois au silence des historiens, et nous éviterons souvent des erreurs où ils nous auraient fait tomber.

Utilité des conjectures, lorsqu'on en sait faire usage.



On juge des effets par les causes, et des causes par les effets.

Quiconque sait réfléchir, est conduit par la connaissance des causes à celle des effets, et par la connaissance des effets à celle des causes. Il jugera donc des temps antérieurs, lorsqu'il connaîtra les effets; et lorsqu'il connaîtra les causes, il jugera des temps postérieurs. Les causes et les effets sont des données d'après lesquelles il pourra corriger les erreurs mêmes des historiens.

Caractère général, première cause des événemens.

Tous les hommes se ressemblent par l'organisation, par la manière de sentir, et par les besoins de première nécessité. De là résulte un caractère général, qui influe sur tout ce qui leur arrive. Ce caractère est le même partout; et par conséquent il tend à produire partout les mêmes effets. C'est la première cause des événemens.

Circonstances qui modifient ce caractère; autre cause des événemens.

Les circonstances modifient différemment ce caractère général; et, par les circonstances, j'entends le climat, la nature du gouvernement, le progrès des arts et des sciences. On ne peut plus déterminer les différens caractères qui doivent se former. Ces caractères sont cependant la seconde cause des événemens; et, comme ils sont différens de peuple en peuple et de siècle en siècle, ils causent des révolutions différentes, suivant les temps et suivant les lieux.

Les hasards, troisième cause des événemens.

Enfin la troisième cause comprend tous les hasards; c'est-à-dire tout ce qui, étant une suite d'un ordre général que nous ne pénétrons pas, ne peut être deviné, et n'est connu qu'autant que

nous voyons, ou que nous l'apprenons de ceux qui en ont été témoins.

Si les historiens avaient développé toutes les causes, nous serions en état de juger de la vérité des faits qu'ils rapportent. Mais cela n'était pas toujours possible. Souvent ils ne l'ont pas su faire, lorsqu'ils l'ont pu; et souvent même ils n'y ont pas pensé. Ceux qui les premiers ont essayé d'écrire l'histoire des temps antérieurs à leur âge, étaient venus trop tard, pour s'assurer des hasards et des circonstances qui avaient fait des révolutions dans des siècles où ils ne vivaient pas. Ils n'avaient pas assez de philosophie pour démêler ce caractère général, que je regarde comme la première cause des événemens : ils n'avaient pas encore assez observé pour démêler toutes les circonstances qui le peuvent modifier. Ils n'étaient donc pas capables d'apercevoir toutes les variations dont il est susceptible. Enfin ils n'avaient pas assez de critique pour juger des faits dont la tradition conservait le souvenir.

Nous jugeons mal des événemens, parce que nous en connaissons mal les causes.

Dans les commencemens, le caractère général a dû avoir la principale influence, et produire à peu près partout des effets semblables. Mais, à mesure que les hommes se sont répandus sur la terre, il s'est formé des nations séparées, qui, se conformant aux lieux qu'elles habitaient, se sont accoutumées à différentes manières de vivre, et dont les caractères ont été d'autant plus différens

Influence des causes.

qu'il y a eu moins de communication entre elles. Cependant le commerce qui s'établit ensuite, porte chez plusieurs les mêmes arts, les mêmes usages, les mêmes mœurs : elles se rapprochent, elles s'imitent, et elles diffèrent tous les jours moins. C'est ainsi qu'après plusieurs révolutions, les choses finissent, à certains égards, comme elles ont commencé.

Ces considérations vous font sentir combien il est difficile de porter la lumière dans l'histoire; et vous verrez souvent que la critique ne fera que répandre des doutes : elle sera plus propre à détruire l'erreur qu'à découvrir la vérité.

Il faut se tenir en garde contre les hypothèses qui ont peu de fondement.

Pour vous bien conduire dans ces recherches, il faut vous tenir en garde contre les hypothèses des écrivains, surtout lorsque vous remarquez qu'ils les imaginent dans la vue d'appuyer des systèmes qu'ils ont adoptés trop légèrement. Les hypothèses sont de peu de poids, quand elles portent sur la ressemblance de quelques noms, sur de petites circonstances qu'on borne à un seul lieu et à un seul temps, quoiqu'elles aient pu se répéter bien des fois, sur des calculs qui laissent échapper plusieurs considérations essentielles, sur des traditions vagues ou sur des faits dont on n'a qu'une connaissance imparfaite.

Précautions nécessaires pour donner de la force aux conjectures.

Après avoir pris ces précautions, qui vous garantiront de bien des erreurs, vous observerez le peuple dont vous lisez l'histoire; vous observerez

ses besoins, sa manière de vivre, ses mœurs, les lieux qu'il a habités et les temps où il s'est fait connaître. Ce sont là les choses dont il est le plus facile de s'assurer : il en reste des traces jusque dans les traditions les plus confuses : elles se conservent dans les poëtes mêmes, qui se permettent d'ailleurs de tout altérer : et elles suffisent souvent pour faire juger de la vérité ou de la fausseté d'une narration.

Enfin vous remarquerez les faits qui sont hors de doute, et vous rejetterez tous ceux avec lesquels il ne sera pas possible de les concilier. Quelquefois il ne faudra observer qu'un fait pour détruire bien des erreurs, et vous le pourrez trouver dans l'historien même qui se trompe ou qui veut vous tromper. Alors vous pourrez vous permettre des conjectures, parce qu'elles seront indiquées par les circonstances de temps et de lieu, par le caractère des peuples, et par des faits dont vous serez assuré.

CHAPITRE IV.

Conjectures sur la puissance des premières monarchies et sur les progrès de la population.

Vous avez été étonné, Monseigneur, la première fois qu'on vous a parlé de l'origine de Rome. Pourquoi on a été porté à exagérer la puissance des anciens peuples.

Il y avait trop loin pour vous d'un petit nombre de cabanes à la capitale d'un grand empire; et vous avez supposé que Rome a toujours été une ville puissante. Quoique vous commenciez, vous avez de la peine à comprendre que chaque chose a commencé : ou plutôt, parce que vous commencez vous-même, vous n'avez pas encore assez d'expérience pour juger que tout a fait des progrès, et que par conséquent tout a eu un commencement.

Or, Monseigneur, la première fois que les Grecs ont entendu parler des anciennes monarchies, ils n'avaient, comme vous, que l'expérience de leur âge : ils commençaient. Ne connaissant donc les anciens peuples que par des traditions confuses, qui n'en montraient pas l'origine, ils n'en voyaient que les temps florissans; et ces temps ils les étendaient dans tous les siècles. En un mot, ils jugeaient comme vous; et je suis persuadé que si Romulus eût été le contemporain de Ninus ou de Ménès, il passerait aujourd'hui pour avoir été le souverain d'un vaste empire.

On dirait qu'après la dispersion, les familles deviennent tout à coup des nations.

En effet, quoique les chefs de famille, en s'éloignant des plaines de Sennaar, n'aient pu s'établir que dans des déserts; cependant, partout où ils arrivent, ils sont rois, ils ont un peuple nombreux, et tout à coup les familles se transforment en nations. C'est ainsi que l'Égypte, l'Arabie, l'Inde, l'Assyrie et la Bactriane paraissent déjà de

grandes monarchies dès les temps les plus voisins du déluge.

Les mots de *roi* et de *royaume* ont jeté dans l'erreur, parce qu'ils n'ont pas toujours signifié ce qu'ils signifient aujourd'hui.

Mais, dit-on, il y a eu de bonne heure des rois. Il faut donc que les familles se soient multipliées au point de former de bonne heure des corps de nations : car il ne saurait y avoir de royauté dans des pays où il n'y aurait pas d'habitans. Le mot de *roi* est donc toute la preuve qu'on a de la grande population de ces temps. Il me semble cependant qu'il faudrait s'assurer de cette population, avant de supposer des royaumes.

Les pères ont été les chefs de leurs familles comme les rois sont les chefs de leurs peuples. Or, si nous supposons que dans les anciennes langues, le mot que nous traduisons par *roi*, n'ait été originairement que l'équivalent de ce que nous entendons par *chef*, il sera naturel de penser qu'à mesure que les familles se seront étendues, la signification de ce mot se sera étendue elle-même, et qu'enfin il aura signifié ce que nous entendons aujourd'hui par *roi*, lorsque les familles seront devenues des nations. C'est en effet de la sorte que les mots passent par extension d'une acception à une autre.

Mais lorsqu'on a commencé a étudier l'histoire, on ne remontait pas jusqu'aux premiers chefs des familles. On voyait des peuples dont les chefs avaient le nom de *roi*, et étaient rois en effet ; et on voyait encore, à travers une tradition aussi con-

fuse qu'ancienne, que ce mot avait toujours été en usage. Mais, parce qu'on n'imaginait pas qu'il eût pu avoir différentes significations, on supposa qu'il avait toujours eu la même; et on crut voir des monarchies dans des temps où il n'y avait encore que des familles. Je conjecture donc avec quelque fondement, que ce mot mal entendu a pu tromper les premiers historiens [1].

Il en est de même du mot *puissance*.

Est-on bien sûr, par exemple, que Nemrod ait été roi, parce que Moïse dit qu'il est le premier qui ait été puissant sur la terre? Puissant, ce mot a-t-il donc une signification absolue, invariable et la même dans tous les temps? L'écrivain sacré veut donc dire que Nemrod était puissant pour le siècle où il vivait, qu'il était puissant dans l'opinion de ses contemporains. Il faut connaître par conséquent cette opinion, pour nous faire une idée exacte de ce qu'on entendait alors par *puissance*.

Or, Moïse ajoute que Nemrod était un chasseur très-habile et très-renommé. Ce n'est donc pas sur des sujets, c'est sur des animaux qu'il exerçait sa puissance. En effet, voilà vraisembla-

[1] Nous sommes dans l'usage de nommer *rois* les chefs des peuples barbares qui ont pillé et ensuite envahi les provinces de l'empire romain. Cependant ils n'étaient pas rois proprement : c'étaient d'ordinaire des chefs qui marchaient à une entreprise à la tête d'une peuplade qui les avait choisis, ou qui les suivait librement.

blement ce que signifiait ce mot dans un siècle où, la terre étant couverte de forêts, les hommes avaient à se défendre contre les bêtes féroces. Forcés à se réunir contre ces ennemis communs, ils ne songeaient pas encore à dominer les uns sur les autres ; et s'ils suivaient un chef, c'est qu'il était naturel qu'ils se laissassent conduire par celui qu'ils jugeaient le plus habile. Nous ne voyons donc pas un roi dans Nemrod, nous n'y voyons qu'un chef de chasseurs ; et lorsqu'il bâtit Babylone, ce n'est pas qu'il veuille assurer sa royauté, c'est qu'il cherche un asile contre les animaux qui lui font la guerre.

Je conviens qu'étant souvent à la tête des habitans de Sennaar, il a pu s'accoutumer à en être le chef, qu'on a pu s'accoutumer à lui obéir, qu'il aura insensiblement acquis de l'autorité, et qu'on ne la lui aura pas même contestée. De la sorte il aura eu une sorte de domination, sans en avoir formé le projet, sans que les autres s'aperçussent qu'il dominait, et peut-être sans qu'il le sût lui-même. En un mot, il ne se sera pas regardé comme un roi qui commande à des sujets, mais comme un chef qui conduit ses égaux.

Il ne faut pas croire, Monseigneur, que l'ambition de dominer ait été la première passion des hommes. Leurs vues, quelque ambitieuses qu'on les suppose, se bornent ou s'étendent suivant les circonstances. Lorsque vous étudierez

l'histoire romaine, vous verrez un temps où il fallait un maître à la république, où il était facile de le devenir, et où personne ne pensait encore à l'être. Je conjecture donç que dans les circonstances où vivait Nemrod, toute son ambition se bornait à être reconnu pour le plus grand chasseur de son temps. Comme alors un des besoins les plus pressans était de détruire les animaux que les hommes redoutaient, celui qui se distinguait en ce genre était assuré d'une grande considération, et vraisemblablement les plus ambitieux ne pensaient qu'à s'y distinguer.

La population a été lente dans les premiers siècles.

Après avoir vu comment les familles ont été prises par erreur pour des nations, examinons si elles ont pu se multiplier assez promptement pour former de bonne heure de grandes monarchies.

Les forêts, dont la terre fut couverte dans l'intervalle du déluge à la dispersion des hommes, ont été sans doute un obstacle à la population. Elle se sera accrue d'autant plus lentement, qu'à la vue des travaux que l'agriculture exigeait, bien des familles auront préféré la vie pastorale. C'est en effet ce qui est arrivé : Abraham lui-même était un pasteur. Or, dans l'état où nous nous représentons la terre, les troupeaux ne pouvaient subsister que le long des rivières. Le reste était d'une faible ressource pour eux ; c'était des bois où il eût été dangereux de s'engager. La vie pastorale

rendait donc inutile une grande partie des terres, et par conséquent elle ralentissait les progrès de la population.

Cependant, quoiqu'au temps d'Abraham il y eût encore des peuples pasteurs, il y en avait aussi qui, s'étant fixés auparavant, étaient cultivateurs, et formaient des monarchies. Nous avons remarqué qu'en Egypte les rois étaient déjà puissans : mais il n'en était pas de même en Asie, du moins à en juger par ceux dont Moïse a eu occasion de parler.

En effet, quelle idée se fait-on de la puissance de Codorlahomor, roi des Elamites, et de celle de ses trois alliés, lorsqu'on voit qu'Abraham n'a besoin que de trois cent dix - huit hommes pour combattre leurs forces réunies, et qu'il les défait ? qu'était-ce encore que les rois de la Pentapole, qui portaient le joug de Codorlahomor? nous donnent-ils lieu de penser que la terre de Chanaan, où ils régnaient, fut un pays bien peuplé? Il est vrai qu'on remarque qu'il y avait alors beaucoup de villes dans cette province ; mais ces villes étaient peu de chose : Moïse en donne la preuve lui-même.

On peut juger de la population par la consommation. Le luxe, à la vérité, pourrait, d'après cette règle, nous faire croire qu'une ville est plus peuplée qu'elle ne l'est en effet : mais certainement, partout où il y a peu de consommation, il

y a peu d'habitans. Il sera donc prouvé que les villes de la Palestine étaient peu peuplées, si elles consommaient peu; et il sera prouvé qu'elles consommaient peu, si elles cultivaient peu de terres.

Aujourd'hui, Monseigneur, un homme qui arriverait en Italie avec de grands troupeaux, aurait-il la liberté de les conduire où il voudrait? et les habitans des villes lui permettraient-ils de consommer le produit de leurs champs, s'ils en avaient besoin eux-mêmes pour leur propre subsistance? Cependant Abraham ne pouvant subsister dans le même pays avec Loth, parce qu'il leur fallait à l'un et à l'autre de grands pâturages, lui dit: *Vous voyez devant vous toute la terre: retirez-vous d'auprès de moi. Si vous allez à gauche, j'irai à droite: et si vous choisissez la droite, je prendrai la gauche.*

Ce discours ne prouve-t-il pas qu'il y avait alors quantité de terres qui n'étaient à personne, parce que personne n'avait eu besoin de se les approprier? Si les habitans n'en avaient pas abandonné la plus grande partie au premier occupant, comment Abraham et Loth auraient-ils été les maîtres de conduire leurs nombreux troupeaux à droite et à gauche? Remarquons encore qu'il est dit qu'ils se nuisaient l'un à l'autre, et qu'il n'est pas dit qu'ils nuisaient aux villes. Les villes ne faisaient donc pas une grande consommation, et

par conséquent elles ne renfermaient pas un peuple nombreux. On peut même conjecturer qu'il en était des autres provinces de l'Asie comme de la Palestine, car cette expression, *vous voyez devant vous toute la terre*, fait assez entendre que la terre était aux peuples pasteurs plutôt qu'aux peuples cultivateurs. Mais j'en ai assez dit pour détruire les idées fausses qu'on se fait de ces premiers temps.

CHAPITRE V.

Conjectures sur les peuples sauvages.

Nous avons vu des peuples fixés dans les champs qu'ils cultivaient, et nous en avons vu d'autres qui, forcés à changer de lieu, erraient avec leurs troupeaux le long des fleuves. Il nous reste encore à observer les hommes qui, n'étant ni cultivateurs ni pasteurs, vécurent dès-lors dans les forêts, et perdirent tout-à-fait la trace des arts. Ces sauvages paraissent avoir été les pères de presque toutes les nations, et ils ont toujours laissé quelque chose de leurs préjugés et de leurs mœurs aux générations qui se sont civilisées. C'est une raison pour les observer.

Il est nécessaire d'observer les peuples sauvages.

Vous savez, Monseigneur, que nos besoins sont les seules causes qui développent nos facultés, et

Nous pouvons juger de l'homme sauvage par les besoins qu'il se fait.

vous voyez par conséquent que nous nous ferons une idée de l'homme sauvage, si nous considérons quels sont ses besoins.

Effets du besoin de nourriture dans l'homme sauvage.

La nourriture est le premier. Or l'homme sauvage est pas difficile sur le choix des alimens; il n'en n'est presque pas qui ne lui convienne, et c'est un avantage qu'il a sur les animaux, qui ne peuvent se nourrir que d'une seule espèce de chose. Le gibier, le poisson, les fruits, les végétaux, tout lui est propre. Or, plus y a de moyens de subsister, moins le besoin de nourriture doit exercer ses facultés.

Il ne désire que la nourriture et le repos, il ne craint que la douleur et la faim. Il est sans curiosité : rien ne l'étonne, il n'observe que les choses dont il peut se nourrir; il ne sent pas le besoin d'en observer d'autres. N'a-t-il plus faim? il dort ou il végète; il n'a plus besoin de penser, et il ne pense plus. Il ne porte pas la vue sur l'avenir : il est sans prévoyance. Le sentiment de son existence est en quelque sorte borné au moment présent; il meurt sans avoir eu une idée de la mort. Voilà à quoi se réduisent toutes les facultés qu'il doit à ce premier besoin.

Effets que produit en lui le besoin de se garantir des animaux carnaciers.

Son second besoin est de se garantir des animaux carnaciers dont il pourrait être la proie; et ce besoin développera surtout les facultés de son corps. Un sauvage sera vite à la course, agile à monter sur un arbre, adroit à jeter une pierre.

Il fera toutes ces choses mieux que nous, parce qu'il en sent plus le besoin.

Le danger, qui le menace souvent, l'accoutume à avoir le sommeil léger, la vue étendue, l'ouie et l'odorat d'une grande finesse. Les Hottentots ont la vue si longue, qu'ils découvrent des vaisseaux à une distance où nous ne les apercevons qu'avec des lunettes.

Accoutumé dès l'enfance aux intempéries de l'air et à la rigueur des saisons, exercé à la fatigue, et forcé à défendre, nu et sans armes, sa vie et sa proie contre les bêtes féroces, ou à leur échapper à la course, le sauvage doit se faire un tempérament robuste et presque inaltérable. Toutes les relations confirment cette conjecture. Les facultés du corps sont donc aussi supérieures dans les sauvages que celles de l'âme le sont dans les hommes civilisés.

Effets produits par le besoin de vivre en troupes.

Un troisième besoin pour les sauvages, c'est de vivre par troupes. L'auteur de la nature n'a pas voulu que les hommes vécussent absolument séparés : il les a liés par le besoin qu'ils ont les uns des autres. La mère est nécessaire à l'enfant, et l'enfant l'est lui-même à la mère. La longueur de l'enfance, pendant laquelle ce besoin se fait surtout sentir, leur fait une habitude de vivre ensemble, et ils continuent d'y vivre lorsque ce besoin n'est plus le même. Si les petits des animaux se séparent bientôt de leur mère et la méconnaissent, c'est



que leur éducation est courte, et que les mères et les petits sont de bonne heure dans le cas de pouvoir se passer les uns des autres.

Quand même les hommes ne seraient pas resserrés par ce premier lien, qui suffit pour former insensiblement des familles, ils se rapprocheraient encore, suivant les circonstances où ils sentiraient qu'ils peuvent se donner des secours mutuels. Les bêtes féroces, qui habitent les forêts comme eux, doivent les forcer à marcher plusieurs ensemble.

Les sauvages vivent donc par troupes. Ils n'ont point de demeure fixe, ils vont de contrée en contrée, ils ne s'arrêtent dans un lieu qu'autant qu'il leur fournit de quoi subsister. Ils se nourrissent de fruits; ils se nourrissent de leur chasse, de leur pêche, de tout ce qu'ils trouvent; car ils sont incapables de faire dans une saison des provisions pour une autre.

Tout ceux qui composent une troupe sont unis par un intérêt commun, et ils ont peu de dissensions entre eux, parce qu'ayant peu de besoins ils ont peu d'intérêts contraires. Il n'en est pas de même des troupes : elles se disputent toutes les contrées où elles se rencontrent; toujours armées les unes contre les autres, elles s'accoutument aux plus grandes cruautés; elles se font un point d'honneur d'en commettre, elles se bravent uniquement pour se braver, et les haines, entretenues

par des guerres continuelles, semblent tendre à les exterminer.

Si les climats où elles errent fournissent sans efforts à leur subsistance, elles n'imagineront pas de chercher dans le travail un autre genre de vie : elles regarderont comme superflus les besoins des nations policées, et elles ne comprendront pas comment on peut se les faire. Si au contraire il leur est difficile de subsister, alors, forcées à cultiver la terre, elles se fixeront, et commenceront à former des sociétés civiles; mais elles conserveront long-temps leur premier esprit de libertinage.

CHAPITRE VI.

Considérations sur les lois.

La société est fondée sur une convention.

Je ne veux, Monseigneur, vous donner pour le moment que quelques notions préliminaires sur une matière que je me propose de traiter plus particulièrement lorsque la connaissance d'une partie de l'histoire vous aura préparé à l'étudier.

Trop faibles pour veiller séparément à leur conservation, les hommes ont été forcés par les circonstances à se donner mutuellement des secours. Plusieurs ont donc consenti à vivre ensemble, et cet accord est le premier fondement des sociétés.

La fin qu'ils se proposent, est que leur union soit

avantageuse à chacun en particulier et à tous ensemble ; c'est à cette condition qu'ils s'unissent. Il s'agit donc pour eux de concilier les intérêts différens, et de les faire concourir à un seul et même intérêt général.

Ils avaient tous le même droit à une liberté illimitée; mais avant leur union, dépourvus de tout secours, ils éprouvèrent que ce droit, que tous avaient également, nuisait également à tous. Ils sentirent donc la nécessité d'abandonner une partie de leur liberté, pour obtenir en échange les secours dont ils avaient besoin ; et la société fut formée, lorsque d'un côté chacun d'eux se fut engagé à ne rien faire qui pût être contraire au bien de tous, et que de l'autre, tous se furent engagés à protéger ensemble chacun d'eux.

Cette convention est tacite.

Je ne veux pas dire, Monseigneur, qu'ils ne se sont réunis qu'après s'être bien expliqués sur les conditions de leur union. Ils n'ont pas été dans la nécessité de faire les raisonnemens que je suppose; mais les circonstances qui les ont conduits, ont, pour ainsi dire, raisonné pour eux. Les obstacles qu'ils trouvaient à leur conservation, lorsqu'ils étaient séparés, suffisaient seuls pour les réunir, Une fois réunis, ils ont senti la nécessité d'agir de concert; agissant de concert, ils ont tous concouru au bien de tous, et dès-lors chacun d'eux a limité sa liberté, ou plutôt aucun n'a eu le temps d'imaginer qu'il avait droit à une liberté illimitée.

Ainsi, soit qu'ils s'expliquent, soit qu'ils ne s'expliquent pas, la société est toujours fondée sur leur consentement; et ce consentement est donné, puisqu'ils continuent de vivre ensemble. Il faut seulement remarquer que les conditions, au lieu d'être expresses, ne sont que tacites.

Si des circonstances ont commencé leur union, d'autres circonstances font peu à peu découvrir les moyens de la rendre tous les jours plus avantageuse. Les usages qui paraissent les plus propres à cet effet s'introduisent : ils sont reçus par un nouveau consentement tacite, et ce sont des conventions qui ont la même force que si elles étaient expresses. Lois naturelles.

Les conditions que ces conventions renferment, sont les premières lois des sociétés. On les peut nommer *lois naturelles* [1], parce que l'homme n'a pas besoin de méditer pour les découvrir. Tout lui apprend qu'il ne doit pas nuire, s'il ne veut pas qu'on lui nuise; et qu'il doit secourir, s'il veut être secouru. L'expérience suffit pour lui enseigner ces maximes, et elle les lui confirme tous les jours.

Vous jugez cependant que de pareilles lois ne sont en général ni assez claires ni assez précises pour assurer la tranquillité. Des usages sont exposés à être combattus par ceux qui ont intérêt à les combattre. Ils peuvent devenir tout-à-fait ar- Lois positives.

[1] Je dirai ailleurs, avec plus de précision, ce qu'on doit entendre par lois naturelles.

bitraires, et pour peu qu'ils le soient, il en naîtra des désordres. On sentit donc la nécessité d'établir la société sur des conditions expresses, confirmées par un consentement solennel, et ces conditions sont ce qu'on nomme *lois positives*.

Lois civiles. Les lois naturelles suffisent aux sauvages. A la rigueur, elles peuvent suffire encore aux peuples pasteurs ; mais il faut aux peuples cultivateurs des lois positives, d'autant plus claires et d'autant plus précises, que les besoins, qui se multiplient, multiplient aussi les intérêts contraires. S'ils continuaient dans tous les temps à se conduire uniquement d'après des usages, ils tomberaient continuellement dans des contradictions ; ils seraient exposés à des abus de toute espèce, et les coutumes, qu'ils prendraient pour des lois, autoriseraient les injustices les plus criantes. Vous en verrez plus d'un exemple en étudiant l'histoire.

On nomme *lois civiles* les lois positives que se font les peuples cultivateurs; comme on nomme *sociétés civiles*, les sociétés que forment ces peuples. Or, si vous considérez ces sociétés dans leurs progrès, vous comprendrez que les lois civiles doivent s'y multiplier à mesure que de nouveaux arts font naître de nouveaux besoins.

Il y a plusieurs arts qui sont d'une absolue nécessité aux peuples cultivateurs. Il faut qu'ils inventent les instrumens propres au labourage, qu'ils apprennent à travailler les métaux, qu'ils dé-

terminent les saisons, et qu'ils bâtissent des villes.

Ces arts précèdent les progrès de l'agriculture, comme la cause précède son effet; et à l'agriculture perfectionnée succèdent d'autres arts, comme les effets succèdent à leur cause. Le commerce qui commence, apporte de nouveaux genres de richesses : d'un jour à l'autre, il devient plus florissant, et d'un jour à l'autre, les nouveaux genres de richesses se multiplient. On ne sait plus se borner aux choses absolument nécessaires : on se fait des besoins superflus : les arts de luxe se multiplient; et les anciennes lois ne peuvent plus suffire : il en faut de nouvelles, parce que de nouveaux intérêts divisent les citoyens.

Il n'est pas nécessaire que j'entre à ce sujet dans de grands détails. Il me suffit de vous donner pour le moment des notions que je crois préliminaires à l'étude de l'histoire. En observant les peuples, vous verrez naître les lois; vous verrez les gouvernemens se former, et vous acheverez de vous instruire.

CHAPITRE VII.

Conjectures sur les premiers gouvernemens.

En continuant d'observer le caractère général de l'esprit humain, et les circonstances où les hommes se sont trouvés pendant la seconde pé-

Les conjectures sur les premiers gouvernemens, quoique fausses, ont leur utilité.

riode, nous pouvons faire des conjectures assez vraisemblables sur la manière dont les premières sociétés civiles se sont gouvernées. Si nous nous trompons, nous aurons au moins l'avantage d'avoir étudié le gouvernement dans sa forme la plus simple; et cette étude, vous préparant à le suivre dans toutes les formes qu'il pourra prendre, vous donnera plus de facilité pour vous faire une idée exacte des gouvernemens compliqués.

Le premier gouvernement a été monarchique.

Dans les commencemens, il n'y avait encore ni rois ni nations : il n'y avait que des familles dont le père était le chef.

Si dans la suite plusieurs familles se sont réunies, c'est que dans les commencemens elles se seront trouvées trop faibles contre les bêtes féroces, ou contre d'autres familles ennemies.

Le motif de cette réunion les aura donc forcées à marcher sous un chef; elles auront choisi celui qu'elles jugeaient plus propre à les conduire.

Le gouvernement d'un seul est donc celui que l'usage aura introduit le premier, et ce gouvernement se sera conservé, tant que les familles réunies auront eu à se défendre contre des ennemis communs. Etabli sans violence, l'usage le consacre; on s'y accoutume; on n'imagine pas qu'il puisse y en avoir d'autres.

Les peuples ne pouvaient pas encore penser à former des républiques pour se gouverner eux-mêmes. Il fallait que l'abus du pouvoir monar-

chique amenât cette révolution. Il était même naturel que l'on changeât de maître plutôt que de gouvernement, parce qu'on était prévenu pour la monarchie, à laquelle on était accoutumé.

Puissance limitée du monarque.

Le monarque était général, législateur et juge. Cependant quelque absolue que paraisse sa puissance, elle n'était pas illimitée : les usages y mettaient des bornes. S'il y avait des coutumes qui lui étaient favorables, il y en avait qui lui étaient contraires, et qu'il n'aurait pu mépriser sans danger. Il trouvait même, en quelque sorte, dans les familles autant de souverains que de chefs ; car il n'est pas à présumer que la société, en se formant, ait exigé des pères qu'ils renonçassent à l'autorité que l'usage leur donnait sur leurs enfans, et qui était telle, qu'ils avaient sur eux droit de vie et de mort.

Le roi, quoique chef de tout le peuple, avait donc à ménager d'autres chefs, qui se faisaient redouter. Ce n'est pas l'amour de la liberté, c'est l'ambition ou l'inquiétude des différens partis, qui occasionait des révolutions. Un chef détrôné était remplacé par un autre; et le gouvernement républicain ne pouvait pas s'élever sur les ruines du gouvernement monarchique. L'Asie n'a jamais produit de peuples libres.

La puissance des monarques était d'autant plus limitée, que leurs états avaient alors peu d'étendue. Une ville avec son territoire formait un



royaume. Sous les yeux de tous les sujets, qui au besoin étaient autant de soldats, le roi n'en avait pas une partie à sa solde, pour gouverner l'autre arbitrairement; et il se voyait exposé à un soulèvement général, s'il abusait de son autorité. Ses fonctions étaient de rendre la justice, de marcher à la tête du peuple : il n'était législateur qu'autant que les lois étaient agréables; il paraissait moins les faire que les proposer.

En effet, il y a lieu de penser que les chefs de famille étaient au moins consultés dans toutes les occasions importantes. Ils étaient trop puissans pour qu'on négligeât toujours de prendre leurs avis. L'usage de ne rien entreprendre de considérable sans leur aveu, sera donc devenu une loi.

Pour avoir plus de poids dans le conseil du prince, il sera sans doute arrivé qu'ils auront conduit avec eux ceux de leurs enfans qui commençaient à se faire quelque réputation. Dans la suite, ils se seront même fait suivre de toute leur famille; et alors l'usage aura donné à tout le peuple assemblé quelque part dans le gouvernement.

Les premières monarchies sont restées long-temps dans leur état de faiblesse.

Les premières monarchies seront restées long-temps dans l'état de faiblesse où nous nous les représentons, parce qu'on a été long-temps avant de penser à faire des conquêtes. Les rois étaient trop faibles pour former de grandes entreprises; et, s'ils en avaient formé, leurs sujets seraient difficilement entrés dans leurs vues : ils avaient

d'autres besoins. Le grand nombre de souverains, que les Israélites trouvèrent dans la Palestine, prouve que les circonstances n'avaient pas encore été favorables à l'agrandissement des monarchies.

D'ailleurs, toute l'histoire vous convaincra qu'en général les hommes n'imaginent de faire une chose que lorsqu'ils en ont déjà vu des exemples, et que par conséquent il faut, pour qu'on projette de la faire, qu'elle ait déjà été faite sans avoir été projetée. On n'aura donc ambitionné d'être conquérant que lorsqu'on aura vu des conquérans qui l'étaient sans avoir pensé à l'être.

Elles ne pouvaient pas s'agrandir par des conquêtes.

Les premières monarchies étaient même trop séparées pour former des entreprises les unes sur les autres. Il est vraisemblable que les différens peuples, qui s'étaient fixés, avaient laissé entre eux des montagnes et des forêts, parce qu'ils auront choisi, pour s'établir, les lieux les plus faciles à cultiver. Le discours d'Abraham à Loth, *vous voyez devant vous toute la terre*, paraît prouver que les villes étaient en général fort éloignées les unes des autres, et qu'elles abandonnaient aux peuples pasteurs la plus grande partie des terres.

Il est vrai que nous voyons une espèce de conquérant dans Codorlahomor, et c'est le plus ancien dont il soit parlé. Mais il a vécu sur la fin de la période que nous observons, et d'ailleurs son expédition dans la Palestine est une preuve des grands intervalles que les monarchies laissaient

entre elles. Elam, dont il était roi, est la Perse même. Or, si toutes les contrées qui séparaient la Perse de la Palestine avaient été occupées par des peuples cultivateurs, ils auraient eu bien des conquêtes à faire pour porter la guerre aux rois de la Pantapole.

Les peuples pasteurs ont les premiers imposé des tributs.

Les peuples cultivateurs étaient donc peu faits pour être conquérans. Il n'en était pas de même des peuples pasteurs. Ne pouvant subsister qu'autant qu'ils changeaient continuellement de lieu, ils faisaient souvent, sans doute, des incursions dans les pays cultivés. S'ils ne pouvaient pas s'en rendre maîtres, ils pouvaient au moins les piller, et, dans les commencemens, ils n'avaient pas d'autre objet.

Après plusieurs guerres de cette espèce, les sociétés civiles, ayant éprouvé qu'elles ne pouvaient pas défendre leur récolte contre des irruptions subites, consentirent à payer un tribut pour n'être plus exposées au pillage; et de la sorte, le chef d'un peuple pasteur put avoir des rois tributaires dans toutes les provinces qu'il parcourait, et par conséquent dans des lieux fort éloignés les uns des autres.

Ces tributs devaient naturellement se multiplier. Ce fut assez d'en payer à un chef, pour être forcé d'en payer à plusieurs. Les sociétés civiles se trouvèrent donc hors d'état de satisfaire à tous leurs engagemens; et les guerres, qu'elles

avaient cru éviter, recommencèrent plus vivement que jamais.

Ils ont été les premiers conquérans.

Voilà le temps où commencent les conquêtes. Un peuple cultivateur est vaincu; il est exterminé, ou réduit en esclavage; et les vainqueurs s'établissent dans le pays qu'ils ont conquis. Il se pourrait que Codorlahomor fût le chef d'une troupe errante qui venait de se fixer. Si de tous temps il eût été établi dans la Perse, il serait difficile de comprendre qu'il eût eu des rois tributaires dans la Palestine.

Je conjecture donc que les peuples pasteurs ont été les premiers conquérans. Tels en effet paraissent avoir été les peuples qui ont conquis une partie de l'Égypte dans le cours de cette période. Mais ces conquérans, une fois fixés, se contentaient d'étendre leur domination sur les peuples voisins.[1] Ils n'imaginaient pas de traverser de vastes déserts pour subjuguer des nations éloignées : ou si, comme Codorlahomor, ils voulurent en exiger le tribut qu'ils leur avaient autrefois imposé, ils éprouvèrent des obstacles qui durent les dégoûter de pareilles entreprises.

Il n'était pas facile de conserver des conquêtes.

Il n'était pas même facile, dans ces temps, de conserver sous sa domination les peuples voisins qu'on avait subjugués. Toujours prêts à secouer un joug auquel il n'étaient pas accoutumés, ils n'attendaient que le moment de pouvoir s'y soustraire ; et on ne pouvait pas les assu-

jettir, comme on les pouvait vaincre. Il aurait fallu avoir toujours sur pied des troupes soudoyées : il aurait fallu élever des places fortes ; et, au défaut de ces moyens, il aurait fallu une politique bien adroite et bien supérieure à des temps où l'art de gouverner était tout-à-fait ignoré. Les grandes monarchies sont l'ouvrage de plusieurs siècles.

On faisait la guerre pour piller et pour exterminer, plutôt que pour conquérir.

Dans l'impuissance de retenir les peuples sous le joug, il devait arriver, et il arriva en effet, que les conquérans les plus ambitieux ne portèrent leurs armes au loin que dans la vue de piller et de détruire. Ils dévastaient tout sur leur passage ; ils exterminaient les nations ; ils ne laissaient la vie que pour donner des fers ; et, sans avoir reculé leurs frontières, ils revenaient avec du butin et des esclaves.

Vous voyez, Monseigneur, que les premières monarchies sont bien éloignées de cette grandeur qui éblouit aujourd'hui les peuples, et qui malheureusement éblouit aussi les monarques.

CHAPITRE VIII.

Conjectures sur le culte religieux des anciens peuples.

Ancienneté de l'idolâtrie.

Le culte d'un seul Dieu, créateur de toutes choses, se conserva tant que les enfans de Noé se souvinrent de l'arche qui les avait sauvés. Mais,

dans la dispersion, la religion s'altéra, et bientôt après elle fut tout-à-fait défigurée. Il faut que le polythéisme ait été bien prompt et bien rapide, puisque les ancêtres d'Abraham adoraient les idoles, et que les traditions profanes les plus anciennes nous représentent tous les peuples plongés dans l'idolâtrie.

Nous allons, Monseigneur, observer les hommes dans cet état où ils ont oublié le Dieu qui les a faits. Plus vous réfléchirez sur les erreurs où ils tombent, lorsqu'il les abandonne, plus vous sentirez ce qu'ils lui doivent, lorsqu'il les éclaire. C'en est assez pour vous faire comprendre l'importance de cette recherche.

L'homme croit voir la divinité dans tous les objets dont il dépend.

L'homme semble chercher la divinité dans toutes les choses qui l'avertissent de sa dépendance; et si sa vue, couverte d'un nuage, ne perce pas jusqu'au vrai Dieu, il s'arrête sur ce qu'il voit, et il prend pour autant de dieux tous les objets dont il dépend.

Les astres ont été les premières divinités des nations idolâtres.

Le soleil sans doute a été la première divinité des nations idolâtres. Ses bienfaits paraissaient exiger un culte, et ce culte remonte à la plus haute antiquité. On voit les peuples chercher dans le feu un symbole propre à leur rendre cette divinité toujours présente, conserver ce feu avec superstition, et l'adorer.

Du culte du soleil on passa au culte de la lune, des astres, des cieux, de la terre, de ses parties,

de la nature entière; en un mot, le culte ne se dirigea que sur des objets sensibles, parce que ce sont là des objets que les hommes regardaient avec crainte ou avec amour, et qu'ils ne portaient pas leurs regards au delà.

Comment le polythéisme devint un système d'erreurs.

L'astronomie a été une des premières études des peuples cultivateurs. Le besoin fit faire les premières découvertes : la curiosité en fit faire de nouvelles, et on crut bientôt connaître parfaitement les cieux. Alors on fit un mélange des observations astronomiques et des dieux qui étaient adorés : les vérités et les mensonges se confondirent, et le polythéisme parut une science raisonnée.

Les Égyptiens et les Assyriens, qui ont les premiers cultivé l'astronomie, ont aussi les premiers donné naissance aux systèmes d'erreurs que les idolâtres ont adoptés. Ces peuples, de tous temps, peu capables d'apprécier les expressions dont ils se servaient, ont toujours aimé les hyperboles et les allégories; et ce goût, entretenu et augmenté par l'usage de l'écriture hiéroglyphique, a été la source d'une multitude d'opinions absurdes. Les allégories employées dans les hiéroglyphes, passant dans le langage, perdirent insensiblement leur sens figuré : on s'accoutuma peu à peu à les prendre littéralement, et elles furent une occasion de personnifier la nature, ses différentes parties, tout, jusqu'aux êtres moraux. On donna à

acune de ces choses différens caractères; on les agir, et on crut expliquer l'origine, la formation et l'ordre de l'univers. Un système de cosmogonie, déjà fort absurde par lui-même, le devint tous les jours davantage par les nouvelles allégories dont on l'enveloppait. Susceptible de mille interprétations différentes, il prit avec le temps toutes les formes que l'imagination voulut lui donner; et c'est alors que tout devint dieu, le chaos, le jour, la nuit, le sommeil, les songes, les passions, les vertus, les vices, en un mot tout ce qui pouvait être regardé comme objet de crainte ou d'amour.

C'est à ce goût pour les allégories qu'il faut attribuer l'origine du culte rendu aux animaux. Sans doute les animaux ne furent d'abord employés dans l'écriture hiéroglyphique, que comme des signes propres à faire connaître les différens caractères des dieux; mais vous comprenez que c'en fut assez pour confondre dans la suite le symbole avec la divinité. On crut qu'un dieu avait pris la figure d'un animal, parce que cet animal avait été choisi pour le caractériser. Ce merveilleux plut; ces métamorphoses parurent naturelles, et on en imagina uniquement pour le plaisir d'en imaginer. Je conjecture que l'opinion de la métempsycose est également née de quelques allégories, qui ont donné lieu de penser que le même homme avait passé par plusieurs métamorphoses.

Culte rendu aux animaux.

Culte rendu aux hommes.

Toutes ces absurdités n'appartiennent pas sans doute aux temps antérieurs à la vocation d'Abraham; mais j'anticipe pour n'y plus revenir. Il nous reste à parler du culte rendu aux hommes. Voyons comment il a pu s'introduire.

Aussitôt que les hommes ont eu des chefs, ils ont su leur donner des démonstrations de leur crainte, de leur reconnaissance, de leur amour et de leur respect. Mais on ne peut pas dire qu'aussitôt qu'ils ont connu des dieux, ils ont su les honorer; on ne peut pas même dire qu'ils se sont fait des dieux aussitôt qu'ils se sont fait des chefs. Les hommages rendus aux chefs sont donc antérieurs au culte rendu aux dieux.

La première fois que les peuples ont voulu établir un culte, c'est-à-dire la première fois qu'ils ont voulu donner à la divinité des marques extérieures de respect et d'amour, ils n'ont donc pu faire autre chose que de se servir des démonstrations dont ils se servaient déjà pour témoigner ces sentimens à leurs chefs; et par conséquent les hommages qu'ils rendaient à leurs chefs, ils les ont rendus aux dieux.

On croit que dès les commencemens des sociétés, on a imaginé de mettre parmi les dieux les citoyens qui avaient rendu de grands services, et on accuse les hommes qui ont été adorés les premiers, d'avoir voulu usurper les honneurs divins. On suppose que dans tous les temps on a su,

comme aujourd'hui, distinguer entre les démonstrations d'amour et de respect qu'on doit à la divinité, et les démonstrations d'amour et de respect qu'on rend aux grands de la terre; et on juge en conséquence que c'est par dépravation qu'on a confondu ces choses.

Il me semble néanmoins que cette erreur est dans son origine une méprise plutôt qu'une profanation; et je conjecture qu'il en est des apothéoses comme des conquêtes : on n'en a fait avec dessein qu'après qu'on en a eu fait sans avoir eu dessein d'en faire.

En effet, le culte rendu à la divinité ayant été imaginé d'après les hommages rendus aux chefs, on ne pouvait parler d'un roi dont la mémoire était chère que comme on aurait parlé d'un dieu. Les marques d'amour, de respect, de reconnaissance, les titres, les noms, tout était commun. Par-là, tout fut bientôt confondu : les dieux devinrent des hommes, et les hommes devinrent des dieux. Telle est l'origine de ces fables, qui, d'un côté, font régner les dieux sur la terre, leur donnent nos passions, nos vertus, nos vices, et qui, de l'autre, placent les souverains dans les cieux, et leur confient le gouvernement de l'univers. Il était naturel de confondre dans une même personne les actions d'un roi et les attributs d'une divinité : il serait même difficile de comprendre que cela ne fût pas arrivé.

Dès qu'une fois ce désordre a été introduit, c'est alors qu'on a fait des apothéoses avec le projet d'en faire : c'est alors qu'il s'est trouvé des monarques qui ont voulu jouir des honneurs divins, et qu'on a vu des peuples empressés à les leur offrir.

Trois sortes de divinités.

D'après les observations que nous venons de faire, on peut distinguer trois sortes de divinités dans le polythéisme des anciens peuples. Les premières habitaient les cieux, et elles se multiplièrent à mesure qu'on remarqua des astres auxquels on crut pouvoir attribuer quelque influence. Les secondes n'étaient que des idées allégoriques, qui, ayant servi à expliquer de mauvais systèmes de cosmogonie, furent prises pour les dieux qui avaient formé le monde. Enfin, les dernières sont des hommes que l'ignorance confondit avec les dieux, parce que le culte religieux ne différait pas des hommages rendus aux grands de la terre. Tout cela ensemble a fait un chaos qu'il n'est plus possible de débrouiller.

Comment le culte religieux s'établit.

Vous voyez, Monseigneur, que le culte idolâtre s'est formé comme tous les autres établissemens. Il est l'ouvrage des circonstances : il a été modifié différemment suivant les opinions que le hasard a fait naître ; et, ayant été reçu par un consentement tacite, il a été consacré par les coutumes qui ont été généralement adoptées.

Les monarques, parce qu'ils présidaient à tout,

ont présidé à ce culte. Cependant ils n'en sont pas les premiers instituteurs : ils y ont seulement coopéré, comme ils coopéraient à tous les usages qui s'établissaient.

Le sacerdoce était donc réuni dans leur personne avec le sceptre. Les monumens des nations les plus anciennes le prouvent : d'ailleurs il était naturel que, dans les cérémonies religieuses, ils continuassent d'être les chefs du peuple.

Il y a eu des guerres, avant qu'il y ait eu une discipline militaire : de même, il y a eu un culte, avant que les cérémonies religieuses aient été réglées. A mesure que la société s'éclaira, on reconnut qu'il importait d'avoir quelque chose de mieux déterminé sur l'un et l'autre de ces objets; et alors le monarque, en qualité de pontife, fit des réglemens sur le culte, comme, en qualité de général, il en fit sur la discipline militaire.

Il choisit parmi les cérémonies reçues : il en rejeta quelques-unes, il fit quelques changemens à d'autres, et il parut à la postérité le premier auteur du culte qu'il n'avait fait que régler. Ses réglemens, s'ils furent faits avec sagesse, affermirent son autorité, donnèrent de la force aux lois, et adoucirent les mœurs du peuple.

Tant que sa domination fut bornée au territoire d'une ville, il put exercer lui seul les fonctions de pontife et celles de général. Mais, ne pouvant plus vaquer également aux unes et aux

autres, lorsque sa domination fut plus étendue, il partagea le sacerdoce avec des citoyens qu'il choisit à cet effet, et il resta le premier des pontifes. Sur la fin de la seconde période, il y avait déjà des corps de prêtres en Égypte.

Par cet établissement, les prêtres, se trouvant n'avoir d'autres intérêts que ceux du monarque, eurent beaucoup d'influence dans le gouvernement. Ils furent regardés comme juges souverains de tous les différens qui pouvaient naître; et ils jouirent d'une autorité et d'une considération qu'ils devaient à leur caractère et à l'opinion qu'on avait de leur savoir.

Utilité des conjectures précédentes.

Si mes conjectures ne sont pas le tableau exact de ce qui est arrivé dans des siècles aussi peu connus, elles vous font voir au moins les effets qu'a dû produire le caractère général de l'esprit humain, dans les circonstances où nous avons supposé les hommes. Vous avez vu le commencement des lois, de l'idolâtrie et des monarchies; vous avez vu celui de la puissance royale, qui comprenait alors le pouvoir législatif, le pouvoir sacerdotal, et le commandement des armées: enfin, vous avez vu le commencement de tout ce qui a concouru à former les sociétés civiles. Voilà, Monseigneur, ce que je m'étais proposé de mettre sous vos yeux; et il me semble que les observations que nous avons faites doivent vous préparer à étudier l'histoire avec plus d'intelligence.

CHAPITRE IX.

Troisième période de 430 ans, depuis la vocation d'Abraham jusqu'à la loi écrite.

Ninus et Sémiramis n'ont pu régner que dans cette période, et nous pouvons adopter l'opinion qui fait commencer l'empire d'Assyrie à la prise de Babylone par Ninus, sur la fin du sixième siècle, après le déluge. Je dis que *nous pouvons adopter cette opinion*, parce qu'il nous importe peu de savoir si elle est vraie ou si elle est fausse. Cet empire a fini sous Sardanapale, plus de huit cents ans après la mort de Ninias, et cet intervalle est tout-à-fait inconnu. Les Assyriens.

C'est sur la fin de cette période que paraît avoir régné Sésostris, le plus célèbre des monarques qui ont gouverné l'Égypte. Destiné par son père à la conquête du monde, il fut élevé avec tous les enfans mâles qui naquirent le même jour que lui; et, comme eux, il s'endurcit aux fatigues et aux travaux de toute espèce. L'Égypte sous Sésostris.

Monté sur le trône, son premier soin fut d'assurer la tranquillité de ses états, et de prévenir les troubles qui auraient pu naître en son absence. Dans cette vue, il divisa l'Égypte en trente-six nomes ou provinces, dont il donna le gouvernement à autant de personnes de confiance. On

ajoute qu'il fit un nouveau partage des terres, et qu'il les distribua aux habitans par égale portion, ce qui aurait dû souffrir de grandes difficultés dans un pays qui pour lors nourrissait, dit-on, vingt-sept millions d'habitans. Comment les grands propriétaires se seraient-ils laissé enlever leurs possessions? et comment Sésostris, après les avoir mécontentés, aurait-il pu s'éloigner, et ne pas exposer son royaume à de grands troubles? Mais cette histoire, qui peut être vraie pour le fond, est romanesque dans bien des circonstances.

Il distribua encore, dit-on, ses sujets en autant de classes que de professions; et il ne permit point aux enfans de quitter le métier de leurs pères, quand même ils auraient eu plus de talens pour tout autre. Mais cet usage, tout-à-fait contraire aux progrès des arts, paraît avoir été plus ancien que ce monarque, et a été commun à tous les peuples de l'Asie.

Après avoir tout réglé, Sésostris leva des troupes, et il en donna le commandement aux jeunes gens avec lesquels il avait été élevé. Ils avaient alors quarante ans comme lui, et on prétend qu'il en restait mille sept cents : ce qui ne peut être, parce qu'il aurait fallu qu'il fût né en Égypte plus de dix mille enfans par jour, et qu'il y eût eu plus de soixante millions d'habitans[1].

[1] Voyez le calcul que fait à ce sujet M. Goguet, *Origine des Lois*, 2[e] part. liv. 1, ch. 3.

On dit que l'armée de Sésostris était de six cent mille hommes de pied, de vingt-quatre mille chevaux, de vingt-sept mille chariots armés en guerre, et qu'il avait encore sur la mer Rouge une flotte de quatre cents vaisseaux. Après avoir défait les Éthiopiens, et les avoir rendus tributaires, il subjugua les Arabes, il soumit toutes les parties occidentales de l'Asie ; et, ayant passé l'Hellespont, il termina ses conquêtes dans la Thrace, où le défaut de vivres manqua faire périr son armée. Selon quelques-uns, il passa le Gange, il traversa les Indes, et il pénétra jusqu'à l'Océan oriental.

Il n'employa que neuf ans à cette expédition. De retour, il éleva un mur depuis Péluse jusqu'à Héliopolis, pour fermer l'Égypte aux peuples mêmes qu'il avait vaincus, et il ne parut occupé qu'à mettre ses états à l'abri d'une irruption semblable à celle qu'il venait de faire.

Il n'imagina donc pas de reculer les bornes de sa monarchie. Il avait dévasté des provinces, il avait pillé des peuples, il avait fait des captifs : ce fut là tout le fruit de son entreprise, et c'est aussi, comme nous l'avons remarqué, tout ce qu'on entendait par *faire des conquêtes*, dans ces temps où, par la même raison qu'il était facile de s'ouvrir un pays, il était difficile de le conserver.

Pendant la paix, il bâtit des temples, il éleva des obélisques ; et, coupant l'Égypte par de

nouveaux canaux, il favorisa le commerce intérieur, facilita l'arrosement des terres, et opposa une nouvelle barrière aux invasions des ennemis.

Avant lui, on n'avait mis les villes à l'abri des inondations du Nil, qu'en contenant ce fleuve par des digues, qui, pouvant se rompre, exposaient les habitans à être submergés. Il fit construire des chaussées, sur lesquelles les villes qu'on bâtit parurent, dans le temps des débordemens, comme des îles au milieu des eaux : on remarque au reste qu'il n'employa à ces ouvrages aucun Égyptien, et qu'il n'y fit travailler que les captifs qu'il avait faits dans ses expéditions.

On assure qu'il attelait à son char les souverains des nations vaincues, lorsqu'ils lui apportaient les tributs qu'il leur avait imposés. Cette idée de grandeur, toute fausse qu'elle est, paraît s'associer avec celle qu'on se faisait alors d'un conquérant. Il était naturel de traiter en captifs les rois mêmes, puisqu'on ne prenait les armes que pour faire des captifs. Cependant il y a lieu de croire que les rois qui étaient trop voisins pour ne pas redouter Sésostris, étaient aussi les seuls qui s'exposaient à cette humiliation.

Il paraît que les révoltes avaient été fréquentes sous les prédécesseurs de Sésostris. C'est qu'ils avaient formé leur monarchie des débris de plusieurs royaumes, et que par conséquent ils ont eu long-temps à combattre des partis, qui devaient

toujours se relever, tant qu'ils n'étaient pas tout-à-fait détruits. Pour prévenir de pareils soulèvemens, qui n'étaient plus à craindre, Sésostris amollit les Égyptiens. Mais, Monseigneur, il est, pour un souverain, un moyen plus sûr de maintenir son autorité : c'est de la faire aimer. S'il règne plus despotiquement après avoir énervé ses sujets, il ne règne pas plus sûrement, parce qu'il manque de soldats pour défendre ses provinces contre l'étranger. Aussi l'Égypte sera-t-elle conquise toutes les fois qu'elle sera attaquée. D'autres monarchies vous prouveront combien cette politique, attribuée à Sésostris, est condamnable.

On voit que l'Égypte a été florissante sous les successeurs de ce conquérant. Mais, jusqu'à Bocchoris, nous connaissons peu les événemens de leur règne. Celui-ci régnait environ neuf cents ans après Sésostris.

Les Phéniciens, si célèbres dans l'antiquité, ont commencé dans le cours de cette période à se rendre puissans par le commerce ; et Sidon, leur capitale, pouvait être dès lors une ville florissante. Situés sur les côtes de la Palestine, dans un pays ingrat et stérile, ils ont été de bonne heure industrieux, parce qu'ils ont eu besoin de l'être. Des ports commodes semblaient leur ouvrir la mer : le mont Liban et d'autres montagnes leur offraient des bois de construction. Il ne faut donc pas s'étonner si, dans la nécessité d'aller cher-

Les Phéniciens puissans par le commerce.



cher au loin des ressources qu'ils n'avaient pas chez eux, ils se sont appliqués à la navigation. Pour se rendre puissans sur terre, il eût fallu livrer des combats : il ne fallait que de l'industrie pour le devenir sur mer, où ils n'avaient point de concurrens.

Maîtres de la Méditerranée, ils s'enrichirent par le commerce. Ils pourvurent d'abord aux besoins d'absolue nécessité : ils s'en firent bientôt de superflus : ils créèrent de nouveaux arts, et il paraît qu'ils firent à cet égard des progrès rapides.

On a remarqué que les Phéniciens ont eu les premiers des villes fortifiées. Ils en avaient dans le temps des guerres qu'ils ont soutenues contre les Israélites, ce qui prouve qu'ils en avaient sur la fin de cette période. En effet, c'était à eux, plutôt qu'aux autres peuples, à se mettre à l'abri des invasions auxquelles on était alors exposé : car ils avaient plus à perdre, et cependant le commerce, auxquels ils s'adonnaient uniquement, les rendait moins propres au métier des armes. Voilà à peu près, pour ces siècles, tout ce que nous savons des Phéniciens.

La Grèce lors des Titans.

Avec cette période commencent les temps fabuleux de la Grèce, jusqu'alors tout-à-fait inconnue.

De toutes les colonies venues d'Orient dans cette contrée, la plus ancienne dont l'histoire profane

ait conservé quelque souvenir, c'est celle des Titans, qui passèrent le Bosphore au commencement de cette période, ou à la fin de la précédente. Alors les peuples de la Grèce étaient les Pélasges, les Aones, les Hiantes, les Léléges, et d'autres dont on ne connaît que les noms. Barbares au point d'errer sans chefs et sans discipline, ils n'avaient d'autres retraites que les antres et les cavernes; ils ne faisaient point usage du feu ni des alimens convenables à l'homme, et ils étaient féroces jusqu'à se manger les uns les autres.

On représente Ourane, père des Titans, comme un conquérant qui étend son empire sur la Thrace, la Grèce, l'Italie, les Gaules et l'Espagne. On veut dire sans doute que dans toutes les parties de l'Europe qu'il parcourait, il faisait fuir devant lui les troupes de sauvages, ou qu'il en forçait quelques-unes à le suivre. En effet, on ne peut conquérir que des peuples cultivateurs. Ils sont dans la nécessité de subir le joug, parce qu'ils tiennent aux champs qu'ils cultivent. Quant aux sauvages, pour qui tous les lieux sont égaux, ils fuient lorsqu'ils ne sont pas les plus forts; et, comme on ne saurait les chasser à la fois de toutes leurs retraites, on leur en laisse plusieurs pour une qu'on leur enlève. Comment les Titans auraient-ils étendu leur domination sur plusieurs provinces de l'Europe? ils n'ont point bâti de villes, ils vivaient sous des tentes, ils n'étaient

eux-mêmes qu'une troupe errante. Ils ne dominaient donc que dans les cantons qu'ils habitaient; et, pour se soustraire à eux, il suffisait de s'éloigner.

La Grèce alors n'avait point de culte public; et en effet il ne pouvait pas y en avoir parmi des sauvages qui n'avaient ni chefs ni discipline. On ne peut pas même dire quelle idée ils se formaient des dieux, et on voit qu'ils ne les distinguaient pas encore par des noms différens. Ce sont les Titans qui, les premiers, leur apportèrent le culte de Saturne, de Jupiter, de Cérès, etc.; ce qui a fait conjecturer que cette colonie venait d'Égypte, où ces dieux étaient honorés de temps immémorial.

Dans la suite, les Grecs confondirent les dieux avec les Titans, qui les leur avaient apportés; et en conséquence ils regardèrent comme des guerres que les dieux s'étaient faites celles qui s'étaient élevées parmi les Titans, et dont il restait une tradition confuse. Telle a été la première origine des fables de la Grèce.

La colonie errante des Titans se détruisit elle-même par les guerres que se firent les chefs. Il ne resta de toute cette race qu'Inachus, qui s'établit dans le Péloponèse, et qu'on regarde comme le fondateur du royaume d'Argos. Cependant il paraît que ce prince n'a fait aucun établissement fixe, et qu'il vivait sous des tentes. Il eut deux fils,

Phoronée et Egialée : le premier bâtit Argos, et le second fonda le royaume de Sicyone.

Ogygès, contemporain d'Inachus, régnait dans l'Attique. Il eut de son mariage avec Thébé, fille de Jupiter, un fils nommé Eleusinus, qui bâtit la ville d'Eleusis. C'est pendant son règne que l'Attique a été ravagée par une inondation, dont le souvenir s'est conservé sous le nom de *déluge d'Ogygès*. Déluge d'Ogygès.

Il n'y avait donc encore dans toute la Grèce que deux villes, Argos et Eleusis; mais elles sont l'époque de la révolution qui va tirer les Grecs de la barbarie. Ce commencement de police est dû aux connaissances que les Titans avaient apportées : c'est tout l'effet qu'a produit leur irruption. D'ailleurs la Grèce retomba bientôt dans son premier état; et elle n'en fut retirée que plus de deux siècles après, lorsque de nouvelles colonies vinrent d'Égypte et de Phénicie. La Grèce retombe dans la première barbarie.

1582 ans avant l'ère vulgaire, Cécrops, originaire d'Égypte, aborda dans l'Attique, où Actée, qui régnait alors, lui donna sa fille en mariage. Ayant succédé à ce prince, dans un temps où des pirates et des brigands infestaient l'Attique, il fit sentir à ses sujets combien il leur importait de se mettre à l'abri de pareilles incursions. Il leur apprit l'art de bâtir, et il fonda une ville, qu'il nomma Cécropie. Cécrops règne dans l'Attique.

Cependant les Grecs n'avaient aucune idée de

l'union conjugale : ils n'en avaient que de fort confuses de la divinité, et des hommages qui lui sont dûs. C'est Cécrops qui, le premier, institua le mariage ; il régla le culte ; enfin il établit plusieurs tribunaux, et, entre autres, le fameux aréopage.

Règne de Cranaüs. Déluge de Deucalion.

Après un règne de cinquante ans, il mourut sans laisser de postérité ; et Cranaüs, Athénien, lui succéda. Deux événemens ont rendu ce dernier règne mémorable. Le premier est le jugement rendu par l'aréopage, lorsque Mars et Neptune, deux princes qui régnaient dans la Thessalie, soumirent leur différent à la décision de ce tribunal. Le second est le déluge de Deucalion, fils de Prométhée, qui régnait sur le mont Parnasse et dans la basse Thessalie.

Conseil des Amphictyons.

Après neuf ans de règne, Cranaüs fut chassé par Amphictyon, dont on ignore l'origine. Alors régnait aux Thermopyles un autre Amphictyon, fils de Deucalion. C'est celui-ci qui forma une confédération de douze villes grecques, dont les députés devaient se rendre deux fois l'année aux Thermopyles. Cette assemblée, qui deviendra célèbre, fut nommée *le conseil des Amphictyons* [1].

Cadmus apporte aux Grecs l'écriture alphabétique.

C'est pendant le règne d'Amphictyon, roi d'Athènes, soixante-trois ans après Cécrops et

[1] M. Freret croit que ce conseil n'a été créé que soixante ou quatre-vingts ans après la guerre de Troie : mais j'ai suivi l'opinion la plus commune.

1519 avant J.-C., que Cadmus apporta aux Grecs l'écriture alphabétique et plusieurs arts. Maître de la Béotie après plusieurs combats, il bâtit la Cadmée; et, pour repeupler le pays, dont il avait chassé les premiers habitans, il offrit un asile à tous ceux qui se réfugieraient auprès de lui. Il est le premier qui ait introduit cet usage en Grèce. L'histoire de sa postérité a été une suite de malheurs et de catastrophes tragiques.

Arrivée de Danaüs.

Enfin, huit ans après l'arrivée de Cadmus, Danaüs vint d'Égypte dans l'Argolide, et enleva la couronne à Gélanor, le dernier des descendans d'Inachus.

Vers le temps où ces dernières colonies s'établissaient, Sésostris montrait les arts au nord de la Grèce.

Voilà les colonies qui ont le plus contribué à policer les Grecs. C'est vers le temps qu'elles s'établirent que Sésostris, autant qu'on peut le conjecturer, pénétra dans la Thrace, et montra les arts aux peuples de l'Asie mineure, et à ceux du nord de la Grèce. A cette époque, les Grecs commencèrent à sentir la nécessité de se réunir, soit pour résister aux entreprises des étrangers, soit pour jouir des arts qui leur avaient été apportés.

CHAPITRE X.

Qu'il était difficile aux Grecs de se policer.

L'histoire de la Grèce est une des plus instructives.

L'histoire de la Grèce est, en quelque sorte, un abrégé de toutes les révolutions possibles. Après nous avoir représenté les Grecs dans l'état le plus grossier et le plus barbare, elle nous montre le commencement des arts et des sociétés; et, nous faisant observer ces choses depuis leur origine jusqu'à leur perfectionnement, et depuis leur perfectionnement jusqu'à leur décadence, elle nous fera remarquer dans tous les genres d'études, les progrès et les erreurs de l'esprit humain. Les Grecs perfectionneront les arts qui leur ont été apportés : ils en créeront de nouveaux; ils feront une étude particulière de la législation; ils imagineront de nouvelles formes de gouvernement; et ils cultiveront avec passion toutes les sciences. Vous jugez donc, Monseigneur, combien leur histoire doit être instructive. Mais pour vous préparer à l'étudier avec fruit, il faut nous arrêter quelque temps sur les premiers siècles : il faut tâcher de démêler dans ces commencemens les circonstances, dont l'influence s'étendra jusque dans les siècles suivans.

La disposition des différentes

La Grèce est coupée par une chaîne de mon-

tagnes, qui, formant plusieurs sinuosités, et jetant des branches de côté et d'autre, la divise en plusieurs vallées, et élève autour de chacune des enceintes qui les ferment presque de toutes parts.

provinces de la Grèce paraissait interdire tout commerce aux Grecs, et devait faire durer la barbarie.

Cette disposition ne permettait pas aux étrangers de pénétrer facilement dans l'intérieur : elle était même un obstacle à la communication des sauvages; et les troupes, passant rarement d'un canton à un autre, erraient sur les montagnes et dans les vallées où chacun se trouvait.

En considérant cette position des différentes parties de la Grèce, on voit que les sauvages qui l'habitaient ne pouvaient se policer que bien lentement. En effet, il y a deux choses également certaines : l'une, que les hommes ne font des découvertes qu'autant qu'ils ont des besoins; l'autre qu'ils ne conservent leurs découvertes qu'autant qu'ils peuvent se les communiquer. Si on les tenait tout-à-fait séparés, si on leur ôtait tout moyen de communication, chacun, borné à sa propre expérience, serait condamné à recommencer les mêmes études : les découvertes des pères seraient perdues pour les enfans, et les dernières générations seraient aussi ignorantes que les premières. Ajoutons encore que dans cette supposition les besoins seraient en petit nombre, et que par conséquent ils conduiraient chaque individu à peu de connaissances. Besoins, société,

communication d'idées : voilà les machines qui ont élevé l'édifice des arts et des sciences.

Je ne veux pas dire que les sauvages de la Grèce, absolument isolés, fussent dans l'impuissance de vivre plusieurs ensemble. Mais d'un canton à l'autre, la communication était difficile. Il n'y avait donc que ceux d'un même canton, qui vivaient ensemble ; et les troupes qu'ils formaient, devaient être fort petites, parce que des montagnes et des vallées couvertes de bois, ne pouvaient nourrir que peu d'habitans.

Voilà pourquoi, jusqu'aux Titans, les Grecs ont vécu dans un abrutissement qu'on a peine à comprendre, se nourrissant de fruits, de plantes, de racines, telles qu'ils les trouvaient dans les bois, et n'imaginant seulement pas de s'attrouper sous un chef.

Dans de pareilles circonstances, il n'y avait que les enfans singulièrement bien constitués, qui pussent vivre âge d'homme. La population ne pouvait donc pas croître facilement, et cependant elle pouvait facilement diminuer par les inondations, auxquelles les vallées étaient exposées.

En effet, la Béotie est un bassin formé par des montagnes, et dans lequel les rivières n'ont leur écoulement que par des conduits souterrains. On voit encore des puits qui ont été taillés dans le roc pour descendre dans ces conduits et les net-

joyer : ce qui prouve qu'ils n'ont pas toujours laissé un libre passage aux eaux.

La Thessalie est également un bassin, et le fleuve Pénée se jette dans la mer par une embouchure si étroite, qu'il n'est pas difficile de comprendre qu'elle a pu se combler.

Par conséquent, quoique les déluges d'Ogygès et de Deucalion soient les seuls dont la tradition ait conservé le souvenir, on peut conjecturer qu'il y en avait déjà eu plusieurs autres. Or, plus la Grèce aura été exposée à de pareilles inondations, moins elle se sera peuplée. Tout paraît donc confirmer la tradition qui représente les Grecs épars de côté et d'autre, et n'ayant presque pas de commerce ensemble.

Peut-être que de la conformité qu'on a remarquée dans leur langage, on croirait pouvoir conclure qu'ils communiquaient beaucoup entre eux. Mais cette conformité prouve seulement qu'ils avaient tous la même origine. Si d'un canton à l'autre, la langue primitive a été des siècles sans éprouver de grands changemens, c'est que pendant des siècles, l'ignorance a été la même partout, et que par conséquent on n'a pas senti le besoin d'enrichir le langage de nouveaux mots et de nouveaux tours. Il y aurait eu dans la Grèce autant de langues que de provinces, si les peuples s'étaient éclairés séparément, et sans avoir aucun commerce entre eux : mais c'est ce qui n'est pas arrivé.

Pourquoi les Titans n'ont pas pu tirer les Grecs de la barbarie.

Quoique les Titans n'aient point fait d'établissemens fixes, on conjecture avec raison qu'ils ont enseigné l'agriculture aux Grecs, puisqu'ils leur ont apporté le culte de Cérès. On ne peut pas douter qu'ils ne la connussent eux-mêmes, et qu'ils n'aient été dans la nécessité de la cultiver. Leur peuplade paraît avoir été trop nombreuse, pour avoir pu se passer de ce secours dans un pays qui nourrissait à peine ses premiers habitans. Mais les guerres qu'ils se firent, ne permirent pas à l'agriculture de faire de grands progrès : ils se ruinèrent mutuellement, et ils disparurent bientôt; ou du moins ceux qui restèrent, se dispersèrent dans les bois, et se confondirent avec les anciens sauvages. Cette colonie, qui ne fit que passer, ne put donc pas tirer les Grecs de la barbarie. Pour une pareille révolution, il fallait qu'il en arrivât de nouvelles; et cependant de nouvelles colonies ne pouvaient pas s'établir sans de grands obstacles.

Combien les autres colonies ont eu de peine à policer les Grecs.

Les étrangers qui ont contribué à policer les Grecs s'établirent d'abord sur les côtes, soit parce que c'était la position la plus avantageuse pour le commerce, soit parce qu'il était difficile de s'engager dans les bois et dans les montagnes. Les sauvages n'eurent rien de plus pressé que de s'éloigner. Ils voyaient la perte de leur liberté à rester, et ils ne prévoyaient pas ce qu'ils perdaient à fuir. Pouvaient-ils imaginer qu'il pût leur être

avantageux de se faire des besoins qu'ils ne connaissaient pas? Sentaient-ils la nécessité de ces choses dont les Égyptiens et les Phéniciens ne pouvaient pas se passer? Enfin une vie fixe et laborieuse pouvait-elle avoir quelque attrait pour eux?

Les premiers royaumes de la Grèce étaient donc bien peu de chose. Un petit nombre de cabanes formait une ville et un royaume. Lors de Cécrops, il n'y avait que vingt mille âmes dans toute l'Attique.

Il n'était pas même toujours nécessaire de commander dans une ville, pour être ce qu'on appelait alors un roi. Il suffisait d'être le chef d'une troupe, et de chasser toutes les autres d'un canton dont on se rendait maître. Tels ont été Inachus et Ogygès; et tels vraisemblablement ont été encore Neptune et Mars dans des temps postérieurs.

De pareils rois ne contribuaient pas à policer les Grecs. Ils dévastaient la Grèce : ils étaient le fléau des peuples fixés dans les villes : ce n'étaient dans le vrai que des chefs de brigands, dont il faudra purger la Grèce. Ils retarderont d'autant plus les progrès de la société, que le brigandage sera long-temps en honneur, et qu'il faudra des héros pour le détruire.

Comment les Grecs commenceront à se policer.

A mesure que les étrangers établis sur les côtes pénétreront plus avant, les sauvages, vaincus par la force, ou gagnés par les manières avec lesquelles

on les traitera, commenceront à connaître un nouveau genre de vie, et désireront d'avoir part aux avantages qui leur seront offerts. Quelquefois, chassés des lieux qu'ils habitaient, ils seront forcés de chercher un asile dans les villes qui s'ouvriront à eux. D'autres fois ils y seront attirés par des combats dont on leur donnera le spectacle. C'est un artifice que les colonies ont employé avec succès, et c'est de cet usage que naîtront dans la suite les jeux célèbres de la Grèce.

Combien les Grecs étaient peu disposés à subir le joug des lois.

Cependant la disposition des différentes contrées de la Grèce en faisait autant de petits royaumes indépendans; et cette indépendance rendait les Grecs peu propres à subir le joug des lois. Autant les peuples sont portés à l'esclavage dans les grands empires, autant dans les petits états ils ont de peine à se soumettre à une autorité légitime. Les Grecs n'oublieront point qu'ils ont été libres : ils voudront toujours concilier une liberté sans bornes avec les avantages de la société; et cet esprit sera une source de désordres et de révolutions.

Les étrangers qui vinrent dans la Grece n'étaient pas assez habiles pour vaincre promptement les obstacles que les Grecs trouvaient à se policer.

On devait donc trouver bien des obstacles à policer la Grèce, et cependant, pour les vaincre promptement, il eût fallu être plus habile que les étrangers qui abordèrent dans cette contrée. Quoique la tradition fasse de Cadmus un fils du roi de Sidon, et de Danaüs un frère d'Égyptus, qu'on dit être Sésostris même, on ne les connaît,

dans le vrai, ni l'un ni l'autre, non plus que Cécrops; et cette origine, qu'on leur donne, doit être mise au nombre des fables imaginées pour embellir l'histoire de leur établissement.

D'un côté, rien n'était plus opposé à l'esprit des Égyptiens, que de songer à porter les arts chez d'autres peuples; et de l'autre, il est vraisemblable que lorsque les Phéniciens ont envoyé des colonies quelque part, ils n'ont eu d'autre objet que d'étendre leur commerce. De là je conjecture que ces étrangers qui abordèrent dans la Grèce étaient des aventuriers qui, n'ayant aucune considération dans leur patrie, cherchèrent des établissemens dans les pays les moins fréquentés. Ils n'avaient sans doute que des connaissances bien imparfaites : car ils n'auraient pas quitté l'Égypte ou la Phénicie, pour aller exercer leurs talens parmi des sauvages.

Dans la période suivante, un grand nombre de colonies sortirent de Sidon. Ce fut une suite des conquêtes de Josué. Cette ville, ne pouvant fournir à la subsistance de tous les Phéniciens pour qui elle fut un asile, leur donna des vaisseaux; et elle les répandit en Afrique, en Espagne et dans plusieurs îles.

On ne voit pas néanmoins qu'elle ait alors envoyé des colonies dans la Grèce, et c'est cependant dans ces circonstances qu'elle aurait dû y former des établissemens : mais ce pays était



trop pauvre pour attirer l'attention d'une ville commerçante.

Au reste, quoique nous ayons lieu de conjecturer que Cécrops, Cadmus et Danaüs n'ont été que des aventuriers, il est certain qu'ils durent paraître comme des prodiges à des hommes dépourvus de toutes lumières; et la Grèce leur doit ses premières connaissances.

CHAPITRE XI.

De l'origine de la mythologie.

Les Grecs ont altéré le culte qui leur a été apporté.

Ceux qui apportèrent en Grèce des dieux étrangers, n'en donnèrent sans doute que des idées imparfaites, et le culte égyptien ou phénicien fut altéré dès son établissement. Les sauvages contribuèrent encore à le dénaturer; il est vraisemblable qu'ils ne le conçurent pas tel qu'on le leur présentait, ils y mêlèrent leurs préjugés, ils le modifièrent de bien des manières.

Ils ont cru que les dieux adorés en Égypte ou en Phénicie étaient nés en Grece.

Les dieux eurent différentes époques, soit parce que les colonies arrivèrent dans des temps différens, soit parce que les peuples de la Grèce ne se policèrent que les uns après les autres.

Le temps où leur culte s'établit, fut pris dans la suite pour celui de leur naissance; et parce que, pour les faire connaître, on leur avait donné des

noms grecs, ils passèrent bientôt pour Grecs eux-mêmes, et on les crut nés dans le pays.

Cette méprise changea la généalogie des dieux: ceux qui étaient les plus anciens en Égypte furent les plus modernes en Grèce, et réciproquement. En effet, les Grecs ayant confondu l'époque de leur établissement avec celle de leur naissance, les généalogies qu'ils imaginèrent ne purent pas être toujours d'accord avec celles des Égyptiens.

Ils ont pris pour des combats des dieux, les combats mêmes que les prêtres se sont livrés.

Les divinités ne s'établirent pas toujours sans obstacles: les ministres d'un culte très-ancien craignirent de le voir aboli par un nouveau culte. Les prêtres eurent donc des intérêts contraires, ils se livrèrent des combats, ils usurpèrent les uns sur les autres, et la religion essuya bien des changemens. Or, l'histoire de ces changemens présentée sous des allégories et chargée de circonstances, prendra insensiblement la forme d'une histoire des dieux mêmes, considérés comme autant de personnages qui se seraient enlevé tour à tour l'empire de l'univers.

Ils n'ont pu se faire des mêmes dieux une idée uniforme et permanente.

Toutes ces fables seront long-temps confiées à la tradition seule. Les prêtres ne feront point un corps, ils ne se concerteront point. Chacun formera un culte, suivant l'essor que prendra son imagination. Ainsi il y aura autant de dieux et de pratiques religieuses que de territoires; chaque divinité, en changeant de lieux, changera de

noms, d'attributs, de fonctions, et les notions que s'en feront les Grecs ne seront ni uniformes ni permanentes.

C'est d'après toutes ces méprises que s'est formée la mythologie.

Cependant à mesure que les peuples se mêleront, ils se communiqueront leurs idées; et leurs idées se mêlant comme eux, l'histoire des dieux ne sera plus qu'un chaos. C'est cette histoire qu'on nomme *mythologie*.

La mythologie n'offre donc rien de déterminé, elle laisse une libre carrière à l'imagination. Par conséquent il suffira d'être poëte pour être théologien, et chaque âge verra naître de nouvelles fables. Mais elles seront ingénieuses, et vous verrez que si tous les peuples ont eu des préjugés, les Grecs seuls ont su faire de l'erreur un art agréable.

Il me suffit, Monseigneur, de vous montrer ces choses dans leur origine. Vous apprendrez la mythologie en lisant les poëtes, et au besoin un dictionnaire de la fable vous instruira [1].

CHAPITRE XII.

Des cérémonies religieuses et des effets qu'elles produiront.

Les forêts ont été les premiers temples.

Les forêts ont été les premiers temples des dieux de la Grèce, comme elles ont été les pre-

[1] Voyez sur ce sujet une dissertation de M. Fréret. J'en ai tiré à peu près tout ce que je dis dans ce chapitre.

mières habitations des Grecs. En effet les dieux n'ont pu se fixer dans des édifices, que lorsque les hommes se sont fixés dans les villes. C'est vraisemblablement cette première habitation des dieux qui a introduit l'usage des bois sacrés qu'on élevait auprès des temples.

Sacrifices faits aux Dieux.

On ne se contenta pas d'adresser aux dieux ses prières et ses vœux, on crut devoir leur offrir les choses qu'on imagina leur être agréables. Ces sacrifices eurent pour objet de les remercier, d'en obtenir de nouveaux bienfaits, ou d'apaiser leur colère; et ces motifs firent offrir, suivant les circonstances, des fruits, des animaux et des hommes.

Les Grecs consultaient les Dieux sur toutes leurs entreprises.

Les cérémonies qui accompagnaient les sacrifices firent accourir aux pieds des autels; mais rien ne contribua plus à ce concours que l'usage où étaient les Grecs de ne point former d'entreprises sans avoir interrogé les dieux sur l'événement.

Différentes espèces de divination.

Les astres sont les premières divinités; aussi furent-ils interrogés les premiers, et l'astrologie est la plus ancienne espèce de divination. L'influence de ces corps parut sensible; on crut qu'il n'y avait qu'à les observer pour juger de l'avenir. On étudia donc les cieux, et aussitôt rien n'y parut arriver naturellement. Les comètes, les nuages, les vents, le tonnerre, tout fut prodige et présage; et pour mieux observer ces choses, on plaça les temples sur des lieux élevés.

Mais sans doute les sacrifices sont agréables aux dieux. Pourquoi donc ne saisiraient-ils pas cette occasion de manifester leur volonté? Pourquoi ne lirait-on pas l'avenir dans les entrailles des victimes? On ouvrit donc les victimes.

Mais encore pourquoi des paroles échappées au hasard, un mouvement involontaire, un tintement d'oreille, un éternument fait à droite ou à gauche, une chute imprévue, un songe, etc., ne seraient-ils pas autant d'avertissemens que nous donnent les dieux? ne peuvent-ils pas se servir de ces moyens? Ils le peuvent, ils le font donc.

Au pied du mont Parnasse il y avait une crevasse dont on ne pouvait approcher sans entrer dans une espèce de fureur. Il en sortait une exhalaison qui faisait extravaguer. On prit cette exhalaison pour une inspiration, et on crut qu'un dieu voulait se communiquer. Aussitôt une Pythie monte sur le trépied, des prophètes l'entourent, ils recueillent les mots qui lui échappent, les interprètent, les mettent en vers, et on a des oracles. Ainsi s'est établi l'oracle de Delphes, le plus célèbre de la Grèce.

Celui de Dodone commença et s'accrédita avec la même facilité. Une prêtresse de Thèbes, enlevée par un marchand phénicien, et vendue en Grèce, se retira dans la forêt de Dodone, bâtit une chapelle à Jupiter, promit des oracles; on accourut, et le dieu parla.

Quelque grossières que soient ces superstitions, elles auront leur utilité, parce qu'elles pourront seules faire franchir aux peuples les obstacles qui les séparaient. En se réunissant à Delphes, à Dodone, etc., leurs mœurs commenceront à s'adoucir. Ils réfléchiront sur leur situation, ils se communiqueront leurs idées, et ils deviendront tous les jours plus sociables. C'est ce concours qui a fait créer le conseil des Amphictyons, formé des députés de plusieurs peuples; et ce conseil, par son institution, devait contribuer à policer les Grecs. Ces superstitions ont contribué à policer les Grecs.

Ce n'est pas qu'on doive, avec Denis d'Halicarnasse, regarder ce conseil comme une assemblée politique, où les Grecs traitaient des affaires d'état et des moyens de se rendre formidables aux barbares, en réunissant toutes leurs forces. Il est difficile de comprendre qu'ils eussent déjà des vues si étendues, et on ne voit pas pourquoi ils auraient pensé dès lors à se réunir contre les barbares, qui ne les attaquaient pas encore. Ce serait leur supposer trop de prévoyance.

Il est vrai que les villes qui jouissaient du droit d'Amphictyonat, avaient toutes un intérêt commun; et que cette considération qui les unissait, les mettait dans une situation à se donner mutuellement tous les secours dont chacune pouvait avoir besoin. Mais ce n'est pas dans le conseil des Amphictyons qu'elles traitaient leurs affaires pu-

rement politiques. Ce corps n'était encore que le gardien du temple et le juge des différens que le concours pouvait faire naître, s'occupant de la police, réglant les cérémonies religieuses, faisant respecter le culte, et ne s'armant que pour venger la divinité. Si dans la suite il se mêle des querelles des Grecs, il prendra la religion pour prétexte, et cela seul fera connaître l'esprit de sa première institution.

Les jeux qui se mêleront aux cérémonies religieuses, contribueront à policer les Grecs.

Le concours aux lieux où il y avait des oracles, rendra plus fréquens les jeux où les Grecs aimaient à montrer leur force et leur adresse; et ces jeux rendront eux-mêmes le concours plus grand. Dans ces siècles où l'adresse et la force étaient au rang des premières vertus, on ne pouvait pas imaginer des spectacles plus intéressans pour les peuples. C'est pourquoi ces jeux se mêleront aux cérémonies religieuses, ils en deviendront une partie essentielle : on en donnera pour célébrer la mémoire des grands hommes; les héros se feront une gloire de s'y distinguer, et la passion avec laquelle on y accourra de toutes parts, déterminera à les donner régulièrement dans des temps marqués. Les premiers de cette espèce sont ceux qu'institua Lycaon, qui régnait en Arcadie sur la fin de la troisième période. Quelque temps après, les jeux panathéniens commencèrent à Athènes sous Erichthonius.

Dans ces assemblées de la Grèce, on s'entre-

tenait d'actions héroïques, de merveilles, de fables. Tout ce qu'on voyait, tout ce qu'on entendait, entretenait le courage, portait à l'héroïsme, et faisait durer les préjugés utiles. La curiosité avait toute la vivacité que donne un commencement de connaissances; et la crédulité était grande, parce que l'ignorance rendait tout possible. Ainsi les mœurs s'adoucissaient sans s'amollir; on se portait aux grandes choses, parce qu'on en croyait de plus grandes; les prodiges fabuleux préparaient à de vrais prodiges, et ces peuples, qui auparavant épars, se connaissaient à peine, commençaient à se regarder comme une seule et même nation, et à mépriser toutes les autres.

Les Grecs conserveront toujours quelque chose du caractère qu'ils prenaient alors.

Voilà les temps où il faut d'abord observer les Grecs, parce qu'alors les circonstances leur faisaient prendre un caractère dont ils conserveront toujours quelque chose. Crédules et superstitieux dans ces commencemens, ils continueront de l'être dans les siècles où ils seront plus éclairés. Mais ils auront aussi le même courage, la même activité, la même curiosité, la même passion pour le merveilleux, le même mépris pour les autres nations. Ils semblent, dès ces temps, se former pour les plus grandes vertus et pour les plus grands vices, pour les plus grandes lumières et pour les plus grandes erreurs, en un mot, pour tout ce qui est grand.

CHAPITRE XIII.

Quatrième période, depuis la loi écrite jusqu'à l'établissement de la royauté chez les Hébreux, l'an 1079 avant J.-C., ou jusqu'à l'établissement de l'Archontat chez les Athéniens en 1088 : espace de quatre cents et quelques années.

Les Grecs se policent dans les trois siècles qui précèdent la guerre de Troie, et qui sont des temps fabuleux.

Depuis l'arrivée des colonies égyptiennes ou phéniciennes, jusqu'à la guerre de Troie, il y a plus de trois cents ans. Un grand nombre de royaumes commencent dans cet intervalle : les peuples semblent se policer à l'envi, et il y a aussi tous les jours plus de communication entre eux. Mais c'est dans la fable qu'il faut étudier ces temps, plutôt que dans l'histoire.

On ne sait rien de la plupart des souverains qui ont régné dans la Grèce pendant ces trois siècles; et ce qu'on sait des autres, si on le dépouille du merveilleux, se réduit à peu de chose. Les Grecs ont à la vérité, sur les autres peuples, l'avantage d'avoir rendu intéressans les prodiges qu'ils ont crus, comme ceux qu'ils ont faits, et il serait honteux d'ignorer tout-à-fait leurs fables; mais j'ai déjà remarqué que vous pourrez vous en instruire dans les poëtes.

Érechtée établit l'agriculture dans l'Attique, et a de

L'agriculture n'avait fait encore que peu de progrès dans le premier siècle de cette période,

lorsqu'Érecthée, parti d'Égypte avec des vaisseaux chargés de blés, aborda dans l'Attique, délivra ce pays d'une famine qui le pressait, et devint, par ce bienfait, roi des Athéniens. On comptait alors plus de cent cinquante ans depuis l'établissement de Cécrops, et on a remarqué que jusqu'à cette époque l'Attique tirait les blés de la Sicile ou de la Lybie. On n'y connaissait encore que la culture de l'olivier; Cécrops, qui l'avait apportée avec le culte de Minerve, trouva le terroir trop sec et trop aride pour toute autre production.

Érecthée jugeant que les plaines d'Éleusis seraient propres au labourage, les fit défricher et ensemencer; et cette entreprise ayant eu tout le succès qu'il s'était promis, il institua à Éleusis les mystères de Cérès, à l'imitation de ceux que les Égyptiens célébraient en l'honneur d'Isis.

Ils n'est pas douteux que les Grecs n'aient connu l'agriculture long-temps auparavant. Nous avons vu que les Titans leur en avaient au moins donné une idée grossière; et si après l'extinction de ces étrangers, cet art se perdit, Cadmus et Danaüs le renouvelèrent dans la suite. Mais il était fort peu répandu, et vraisemblablement fort négligé, même dans les cantons où on le conservait encore. Pour le rendre plus commun, il fallut vaincre bien des obstacles; c'est ce qu'on aperçoit dans le merveilleux qui a défiguré cette révolution. On a dit que sous Érecthée, Cérès était venue elle-

grands obstacles à vaincre.

même enseigner l'agriculture aux Grecs; et on a fait faire des prodiges à cette déesse pour garantir les jours de Triptolème, lorsque ces peuples, encore barbares, qu'il voulait forcer à cultiver la terre, se soulevaient contre lui.

Le règne d'Érecthée est l'époque où les Grecs changent de mœurs.

Le règne d'Érecthée, qui commence l'an 1423 avant J.-C., est donc l'époque où l'agriculture change les mœurs des Grecs; et c'est dans le siecle suivant qu'elle fait de nouveaux progrès et se répand. Alors de nouveaux royaumes se forment de toutes parts : la Grèce sent croître ses forces, les peuples contractent des alliances, et les chefs arment pour différentes entreprises. Telles sont l'expédition des Argonautes sous la conduite de Jason; la guerre de Thèbes, où sept rois se réunissent contre Étéocle; et la guerre de Troie, où toute la Grèce prend part.

Pourquoi les jeux deviennent plus fréquens que jamais.

On n'avait pas encore vu autant de mouvement. Mais si les Grecs sont mieux qu'ils n'ont jamais été, les arts qu'ils connaissent ne leur suffisent pas, et c'est là le principe de l'inquiétude qui les agite, et qui les agitera encore long-temps.

Il fallait un aliment à cette inquiétude. C'est pourquoi les jeux devinrent plus fréquens que jamais. Ils continuèrent de faire partie du culte et des honneurs qu'on rendait à la mémoire des héros. Les rois en donnèrent à leur avénement : Thésée rétablit les panathénées, il institua les jeux isthmiques à Corinthe; Hercule renouvela

ceux qu'un siècle auparavant on avait institués à Olympie en l'honneur de Jupiter. En un mot, on ne parut occupé qu'à multiplier ces sortes de spectacles. Les noms de ceux qui les instituaient, les grands hommes dont ils rappelaient les actions, les dieux auxquels on les consacrait, les rois et les héros qui entraient en lice, les couronnes qu'on distribuait aux vainqueurs, l'affluence de tous les peuples de la Grèce, voilà les circonstances qui entretenaient la passion pour ces jeux, et qui préparaient les Grecs à de grandes choses.

Thésée jette les fondemens d'Athènes.

Tel était l'esprit de ces peuples dans le siècle que termina la guerre de Troie. Mais ils étaient encore bien ignorans dans l'art de gouverner. Les usages, qui leur tenaient lieu de lois, étaient pour eux une source d'abus, et on pouvait prévoir dès lors que les désordres ruineraient la Grèce ou qu'ils ameneraient une révolution qui la rendrait plus florissante que jamais. C'est dans ces circonstances que Thésée jeta les fondemens de la grandeur d'Athènes.

Jusqu'alors l'Attique avait été divisée en douze bourgs qui, ayant chacun leurs magistrats et leurs assemblées particulières, se gouvernaient séparément d'après leurs usages, et qui, bien loin de se réunir pour l'intérêt commun, se faisaient ordinairement la guerre.

Thésée cassa ces magistrats, ces assemblées, et fit des douze bourgades un seul peuple, qui s'as-

semblait à Athènes. Là, les habitans de la campagne eurent droit de suffrage comme les habitans de la ville, et toute l'Attique fut soumise à la juridiction de cette capitale. Par cette réforme, Athènes s'agrandit, et devint tous les jours plus puissante.

Érecthée avait distribué les citoyens en quatre classes. Thésée n'en fit que trois : les nobles, les laboureurs et les artisans. Les deux dernières, étant plus nombreuses, étaient aussi plus puissantes. Il voulut donc en balancer l'autorité, et il se flatta d'y réussir, en réservant pour la première seule tout ce qui concerne le ministère de la religion, celui de la justice et celui de la police. Mais ses précautions n'assurèrent pas l'équilibre qu'il voulait établir. Les laboureurs et les artisans, plus puissans par le nombre, devaient se rendre maîtres de la république toutes les fois qu'il se trouverait parmi les nobles des citoyens qui, jaloux du commandement, se détacheraient de leur corps pour s'attacher au peuple. Ce gouvernement renfermait donc un germe de factions : il tendait à l'anarchie, et l'autorité devait passer continuellement d'une main dans une autre. En effet Thésée lui-même, victime d'un parti qui s'éleva contre lui, fut banni d'une ville dont il avait été le second fondateur.

Pourquoi le siècle de Thésée est celui du merveilleux.

C'est principalement sur le siècle de Thésée que les Grecs se sont plu à répandre un merveilleux

qui fait connaître leur esprit et leur caractère. Sans entrer néanmoins à ce sujet dans aucun détail, je me contenterai d'observer les circonstances qui ont pu donner lieu à tant de fables.

Si les Titans furent pris pour les dieux qu'ils avaient apportés, ce ne fut qu'une méprise involontaire. Cécrops, Cadmus et Danaüs, malgré les services qu'ils avaient rendus, ne passèrent jamais que pour des rois. Pourquoi donc, dans des temps postérieurs, tous les grands hommes sont-ils autant de demi-dieux? Pourquoi semble-t-il que les Grecs veuillent absolument s'y méprendre?

Dans l'établissement des colonies, et long-temps après, il n'y avait, comme nous l'avons remarqué, aucune communication entre les provinces de la Grèce. Les troupes sauvages répandues de côté et d'autre ignoraient chacune ce qui se passait hors de leur canton.

Les choses étant ainsi, la réputation de Cécrops, de Cadmus et de Danaüs ne pouvait pas encore s'étendre. Elle s'arrêtait, pour ainsi dire, aux bornes de leurs petits états. On conçoit donc que, n'étant connus que de leurs sujets, ils ne pouvaient passer que pour des rois. Or, ce titre étant le seul qui leur avait été donné, la postérité ne leur en donna pas d'autres. Il arriva seulement que les événemens les plus simples, transmis avec des expressions équivoques ou figurées, furent une occasion d'imaginer des prodiges dont on embellit leur règne.

Dans la suite, la face de la Grèce changea. Comme il y eut plus de peuples policés, il y eut aussi plus de communication entre les provinces. Les hommes qui se distinguèrent, eurent donc un plus grand théâtre; leurs noms furent portés d'un peuple chez l'autre, et leurs faits, plus racontés, furent plus embellis.

Dans le système de la théologie païenne, les dieux étaient sujets à toutes les passions humaines. Ils pouvaient donc aimer des mortelles, et par conséquent un homme pouvait avoir un dieu pour père. Rien n'était plus conforme au préjugé introduit par la méprise qui avait confondu l'histoire des dieux avec celle des Titans.

Cependant je ne présume pas que la première erreur de cette espèce ait été l'effet d'un mensonge prémédité; je croirais plutôt qu'elle est venue de quelque expression figurée qui, passant de bouche en bouche, aura été mal interprétée. En effet, quoique les Grecs parlassent tous la même langue, chaque peuple avait cependant son idiome; et par conséquent les mêmes expressions n'étaient pas entendues partout de la même manière. Par exemple, lorsque pour faire entendre qu'un homme était arrivé par mer, on a dit qu'il était fils de Neptune, n'a-t-on pas dû faire tomber les Grecs dans l'erreur de croire qu'il était réellement le fils de ce dieu?

Voilà donc un demi-dieu. Or, si on croit à un,

on pourra croire à beaucoup d'autres. Il sera donc facile alors d'abuser de la crédulité des peuples. On en abusera par conséquent, et l'Olympe peuplera la terre de demi-dieux. Aussi la Grèce en offre un grand nombre dans le même siècle.

Il est naturel que le fils d'un dieu fasse des choses extraordinaires. C'est même ce qu'on attend de lui; et si toutes ses actions étaient dans l'ordre commun, il les faudrait raconter avec des circonstances fabuleuses pour les rendre vraisemblables. Il ne s'agit plus que d'imaginer comment des faits fort simples ont pu se défigurer, et devenir des prodiges dans la bouche de ceux mêmes qui n'avaient pas dessein de tromper.

Dans ce siècle, pendant qu'une partie de la Grèce travaillait à se policer, une autre partie résistait encore au joug des lois. Les sociétés civiles avaient donc à se défendre contre des chefs de troupes errantes, qui vivaient de brigandages, et elles avaient encore à combattre les bêtes féroces qui infestaient les campagnes. Or, ayant toutes le même intérêt à détruire ces ennemis communs, elles ne pouvaient manquer d'accorder la plus grande considération aux citoyens qui les allaient chercher pour les vaincre, et qui revenaient avec la victoire. Tous les héros se sont signalés dans ces sortes de combats; et leur célébrité est un monument de l'état où était alors la Grèce.

Ils auraient été moins célèbres, si dans le récit

de leurs exploits, un brigand n'eût été qu'un brigand, et une bête féroce n'eût été qu'une bête féroce. Mais plus on redoutait ces ennemis, plus l'imagination s'appliquait à les peindre redoutables. Elle ne trouvait point de termes assez forts, elle employait les expressions les plus exagérées, elle les accumulait les unes sur les autres, et le merveilleux s'établissait.

Dès que le merveilleux commence, il fait des progrès rapides. Chaque instant le produit sous de nouvelles formes : l'ignorance le saisit, la curiosité en devient avide, et la crédulité lui donne toute la réalité qui lui manque.

Les héros n'avaient garde de détruire des erreurs qui contribuaient à leur gloire. Leur naissance demandait d'eux des exploits extraordinaires; la renommée, qui publiait leur victoire, ne permettait pas de les mettre au nombre des choses communes, et le merveilleux devenait vraisemblable.

Pourquoi, après la guerre de Troie, le merveilleux cesse tout à coup.

La prise de Troie est l'époque où la Grèce cesse tout à coup de produire des demi-dieux. Ce n'est pas qu'elle fût moins crédule; mais, en considérant les circonstances où elle se trouvait, nous concevrons que de pareilles fables ne pouvaient plus avoir cours.

Les Grecs n'avaient pris les armes que pour venger l'affront fait à Ménélas. Ils n'avaient pas projeté de faire des établissemens en Asie. Ils ne

voulaient pas conquérir Troie, ils ne voulaient que la détruire. Cependant l'absence des principaux chefs de la Grèce ramena la licence et les désordres. Les villes furent troublées par des dissensions, elles perdirent les citoyens que chassaient les factions puissantes, et les peuples recommencèrent à errer de contrée en contrée, et à vivre, comme autrefois, de brigandage.

La prise de Troie a donc été funeste aux Grecs comme aux Troyens. Les vainqueurs, divisés et victimes de leurs dissensions, ne retirèrent de leur entreprise qu'un butin qui fut bientôt dissipé. Les uns périssent par la tempête : les autres sont jetés sur des rivages étrangers; et s'il en est qui reviennent dans leurs états, ils sont, pour la plupart, assassinés ou chassés. Tel fut le sort de ces héros : les malheurs qui les suivent ne fournissent pas matière au merveilleux.

Cependant les soldats, accoutumés au pillage, ne sont plus capables de redevenir citoyens. Les pirates infestent les mers; les brigands infestent les campagnes; toute communication est interceptée; les jeux cessent, et la Grèce, épuisée, paraît sans mouvement. Les circonstances qui suivent la guerre de Troie, sont donc tout-à-fait différentes de celles qui l'ont précédée. Mais une nouvelle guerre va rendre le mouvement à la Grèce. Pour en expliquer la cause, il faut prendre les choses de plus haut.

Guerre des Héraclides. Effets qu'elle produit.

Persée, fondateur de Mycènes, avait laissé la couronne à Électrion, son fils. Amphitryon, petit-fils de Persée par Alcée, avait épousé Alcmène, fille d'Électrion, et aurait dû succéder à son beau-père. Mais, ayant eu le malheur de le tuer involontairement, il fut obligé de se retirer, et d'abandonner la couronne à son oncle Sthénélus, frère d'Électrion. Par cette usurpation, Hercule, fils d'Amphitryon et d'Alcmène, fut exclus du trône de Mycènes.

Vous verrez dans la fable les dangers auxquels Eurysthée, fils et successeur de Sthénélus, exposa ce héros. Il en poursuivit les enfans, et déclara la guerre aux Athéniens, qui leur avaient donné asile : mais il perdit la bataille et la vie.

Cette mort ouvrit le Péloponèse aux Héraclides; mais lorsqu'ils s'étaient rendus maîtres de presque toutes les villes, l'oracle, consulté sur une peste survenue, répondit que ce fléau ne cesserait qu'après qu'ils se seraient retirés.

Ils se retirèrent : cependant, trompé par les expressions ambiguës de l'oracle, Hyllus, fils d'Hercule, revint au bout de trois ans, et fut tué dans un combat singulier, qu'il proposa pour épargner le sang des deux partis. On était convenu que s'il était vaincu, les Héraclides ne reviendraient dans le Péloponèse qu'après cent ans.

Ce terme étant expiré, Téménès, Cresphonte et Aristodème, descendans d'Hercule par Hillus,

revinrent dans le Péloponèse quatre-vingts ans après la guerre de Troie, lorsque Tésamène, fils d'Oreste, régnait sur Argos, Mycènes et Lacédémone. Vainqueurs de ce prince, ils partagèrent leurs conquêtes. Cresphonte régna à Mycènes, Téménès à Argos; et Aristodème étant mort pendant la guerre, Sparte fut le partage de ses deux fils.

Les troupes des Héraclides étaient en grande partie composées des Doriens de Thessalie, peuple grossier qui, ne connaissant d'autre métier que la guerre, ramena la barbarie, et mit toute la Grèce dans la nécessité de prendre les armes. D'anciennes villes furent détruites, de nouvelles furent fondées: les peuples refluèrent les uns sur les autres; et plusieurs, forcés d'abandonner leur ancienne patrie, en cherchèrent une nouvelle dans les îles ou sur les côtes de l'Asie mineure.

Dans ce mouvement général, tous les peuples se trouvaient séparément trop faibles, pour qu'aucun d'eux pût s'établir solidement. Les dissensions étaient au dedans des villes, des ennemis étaient au dehors; et on gémissait sous la tyrannie des rois, qui, étant montés sur le trône dans des temps de troubles, croyaient ne pouvoir se maintenir que par la violence.

La royauté devient odieuse aux Grecs.

Cependant les guerres continuaient: les rois eux-mêmes les faisaient durer, parce qu'elles les rendaient nécessaires. Mais enfin les désordres

devaient avoir un terme, et ce terme devait être funeste aux rois. Ils devinrent presque tout à coup l'objet de la haine des peuples, qui, les regardant comme les auteurs des malheurs publics, se lassèrent d'être les victimes de leur ambition, et secouèrent le joug. Thèbes en avait donné le premier exemple après la mort de Xantus, et quelque temps après les Athéniens déclarèrent qu'ils ne reconnaissaient d'autre roi que Jupiter. La circonstance où ils abolirent la royauté fait voir combien elle était devenue odieuse.

Les Héraclides leur ayant déclaré la guerre, l'oracle, qu'ils avaient consulté, suivant l'usage, les assura du succès de leur entreprise, s'ils ne tuaient pas Codrus, alors roi d'Athènes. En conséquence ils ordonnèrent de respecter les jours de ce prince : mais Codrus, qui veut se dévouer pour sa patrie, se déguise en paysan : il échappe à la vigilance de ses sujets, qui l'aimaient et qui veillaient sur lui : il passe dans le camp des ennemis, et il insulte un soldat, qui lui ôte la vie. Les Héraclides alors, n'osant hasarder un combat, se retirèrent.

Les deux fils de Codrus, Médon et Nilée, se disputent la couronne : mais, quoique les Athéniens pleurent le père, ils ne veulent pour roi ni l'un ni l'autre. S'ils sentent ce qu'ils ont perdu, ils sentent aussi ce qu'ils ont à craindre ; et, considérant l'oppression où ils voient tous les peu-

ples, ils proscrivent la royauté. Seulement, en mémoire de Codrus, à qui ils défèrent les honneurs héroïques, ils confient à Médon la première magistrature sous le titre d'archonte.

Voilà l'époque où commence la république d'Athènes. On ne saurait dire quel était précisément le pouvoir du premier magistrat. Il paraît avoir été trop faible pour réprimer les excès de la démocratie. Jaloux de la liberté, et trop peu éclairés pour la concilier avec la soumission aux lois, les Athéniens n'ont pensé qu'à prendre des précautions contre l'abus de l'autorité, et ils en ont pris de si grandes, qu'ils seront long-temps exposés à tous les désordres de l'anarchie.

CHAPITRE XIV.

Cinquième période. Depuis l'établissement de l'archontat perpétuel chez les Athéniens, l'an 1088 avant J. C., jusqu'à l'archontat rendu annuel l'an 684 : espace de 404 années.

Lorsqu'on voit les peuplades qui erraient commencer à se fixer, ce changement doit être moins regardé comme les premiers temps des sociétés civiles, que comme les derniers de la vie errante. Elles ont encore la même inquiétude, qui auparavant les portait à changer continuellement de lieu. Elles s'attachent donc faiblement aux can- Cause de l'inquiétude des Grecs.

tons où elles s'établissent : elles ne s'y fixent qu'autant qu'elles y sont forcées ; et à la plus légère occasion , elles sont prêtes à les abandonner, parce qu'ayant peu de besoins, tous les pays leur paraissent égaux. Voilà la cause des émigrations continuelles qui se font dans le cours des périodes précédentes.

Nous observons surtout cette inquiétude dans les révolutions de la Grèce. Les temps de barbarie ont été longs : ceux qui se sont écoulés depuis la première ville bâtie jusqu'aux sociétés civiles répandues de toutes parts , ont été longs encore : et si , dans le siècle des héros , les Grecs paraissent se policer à l'envi , on les voit toujours également inquiets , chercher dans des entreprises au loin un aliment à leur inquiétude. Il est vrai qu'après la guerre de Troie , la Grèce est quelque temps plus tranquille : mais cette tranquillité est l'effet de son épuisement , et c'est un état violent pour elle.

Transmigrations occasionées par la guerre des Héraclides.

La guerre des Héraclides , qui la tire de cet état , force à faire au dehors des émigrations , qui auparavant ne se faisaient que dans l'intérieur. Les peuples , qui tombent les uns sur les autres , et qui ne sauraient tous subsister dans des pays dévastés , cherchent de nouveaux établissemens dans l'Asie mineure , que la guerre de Troie a fait connaître , et qui offre un asile aux plus faibles et aux plus inquiets.

Les Éoliens, chassés du Péloponèse par les Doriens, y abordèrent les premiers; ils y fondèrent douze villes, dont Smyrne fut la plus considérable; et ils donnèrent le nom d'Éolide à la contrée où ils s'établirent.

Quelque temps après, Nilée, fils de Codrus, mécontent de n'avoir point d'autorité parmi les Athéniens, rassembla les Ioniens, qui, ayant aussi été chassés du Péloponèse, s'étaient réfugiés dans l'Attique; et, les ayant conduits sur les côtes de l'Asie mineure, il y fonda encore douze villes, Éphèse, Colophon, Clasomène, etc.; et ce pays prit le nom d'Ionie.

Enfin, vers le même temps, c'est-à-dire immédiatement après la guerre des Héraclides contre les Athéniens, les Doriens, qui eux-mêmes avaient chassé les autres, furent en partie obligés de sortir aussi de la Grèce. Les Héraclides, en reconnaissance des secours qu'ils en avaient reçus, leur avaient donné la Mégaride, qu'ils avaient enlevée aux Athéniens : mais, cette province ne suffisant pas à leur subsistance, ils se répandirent dans les îles de Crète, de Rhodes, de Cos; et, ayant passé dans l'Asie mineure, ils bâtirent Halicarnasse, Cnide et plusieurs autres villes. Cette contrée fut nommée Doride. Il est à remarquer que ces trois peuples sont ceux qui jusqu'alors avaient paru les plus inquiets: ils s'étaient répandus à diverses reprises dans différentes parties de la Grèce.

Vous voyez que ces colonies sont une suite de circonstances qui favorisaient les nouveaux établissemens, et qui dégoûtaient des anciens; et vous jugez que si ces premiers réussissent, il s'en formera nécessairement beaucoup d'autres. Cet usage caractérisera particulièrement les Grecs, parce que les circonstances où ils se trouveront rendront pour eux les colonies plus nécessaires que pour les autres peuples. Mais il est plus ancien qu'eux : ce n'est, à le considérer dans son principe, qu'un reste de l'inquiétude des peuplades errantes.

Epoque où l'amour de la liberté devient le caractère dominant des Grecs.

Ces premières transmigrations, qui se firent dans le temps que la royauté devenait odieuse, portèrent avec elle l'amour de la liberté, et elles établirent sans obstacle le gouvernement républicain partout où elles se fixèrent. Ces peuplades furent donc libres, aussitôt qu'elles se furent éloignées, et cet avantage qu'elles avaient sur les villes de la Grèce, devait porter les peuples de cette contrée à former encore de nouvelles colonies, ou à faire de nouveaux efforts pour secouer tout-à-fait le joug des tyrans. C'est en effet ce qui arriva, et c'est l'époque d'une façon de penser qui changera peu à peu la face de la Grèce. Dès lors toutes les villes conspirèrent contre les tyrans : toutes voulurent se gouverner, et l'amour de la liberté devint le caractère dominant des Grecs.

Dans cette conjoncture, il était naturel qu'aucun peuple n'imaginât de dominer sur ses voisins. L'ennemi que les villes avaient au dedans ne permettait pas de porter la guerre au dehors. Ainsi les républiques se formaient de tous côtés, et en même temps l'amour de la liberté écartait toute idée de conquêtes. Quoique indépendantes, elles semblaient ne former qu'un corps animé d'un même esprit. Unies contre les tyrans, toutes voulaient être libres, toutes voulaient que chacune le fût : aucune ne prévoyait qu'elles auraient un jour des intérêts contraires; et quelquefois un peuple prenait les armes pour briser les fers d'un peuple voisin. C'est ainsi que commença la république d'Achaïe, formée de plusieurs villes confédérées, qui se gouvernaient chacune par ses lois et par ses magistrats ; et c'est aussi dans ces sortes de guerres que se signala Corinthe, située d'ailleurs si avantageusement pour étendre sa domination.

Les meilleurs esprits s'appliquent à l'étude de la législation, et les peuples demandent des lois.

Cette fermentation des esprits ouvrit une nouvelle carrière à l'ambition. Si on ne pouvait pas devenir le tyran de sa patrie, on en pouvait devenir le législateur. La morale et le gouvernement devinrent donc l'étude des meilleurs esprits. Ils observèrent les abus de la démocratie, et ils cherchèrent les moyens de les réprimer ; mais il y avait long-temps qu'on ne faisait que pallier les maux, lorsque les désordres, portés à leur comble,

firent sentir le besoin d'une réforme générale ; et c'est alors qu'on vit des peuples demander des lois, et de simples citoyens exercer une puissance, qu'ils devaient à leurs vertus ainsi qu'à leurs lumières.

Cette révolution était nécessaire. Il fallait que, après avoir été jaloux d'une liberté sans bornes, les peuples reconnussent enfin que, pour être véritablement libres, il faut avoir des lois. La démocratie, qui semblait craindre jusqu'à l'ombre de l'autorité, n'était pas un gouvernement : c'était une anarchie où les factions armaient les citoyens les uns contre les autres, et finissaient par donner un maître à la république épuisée.

Il suffit d'étudier Sparte et Athènes.

Il n'est pas possible de suivre toutes les révolutions qui naissaient de ce désordre : elles sont peu connues : on voit seulement qu'elles étaient à peu près les mêmes partout, parce que partout le même esprit dominait. Toutes les républiques de la Grèce étaient déchirées par des factions, et l'amour de la liberté luttait continuellement avec l'ambition des citoyens qui aspiraient à la tyrannie.

Etat de Sparte au temps de Lycurgue.

D'ailleurs l'histoire de toutes ces villes n'est pas également intéressante. Celle de Lacédémone et celle d'Athènes sont les plus instructives ; et il suffira d'observer ces deux républiques, pour juger de ce qui se passait dans les autres.

Nous avons vu que le retour des Héraclides

donna deux rois aux Lacédémoniens. Euristhène et Proclès, fils d'Aristodème, régnèrent conjointement; et cette forme de gouvernement ayant subsisté après eux, le sceptre se conserva dans deux branches, pendant neuf cents ans ou environ.

Cependant Euristhène et Proclès, jaloux l'un de l'autre, n'avaient jamais pu ni s'aimer ni s'accorder; et la même mésintelligence passa à leurs descendans. Ainsi Sparte eut dans ses deux rois deux chefs de partis, qui, cherchant à l'envi la faveur du peuple, firent mépriser leur autorité et leur personne. C'est dans ces temps d'anarchie et de licence que parut Lycurgue. Appelé au trône après la mort de son frère aîné, qui n'avait point laissé d'enfans mâles, il régna : mais la reine, sa belle-sœur, ayant au bout de trois mois accouché d'un fils, il remit la couronne à cet enfant. Libre alors, il voyagea en Crète, en Asie et en Égypte, afin d'observer les gouvernemens, et de se préparer à réformer celui de Lacédémone. Il jugea encore à propos de s'éloigner, pour ôter tout fondement à la crainte qu'on avait de son ambition, et que ses ennemis surtout affectaient de montrer.

En effet, son absence dissipa les soupçons : elle fit même sentir le besoin qu'on avait de ses vertus et de ses lumières. Il fut donc désiré, et il se rendit aux vœux de ses concitoyens.

Législation de Lycurgue.

Dans le dessein de remédier aux désordres qui déchiraient sa patrie, il jugea qu'il fallait remonter à la source des maux : en conséquence il se proposa une réforme entière du gouvernement. Une pareille entreprise demandait de grandes précautions : il importait surtout d'avoir l'aveu des dieux, et l'oracle de Delphes fut consulté. La Pythie appela Lycurgue l'ami des dieux, presque dieu, et l'assura que le gouvernement qu'il établirait serait le plus parfait qu'on eût jamais vu. C'est alors qu'assuré des principaux citoyens, il se rendit en armes dans la place publique, et fit la réforme telle qu'il l'avait projetée.

Il créa un sénat composé de vingt-huit membres électifs. Ce corps, placé entre les rois et le peuple, était tout à la fois une barrière à la tyrannie et à l'anarchie; s'unissant aux rois, lorsqu'il fallait réprimer la licence du peuple; s'unissant au peuple, lorsqu'il fallait réprimer le despotisme des rois.

La souveraineté résidait proprement dans le peuple. C'est dans ces assemblées que se faisait l'élection des sénateurs, et qu'on prenait les dernières résolutions. Le sénat n'avait que le droit de délibérer sur les affaires : il en rendait compte, et ses avis pouvaient être rejetés comme approuvés.

Quant aux deux rois, ils présidaient au sénat, ils avaient double suffrage, ils étaient les géné-

raux de la république. Mais d'ailleurs leur pouvoir était très-limité, jusque-là qu'à la tête des troupes ils ne pouvaient rien entreprendre sans l'avis d'un certain nombre de citoyens, qu'on choisissait pour veiller sur eux. En un mot, on ne paraissait avoir conservé le trône aux deux branches des Héraclides, que pour ne pas le laisser vacant, et pour ôter aux autres citoyens l'espérance d'y monter. D'ailleurs l'autorité que la loi donnait également aux deux rois, était dans le fait inégale, parce que l'un des deux avait toujours plus que l'autre le talent de l'attirer à lui. Elle devenait donc pour eux une source de jalousie, et par-là deux rois étaient moins redoutables qu'un seul.

Pour établir une parfaite égalité parmi les citoyens, Lycurgue fit un nouveau partage des terres; et, bannissant les richesses, les arts et le luxe, il substitua une monnaie de fer aux monnaies d'or et d'argent.

Il ordonna que tous les citoyens mangeraient ensemble : les rois mêmes furent soumis à cette loi. Par-là l'égalité devenait plus sensible : les nœuds qui unissaient les citoyens se resserraient : tous s'accoutumaient à la même frugalité, et les richesses devenaient tous les jours plus inutiles.

Enfin Lycurgue, jugeant que les enfans appartenaient à l'état, jugea aussi que c'était à l'état à

les élever. Tous eurent donc la même éducation : tous se formèrent de bonne heure aux mêmes mœurs ; et les lois, qui se gravaient dans les âmes, n'eurent pas besoin d'être écrites. Aussi ce législateur ne les écrivit pas.

En formant ce gouvernement, l'objet de Lycurgue avait été de partager en quelque sorte l'autorité, et de balancer les pouvoirs les uns par les autres.

Le sénat, établi pour maintenir l'équilibre entre les rois et le peuple, était dans l'impossibilité d'usurper la tyrannie. Les deux autres puissances réunies par un intérêt commun, auraient facilement réprimé ce corps dont les membres étaient électifs. Il ne pouvait avoir d'autorité, qu'autant que toutes ses vues se dirigeaient au bien public. Il fallait qu'il devînt l'âme de la république ; et, pour cela, il fallait qu'il en méritât la confiance : l'abus de la puissance n'eût pas été respecté en lui, non plus que dans les rois.

Le peuple tout seul ne pouvait rien : parce que tout le peuple est faible lorsqu'il est sans chef. D'ailleurs il n'était point de son intérêt de s'unir au sénat pour abaisser les rois, ni aux rois pour abaisser le sénat. Il lui importait que ces deux puissances fussent redoutables l'une à l'autre, et qu'aucune ne prévalût : sa liberté en dépendait.

Les rois enfin, encore plus faibles, n'avaient d'autorité que comme chefs de la république ; et,

en cette qualité, ils avaient également à ménager et le peuple et le sénat.

Aucune de ces puissances ne pouvait donc usurper l'une sur l'autre. C'est ainsi que Lycurgue, en combinant la monarchie, l'aristocratie et la démocratie, forma un gouvernement qui avait les avantages des trois, sans avoir les inconvéniens d'aucun. Mais ce qui contribua surtout à maintenir l'équilibre, c'est la pauvreté, c'est qu'à Sparte les âmes ne pouvaient être vénales.

Changement fait au gouvernement de Lycurgue.

Il est vraisemblable que le sénat ayant gagné la confiance par sa conduite, ses décrets étaient d'ordinaire confirmés dans l'assemblée du peuple; et c'est alors que le roi Théopompe, jaloux de l'influence de ce corps, et désirant d'y mettre des bornes, imagina de donner des chefs au peuple, et créa de nouveaux magistrats qu'on nomma éphores. Cette innovation est d'environ cent trente ans après Lycurgue.

Les éphores furent au nombre de trois. On les changeait tous les ans. Élus par le peuple, ils en étaient les protecteurs. A ce titre, ils devinrent les juges des magistrats, des sénateurs et des rois. Ils se faisaient rendre compte de l'administration: ils cassaient les sénateurs: ils condamnaient les rois à l'amende: ils les pouvaient faire arrêter. Tous les mois, les rois juraient solennellement de se conduire suivant les lois, et les éphores promettaient de les maintenir, tant qu'ils seraient

fidèles à leur serment. Il est évident que, dans une république où l'on aurait connu les richesses, de pareils magistrats auraient pu causer de grands désordres.

Mais Sparte était pauvre. C'est pourquoi les éphores n'étaient puissans qu'autant qu'ils se bornaient à être les protecteurs du peuple; et le peuple, content d'être protégé, n'ambitionnait rien au delà. Un éphore qui eût montré de l'ambition eût été perdu. On respectait les droits du sénat, on respectait ceux des rois. L'opinion ne permettait d'attenter ni aux uns ni aux autres; et ces droits restaient, lorsque les éphores en réprimaient les abus.

Lycurgue n'a pas voulu que les Spartiates fussent conquérans.

Sparte était proprement un camp, où les citoyens, abandonnant aux esclaves la culture des terres, s'exerçaient uniquement au métier des armes. Accoutumés, pendant la paix, à une discipline dure et sévère, la guerre était pour eux un temps de repos. Mais Lycurgue ne les avait armés que pour leur défense. Il leur avait interdit toute conquête : il leur en avait ôté les moyens : il ne leur avait laissé que la gloire d'être libres et de donner la liberté. Tant qu'ils conservèrent cet esprit, ils jouirent de la plus grande considération; et ils auraient obtenu une sorte d'empire sur la Grèce, s'ils s'étaient toujours bornés à se regarder comme les protecteurs des peuples opprimés.

Je n'entrerai pas pour le moment dans de plus grands détails sur le gouvernement de Lacédémone : nous aurons occasion d'y revenir. Je remarquerai seulement que Lycurgue paraît l'avoir formé d'après les circonstances où se trouvait alors la Grèce : circonstances qui paraissaient interdire toute conquête aux peuples, et qui bornaient leur ambition à être libres. La législation de Lycurgue est de 872 ans avant J. C.

Guerres des Spartiates dans le cours de cette période.

Sparte a eu plusieurs guerres dans cette période. La première, sous Agis, fils d'Euristhène, réduisit les Ilotes en esclavage. Lycurgue ne brisa pas leurs fers. Il semble néanmoins qu'il eût été plus avantageux à la république de les avoir pour citoyens que pour ennemis. Les autres guerres sont postérieures à ce législateur, et il y en a quatre.

Dans la première, les Spartiates, s'étant flattés, sur la foi d'un oracle équivoque, de mesurer au cordeau le territoire des Tégéens, allèrent au combat avec une provision de cordes, qui servirent à garrotter les prisonniers qu'on fit sur eux. Ils terminèrent, par la ruine entière d'Ithome, la seconde, qui fut contre les Messéniens, et qui dura vingt ans. Elle se passa sous Théopompe. Une troisième se fit sous le même roi, au sujet d'un champ sur lequel les Argiens et les Lacédémoniens formaient également des prétentions. Les deux armées, étant en présence, convinrent, pour épargner le sang, de vider leur querelle, en n'ex-

posant de part et d'autre que trois cents champions ; et le choix ayant été fait, elles se retirèrent. Le combat entre ces deux troupes fut si violent, qu'il ne resta qu'un seul Lacédémonien et deux Argiens, qui, se croyant vainqueurs, coururent en porter la nouvelle à Argos. Mais le Lacédémonien, s'étant saisi des dépouilles des ennemis, resta sur le champ de bataille, et, par cette raison, prétendit aussi avoir eu la victoire. Il fallut donc en venir à une action générale : elle fut à l'avantage des Lacédémoniens.

La dernière guerre, dont il me reste à parler, commença la dernière année de cette période, et dura quatorze ans. Elle fut encore contre les Messéniens. C'est dans cette occasion que l'oracle de Delphes, consulté par les Spartiates, leur ayant ordonné de prendre un Athénien pour chef, Athènes leur offrit le poëte Tyrthée, ne voulant pas leur donner un bon général, et n'osant pas non plus désobéir à l'oracle. Ce poëte, plus utile qu'on n'avait cru, rendit le courage aux Lacédémoniens ; et les Messéniens, chassés de toutes leurs places, allèrent s'établir en Sicile, où ils donnèrent à la ville de Zancles le nom de Messène, aujourd'hui Messine.

Athènes dans le cours de cette période.

Dans cette période, Athènes n'offre qu'une suite de factions et de dissensions. L'archontat, perpétuel et héréditaire pendant 331 ans, devint électif, et sa durée fut réduite à dix. Cependant

on se fit une loi de continuer de prendre les archontes dans la famille de Médon : la mémoire de Codrus vivait encore, et faisait aimer sa postérité. Enfin il y avait quatre cents et quelques années que les Médontides gouvernaient, lorsque les Athéniens, toujours plus jaloux de leur liberté, partagèrent entre neuf archontes la puissance qu'ils avaient jusqu'alors confiée à un seul, et bornèrent cette magistrature à une seule année d'exercice.

CHAPITRE XV.

Observations sur la cinquième période.

La démocratie n'a pas dans les petits états les mêmes inconvéniens que dans les grands.

Dans le cours de cette période, la guerre la plus considérable est celle que les Spartiates ont faite aux Messéniens. D'ailleurs les républiques, occupées à se former, et à se donner des secours contre les tyrans, ont rarement fait des entreprises les unes sur les autres. Pendant cette paix, la Grèce se peuplait, et prenait des forces.

Il est vrai que les villes étaient troublées par des dissensions continuelles. Sans lois, gouvernées par des usages, elles ne pouvaient prendre une forme assurée, et les révolutions se succédaient comme les factions, qui ne cessaient de se reproduire.

Mais quelque vicieuse que soit la démocratie, elle n'a pas dans de petites républiques les mêmes inconvéniens que dans de grands états. Elle y produit des dissensions, plutôt que des guerres civiles; et c'est par des brigues, plutôt que par les armes, qu'on usurpe de l'autorité. Comme le parti qui succombe est bientôt sans ressource, le parti supérieur, s'il a pris les armes, les quitte bientôt. Il ne lui faut qu'un combat, il ne lui faut que se montrer pour dissiper ses ennemis. Il a même intérêt à les ménager; et sa vengeance ne tombe que sur les chefs, qui lui échappent facilement par un exil volontaire.

Maître de la république, le tyran n'ignore pas qu'il commande à des citoyens : il sait que, jaloux de leur liberté, ils portent impatiemment le joug; et il voit qu'on peut lui enlever le sceptre avec la même facilité qu'il s'en est saisi. Il lui importe par conséquent de faire aimer son administration; et il met tout son art à persuader aux citoyens qu'ils sont libres encore, et qu'ils se gouvernent eux-mêmes. Il paraît donc que, dans le cours de cette période, les peuples de la Grèce n'ont pas été exposés à de grandes vexations.

La Grèce, qui se peuple, envoie en colonie le superflu de ses habitans.

Aussi remarque-t-on que la population des villes s'accrut au point, que leur territoire ne pouvait plus suffire au nombre des habitans. Si, dans une pareille conjoncture, elles avaient entrepris de reculer leurs frontières, les peuples

auraient encore reflué les uns sur les autres ; et on aurait vu une révolution semblable à celle qu'avait produite le retour des Héraclides.

Mais, toutes également puissantes, ou à peu près, chacune était trop faible pour une pareille entreprise. Le sol même opposait des obstacles aux conquêtes : les montagnes étaient des barrières ; et si l'on pouvait les franchir, il était difficile de faire au delà des établissemens solides. Ajoutons à ces raisons que l'idée de conquérir ses voisins ne pouvait s'offrir à des peuples accoutumés à respecter mutuellement leur liberté.

Il ne restait donc aux villes de la Grèce d'autre ressource que de former des colonies. Elles y étaient invitées par l'état florissant des peuplades qui avaient été forcées à s'établir dans l'Asie mineure ; et la nécessité de se débarrasser du superflu de leurs habitans leur en faisait même une loi. Non-seulement c'était une occasion d'éloigner les esprits inquiets, qui pouvaient causer des troubles, c'était encore un moyen de former des établissemens qui pouvaient être avantageux.

Les colonies devinrent donc un des principaux objets de la politique. S'il y avait de l'inconvénient pour une ville à se priver d'une partie de ses citoyens, c'était un mal nécessaire : il s'agissait pour elle de ne les pas perdre tout-à-fait, et par conséquent de se les tenir attachées par quelques liens.

Les colonies sont pour elle un principal objet de la politique.

Dans cette vue, on déterminait les droits respectifs des métropoles et des colonies. On réglait ce qu'elles se devaient réciproquement les unes aux autres : on en dressait un acte authentique : et, pour rendre ces préliminaires plus solennels et plus sacrés, on les accompagnait de sacrifices et d'autres cérémonies religieuses.

La métropole fournissait à ses colonies les armes et tout ce qui était nécessaire à leur établissement. Elle leur donnait des généraux, des magistrats, des ministres du culte, et elle s'engageait à leur continuer sa protection. Voilà les titres qui fondaient ses droits.

En conséquence, les colonies étaient dans l'obligation d'aller au secours de leur métropole avec toutes leurs forces, d'ouvrir leurs ports à ses flottes, leur territoire à ses armées, et de rompre au besoin toute autre alliance.

Sans entrer dans un plus grand détail à ce sujet, vous prévoyez que les colonies resteront attachées à la métropole, tant qu'elles seront trop faibles pour ne pas sentir le besoin d'en être protégées. Alors la métropole en retirera de grands secours ; et elle sera d'autant plus puissante, qu'elle aura fondé un plus grand nombre de colonies.

Cet usage, d'abord avantageux aux villes de la Grèce, sera donc tous les jours plus suivi. Elles mettront leur gloire à donner naissance à de nouvelles villes : cette fécondité deviendra l'objet de

leur ambition ; et cet esprit écartera encore loin d'elles toute idée de faire des conquêtes les unes sur les autres.

Les avantages que la Grèce retirait de ses colonies ne pouvaient être que passagers.

Cependant l'utilité qu'elles retirent de leurs colonies ne peut être que passagère. Ces nouvelles républiques, une fois affermies, se feront des intérêts conformes à leur situation, et oublieront par conséquent leur métropole. La reconnaissance ne passera donc pas d'une génération à l'autre : les dernières générations jugeront que les premières les ont acquittées : et elles n'imagineront pas qu'il soit de leur devoir de se sacrifier, lorsqu'elles n'en retireront aucun avantage.

Il n'y a qu'un intérêt commun qui puisse unir plusieurs républiques : et pour avoir cet intérêt, il faut qu'elles aient les mêmes ennemis. En effet nous verrons que les colonies politiques qui se sont établies en Sicile et en Italie, prendront peu de part aux guerres que les Perses feront aux Grecs. Les colonies, au contraire, de l'Asie mineure, armeront pour la Grèce contre la Perse ; et cependant ce sont des peuples que la révolution des Héraclides a chassés de leur première patrie, et qui par conséquent n'ont contracté d'engagement avec aucune métropole.

Sur la fin de cette période on prévoit que la Grèce va cultiver les beaux-arts.

A la population de la Grèce, et aux nouveaux établissemens qu'elle fait dans cette période, vous pouvez juger, Monseigneur, que les républiques ont abondamment pourvu aux besoins les plus

nécessaires, et que par conséquent nous ne sommes pas loin des temps où les Grecs, se faisant des besoins superflus, doivent cultiver les beaux-arts. Quelques années avant la législation de Lycurgue, c'est-à-dire 884 ans avant J. C., Iphitus, descendant d'Hercule, avait renouvelé à Olympie ces jeux célèbres où tout concourait à répandre l'émulation et l'amour de la gloire. Comment donc les talens ne prendraient-ils pas l'essor parmi des peuples qui aiment les nouveautés, et surtout aiment à applaudir? Dès lors l'Asie mineure avait déjà de grands poëtes : Hésiode et Homère vivaient dans le siècle qui a précédé celui de Lycurgue; la Grèce, depuis ce législateur, commençait à les connaître; et avec quel empressement ne devait-elle pas rechercher des poëmes aussi intéressans pour elle que ceux d'Homère? Quand on rapproche toutes ces circonstances, on voit qu'elle se prépare elle-même à produire des poëtes. C'est en effet sur la fin de cette période qu'elle commence à cultiver la poésie avec quelques succès.

CHAPITRE XVI.

Des lois de Dracon et de la législation de Solon.

En limitant à plusieurs reprises la puissance des archontes, les Athéniens, sans assurer leur liberté, n'avaient fait que donner des preuves de leur inquiétude. On eût dit que ces magistrats étaient seuls à redouter. Cependant leur faiblesse enhardissait les factions; et la république, qui craignait de confier l'autorité, obéissait aux différens partis qui se l'arrachaient tour à tour. Inutilité des lois de Dracon.

Las des dissensions, les Athéniens demandèrent enfin des lois à Dracon : mais ce citoyen ne répondit pas à l'opinion qu'ils en avaient conçue. En effet, il ne paraît pas avoir rien changé à la forme du gouvernement. Il humilia l'aréopage; il créa un nouveau tribunal, qui ne subsista pas long-temps; il punit de mort les fautes les plus légères, comme les plus grands forfaits : en un mot, il fit des lois qui, n'ayant de remarquable que leur cruauté, devinrent tout-à-fait inutiles; le non-usage les abrogea. 624 avant J. C.

Les désordres étant toujours les mêmes, Cilon, allié de Théagène, tyran de Mégare, forma le projet d'usurper la tyrannie, et se rendit maître de la citadelle. Il échoua à la vérité. Assiégé par les Athé- Désordres qui continuent, 600 ans avant J. C.



niens, il fut forcé à prendre la fuite; et ceux qui ne purent pas s'échapper avec lui, cherchèrent un asile dans le temple de Minerve.

Mégaclès, alors archonte, leur promit la vie, s'ils se livraient à lui; et cependant lorsqu'il les eut en son pouvoir, il les fit massacrer. Les Athéniens eurent horreur de cette trahison, et regardèrent la famille de cet archonte comme une race impie et maudite. Elle est connue sous le nom d'Alcméonide, qu'elle a pris d'Alcméon, fils de Mégaclès. Nous aurons bientôt occasion d'en parler.

L'entreprise de Cilon ouvrit les yeux; mais il était difficile d'accorder les factions sur la forme qu'on donnerait au gouvernement. Les habitans des montagnes se déclaraient pour la démocratie; ceux de la plaine, pour l'oligarchie; ceux de la côte, pour le gouvernement mixte; et les pauvres, vexés par des dettes qu'ils ne pouvaient acquitter, demandaient un nouveau partage des terres. C'est dans ces circonstances que Solon fut choisi pour donner des lois à sa patrie. Il balança quelque temps à se charger de cette commission; mais, élu archonte d'un consentement unanime, et revêtu de toute l'autorité nécessaire, il entreprit la ré-
594. forme du gouvernement.

Réforme faite par Solon.

Après avoir cassé toutes les lois de Dracon, excepté celles qui concernaient les meurtriers, il donna un édit par lequel il déclara quittes tous les débiteurs. Cette première démarche rendit la li-

berté à plusieurs citoyens qui, dans l'impuissance de s'acquitter, avaient été forcés à se réduire en esclavage.

Il réserva les charges, les dignités et les magistratures pour les citoyens riches, qu'il distribua en trois classes. Il mit dans la première ceux dont le revenu annuel montait à cinq cents mesures. Ceux qui en avaient trois cents, et qui pouvaient entretenir un cheval en temps de guerre, composaient la seconde. La troisième se forma de ceux qui n'en avoient que deux cents. Enfin, dans une quatrième furent compris les citoyens moins riches, les artisans qui vivaient de leur travail, les journaliers, tous les mercenaires en un mot.

Ceux de cette dernière classe furent donc exclus de toutes les charges. Pour les dédommager, Sólon leur accorda le droit de suffrages dans les assemblées publiques, où se décidaient toutes les affaires; telles que la paix, la guerre, les alliances, le culte, les lois, les finances, l'élection des magistrats. Ces assemblées étaient même un tribunal suprême, auquel on pouvait appeler, et qui cassait ou confirmait les sentences rendues par les autres tribunaux.

Vous voyez que le dédommagement accordé aux citoyens pauvres, était trop fort. Étant en plus grand nombre, ils devaient avoir la plus grande influence dans les assemblées. Leur donner

le droit de suffrage, c'est par conséquent confier les intérêts de la république à des citoyens qui, n'ayant rien à perdre, n'ont rien à ménager; et qui, présumant que les révolutions peuvent leur être favorables, les désirent, et n'attendent que le moment de les faire naître.

Afin de prévenir ces inconvéniens, ou du moins afin de les diminuer, Solon donna pour conseil à la république, un sénat composé de quatre cents membres. Les tribus, qui étaient alors au nombe de quatre, en fournirent chacun cent. Dans la suite, les Athéniens seront distribués en dix tribus, chacune fournira cinquante sénateurs, et le nombre en sera porté à cinq cents.

Ce corps délibérait sur les affaires; mais son avis n'était pas un décret qui fît loi : c'était un décret préparatoire. Il le fallait porter à l'assemblée du peuple, et il pouvait être rejeté comme agréé. Sur quoi Anacharsis, un Scythe qui était alors à Athènes, disait à Solon : *J'admire que chez vous les sages n'aient que le droit de délibérer, et que celui de décider soit réservé aux fous.* On pourrait encore dire qu'un conseil de quatre cents personnes n'est pas un conseil de sages : il est trop nombreux. Quelque bien composé qu'on le suppose, il lui est très-difficile d'user du droit de délibérer : on peut même assurer qu'il en usera mal.

Pour mettre encore un frein à l'inquiétude du peuple, Solon rétablit l'aréopage. Il lui rendit tout

son lustre : il le fit dépositaire des lois, et il lui donna l'inspection sur toute la police. Cependant, malgré ces précautions, le peuple restait le maître du gouvernement; et Anacharsis avait raison de dire encore à Solon : *Vos lois sont des toiles d'araignées, où les faibles seront pris, et que les forts briseront.* Aussi ce législateur convenait-il qu'elles n'étaient pas les meilleures possibles, mais les meilleures que les Athéniens fussent capables de recevoir.

Législation de Solon considérée par opposition à celle de Lycurgue.

La démocratie, comme nous l'avons remarqué, n'a pas pour les petits états les mêmes inconvéniens que pour les grands. Ce qu'il importait le plus aux Athéniens, c'était d'avoir de bonnes lois, des lois qui se fissent respecter, même d'un tyran, s'il arrivait jamais qu'un citoyen usurpât la tyrannie. Or, c'est en quoi Solon a rendu le plus grand service à sa patrie. Comme mon dessein n'est pas d'entrer à ce sujet dans un grand détail, je ne considérerai sa législation que par opposition à celle de Lycurgue; et nous tâcherons de prévoir les effets différens qui doivent naître de l'une et de l'autre.

Les exercices militaires étaient, comme nous l'avons dit, l'unique occupation des Spartiates : toute autre leur avait été interdite. Il ne leur était permis de s'appliquer ni à l'agriculture, ni aux arts mécaniques, ni au commerce : d'ailleurs ils ne pouvaient avoir aucune affaire domestique, puisque tous les biens étaient en commun ; ils n'avaient pas même les soins du ménage.



Ils étaient donc fort désœuvrés. Il est vrai que l'oisiveté a peu d'inconvéniens pour un peuple qui ne connaît pas le luxe : cependant il fallait y pourvoir. C'est pourquoi Lycurgue régla jusqu'aux actions les plus indifférentes de la vie privée. La règle fut la même pour tous les citoyens : elle les assujettit tous également ; jusque-là que dans les salles communes, où l'on se rassemblait par désœuvrement, les sujets de la conversation étaient déterminés par la loi.

Accoutumés dès l'enfance à la même règle et la même discipline, les Lacédémoniens seront donc austères, constans dans leurs résolutions, excellens soldats. Toujours conduits par le même esprit, ils auront plus de tenue, et par conséquent des succès plus assurés.

Méprisant les arts, ils mépriseront les peuples qui les cultivent ; et pour peu qu'ils aient sur eux quelque avantage, ils seront fiers et impérieux avec eux comme avec leurs Ilotes.

N'étant que soldats, ils ne connaîtront que la force : l'utilité de la république sera leur unique loi. Ils seront donc perfides et cruels. Tel sera leur caractère : l'histoire ne le confirme que trop.

Les inconvéniens de l'oisiveté auraient été grands dans une république telle qu'Athènes : car les citoyens pauvres, qui n'auraient subsisté d'aucun travail, n'auraient trouvé de ressources que dans les troubles. Aussi Solon voulut que tous fus-

sent également occupés. Le fils, par la loi, était dispensé de nourrir un père qui ne lui avait fait apprendre aucun métier. L'aréopage avait été préposé pour prendre connaissance des moyens dont chaque citoyen subsistait. Cette loi était d'autant plus sage, que le terrain aride de l'Attique faisait une nécessité de tourner l'industrie des habitans aux arts et au commerce.

Il fallait donc s'occuper à Athènes : mais chacun avait le choix de ses occupations. Ainsi la liberté, le besoin, la loi, tout favorisait les arts. Ils fleuriront par conséquent, et on peut prévoir que les Athéniens excelleront dans tous les genres.

Aussi jaloux de leur liberté que les Spartiates, ils ne seront pas moins courageux ; et ils auront des mœurs plus douces, parce qu'ils s'occuperont des arts utiles et agréables. Plus justes appréciateurs des talens, ils les estimeront davantage. Ils en seront plus généreux, et dès qu'ils seront plus généreux, ils seront aussi plus humains, plus bienfaisans, plus équitables : ils auront en un mot toutes les vertus sociales.

Mais parce que la forme de leur gouvernement entretiendra leur inquiétude, ils seront légers, inconstans, amateurs du merveilleux, capricieux, frivoles, emportés ; et parce qu'ils ne cesseront pas d'être humains et généreux, ils seront quelquefois honteux de leurs emportemens. Vous

jugez qu'avec ce caractère, ils finiront par avoir tous les vices du luxe.

C'est assez vous faire connaître la législation de Lycurgue et celle de Solon, que de vous montrer d'avance les effets qui naîtront de l'une et de l'autre. Vos lectures, Monseigneur, achèveront de vous instruire à cet égard, et je dois me borner à des observations générales.

Fins que se sont proposées ces deux législateurs.

Les derniers siècles que nous avons parcourus, seraient peu dignes d'attention, s'ils n'avaient pas produit ces deux législateurs : mais ils les ont produits; et il semble que Lycurgue et Solon suffisent pour remplir ce long intervalle. Le premier a donné dans les Spartiates un modèle subsistant des talens militaires et des vertus guerrières : le second a développé dans les Athéniens le germe de toutes les vertus sociales et des talens de toute espèce. Il est l'époque où la Grèce a commencé à produire de grands hommes en tous genres.

Parce que les mœurs assurent seules la durée d'un gouvernement, tous deux ont donné leurs soins à l'éducation des citoyens, quoique avec des vues différentes. A Sparte, les enfans, élevés par l'état, ne prenaient que les habitudes utiles à la patrie. La république veillait sur leurs exercices, sur leurs actions, sur leurs discours. Rien n'était indifférent : tout était réglé par la loi; et les citoyens s'accoutumaient dès l'enfance à la

même façon de penser, comme à la même façon d'agir.

Une parfaite égalité pouvait seule maintenir une discipline aussi sévère. Il fallait par conséquent que tous les biens fussent en commun : il fallait ôter aux citoyens tout moyen de s'enrichir; bannir les arts, le commerce, l'or, l'argent. Il fallait, en un mot, pour fermer Sparte à la corruption, la fermer aux richesses. C'est donc la monnaie de fer qui a donné toute la consistance au gouvernement des Spartiates; et la pauvreté pouvait seule conserver les mœurs de cette république : ce moyen était infaillible, comme il était le seul.

Solon ne pouvait donc pas assurer à son gouvernement la même durée, et il ne se le promettait pas. Dans une république où tous les citoyens n'étaient pas pauvres, ce sont les pauvres qui auraient été dangereux. Il fallait que l'éducation fît à tous un besoin de s'occuper, et ce fut là le principal objet du législateur. Mais il lui suffisait aussi qu'on s'occupât : car en gênant la liberté, il eût étouffé l'industrie, et dégoûté de toute occupation. Il était donc nécessaire que tous les arts fussent estimés; que la considération qui leur était attachée fît un besoin d'avoir des talens; et qu'elle fît même encore un besoin de cultiver les talens dans les autres. Or, voilà l'esprit qui distinguera les Athéniens : parmi eux les grands

hommes se feront un honneur de former des élèves.

On a dit que Lycurgue a donné aux Spartiates des mœurs conformes à ses lois, et que Solon a donné aux Athéniens des lois conformes à leurs mœurs. L'entreprise du premier demandait plus de courage, et celle du second demandait plus d'art. Peut-être la différence de leur caractère a-t-elle eu beaucoup de part à la différence des plans qu'ils se sont faits. Lycurgue était dur et austère, Solon était doux et même voluptueux.

Quoi qu'il en soit, tous deux ont réussi. Lycurgue a voulu faire des soldats, et il en a fait : Solon a voulu réunir tous les talens aux vertus militaires, et il a fait des hommes dans tous les genres.

L'événement, favorable à l'un et à l'autre, est peut-être le seul moyen de les juger : car nous sommes bien éloignés de pouvoir raisonner sur toutes les circonstances où ils se sont trouvés. Lacédémone conservera plus long-temps ses mœurs et ses lois. Mais Athènes survivra à sa liberté. Toute la Grèce sera assujettie, et les Athéniens auront sur leurs vainqueurs l'empire que donne la supériorité des talens.

Tous ces talens auraient été perdus, si Solon avait fait à Athènes ce que Lycurgue avait fait à Sparte. Mais le pouvait-il? aurait-il été sage de le tenter? Pour en juger, connaissons-nous assez le

siècle où il a vécu? Admirons le courage de Lycurgue, et chérissons la mémoire de Solon.

CHAPITRE XVII.

Depuis la législation de Solon jusqu'au commencement de la guerre avec les Perses.

Pourquoi les Grecs ne pourront jamais s'agrandir par des conquêtes.

Le gouvernement de Lacédémone était établi sur de solides fondemens, lorsque chaque ville de la Grèce, troublée au dedans par ses propres dissensions, était trop faible pour former des entreprises au dehors. Toutes auraient même succombé sous la puissance des Spartiates, si ce peuple eût eu l'ambition des conquêtes, et un gouvernement favorable à son agrandissement. Il semble en effet qu'il n'avait qu'à entretenir ces dissensions, pour étendre insensiblement sa domination sur tous les Grecs.

Cette politique, trop adroite pour des soldats, était trop contraire à l'esprit de leur législation. Ils laissèrent donc aux autres peuples le temps de s'affermir : ils leur en fournirent même les moyens; et ils leur donnèrent de si grandes preuves de leur justice et de leur modération, que les villes eurent plus d'une fois recours à eux, pour terminer les différens qui s'élevaient entre elles. Mais ils n'ont pas long-temps mérité cet éloge.

Cette modération, qu'ils avaient d'abord montrée, les avait empêchés de former des projets d'agrandissement. Ils la perdirent, et ils ne s'agrandirent pas davantage. Il suffit d'observer leur conduite avec les Messéniens, pour prévoir qu'ils ne feront jamais de grandes conquêtes.

Les Messéniens, chassés d'Ithome, l'unique place qu'ils avaient conservée, s'étaient retirés chez les peuples voisins, et Ithome avait été rasée. Invités cependant par les Spartiates, et comptant sur les conditions dont on était convenu, ils revinrent dans leurs villes; et ils furent en effet traités avec douceur, tant qu'on crut devoir les ménager. Mais insensiblement le joug s'appesantit. Les Lacédémoniens, infidèles à leurs engagemens, parurent méditer la ruine entière de ce peuple, et ils employèrent à cet effet les injustices et les vexations les plus criantes. Enfin il y avait trente-neuf ans que les Messéniens gémissaient dans cette servitude, lorsqu'ils reprirent les armes, et la fortune leur fut tout-à-fait contraire : le vainqueur, devenu plus fier et plus inhumain, ne leur laissa pour ressource que l'esclavage ou la fuite.

Les Spartiates ne mettaient donc point de différence entre conquérir et réduire en servitude. Or, cette façon de penser avait d'abord l'inconvénient de rendre les conquêtes d'autant plus difficiles, que tous les peuples de la Grèce étaient

également jaloux de leur liberté. En second lieu elle les rendait inutiles, ou même contraires à l'accroissement de la puissance de Sparte; parce qu'une republique s'affaiblit, lorsqu'elle augmente le nombre de ses esclaves sans augmenter celui de ses citoyens. Les Lacédémoniens sentaient eux-mêmes qu'ils n'en étaient pas plus puissans, pour avoir des esclaves; et c'est leur faiblesse qui a été le principe de leur inhumanité envers les Ilotes : ils les massacraient, dans la crainte qu'ils ne devinssent redoutables par leur nombre. Ces précautions perfides et cruelles annonçaient aux autres peuples le sort qui les attendait, et les invitaient à périr plutôt qu'à se soumettre.

Si les Spartiates eussent été dans l'usage d'accorder les droits de citoyen aux peuples vaincus, les forces de la république se seraient accrues avec les victoires, et chaque conquête eût pu conduire à une autre. Mais, jaloux de ces droits, ils ne les voulaient pas communiquer, et ce préjugé leur ôtait le pouvoir de s'agrandir.

Ce préjugé n'était pas particulier aux Spartiates. Commun à toutes les villes de la Grèce, il était cher surtout aux Athéniens. Athènes sera donc toujours faible, ainsi que Sparte; et les conquêtes seront impossibles aux Grecs, dans les temps mêmes qu'il sera impossible de les vaincre.

Lors de Cécrops, il n'y avait que vingt mille habitans dans l'Attique; et de deux dénombre-

mens qui ont été faits depuis Solon, l'un sous Périclès, l'autre sous Démétrius de Phalère, le plus fort porte le nombre des citoyens à vingt et un mille. Il est donc prouvé qu'il étoit à peu près le même dans tous les temps.

Lycurgue trouva neuf mille citoyens dans Sparte, et trente mille dans la Laconie. Par conséquent, si nous jugeons de Lacédémone par Athènes, cette république n'aura jamais eu qu'environ quarante mille citoyens. Voilà cependant les deux grandes puissances de la Grèce.

Semence de jalousie entre les républiques de la Grèce.

Telle était donc la situation des peuples de cette contrée : aucun n'était assez puissant pour commander, et aucun n'était assez faible pour recevoir la loi. Cependant, parce que toutes les villes commençaient à s'affermir au dedans, elles commençaient chacune à regarder autour d'elles ; et dès-lors sans doute elles auraient eu l'ambition de reculer leurs frontières, si elles en avaient eu les moyens. Ce fut donc parce qu'elles sentirent leur impuissance, qu'elles n'entreprirent pas de faire des conquêtes les unes sur les autres : mais elles n'en ont pas été plus tranquilles, parce que les plus faibles avantages que quelques-unes remportaient, suffisaient pour semer la jalousie parmi elles.

Ainsi, toujours jalouses les unes des autres, elles le seront surtout de l'ascendant qu'Athènes et Sparte prendront tour à tour. Elles feront des

ligues pour tenir ces deux puissances en équilibre; et, parce que la balance penchera alternativement, elles seront dans la nécessité de faire continuellement de nouvelles combinaisons de leurs forces. Cependant elles ne seront pas assez éclairées pour se décider sur le choix des alliances, chacune d'après leurs vrais intérêts. La jalousie leur fera faire de fausses démarches : les vues particulières des hommes qui les conduiront leur en feront faire de plus fausses encore : le système politique de la Grèce sera sujet à des révolutions continuelles ; et, après bien des guerres, que l'inquiétude, plutôt que l'ambition, aura suscitées, il ne restera aux peuples qu'un épuisement général et une haine qui les divisera de plus en plus. C'est alors qu'affaiblis, et incapables de se réunir contre un ennemi commun, ils finiront par être la proie d'une puissance étrangère.

C'est vers les temps de Solon que commence cette jalousie, qui est le présage de la ruine des Grecs. Les effets en seront suspendus pendant la guerre contre la Perse : aussitôt après, elle éclatera d'autant plus qu'ils auront eu de plus grands succès. Elle croîtra de jour en jour parmi les dissensions qu'elle fera naître, et elle sera la principale cause des révolutions.

Il y avait déjà long-temps que les Spartiates donnaient de la jalousie aux peuples du Péloponèse, lorsque les Athéniens ne faisaient encore

ombrage à aucun de leurs voisins. C'est qu'Athènes, toujours troublée, n'avait jamais été dans une situation à former de grandes entreprises. Depuis même que Solon lui avait donné des lois, elle n'en était pas plus redoutable : car ce législateur n'avait pas, comme Lycurgue, tari la source des dissensions. En laissant l'autorité entre les mains du peuple, il avait proprement livré la république aux ambitieux, et il vit lui-même un citoyen usurper la tyrannie, environ trente ans après qu'il eut réformé le gouvernement.

Circonstances où Pisistrate aspire à la tyrannie.

Nous avons remarqué plus haut que les habitans de la montagne, ceux de la côte et ceux de la plaine, formaient trois partis, qui se déclaraient chacun pour un gouvernement différent, et que les pauvres demandaient un nouveau partage des terres. Or tous ces partis étaient mécontens des lois de Solon, les uns, parce qu'il n'avait rien fait pour eux, les autres, parce qu'il n'avait pas assez fait. Ils continuaient donc de remuer ; le premier, à qui les pauvres s'étaient joints, ayant pour chef Pisistrate ; le second, Mégaclès, de la famille des Alcméonides ; et le troisième, Lycurgue.

Pisistrate était puissant par la faveur du peuple, qui le regardait comme le partisan zélé de la liberté et même de l'égalité. Mégaclès l'était par ses richesses. Quant à Lycurgue, il pouvait être de quelque secours à l'un ou à l'autre : mais, tout seul, il n'était redoutable à aucun des deux.

Solon voyait le danger où était la république. Il pénétrait les vues de Pisistrate, qui s'attachait les pauvres par sa bienfaisance, et qui gagnait jusqu'à ses ennemis par sa générosité. Cependant le peuple, séduit, se livrait sans défiance, et le parti de Pisistrate se fortifiait tous les jours. Cet homme, aussi adroit qu'ambitieux, s'assura donc de l'affection du plus grand nombre des citoyens. Alors, s'étant fait lui-même une blessure, il se fit porter sur la place; il accusa ses ennemis d'avoir attenté à ses jours; il demanda des gardes pour sa sûreté; il en obtint cinquante : bientôt il en augmenta le nombre, et, ne dissimulant plus, il s'empara de la citadelle. Il usurpe le trône.

Tout céda : les chefs des deux autres partis s'exilèrent. Solon seul résistait, reprochant au tyran sa perfidie, et aux Athéniens leur imprudence et leur lâcheté. Mais Pisistrate se défendait par le respect qu'il montrait pour les lois : il les observait, il les faisait observer; et plus le législateur s'élevait contre lui, plus il affectait de lui donner des marques d'estime et de confiance. Solon mourut l'année suivante. 559 ans avant J. C.

Cette même année, Pisistrate, contraint de céder aux deux autres factions qui se sont réunies, se retire. Rappelé presque aussitôt par Mégaclès, qui lui donne sa fille en mariage, il recouvre l'autorité. Quelques mois après, un différent, survenu au sujet de ce mariage même, la lui enlève,

et il reste onze ans en exil. Enfin il revient, il fait bannir les Alcméonides, et il n'éprouve plus de revers. La douceur de son gouvernement parut même faire oublier aux Athéniens la haine qu'ils avaient pour les rois, et en mourant il transmit sa puissance à ses fils Hippias et Hipparque.

528 ans avant J. C.

Gouvernement d'Hippias et d'Hipparque.

On ne sait si ces deux princes régnèrent conjointement, ou si l'un des deux régna seul. On sait seulement qu'ils s'appliquèrent, encore plus que Pisistrate, à rendre le joug de la tyrannie moins sensible. Ils protégèrent les lettres, qui commençaient à fleurir; et cette protection sans doute ne contribua pas peu à donner de leur gouvernement l'idée la plus avantageuse. Les éloges, vrais ou flatteurs des gens de lettres, font souvent la réputation des souverains. Le peuple, qui goûte leurs écrits, juge d'après eux; et plus il s'occupe des ouvrages qui l'amusent, moins il fait attention à la manière dont on le gouverne. Ce fut donc vraisemblablement autant par politique que par goût, que les fils de Pisistrate protégèrent les lettres. Le peuple les en louait : il ne voyait pas que cette protection lui forgeait des chaînes.

Conjuration qui coute la vie à Hipparque.

Il y avait treize ans qu'ils régnaient, lorsqu'Harmodius et Aristogiton formèrent une conspiration, pour se venger d'un affront qu'Hipparque avait fait à la sœur d'Harmodius. Hipparque périt par leurs mains le jour des Panathénées : mais il

périt seul. Ayant eux-mêmes été arrêtés, ils perdirent la vie ; et Hippias, de ce jour, livré à tous les soupçons, devint cruel, sanguinaire, et se rendit odieux.

Les Lacédémoniens chassent Hippias.

Cependant les Alcméonides, qui ne cherchaient que l'occasion de revenir dans leur patrie, s'étaient fait charger par les Amphictyons de la construction du nouveau temple de Delphes. Ils s'en acquittèrent avec une générosité où la politique eut plus de part que la religion ; et bientôt la Pythie ne rendit plus que les oracles qu'ils lui dictaient. Les Lacédémoniens, à qui elle ne cessa de répéter qu'ils ne réussiraient point dans leurs entreprises, s'ils ne commençaient par délivrer Athènes de la tyrannie, déclarèrent la guerre aux Pisistratides ; et Hippias, forcé de s'exiler, se retira à Lampsaque.

Athènes, libre, éleva dans la place publique des statues à Harmodius et à Aristogiton : honneur qui n'avait point encore été accordé, mais très-propre à ranimer l'amour de la liberté et la haine des tyrans.

Nouveaux troubles.

Les troubles cependant recommencent. Clisthène, de la famille des Alcméonides, aspire à la tyrannie, et la faveur du peuple paraît la lui assurer, lorsque Isagoras, son concurrent, demande des secours aux Spartiates. Cléomène, leur roi, arrive à Athènes. Il force Clisthène à se retirer : il fait bannir sept cents familles, qui lui étaient attachées : il tente d'abolir le sénat : il veut con-

fier le gouvernement aux seuls partisans d'Isagoras. Alors le peuple se soulève, chasse les Lacédémoniens, rappelle les exilés ; et Clisthène, effrayé du danger qu'il a couru, abandonne ses premiers projets, et rétablit la démocratie. C'est lui qui distribua le peuple d'Athènes en dix tribus.

Les Lacédémoniens projetent inutilement le rétablissement d'Hippias.

Fiers de leur liberté, les Lacédémoniens se croyaient, en quelque sorte, seuls nés pour être libres, et ne pardonnaient pas aux Athéniens de vouloir l'être. Honteux d'avoir eu la simplicité de prendre les armes sur la foi d'un oracle, dont on avait reconnu l'imposture, ils se reprochaient d'avoir chassé les Pisistratides. Ils projetèrent donc de les rétablir.

Trop faibles par eux-mêmes pour exécuter cette entreprise, ils la proposèrent à leurs alliés. Mais tous s'y refusèrent à l'exemple des Corinthiens, qui témoignèrent combien elle leur était odieuse.

Corinthe, alors libre, avait été sous la domination des tyrans. Florissante par le commerce, elle l'était sans rivales. Elle n'avait donc d'autre intérêt que de conserver cet avantage qu'aucune ville ne lui disputait. D'ailleurs plus faite, parce qu'elle était commerçante, pour connaître le prix de la liberté, elle voulait être libre; et elle voulait aussi que chaque peuple le fût, parce qu'elle n'aspirait point à dominer. Il lui importait même

qu'Athènes pût toujours balancer la puissance de Sparte. Voilà pourquoi, dans cette occasion, on voyait encore en elle l'esprit de ce siècle, où toutes les villes conspiraient ensemble contre les tyrans,

Hippias, ne pouvant donc compter sur les secours d'aucun peuple de la Grèce, tenta d'engager Artapherne, gouverneur de Sardes, à travailler à son rétablissement, et le fit entrer dans ses vues. Sur ces entrefaites, les Ioniens s'étant révoltés, les Athéniens se joignirent à eux, méprisant les menaces d'Artapherne, et consultant leur passion plutôt que leurs forces. C'est alors que la Grèce se vit menacée des armes du roi de Perse.

Hippias demande des secours aux Perses.

504 ans avant J. C.

CHAPITRE XVIII.

Des révolutions de l'Asie avant la guerre que les Perses ont faite aux Grecs.

Le premier empire des Assyriens finit sous Sardanapale, lorsque Arbace, gouverneur des Mèdes, et Bélésis, gouverneur de Babylone, se soulevèrent contre ce prince efféminé. Des débris de cet empire se formèrent trois monarchies, celle de Ninive, ou le second empire des Assyriens, celle de Babylone et celle des Mèdes.

Fin du premier empire des Assyriens.

770.

747 ans avant J. C.

Monarchie de Babylone.

A Bélésis succèda Nabonassar, dont l'avéne-



ment au trône est le commencement d'une ère astronomique, appelée de son nom, *ère de Nabonassar.* D'ailleurs l'histoire des rois de Babylone est tout-à-fait inconnue.

Monarchie de Ninive, au second empire des Assyriens.

Nous ne connaîtrions pas mieux celle des rois de Ninive, sans les ravages qu'ils ont faits dans la Palestine. Vous avez vu dans l'écriture sainte les conquêtes de Théglathphalasar, que l'impie Achaz, roi de Juda, avait appelé à son secours; celles de son fils Salmanasar, qui emmena Osée et les dix tribus en captivité; celles de Sennachérib, fils de Salmanasar, dont l'armée fut exterminée au siége de Jérusalem, qui fut assassiné par ses deux fils aînés, et dont la couronne passa à son troisième, Assaradon. Sous ce dernier règne, le royaume de Babylone fut réuni à celui de Ninive.

Monarchie des Medes

710 ans avant J. C.

Il paraît que la monarchie des Mèdes a commencé plus tard que les deux autres. L'avénement de Déjocès, son premier roi, est de la même année que celui d'Assaradon.

Temps d'anarchie parmi les Medes.

Arbace ne régna pas, ou régna peu; et les Mèdes, sans aucune forme de gouvernement, apprirent, par leur expérience, combien les peuples ont besoin d'une autorité capable de réprimer les violences et les injustices. Les funestes effets de la licence devaient donc tôt ou tard rétablir la monarchie, que la crainte de la servitude avait proscrite.

Il n'est pas possible de terminer toujours les dif-

férens par les armes. Le droit du plus fort, quoiqu'on soit porté à le reconnaître, n'assure rien. Il se détruit par les abus qui en naissent; et il expose à des révolutions continuelles, non-seulement les faibles, mais encore les plus puissans. C'est pourquoi dans les temps mêmes où la licence paraît bannir toutes les lois, les hommes, forcés par les circonstances, s'en font comme à leur insu, et adoptent tacitement des usages qui leur en tiennent lieu.

Cependant de pareilles lois sont équivoques et variables; et, quand elles seraient claires, elles seraient sans force, parce qu'elles ne sont pas protégées par une puissance capable de les faire respecter. Alors, au défaut de cette puissance, on est souvent forcé à prendre des arbitres, et à se soumettre à leurs décisions. Voilà où en étaient les Mèdes, lorsque Déjocès devint l'arbitre de la contrée où il vivait. Il y rétablit l'ordre par sa sagesse; et bientôt on vint à lui de toutes parts, comme au juge le plus éclairé et le plus équitable.

Déjocès est élu roi.

Il s'était rendu nécessaire à tous les peuples de la Médie, lorsque, sous prétexte de vaquer à ses affaires, il se refusa à celles des autres. Aussitôt l'anarchie renouvela les anciens désordres ou en produisit de plus grands encore. Déjocès, qui l'avait prévu, avait jugé qu'on serait dans la nécessité d'élire un roi; et il s'était flatté que le choix



tomberait sur lui. Il ne se trompa pas. Personne n'avait plus de droits à la royauté, puisque personne n'était plus capable de maintenir l'ordre et la paix : mais ses titres auraient été plus beaux encore, s'il les eût fait valoir sans artifice.

Gouvernement de Déjocès.

Jusqu'alors les Mèdes avaient vécu dispersés dans une multitude de villages. Déjocès, qui voulut en rassembler une partie, bâtit Ecbatane. Il leur fit sentir le besoin de se réunir : il leur donna des lois : il les accoutuma à la discipline : il adoucit leurs mœurs. Il s'appliqua surtout à leur inspirer la crainte et le respect, se rendant invisible, ne se montrant que par l'éclat qui environnait le trône, et gouvernant du fond de son palais. Ceux qui avaient le privilége de l'approcher, ne pouvaient, dit-on, ni le regarder en face, ni rire, ni cracher en sa présence.

On prétend que la férocité des Mèdes rendait ces précautions nécessaires. Mais, quelque féroces qu'ils fussent, ils avaient senti la nécessité de se soumettre à un roi; ils n'avaient choisi Déjocès, que parce qu'ils avaient la plus haute idée de ses lumières et de sa justice, et ils l'avaient choisi librement. Il me semble donc que, pour diminuer la férocité de ce peuple, ce prince n'avait qu'à se montrer : un libre accès auprès de Déjocès, encore particulier, avait commencé cet ouvrage : un libre accès auprès de Déjocès, devenu roi, l'aurait achevé. Aux précautions qu'il prend, on pourrait

donc conjecturer qu'il a usurpé le trône. Hérodote, de qui nous tenons l'histoire de cette révolution, peut n'en avoir pas connu les circonstances, ou s'être plu à les embellir. Car, Monseigneur, on a écrit des romans, avant d'écrire l'histoire.

Du fond de son palais, Déjocès, dit Hérodote, instruit de tout ce qui se passait, faisait rendre une exacte justice dans toute l'étendue de ses états. Comment donc ce monarque, qui ne voyait rien par lui-même, pouvait-il toujours trouver, chez un peuple ignorant et féroce, des hommes assez éclairés pour bien voir, et assez justes pour lui rendre un compte fidèle de ce qu'ils voyaient? Il est bien étrange qu'on se ferme les yeux au moment qu'on se charge de conduire les autres.

Les fautes sont contagieuses, surtout pour les souverains; c'est ce que l'histoire ne prouve que trop. L'exemple de Déjocès, qui s'enferme dans son palais, sera suivi par les monarques d'Orient. Prisonniers sur le trône, ils seront environnés de gardes, qu'ils croiront avoir armés contre le peuple, et qu'ils auront armés contre eux-mêmes. La royauté sera respectée comme une puissance invisible. Mais on ne prendra aucun intérêt à la personne des souverains. Ils seront égorgés, et le peuple verra avec indifférence des révolutions, qui ne passeront pas l'enceinte du palais.

Déjocès régna cinquante-trois ans. Ce long règne, qui ne fut troublé par aucune guerre, affer-

autorité, et il la laissa à son fils Phraorte, qu'on croit l'Arphaxad de l'écriture.

Règne de Phraorte.

Phraorte assujettit les Perses, conquit une partie de la haute Asie, et il échoua contre le roi d'Assyrie, Saosduchin ou Nabuchodonosor I, fils d'Assaradon. Ce prince, l'ayant vaincu et fait prisonnier, le fit périr à coups de javelot.

Nabuchodonosor, après sa victoire, ne songea qu'à se venger des peuples qui lui avaient refusé leur secours contre les Mèdes; et ce fut alors qu'Holopherne porta l'épouvante dans le royaume d'Israël, assiégea Béthulie, et périt par le courage de Judith. L'armée des Assyriens fut entièrement défaite.

Règne de Cyaxare, pendant lequel les Scythes font une irruption en Asie.

Le règne de Phraorte avait été de vingt-deux ans : celui de Cyaxare, son fils, fut de quarante. Ce prince, s'étant rétabli pendant que les Assyriens s'occupaient à d'autres guerres, tourna ses armes contre eux, les défit, et assiégea Ninive. Sur ces entrefaites, les Scythes, sortis des environs des palus Méotides, sous la conduite de Madiès, leur roi ou leur chef, font une irruption dans la Médie, pendant que les Cimmériens, qu'ils avaient chassés d'Europe, dévastent l'Asie mineure. Cyaxare, forcé à lever le siége de devant Ninive, marche contre ce nouvel ennemi : il est défait, et les Scythes, qui se répandent librement, pénètrent jusqu'en Égypte.

Révolutions en Egypte.

On sait peu de choses de l'histoire d'Égypte,

depuis Sésostris jusqu'à Psamméticus, qui régnait alors.

Dans l'intervalle qui s'est écoulé, depuis la révolte des Mèdes jusqu'à l'avénement de Déjocès, les Égyptiens ont eu deux monarques, qui se font remarquer : Bocchoris, qui est au nombre de leurs législateurs, et Sabacos, roi d'Éthiopie, qui conquit l'Égypte, et qui, après l'avoir gouvernée cinquante ans, retourna en Éthiopie, abandonnant volontairement sa conquête.

Enfin, pendant que Déjocès régnait en Médie, 685 ans avant J. C.
l'Égypte fut partagée entre douze rois, qui gouvernaient avec une autorité égale, lorsque Psamméticus, devenu suspect aux autres, fut relégué dans les pays marécageux de l'Égypte. Ce fut son salut : car, avec le secours de quelques soldats de Carie et d'Ionie, que la tempête jeta sur les côtes, il défit ses ennemis, et se rendit maître des douze royaumes. Il donna des établissemens aux Ioniens et aux Cariens qui l'avaient secouru : 670.
il contracta des alliances avec les Grecs, et il leur ouvrit l'Égypte, jusque alors fermée aux étrangers.

Assuré sur le trône, il fit la guerre à Nabuchodonosor I, au sujet de la Palestine, qui séparait les deux royaumes. Le siége de la ville d'Azoth, le plus long dont il soit parlé, l'arrêtait depuis vingt-neuf ans, lorsque les Scythes, qui menacèrent ses états, ne lui permirent pas de poursuivre ses conquêtes. Il se crut trop heureux de les pou-



voir éloigner à force de présens, et ces barbares s'établirent dans la haute Asie, où ils régnèrent vingt-huit ans. Leurs ravages et leurs conquêtes nous font voir quelle était la faiblesse des anciennes monarchies. Psamméticus mourut après un règne de cinquante-quatre ans.

Pendant que les Scythes régnaient en Asie, Sarac, qui avait succédé à Nabuchodonosor I, perdit, par sa lâcheté, le royaume de Babylone, que Nabopolassar, un de ses généraux, lui enleva. C'était une occasion favorable pour assiéger Ninive une seconde fois. Cyaxare la saisit : Nabopolassar se joignit à lui : Ninive fut rasée : et ces deux rois partagèrent la monarchie qu'ils venaient de conquérir.

Quelque temps après, les Scythes succombèrent enfin dans une conjuration des Mèdes ; et ceux qui purent échapper, s'étant réfugiés dans les états d'Alyate, roi de Lydie, Cyaxare déclara la guerre à ce roi.

Royaume de l'Asie mineure.

Aussi haut qu'on peut remonter, on trouve que les peuples de l'Asie mineure parlaient la même langue que ceux de la Grèce. Ils avaient donc la même origine ; et ils avaient encore de commun avec les Grecs, d'avoir été sans aucune forme de gouvernement. On en voit la preuve dans la manière dont Gordius parvint au trône.

Les Phrygiens ayant consulté l'oracle sur les moyens de mettre fin aux désordres auxquels

l'anarchie les exposait, la réponse fut d'élire un roi; et l'oracle, consulté une seconde fois sur le choix qu'on devait faire, répondit de choisir le premier qu'on rencontrerait allant sur une charrette au temple de Jupiter. Gordius, qui fut rencontré, fut donc proclamé; et en mémoire de cet événement, il consacra sa charrette à ce dieu. Le nœud qui attachait le joug au timon, est le fameux nœud gordien, qui, selon l'oracle, promettait l'empire de l'Asie à celui qui le pourrait délier.

Midas, fils de Gordius, lui succéda. Il commença à policer les Phrygiens, encore ignorans et barbares; et il régla le culte public conformément aux cérémonies religieuses, qu'il avait lui-même apprises d'Orphée. On a remarqué que les réglemens qu'il fit à ce sujet contribuèrent à l'affermissement de son autorité. 1418 ans avant J. C.

Vers ce temps, c'est-à-dire aux environs de la sortie d'Égypte, commencèrent vraisemblablement dans l'Asie mineure une multitude de petits royaumes, dont il ne reste aucun souvenir. Mais les Phrygiens, les Lydiens et les Troyens sont des peuples fort connus, et la monarchie des derniers paraît avoir été assez considérable.

Dans le temps de la guerre de Troie, ou environ, Argon, arrière-petit-fils d'Alcée, dont Hercule était père, régna sur les Lydiens. Ses descendans, dont on n'a pas la suite, conservèrent cette couronne pendant plus de cinq cents ans. Gygès

718 ans avant J. C. l'usurpa, après avoir ôté la vie à Candaule, le dernier des Héraclides, et la transmit à ses enfans. Alyate était son arrière-petit-fils.

La guerre, que Cyaxare fit à ce prince, durait depuis six ans, lorsqu'une éclipse de soleil, prédite par Thalès de Milet, effraya les deux armées, et fit faire la paix. Alyate chassa les Cimmériens. Il se rendit maître de Smyrne; et il fit pendant onze ans la guerre aux Milésiens, uniquement pour leur enlever leurs moissons, ne leur faisant d'ailleurs aucun autre dommage : vraisemblablement il les voulait punir de quelque injure qu'il en avait reçue.

Conquêtes de Nabuchodonosor II.

Vers ce temps commencent les conquêtes de Nabuchodonosor II, fils de Nabopolassar. Inquiet de l'agrandissement des Babyloniens, Néchao avait armé contre eux, et leur avait enlevé la Palestine et la Syrie, après avoir défait Josias, roi de Juda, qui lui refusait un passage par la Judée. Nabuchodonosor recouvra ces provinces et en conquit de nouvelles. Vous savez, Monseigneur, la captivité des Juifs, la prise de Jérusalem, celle de Tyr après un siége de treize ans, et les dévastations que ce conquérant fit dans l'Égypte. Il laissa le gouvernement de ce royaume à Amasis, qui s'était soulevé contre Apriès ou Aphrée, petit-fils de Néchao.

Nabuchodonosor mourut après un règne de quarante-trois ans, laissant une monarchie plus vaste

que puissante, et qui fut la conquête des Perses, lorsque Cyrus, leur roi, se fut joint à Astyages, fils et successeur de Cyaxare.

Cyrus. Son histoire est peu connue.

Les commencemens de Cyrus et de l'empire des Perses sont très-obscurs. Nous savons que Cyrus, ayant vaincu les Babyloniens, marcha contre leur allié, Crésus, fils et successeur d'Alyate; qu'il le défit à Thymbrée, prit Sardes, capitale de Lydie, soumit l'Asie mineure, subjugua la Syrie et l'Arabie, et se rendit maître de Babylone. D'ailleurs nous savons mal les circonstances de tous ces événemens : c'est pourquoi je me bornerai à faire quelques observations sur la manière dont se faisaient alors les conquêtes.

Politique des conquérans dans ces siècles.

Nous avons vu, Monseigneur, un temps où les conquérans ne prenaient les armes que pour dévaster des provinces qu'ils ne se proposaient pas de conserver, et ils revenaient couverts de gloire, lorsque chargés des dépouilles des nations vaincues, ils traînaient après eux un grand nombre de captifs. Par cette conduite, ils firent plus qu'ils n'avaient projeté : ils reculèrent leurs frontières, moins parce qu'ils avaient eu l'ambition de dominer sur les peuples voisins, que parce que ces peuples, continuellement épouvantés, s'empressèrent à leur donner toutes sortes de marques de soumission. C'est ainsi vraisemblablement que se forma la première monarchie des Assyriens.

Les dévastations ayant subjugué les provinces,

il était naturel que ces conquérans féroces imaginassent que les dévastations étaient encore le meilleur moyen de les conserver. Ils voyaient qu'un peuple épuisé ne pourrait briser ses fers, qu'il n'oserait le tenter, et que par conséquent son épuisement assurait sa servitude. Ils bornèrent donc toute la politique à ruiner les pays qu'ils voulaient retenir sous leur domination. Voilà pourquoi la suite des victoires n'offre que des massacres, des villes détruites, des nations exterminées. Cet usage barbare était si général, que le vainqueur qui égorgeait le vaincu, paraissait user de ses droits, et la captivité était de sa part comme une grâce.

Une preuve qu'on ne connaissait pas d'autre moyen pour conserver les provinces conquises, c'est que dans ces siècles où une place, environnée de murs et située un peu avantageusement, pouvait soutenir un siége de plusieurs années, on n'imagina pas de fortifier les frontières pour prévenir le soulèvement des peuples, ou pour défendre l'empire contre l'étranger. Le pays était ouvert, et une victoire amenait l'ennemi jusqu'à la capitale, où le monarque attendait le même sort qu'il avait fait subir à d'autres.

Ils faisaient la guerre sans art

Nous avons remarqué que les premières conquêtes ont été faites par des peuples errans; et, ce qui paraît le confirmer, c'est que, dans les siècles que nous avons parcourus, les grandes mo-

narchies ont continué de faire la guerre comme ces peuplades la faisaient elles-mêmes.

Premièrement, un monarque commençait souvent une campagne sans plan, sans projet, sans savoir où il porterait ses armes. C'est ainsi que Nabuchodonosor II marchait contre Jérusalem, sans le savoir lui-même. Il consulta le sort lorsqu'il fut arrivé dans un endroit où deux chemins aboutissaient, et le sort tomba sur Jérusalem.

En second lieu, il paraît que les Asiatiques ont été des siècles avant de savoir diviser une armée en différens corps. Cyaxare, selon Hérodote, est le premier qui y ait pensé. Les armées, auparavant, combattaient donc confusément et sans ordre.

Enfin les armées étaient moins des corps de soldats, que des peuplades, où le nombre des femmes et des enfans pouvait être égal à celui des combattans.

Les Assyriens, les Babyloniens, les Mèdes et les Egyptiens, faisaient donc la guerre à peu près comme les Scythes faisaient des irruptions. Voilà pourquoi ces anciennes monarchies étaient d'autant plus faibles qu'elles étaient plus vastes; et il ne faut pas s'étonner si elles tombent avec la même facilité qu'elles s'élèvent. L'empire appartenait alors aux peuples qui étaient plus endurcis à la fatigue. C'est par cette raison que les Perses

l'obtinrent, et j'ai peine à croire que Cyrus fut un grand général.

En effet, Monseigneur, l'art militaire peut se perfectionner dans des républiques, telles qu'Athènes et Lacédémone, parce qu'elles font la guerre avec de petites armées, et que l'amour de la liberté attache une grande considération au métier des armes. Voilà les seules causes qui peuvent concourir au progrès de cet art. Il n'en pouvait donc pas faire dans des monarchies telles que celles des Assyriens ou des Babyloniens, et j'ajoute qu'il ne pouvait pas en avoir fait davantage parmi les Perses, puisqu'avant Cyrus ce peuple ne s'était fait aucun nom par les armes, et qu'il avait même été conquis par les Mèdes. Il est vrai que ce conquérant est représenté, dans la Cyropédie, comme un grand général; mais c'est une des raisons qui me fait croire que Xénophon n'a voulu faire qu'un roman. En effet il n'est pas vraisemblable qu'un grand capitaine se soit formé tout seul et tout à coup, parmi des peuples aussi peu expérimentés que les Perses; cela est d'autant moins vraisemblable, que ce conquérant n'avait pas besoin de talens supérieurs pour vaincre des ennemis tout-à-fait ignorans dans l'art militaire; et ce qui ne l'est pas encore, c'est l'humanité et la générosité que montre, après la victoire, le Cyrus de la Cyropédie. Il contient ses soldats, il empêche le sac des villes, il respecte la valeur dans l'ennemi qui

se défend, et il semble occupé à épargner le sang des vaincus.

Voilà un caractère bien différent de celui des monarques de l'Asie. Mais ce qui n'est pas moins étonnant, c'est que le héros de Xénophon joint les lumières aux vertus. Grand homme d'état, il connaît l'art de manier les esprits ; affable et d'un accès facile, il sait descendre jusqu'au dernier de ses sujets sans s'abaisser ; il sait récompenser avec un seul mot ; il sait faire un refus sans déplaire ; il a des amis, et il vit familièrement avec eux, sans en être moins respecté. En un mot, il ne se croit sur le trône que pour veiller au bonheur des peuples, et il donne tous ses soins à les rendre heureux. Il est bien difficile d'imaginer que ce soit là le Cyrus des Perses.

Cambyse ayant succédé à Cyrus, son père, arma contre l'Égypte. Il employa quatre ans aux préparatifs de cette guerre, et il la commença lorsqu'Amasis, qui venait de mourir, laissait la couronne à son fils Psamménite. Règne de Cambyse.

Peluse, qui était la clef de l'Égypte, aurait pu l'arrêter ; il s'en rendit maître par stratagème ; il défit Psamménite, marcha à Memphis, qui ne fit pas une longue résistance, et toute l'Égypte se soumit. Psamménite ne régna que six mois. Cambyse lui avait d'abord conservé la vie ; mais ce prince ayant voulu remuer, il le fit mourir. 529 ans avant J. C.

Voilà tous les succès de Cambyse. On remarqua

bientôt en lui des accès de démence, et son règne ne fut plus qu'une suite d'extravagances et de cruautés. Il perd une grande partie de son armée, qu'il conduit contre les Éthiopiens, à travers les déserts, et sans précaution. Cinquante mille hommes qu'il envoie contre les Ammoniens, périssent sans qu'on sache comment. Il pille les temples de Thèbes, et les brûle. Arrivé à Memphis, lorsqu'on célébrait la fête du dieu Apis, il blesse cet animal avec son poignard, il fait fustiger les prêtres, et ordonne de tuer tous ceux qui célébraient cette fête. Il fait assassiner son frère Smerdis, parce qu'il le voit en songe sur le trône; et parce que Méroé, qui était tout à la fois sa femme et sa sœur, ne peut refuser ses larmes à ce prince, il lui donne un coup de pied, dont cette princesse, alors enceinte, meurt. Pour montrer qu'il a la main sûre dans le vin, il bande son arc contre le fils de Prexaspe, et déclarant qu'il en veut au cœur, il le lui perce. Prexaspe cependant était de ses courtisans celui auquel il montrait le plus de confiance. Le lendemain, il fit mourir sans raison douze Perses. Enfin il n'y avait presque pas de jour qu'il ne sacrifiât des victimes à sa fureur.

Le mage Smerdis.

Il retournait à Suse, sa capitale, lorsqu'arrivé en Syrie, il apprit que Smerdis avait été élu roi. Ce Smerdis était un mage, frère de Parisithe, à qui Cambyse avait confié le gouvernement pour

le temps de son absence, et qui était mage lui-même. Cambyse ne put pas punir l'usurpateur. Il mourut en Syrie, d'une blessure qu'il se fit avec son poignard, lorsqu'il montait à cheval. Il a régné sept ans et quelques mois.

Le faux Smerdis est égorgé.

Cyrus avait cru devoir donner sa confiance aux eunuques, qui étant généralement méprisés, n'avaient d'autre intérêt que de s'attacher à un prince qui faisait leur fortune, et qui leur donnait de la considération. De pareils ministres étaient bien plus nécessaires au faux Smerdis, qui n'osait pas se montrer en public, et il n'en eut pas d'autres. Déjà suspect, il le devint encore par cette préférence et par ses précautions à se cacher à ceux qui l'auraient reconnu. Ces soupçons parurent se confirmer, lorsqu'on crut voir dans sa conduite de l'affectation à s'attacher les peuples par des grâces. Otanes enfin, s'étant assuré de l'imposture, forma une conspiration avec Darius et cinq autres seigneurs persans, et les deux mages furent égorgés.

Commencement du règne de Darius, fils d'Hystaspe.

Selon Hérodote, ces conjurés tinrent conseil sur la forme qu'ils donneraient au gouvernement, et ils ne se déterminèrent qu'après avoir pesé les avantages et les inconvéniens de la démocratie, de l'aristocratie et de la monarchie. Mais il n'est pas vraisemblable que des Perses aient délibéré sur un pareil sujet; les Grecs ne le croyaient pas, comme le remarque Hérodote lui-même; et je

soupçonne cet historien d'avoir saisi cette occasion pour dire ce qu'il pensait sur chaque espèce de gouvernement.

Les seigneurs Persans convinrent de se trouver le lendemain dans un lieu marqué, au lever du soleil, et de reconnaître pour roi celui dont le cheval hennirait le premier : ils croyaient que le soleil, le dieu des Perses, déclarerait par-là sur qui le choix devait tomber. A peine ils y arrivèrent, que le cheval de Darius se mit à hennir, parce qu'il avait passé dans ce lieu une partie de la nuit avec une cavale. C'est une précaution que l'écuyer de Darius avait prise, pour assurer la couronne à son maître.

Ce prince était fils d'Hystaspe, gouverneur de Perse. Sous prétexte qu'il ne pouvait veiller à la défense de l'état, s'il n'avait des revenus fixes et assurés, il imposa les provinces, qui jusqu'alors n'avaient payé que des espèces de dons gratuits. Il imposa néanmoins avec beaucoup de modération, parce qu'il eût été imprudent à lui de n'en pas montrer. Une pareille innovation aurait soulevé les peuples, s'il ne leur avait pas fait croire qu'ils paieraient moins à l'avenir, qu'ils n'avaient payé jusqu'alors. Il eut surtout l'attention de ménager les Perses, et il n'en exigea aucune espèce de tribut.

Darius soumet les Babyloniens.

Les Babyloniens, qui portaient impatiemment le joug, parce que le siége de l'empire avait été

transféré à Suse, se révoltèrent la cinquième année du règne de Darius. Ce prince assiégea Babylone avec toutes ses forces. Il fut vingt mois devant cette place; et il désespérait de s'en rendre maître, lorsque Zopire la lui livra. Pour exécuter ce dessein, Zopire, un des sept qui avaient conjuré contre le mage Smerdis, s'était lui-même coupé le nez et les oreilles, et il était allé offrir ses services aux Babyloniens, accusant Darius de l'avoir mis dans l'état où on le voyait, et ne paraissant respirer que la vengeance.

510 ans avant J. C.

Darius abattit les murs de Babylone, et fit mourir trois mille habitans. Alors tout son empire étant soumis et tranquille, il crut que sa gloire demandait de lui qu'il fît la guerre à ses voisins, et il projeta de faire une irruption en Scythie, parce qu'autrefois les Scythes en avaient fait une en Asie.

Expédition en Scythie.

Les Scythes étaient des peuples pasteurs, qui, sans demeure fixe, erraient dans de vastes pays incultes. Il était donc impossible de les subjuguer. Ils n'avaient qu'à fuir pour vaincre; et leur ennemi, dénué de tout, périssait sans combat. Par conséquent, autant il pouvait être avantageux aux Scythes de faire des irruptions chez les Perses, autant il l'était peu aux Perses d'en faire chez les Scythes.

A la tête d'une armée de sept cent mille hommes, Darius part de Suse. Il passe le Bos-

phore de Thrace sur un pont de bateaux. Il est suivi d'une flotte de six cents vaisseaux, que lui ont fournis les peuples des côtes de l'Asie mineure et de l'Hellespont. Il arrive sur les bords de l'Ister, aujourd'hui le Danube : il passe ce fleuve, et laisse aux Ioniens la garde du pont, leur permettant de se retirer s'il n'est pas de retour dans deux mois.

Ce terme était expiré, et Darius ne paraissait point encore. Pour combattre un ennemi qu'il n'avait pu joindre, il s'était engagé trop avant, et il n'avait pu revenir dans le temps qu'il avait projeté. Cependant les Ioniens étaient sollicités par les Scythes à rompre le pont et à se retirer; et ils pouvaient, sans manquer à leurs engagemens, saisir cette occasion de secouer le joug des Perses. C'était l'avis des chefs, et surtout de Miltiade, Athénien, alors tyran de la Chersonèse de Thrace [1]. Mais Hystiée, tyran de Milet, leur ayant représenté qu'ils n'étaient maîtres chacun dans leurs villes que sous la protection des Perses, ils comprirent que leur fortune était liée à celle de Darius, et ils résolurent de l'attendre. Ce fut le salut de ce monarque, dont la conduite est un exemple

[1] Lorsque Pisistrate était tyran d'Athènes, Miltiade, fils de Cypsèle, invité par les Dolonces, qui habitaient la Chersonèse de Thrace, à conduire une colonie chez eux, y alla avec les Athéniens qui le voulurent suivre, et fut choisi par ce peuple pour le gouverner. Il laissa ce royaume à Stésagoras, fils de Cimon, son frère de mère. Miltiade, dont il est ici question, était le neveu de Stésagoras, mort sans enfans.

des entreprises imprudentes des conquérans de l'Asie.

Darius laissa Mégabyse dans la Thrace, pour en achever la conquête, et vint à Sardes, où il passa près d'une année. Alors, empressé de témoigner sa reconnaissance au tyran de Milet, il s'engagea à lui accorder tout ce qu'il demanderait; et en conséquence il lui permit de bâtir une ville sur la rivière de Strimon en Thrace : ne considérant pas que, par la situation de cette place, Hystiée pouvait devenir assez puissant pour protéger les peuples de cette contrée, et les soustraire aux Perses. Mégabyse lui ayant fait des représentations à ce sujet, il rappela Hystiée sous divers prétextes, et l'emmena à Suse, où il le retint.

Autre expédition dans les Indes.

Ayant ensuite médité une expédition dans les Indes, il équipa sur l'Indus une flotte, dont il donna le commandement à Scylax, Grec de Carie, le chargeant d'observer les bords de ce fleuve dans tout son cours, de passer dans l'Océan, et de venir en Égypte par la mer Rouge. Scylax exécuta parfaitement ces ordres, et aborda en Égypte trente mois après son départ. Sous Néchao, des Phéniciens avaient fait une navigation encore plus étonnante : car, après s'être embarqués sur la mer Rouge, ils avaient fait le tour de l'Afrique, et ils étaient revenus dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar.

Il semble que Darius, instruit par les revers

qu'il avait eus en Scythie, avait songé à prendre ses mesures avant de s'engager dans une nouvelle guerre : aussi fit-il la conquête des Indes. L'histoire n'a pas conservé les circonstances de cette expédition.

Occasion de la guerre que Darius médite contre les Grecs.

Pendant cette guerre, une dissension, élevée à Naxe, île de la mer Égée, aujourd'hui l'Archipel, fit bannir plusieurs citoyens qui vinrent à Milet implorer le secours d'Aristagoras, gendre d'Hystiée, et gouverneur de cette ville. Aristagoras aussitôt forma le projet de conquérir Naxe, les autres Cyclades, l'île d'Eubée, et par ce moyen, de préparer aux Perses la conquête de la Grèce. Artapherne, satrape de Sardes, ayant approuvé ce projet, le fit goûter à Darius, son frère. On fit donc tous les préparatifs pour cette entreprise, et on en donna la conduite au gouverneur de Milet. Elle paraissait devoir réussir, lorsque les généraux Persans, honteux de marcher sous les ordres d'un Ionien, la firent échouer, et rejetèrent la faute sur Aristagoras, qu'ils perdirent dans l'esprit d'Artapherne.

C'est dans cette conjoncture qu'Aristagoras médita de soulever les Ioniens. Il y fut même sollicité par Hystiée, qui, comptant sur la confiance de Darius, se flattait d'être chargé de réduire lui-même les rebelles.

Pour déterminer les Ioniens à la révolte, Aristagoras leur rendit la liberté, abdiquant lui-même

la tyrannie à Milet, engageant les tyrans des autres îles à remettre, à son exemple, l'autorité entre les mains du peuple, et chassant ceux qui s'y refusaient. C'est de la sorte qu'il forma une ligue, dans laquelle entrèrent les Grecs des îles, ceux qui habitaient en Europe sur l'Hellespont, et les Athéniens, irrités contre Artapherne, qui voulait rétablir Hippias. Ceux-ci fournirent vingt vaisseaux; Érétrie, ville d'Eubée, en donna cinq. Mais Cléomène, roi de Sparte, se refusa aux propositions d'Aristagoras. Les Lacédémoniens furent plus prudens sous ce roi qu'ils ne l'avaient été, lorsqu'ils députèrent à Cyrus, pour lui dire qu'ils ne souffriraient pas qu'on fît aucun dommage aux Grecs de l'Asie mineure.

La première année de cette guerre, les confé- 504 ans avant J. C.
dérés firent voile pour Éphèse. Ils y débarquèrent, et marchèrent à Sardes, qu'ils réduisirent en cendres. Mais, lorsqu'ils voulurent regagner leurs vaisseaux, ils furent attaqués par les Perses, et ils perdirent beaucoup de monde. Depuis cet échec, les Athéniens refusèrent leurs secours aux Ioniens. Bientôt après, la ligue s'affaiblit encore davantage par le peu de concert des confédérés. Car les tyrans, chassés par Aristagoras, semèrent la division parmi eux; et les Ioniens, ayant dans cette circonstance livré un combat naval, se virent abandonnés de leurs alliés, au moment même
de l'action. Les Perses vainqueurs prirent Milet, 498.

ruinèrent cette ville, et en transportèrent les habitans à Suse, d'où Darius les envoya sur les bords de la mer Rouge. Alors tout se soumit, les îles comme le continent; et la flotte des Phéniciens, ayant fait voile vers l'Hellespont, fit une descente en Europe, où elle brûla les villes des peuples qui étaient entrés dans la révolte.

Miltiade, qui avait prévu l'orage, s'était retiré à Athènes. Aristagoras périt dans une action: Artapherne fit mourir Hystiée, dont la trame fut découverte: et Darius songeait à se venger des Athéniens et des Érétriens. Cette guerre a duré six ans.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Observations sur les Perses et sur les Grecs au temps de Darius, fils d'Hystaspe.

Il ne faut pas juger de la puissance des Perses par les conquêtes qu'ils ont faites. Ils ont vaincu les peuples amollis, uniquement parce qu'ils n'étaient pas amollis eux-mêmes; et, s'ils ont eu quelque supériorité dans la manière de faire la guerre, ils ne l'ont eue qu'avec des peuples chez qui l'art militaire n'avait fait aucun progrès, et qui, comme eux, n'avaient jamais combattu qu'avec de grandes armées. Les Perses n'étaient pas aussi puissans qu'ils le paraissaient.

Il y avait près de quarante ans que Cyrus était mort, lorsque Darius porta ses armes dans l'Attique. Les Perses, qu'Hérodote représente très-prompts à se corrompre, avaient commencé à prendre les mœurs des nations vaincues. Confondus avec elles, il ne leur restait que le nom du peuple conquérant; et les armées perses étaient en effet des armées de Mèdes, d'Assyriens, de Babyloniens, d'Égyptiens, etc. Ce n'étaient plus ces

soldats qui, ivres des succès d'un chef victorieux, étaient portés à tout oser, et qui combattaient pour se partager les dépouilles des monarchies les plus opulentes; c'étaient des âmes mercenaires et corrompues, qu'aucune espèce de gloire, aucun appât de butin n'encourageait.

Les Grecs n'étaient pas aussi faibles qu'ils le paraissaient.

Athènes était libre. On armait pour lui donner des fers : on armait dans le moment qu'elle venait de secouer le joug des Pisistratides, et où par conséquent elle sentait plus que jamais le prix de la liberté.

A ce motif, le plus puissant qui puisse armer des citoyens, ajoutons qu'Athènes était alors dans toute sa force. Le luxe n'avait pas encore énervé les mœurs; les Athéniens étaient durs à la fatigue, comme ils étaient intrépides à la vue du danger. Tous étaient soldats : ils pouvaient même au besoin armer jusqu'à leurs esclaves, et compter sur eux; parce que les esclaves dans cette république étaient traités avec humanité, et que la loi les protégeait contre un maître qui se serait montré injuste à leur égard.

Les Lacédémoniens avaient le même amour de la liberté, le même courage, la même intrépidité. Plus endurcis encore que les Athéniens, ils n'étaient que soldats. Ils n'avaient pour police qu'une discipline toute militaire; et cette discipline, que Lycurgue avait établie, s'était perfectionnée depuis ce législateur.

L'art militaire s'était perfectionné chez eux.

Il est vrai que jusqu'alors les Athéniens et les Spartiates n'avaient point eu de succès brillans : mais les guerres qu'ils avaient faites étaient plus instructives que toutes celles des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes et des Perses. Il est naturel que dans de petites républiques tous les citoyens s'appliquent à perfectionner l'art militaire : ils y sont portés par l'amour de la liberté, et par la considération attachée à la défense de la patrie. Ils le perfectionneront par conséquent, et d'autant plus, que, faisant la guerre avec de petites armées, il leur sera plus facile d'imaginer les moyens d'en régler les mouvemens. Ils feront des observations sur la discipline, sur les campemens, sur les marches, sur le choix des armes, sur les ordres de bataille, sur les situations les plus avantageuses pour livrer un combat. Ils s'éclaireront par leurs fautes : ils s'éclaireront par la conduite des ennemis; et les découvertes qu'une république aura faites seront bientôt communes à toutes les autres.

Il ne s'était pas perfectionné en Asie.

Mais, dans des monarchies telles que celles de l'Asie, le souverain qui ne fait la guerre que pour lui, qui la conduit seul, lui-même, ou qui la conduit par ses courtisans, se contentera de la faire comme on l'a toujours faite. Il levera de grandes armées : il tombera avec tout le poids de ses forces; il comptera sur le nombre : il ne connaîtra pas d'autre règle; et, dans l'impossibilité de remar-



quer ses fautes, il ne s'instruira pas même par ses revers.

Vous voyez, Monseigneur, que les Perses n'avaient que l'avantage du nombre : et cet avantage lorsqu'il est seul n'est rien. Il est vrai que les Grecs de l'Asie mineure avaient été subjugués : mais ce n'est pas une raison de craindre pour les Grecs de la Grèce proprement dite.

Pourquoi les Grecs de l'Asie mineure ont été conquis par les Perses.

Amollis par le luxe que les richesses avaient introduit, les Ioniens et les Éoliens étaient arrivés à leur décadence. Crésus les avait déjà rendus tributaires : et quoique avant ce roi ils fussent indépendans, ils n'en étaient pas plus propres à défendre leur pays. Hérodote remarque que si les Cimmériens ne firent pas des conquêtes sur eux, c'est que ces barbares ne songeaient pas à en faire, étant armés pour piller plutôt que pour prendre des villes ; et lorsqu'il nous apprend qu'Alyate chassa les Cimmériens, il ne dit rien à cette occasion ni des Ioniens ni des Éoliens. Tout cela prouve que les Grecs de l'Asie mineure n'avaient plus le même amour de la liberté que les Grecs de la Grèce proprement dite, ni par conséquent le même courage.

Après la prise de Sardes par Cyrus, ils députèrent à ce conquérant pour lui offrir de passer sous son empire, aux mêmes conditions qu'ils avaient été sous celui de Crésus. Ce prince, offensé de ce qu'excepté les Milésiens ils s'étaient tous jus-

qu'alors refusés aux sollicitations qu'il leur avait faites, rejeta leur offre, et voulut les conquérir. Ils ne lui parurent pas même assez redoutables pour faire par lui-même cette conquête : il la laissa à ses généraux.

Cependant ils n'étaient pas à mépriser. Ils avaient un reste de liberté qu'ils voulaient défendre, et on les aurait plutôt exterminés qu'assujettis. Les Phocéens, assiégés les premiers, se défendirent avec courage : il s'expatrièrent pour éviter le joug, s'embarquant avec leurs femmes, leurs enfans, leurs effets, et n'abandonnant aux Perses qu'une ville déserte.

On voit donc que, s'il était facile à Cyrus de conquérir de pareils peuples, il ne lui était pas aussi facile de les réduire tout-à-fait en servitude. Ils pouvaient se soulever, s'il appesantissait le joug, et il fallait qu'au lieu de s'arroger sur eux une souveraineté immédiate, il se bornât à être le protecteur des tyrans que les factions leur donnaient. Alors il assurait sa domination, et prévenait les révoltes. C'est aussi le parti qu'il paraît avoir pris. Ainsi, comme les tyrans furent maîtres chacun dans leur ville, parce que les Perses les protégeaient, les villes se trouvèrent sous la domination des Perses, parce qu'elles avaient des tyrans. Lorsqu'Aristagoras voulut les soulever, son premier soin fut de leur rendre la liberté. Elles eurent des succès : elles se défendirent pendant six ans ; et, si elles succombèrent,

ce fut moins par la supériorité de leurs ennemis, que par les dissensions qui dissipèrent leur ligue mal concertée.

Il n'était pas aussi facile aux Perses de conquérir les Grecs de la Grèce proprement dite.

La difficulté que Darius avait eue à les réduire, et les ménagemens qu'il avait à garder avec elles, auraient pu lui faire comprendre qu'il ne suffisait pas d'armer pour conquérir la Grèce. En effet, les Athéniens et les Spartiates étaient bien plus difficiles à soumettre que les Grecs de l'Asie mineure. Sur ceux-ci il pouvait tomber avec toutes ses forces. Après une défaite, ses armées n'étaient pas sans ressources. Elles avaient des retraites assurées : elles se recrutaient facilement; et ces peuples, sur qui il pouvait retomber une seconde fois, une troisième, qu'il pouvait même attaquer avant qu'ils l'eussent prévu, auraient enfin succombé sous le nombre, et auraient été subjugués, parce qu'ils auraient été exterminés.

Mais les Athéniens et les Spartiates prévoyaient l'orage qui se préparait dans l'éloignement. La barrière qui séparait la Grèce de l'Asie, ne permettait à Darius ni de tomber tout à coup sur eux, ni de se retirer facilement après un échec, ni de revenir promptement avec de nouvelles forces. Il s'exposait à des pertes d'autant plus grandes, que ses armées étaient trop nombreuses pour n'être pas sans ressources après une défaite : et il semble que, pour échapper au joug, les Grecs n'avaient besoin que d'une seule victoire.

La barrière qui sépare la Grèce de l'Asie, les progrès des Grecs dans l'art militaire et le caractère des Athéniens et des Spartiates, voilà donc les causes qui rendaient la conquête de la Grèce difficile aux Perses, c'est-à-dire à de grandes armées, composées d'Assyriens, de Mèdes, d'Égyptiens, etc., et conduites par des chefs ignorans. Cependant Darius, qui jugeait de sa puissance par le nombre de ses soldats, s'exagérait la faiblesse des Grecs. Il les voyait déjà sous sa dénomination : il ne parlait que de les punir; et, comme dans sa confiance il ne prévoyait aucun obstacle, il ne prenait aussi aucune mesure pour assurer le succès de son entreprise. Il en chargea Mardonius, son gendre, jeune homme sans expérience, qu'il avait fait satrape des provinces maritimes.

CHAPITRE II.

Expédition des armées de Darius et de Xerxès dans la Grèce.

Il paraît que Mardonius voulut d'abord s'attacher les Grecs de l'Asie, et prévenir tout soulèvement de leur part. Il est au moins vraisemblable, quoique Hérodote n'en dise rien, que ce fut là le motif qui le détermina à chasser les tyrans, et à rétablir le gouvernement populaire dans toutes les villes grecques. Après avoir pris cette pré-

Mauvais succès de l'expédition de Mardonius.

496 ans avant J. C.

caution, il passa en Europe, traversa la Thrace, pénétra dans la Macédoine, et tout se soumit. Mais sa flotte, assaillie d'une tempête lorsqu'elle doublait le mont Athos, fut dispersée. Il perdit trois cents vaisseaux et plus de vingt-cinq mille hommes. Dans le temps même, son armée de terre, qui campait avec peu de précaution, fut attaquée pendant la nuit par les Briges, peuple de Thrace. Il fut blessé lui-même : il perdit encore beaucoup de monde, et il repassa l'Hellespont.

Hérauts de Darius en Grèce.

Après cette première tentative, qui avait si mal réussi, Darius envoya des hérauts demander la terre et l'eau à toutes les villes de la Grèce : c'était les marques de soumission que donnaient aux rois de Perse les peuples qui s'avouaient leurs sujets. Athènes et Sparte firent saisir chacune les hérauts qui leur avaient été envoyés : l'un fut jeté dans un puits, l'autre dans une fosse, et on leur dit de prendre là ce qu'ils demandaient ; violence qu'on ne saurait excuser.

Dissensions parmi les Grecs.

D'ailleurs toutes les îles et la plupart des villes du continent accordèrent la terre et l'eau. Elles étaient effrayées de la puissance des Perses, et c'était la seule chose qu'on pût raisonnablement leur reprocher. Les Athéniens, cependant, parce qu'ils étaient ennemis des Éginètes, les accusèrent de vouloir trahir la Grèce ; et ils engagèrent les Lacédémoniens à se saisir de ceux qu'ils regardaient comme les auteurs de cette prétendue tra-

hison. Les Éginètes les ayant refusés à Cléomène, sous prétexte qu'il n'était pas venu avec son collègue Démarate, ce roi, qui sut que Démarate leur avait lui-même suggéré ce prétexte, l'accusa de n'être pas du sang des Héraclides : la prêtresse de Delphes, qu'il suborna, confirma cette accusation ; et Démarate, chassé du trône, se retira auprès de Darius. Alors Léotychidas, qui lui succéda, passa en Égine avec Cléomène : ces deux rois saisirent dix des principaux citoyens de cette île, et les livrèrent aux Athéniens. A ces dissensions on pouvait craindre pour les Grecs le sort des Ioniens. En effet, le plus difficile pour eux ne sera pas de vaincre les Perses : ce sera d'agir de concert pour la liberté commune.

Darius rappela Mardonius, et donna le commandement de ses troupes à Datis, Mède, et à Artapherne, fils de celui que nous avons vu satrape de Sardes. Ces deux généraux mirent à la voile avec six cents vaisseaux. Ils avaient ordre de réduire en cendres Érétrie et Athènes, d'en faire prisonniers tous les habitans, et de les envoyer à Suse. Datis et Artapherne commandent les troupes de Darius.

La flotte des Perses tomba d'abord sur l'île de Naxe. Elle brûla la ville, et emmena en captivité tous les habitans qui ne fuirent pas dans les montagnes. Elle parcourut ensuite les autres îles ; et, après s'en être assurée, elle aborda en Eubée. Ces deux généraux soumettent les îles.

Les Athéniens y avaient envoyé quatre mille Ils prennent Érétrie.

hommes, qui se retirèrent presque aussitôt. Eschines, un des premiers d'Érétrie, les engagea lui-même à ne pas rester. En effet leur secours eût été inutile. Les divisions des Érétriens, et les traîtres qui étaient parmi eux, ne laissaient aucune espérance. Dans cette position, Érétrie ne résista pas long-temps : les Perses s'en rendirent maîtres après un siége de sept jours ; ils la brûlèrent, et ils envoyèrent les habitans à Darius, qui les établit dans un village à huit ou dix lieues de Suse.

490. Journée de Marathon. La ruine d'Érétrie paraissait le présage de la ruine d'Athènes; et les Perses, persuadés qu'ils trouveraient dans cette ville les mêmes divisions et la même faiblesse, descendirent avec confiance dans l'Attique. Leur armée était de cent mille hommes de pied et de dix mille chevaux. Datis la commandait, et Hippias la conduisait dans les plaines de Marathon, petite ville située sur le bord de la mer.

Les Athéniens armèrent jusqu'à leurs esclaves; et, secourus de mille Platéens, il formèrent un corps de dix mille hommes. Quant aux Spartiates, ils ne marchèrent pas encore, parce qu'une superstition qui leur était particulière ne leur permettait de se mettre en campagne qu'après la pleine lune.

L'armée des Athéniens avait dix chefs, qui avaient une égale autorité, et qui commandaient

alternativement, chacun un jour. On partageait le commandement, parce qu'on craignait de le confier à un seul; et parce que les tribus voulaient chacune nommer un général, elles en nommaient dix. A la rigueur, il y en avait même onze: car le commandement de l'aîle droite appartenait au troisième archonte, qu'on nommait Polémarque, et qui avait voix délibérative dans le conseil de guerre.

Le plus grand nombre des chefs jugeait qu'il fallait se renfermer dans la ville et attendre l'ennemi. Miltiade, au contraire, voulait qu'on tînt la campagne, et qu'on en vînt promptement aux mains. Aristide appuya cet avis : trois autres s'y joignirent encore, et les suffrages furent partagés. Le sort d'Athènes était donc entre les mains de Callimaque, alors Polémarque. Si les citoyens se renfermaient dans les murs, leur courage pouvait se ralentir, et on avait encore à redouter leurs dissensions; mais on pouvait tout attendre de leur intrépidité, si on se hâtait de les conduire à l'ennemi. Callimaque se déclara pour ce dernier avis, et la bataille fut résolue.

Le courage ne suffit pas pour vaincre. Il eût été téméraire aux Athéniens de tenir la campagne, si chaque jour ils eussent changé de plan comme de général. C'est néanmoins à quoi ils étaient exposés. Pour prévenir cet inconvénient, Aristide, lorsque son tour fut venu, céda le commandement

à Miltiade. Tous les autres suivirent cet exemple, et ce fut le salut de la république.

Miltiade profite de tous les avantages que lui donne le terrain : il dispose sa petite troupe de manière à faire face, autant qu'il est possible, à toute l'armée ennemie : il songe surtout aux moyens d'en renverser les deux aîles, pour retomber sur le corps de bataille. Tout lui réussit. Les Perses sont en déroute : ils fuient vers la mer ; les Athéniens les poursuivent ; ils leur prennent sept vaisseaux, ils mettent le feu à plusieurs autres. Cynégire, frère d'Eschyle, en saisit un d'une main, on la lui coupe ; il le saisit de l'autre, on la lui coupe encore ; il s'y attache avec les dents. Aristide et Thémistocle se distinguèrent dans cette action. Hippias y fut tué. les Barbares perdirent 6,300 hommes, et les Grecs 192. Les Spartiates, qui arrivèrent le lendemain, virent dans le champ de Marathon la gloire dont les Athéniens venaient de se couvrir.

Athènes était trop faible pour former des entreprises au dehors.

Cette journée dissipa la terreur que répandait le nom des Perses : on vit cette puissance comme un spectre, qui disparaît aussitôt qu'on cesse de le craindre. Les Grecs connurent leurs forces : ils sentirent ce que peut la conduite, le courage, l'amour de la liberté ; et cette première victoire fut l'avant-coureur des nouveaux triomphes qui les attendaient. Mais si une république comme Athènes est invincible chez elle, vous comprenez

aussi que, lorsqu'après avoir armé ses esclaves, elle ne met que neuf mille hommes sur pied, elle ne doit jamais porter la guerre au dehors, à moins que ce ne soit pour combattre des puissances voisines aussi faibles qu'elle. C'est une vérité qu'Athènes ne sentira pas.

Vous voyez, Monseigneur, ce que toute la Grèce devait aux Athéniens, et ce que les Athéniens eux-mêmes devaient à Miltiade. Pour récompenser ce général, la république, dans le tableau qu'elle fit faire de la bataille de Marathon, le représenta à la tête des dix chefs, exhortant les soldats, et leur donnant l'exemple. Ce monument de l'estime publique était aux yeux des Grecs la plus grande récompense. C'est que la considération est de tous les motifs celui qui a le plus de pouvoir sur les âmes libres. Tant qu'elle sera l'unique prix de la vertu, les Grecs auront le même courage, la même intrépidité, et ils continueront de faire des prodiges. Ils dégénéreront, s'il leur arrive jamais de penser à d'autres récompenses. Récompense de Miltiade.

Il fallait que l'estime publique fût un aiguillon bien puissant, puisque, dans l'espérance de l'obtenir, on se portait aux plus grandes choses; et que cependant cette estime même était à redouter. En effet, si les Athéniens aimaient les hommes de mérite jusqu'au fanatisme, ils les craignaient jusqu'à les bannir. Aucun peuple n'a été plus fier d'en produire, et n'en a plus produit : aucun Autant les Athéniens aimaient le mérite, autant ils redoutaient le ban de l'ostracisme.

peuple aussi ne les a plus persécutés. S'il s'honore de les avoir pour citoyens, il craint de les avoir pour maîtres. Il les élève, il les rejette. A peine il leur a confié l'autorité, qu'il la leur arrache. Ce peuple courageux, qui voit son faible, ne se connaît point d'armes contre de pareils ennemis, et il les éloigne. Voilà les motifs qui introduisirent l'usage de bannir les citoyens à qui les talens et les vertus donnaient de l'autorité. Ce bannissement, qu'on nommait *otracisme*, s'est établi sous Clisthène, ou, selon quelques-uns, sous Thésée même [1].

Ingratitude des Athéniens envers Miltiade.

On n'avait d'abord vu dans Miltiade que le libérateur de la Grèce, et son triomphe avait écarté tout autre sentiment. Mais, après les premiers momens donnés à la reconnaissance, on se souvint qu'il avait été tyran dans la Chersonèse. On commença donc à le redouter, et ses ennemis n'attendirent qu'une occasion pour le perdre. Elle se présenta bientôt.

Chargé de punir les peuples qui avaient favorisé les Barbares, il obtint à cet effet soixante-dix

[1] Il a été en usage dans toutes les villes où le gouvernement était démocratique, soit dans les colonies, soit dans la Grèce. Telles sont Argos, Milet, Mégare, Syracuse. Dans cette dernière, il se nommait pétalisme, et on n'était banni que pour cinq ans; à Athènes, on l'était pour dix. Au reste, ce bannissement n'avait rien de flétrissant. Il laissait à un citoyen tous ses droits, et l'espérance d'être rappelé avant le temps fixé par la loi.

vaisseaux. Il subjugua plusieurs îles, et parce qu'il échoua devant la principale ville de l'île de Paros, il fut à son retour accusé de trahison par Xanthippe, et condamné à mort par les citoyens qu'il avait sauvés. Tout ce qu'on put obtenir, fut de commuer la peine en une amende de 50 talens, amende qu'il ne put payer, et pour laquelle il fut mis en prison. Il y mourut d'une blessure qu'il avait reçue à Paros. Les Athéniens auraient dû au moins s'empresser à rendre les derniers devoirs à un citoyen innocent auquel ils devaient tout; et néanmoins son fils Cimon n'obtint la permission de les lui rendre lui-même, qu'après que ses amis l'eurent mis en état de payer l'amende à laquelle son père avait été condamné.

Darius fait de nouveaux préparatifs.

La défaite des Perses à Marathon ne fit qu'irriter Darius. Il aurait pu juger qu'il n'était pas facile de vaincre les Grecs. Mais aux yeux de ce monarque, le courage des Athéniens ne parut qu'une insolence, et leur victoire une nouvelle injure à punir. Il résolut de marcher en personne contre eux, et il donna des ordres pour armer tout son empire.

Thémistocle travaille à faire d'Athènes le rempart de la Grèce.

Cependant Thémistocle, qui voyait l'orage se former, songeait aux moyens de le dissiper. Il sentit que le salut de la Grèce dépendait d'une marine. Il vit d'ailleurs qu'Athènes, faible sur terre, pouvait être puissante sur mer; et qu'en tournant toutes ses forces de ce côté, elle se rendrait nécessaire



aux Grecs, redoutable aux Barbares, et supérieure à Lacédémone, jusqu'alors la première puissance de la Grèce. Il s'appliqua donc à lui donner cette supériorité. Dans cette vue, il engagea les Athéniens à recommencer la guerre qu'ils avaient déjà faite aux Éginètes, de tous les peuples de la Grèce, le plus puissant sur mer. Athènes eut bientôt une flotte considérable.

Mort de Darius.

Il y avait trois ans que Darius se préparait à faire une nouvelle irruption en Europe, lorsque l'Égypte se révolta ; et il mourut l'année suivante, après un règne de trente-six ans. Il laissa plusieurs enfans : entre autres, Artabazane, l'aîné des fils qu'il avait eus d'une fille de Gobrias, lorsqu'il était particulier; et Xerxès l'aîné, qu'il avait eus d'une fille de Cyrus, depuis qu'il était roi. Tous deux firent valoir leurs prétentions, sans néanmoins prendre les armes, et la couronne resta au dernier. On ne sait, au reste, si cette contestation fut terminée avant ou après la mort de Darius.

485 ans avant J. C.

Xerxès songe à faire la guerre aux Grecs.

Xerxès marcha la seconde année de son règne contre les Égyptiens, qu'il réduisit. Il ne lui restait plus qu'à porter ses armes contre la Grèce. Tous les préparatifs étaient faits, il y était résolu, et cependant il voulut prendre l'avis de son conseil. C'était trop tard pour consulter, mais assez tôt pour être applaudi, et il voulait qu'on applaudît à ses grands dessins.

Quoiqu'on ne sache pas ce qu'il se dit dans le

conseil des princes, on sait en général qu'on y flatte d'ordinaire leurs penchans. Il n'est donc pas douteux que Mardonius, comme Hérodote le dit, ou quelque autre, n'ait donné de grandes louanges à Xerxès, et ne lui ait répondu du succès de cette entreprise. Mais si Artabane, oncle de ce prince, eût voulu l'en détourner, il me semble qu'il aurait dû faire ses représentations beaucoup plus tôt, et à Darius même. C'est pourquoi je soupçonne Hérodote de l'avoir fait parler. Cet historien ajoute encore à son récit des circonstances beaucoup moins vraisemblables.

Conduite ridicule de Xerxès.

Enfin la guerre fut résolue. Xerxès s'allia des Carthaginois, qui s'engagèrent à tomber sur les colonies de Sicile et d'Italie, pendant qu'il tomberait lui-même sur la Grèce. Il vint à Sardes, où il passa l'hiver. De là il arriva sur l'Hellespont, où il voulut avoir le spectacle d'un combat naval. Il ordonna de donner trois cents coups de fouet à la mer, et de la mettre aux fers, en y jetant deux paires de chaînes; et il sévissait ainsi contre cet élément, parce que la tempête avait brisé un pont de bateaux qu'il avait fait construire sur l'Hellespont. Ayant ensuite fait couper la tête à ceux qui avaient eu la conduite de cet ouvrage, il voulut qu'au lieu d'un pont, on en construisît deux. Enfin, pour achever de vous faire connaître ce roi, que vous méprisez déjà, c'est lui qui promit par un édit une récompense à celui qui invente-

rait un nouveau plaisir. Vous voyez qu'avec un grand empire, il est fait pour s'ennuyer : vous verrez bientôt qu'avec une grande armée, il est fait pour être battu.

Deux factions dans la république d'Athènes.

Il y avait deux partis dans la république d'Athènes : celui de Thémistocle et celui d'Aristide. Thémistocle, ambitieux, avait aussi tous les talens qui pouvaient rendre son ambition utile à la patrie. Aristide, avec de grands talens, n'avait pas la même ambition. Il ne voulait que la prospérité de la république. Il lui importait peu par qui elle fût servie, pourvu qu'elle le fût bien; et il était prêt à céder l'autorité à quiconque serait capable d'en faire un meilleur usage que lui, fût-ce son ennemi. Thémistocle, au contraire, jaloux de toute gloire qui n'était pas à lui, ne dormait plus depuis la bataille de Marathon. Il eût voulu être seul l'âme de la république; et, ce qui peut excuser son ambition, c'est qu'il méritait de l'être. Cependant, peu délicat sur les moyens, ce qui était utile lui paraissait toujours juste; et il souffrait avec peine que la probité d'Aristide lui fermât continuellement les routes qu'il voulait s'ouvrir.

Ces deux hommes ne pouvaient s'accorder; mais, à la gloire des Athéniens, la vertu d'Aristide eut souvent l'avantage. Ce citoyen mérita le surnom de Juste; et sa considération fut si grande, que ceux qui avaient des différens, abandonnaient les tribunaux, et préféraient de l'avoir

pour juge. A la représentation d'une pièce d'Eschyle, le tableau que ce poëte avait fait d'un héros vertueux, fut aussitôt appliqué à Aristide, et tout le peuple fixa les yeux sur lui. Cependant la faction de Thémistocle donnait à cette vertu les couleurs de l'ambition. S'il n'a pas l'appareil de la souveraineté, disait-on, il en a la puissance : il juge les citoyens, il prescrit des lois. Il fut donc banni. Vous savez le mot de ce paysan, qui, sans le connaître, le pria d'écrire lui-même le nom d'Aristide : *Je suis las de l'entendre appeler le Juste.*

Telle était la situation d'Athènes, lorsque les hérauts de Xerxès vinrent demander la terre et l'eau à toutes les villes de la Grèce, excepté Athènes et Lacédémone. Ces deux républiques ne furent soutenues que par les Thespiens, les Platéens et les Éginètes, avec qui les Athéniens firent alors la paix. Tout le reste se soumit au roi de Perse, ou n'osa se déclarer. Républiques qui se réunissent pour la défense de la Grèce.

Cependant l'armée de Xerxès approche. Elle était plus nombreuse que formidable : elle n'avait point de chef. Léonidas, roi de Sparte, à la tête de quatre mille hommes, défend le défilé des Thermopyles. Le roi de Perse, aprés l'avoir inutilement tenté par des promesses, lui écrit de rendre les armes. Le Lacédémonien lui répond : *viens les prendre.* Vingt mille Mèdes marchent pour forcer le défilé : ils ont ordre d'emmener Léonidas aux Thermopyles.

les Spartiates tout vivans. Mais ils sont repoussés avec perte. Un corps de Perses nommé les *immortels* la meilleure troupe de l'armée, n'a pas un succès plus heureux.

Les Barbares n'auraient jamais pénétré dans l'Attique, si on ne leur eût découvert, dans les montagnes, un sentier que les Grecs avaient négligé de garder. Alors Léonidas, se voyant sur le point d'être enveloppé, renvoya les alliés, et ne garda avec lui que trois cents Lacédémoniens, avec lesquels il résolut de périr. En effet il n'en échappa qu'un seul, qui fut regardé comme un lâche, et qui eût été déshonoré à jamais, s'il n'eût réparé sa faute dans la bataille de Platée.

L'intrépidité de ces trois cents Spartiates, qui s'étaient dévoués pour la patrie, fit voir aux Perses que les Grecs ne savaient que vaincre ou mourir; et Xerxès put juger qu'il était bien loin encore d'avoir conquis la Grèce. Ce Barbare, qui n'était pas fait pour respecter le courage dans un ennemi, fit attacher à une potence le corps de Léonidas.

Les Athéniens se réfugient sur des vaisseaux et cèdent le commandement aux Spartiates.

Les Perses allaient se répandre dans l'Attique, lorsque Thémistocle avait persuadé aux Athéniens d'abandonner leur ville. Les femmes, les enfans, les vieillards avaient été transportés à Trezène, à Salamine, à Égine; et tout ce qui était capable de prendre les armes, s'était réfugié dans des vaisseaux. Ce parti était l'unique ressource :

cependant il fallait être Thémistocle pour donner un conseil si magnanime, et il fallait être les Athéniens pour le suivre. Ce grand homme les fit encore consentir à céder à Eurybiade, Lacédémonien, le commandement de la flotte : procédé d'autant plus généreux, qu'il y avait lui-même plus de droit que personne, puisqu'il était le général des Athéniens qui avaient fourni les deux tiers des vaisseaux. Il fallut avoir cette condescendance pour les alliés, qui refusaient de combattre sous tout autre que sous Eurybiade. D'ailleurs Thémistocle faisait prévoir aux Athéniens que les Grecs ne tarderaient pas à leur déférer le commandement, et il pouvait pressentir que, quel que fût son titre, il se trouverait toujours, par ses talens, à la tête de tous les Grecs, et qu'il réglerait jusque aux mouvemens des Spartiates mêmes. Il fit quelque chose de plus grand encore : persuadé de l'utilité dont Aristide pouvait être, il proposa de le faire revenir; et, en considération de cet homme juste, tous les bannis furent rappelés.

Deux combats qui ne sont pas décisifs.

La tempête avait abîmé plusieurs vaisseaux des Perses; et les Grecs, qui avaient eu quelque avantage près d'Artemisium, promontoire de l'île d'Eubée, avaient fait voir dans deux combats qu'ils ne jugeaient pas la flotte des Barbares plus formidable, pour être plus nombreuse. Mais aucun de ces combats n'avait été décisif, et il s'agissait



de choisir un lieu favorable à une action générale.

Conduite de Thémistocle à la journée de Salamine.

Telle était la situation des choses, lorsque les Grecs, qui apprirent que Xerxès venait de se rendre maître du défilé des Thermopyles, quittèrent Artemisium et se retirèrent dans le détroit de Salamine, petite île vis-à-vis l'Attique. C'est là qu'ils tinrent conseil sur le lieu qu'ils choisiraient pour engager une action générale.

L'avis d'Eurybiade fut de se rapprocher de l'isthme de Corinthe, pour être soutenu par l'armée de terre, qui défendait l'entrée du Péloponèse, et que commandait Cléombrote, frère de Léonidas. Thémistocle, au contraire, sentant l'avantage d'un détroit où les Barbares ne pouvaient pas déployer leurs forces, insista pour ne pas s'éloigner de Salamine. La vivacité avec laquelle il soutint son sentiment, choqua le Spartiate, qui leva son bâton sur lui : *Frappe*, dit l'Athénien, *mais écoute*.

La fermeté de Thémistocle, la menace qu'il faisait d'aller avec ses concitoyens s'établir en Italie, aucune de ses raisons, en un mot, ne pouvant prévaloir, il fit auprès de Xerxès le personnage d'un traître. Il lui donna avis que les Grecs allaient se retirer, et il l'invita à les attaquer promptement, s'il voulait leur couper toute retraite.

Conduite de Xerxès.

Le Barbare donna dans le piége. Il craignait

que les Grecs ne lui échappassent, et il se hâta pendant la nuit suivante de les faire envelopper. Voilà ce que demandait Thémistocle. Cette nouvelle lui fut apportée par Aristide, qui, étant parti d'Égine la même nuit, n'avait traversé la flotte ennemie qu'avec un grand danger. La bataille fut donc résolue. Thémistocle fit les dispositions, donna les ordres, et Eurybiade parut ne conserver que le titre de général.

Vous voyez que Xerxès force à se réunir les Grecs prêts à se séparer. Cependant il aurait achevé de les diviser, si, au lieu de les enfermer dans le détroit de Salamine, il eût fait de toutes parts des descentes dans le Péloponèse, qu'il pouvait encore attaquer avec son armée de terre. Alors chaque peuple aurait voulu courir à la défense de son propre pays, et tous auraient séparément succombé sous le nombre. Ce parti était donc le plus sage, et c'est aussi celui que conseillait Artemise, reine d'Halicarnasse. Mais il fut rejeté de tout le conseil, parce que Xerxès le rejetait lui-même.

Du haut d'une éminence où il fit placer son trône, il voulut être témoin du combat, croyant que sa présence encouragerait ses troupes. Il en fût donc le spectateur.

Les Phéniciens, les Cypriens, les Ciliciens, les Pamphyliens, les Lyciens, les Doriens, les Cariens, les Ioniens et autres peuples de l'Asie lui avaient formé une flotte de douze cents vaisseaux Flotte des Perses.

à trois rangs de rames ; les peuples d'Europe lui en fournirent encore cent vingt. Ce sont ces nations vaincues, ces esclaves qui allaient combattre pour lui contre des citoyens.

Cette flotte nombreuse était commandée par quatre généraux persans, et chaque nation avait encore son général. Elle était donc proprement sans chef. Par conséquent elle devait se mouvoir avec d'autant plus de confusion, qu'elle allait s'engager dans un détroit, où les vaisseaux, par leur nombre, s'embarrasseraient nécessairement les uns les autres.

Flotte des Grecs.

Cependant la flotte des Grecs, composée de trois cent quatre-vingts voiles, avait la liberté de ses mouvemens, et tout devait se faire à propos et de concert, parce que Thémistocle seul la commandait. Ce général attendit, pour donner le signal du combat, un vent qui était contraire aux ennemis, et qui se levait tous les jours à la même heure.

L'armée de Xerxès est défaite à Salamine.

480 ans avant J. C.

Xerxès voit sa défaite, et s'enfuit. Il laisse derrière lui toute son armée de terre ; il laisse une flotte qui, quoique vaincue, était beaucoup plus nombreuse que celle des Grecs ; et, malgré les forces qui lui restent, il craint encore d'être poursuivi. Je ne sais si, pour hâter sa fuite, il était nécessaire que Thémistocle le fît avertir qu'on projetait de rompre le pont du Bosphore. Tel fut le succès de la bataille de Salamine.

Mardonius, qui resta dans le continent à la tête d'une armée de trois cent mille hommes, fut défait et perdit la vie à la bataille de Platée, où Pausanias, tuteur de Plistarque, roi de Sparte, commandait les Spartiates, et Aristide les Athéniens. Le même jour la flotte des Grecs remporta encore à Mycale une victoire. Elle était sous les ordres de Xantippe, Athénien, et de Léotychidas, roi de Sparte. Ces revers firent perdre à Xerxès les villes d'Ionie: elles se soulevèrent, et, sous la protection des Grecs, la plupart conservèrent leur liberté. 479. Autres défaites des Perses.

Vous imaginez les honneurs que la Grèce rendit aux généraux qui l'avaient si bien servie. Je vous dirai seulement que Thémistocle, aux jeux olympiques, fixa tous les regards. Les yeux qui se détournaient des jeux paraissaient ne s'ouvrir que pour lui: il faisait seul tout le spectacle, et les Grecs s'empressaient de le montrer aux étrangers, avides de le connaître. Ce jour fut le plus délicieux de sa vie, plus délicieux que celui de sa victoire. Vous le sentez: en effet pourriez-vous avoir de plus beaux momens que ceux où les étrangers désireraient de vous voir, et où vos peuples aimeraient à vous montrer? Mais il faut les talens de Thémistocle et les vertus d'Aristide. Je suis fâché de vous avoir si grossièrement crayonné ces deux grands hommes. Triomphe de Thémistocle aux jeux olympiques.

Xerxès ne forma plus de projets. Maître du plus grand empire, s'il fut insensible à la honte, il ne Fin de Xerxès.

le fut pas à l'ennui. Il le rencontrait au milieu de sa cour, sur son trône et dans les plaisirs qu'il cherchait inutilement. S'il avait su penser, s'il avait su s'occuper, croyez-vous qu'il eût jamais donné cet édit ridicule, dont je vous ai parlé? Méprisé, haï, il finit par être assassiné, et sa mort fut indifférente aux Grecs.

On ne sait pas quel a été le nombre des troupes qu'il a conduites contre les Grecs.

Je ne vous ai pas parlé du nombre de soldats qui le suivirent dans son expédition; parce que ce qu'Hérodote dit à ce sujet ne paraît pas vraisemblable, et que les autres historiens, tels que Diodore de Sicile, sont venus dans un temps où il ne paraît pas qu'ils pussent le savoir. Suivant Hérodote les combattans étaient au nombre de deux millions six cent quarante-un mille six cent dix, calcul qui paraît trop exact pour être vrai. Jamais le général d'une grande armée n'a su, à dix hommes près, le nombre de ses soldats.

D'ailleurs cet historien rapporte une inscription que les Amphictyons avaient mise sur le tombeau des Grecs tués aux Thermopyles, et dans laquelle ils disaient que les Spartiates avaient combattu contre trois millions d'hommes. Or cette inscription, qu'Hérodote lui-même dément, est une preuve que les Grecs cherchaient à exagérer la puissance qu'ils avaient vaincue.

Enfin, selon cet historien, le nombre de personnes qui suivaient cette armée, était égal au nombre des soldats; de sorte que le total était

cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt bouches. Il est difficile de croire que les Perses aient été assez habiles pour faire subsister toute cette multitude.

CHAPITRE III.

Jusqu'à la paix avec la Perse.

Les Perses ayant été chassés, il devait être permis aux Athéniens de relever les murs de leur ville. Cependant les Spartiates s'y opposèrent, sous prétexte que, si l'ennemi faisait une nouvelle irruption, Athènes, dont il s'emparerait, serait une forteresse d'où on ne pourrait pas le chasser. Dans le vrai, ils voulaient que cette ville ne fût pas à l'abri d'une invasion de leur part; parce qu'ils craignaient qu'elle ne prît sur terre la supériorité qu'elle avait déjà sur mer. Thémistocle eut besoin de toute sa prudence pour vaincre cet obstacle : il fallut dissimuler et user d'artifice; il fallut tromper les Lacédémoniens; ils ne le lui pardonnèrent pas.

Thémistocle fait relever les murs d'Athènes, malgré les oppositions des Spartiates.

La Grèce venait d'apprendre combien il était nécessaire pour elle d'entretenir de grandes flottes. Toutes les villes y contribuèrent, et ce furent les Spartiates qui levèrent l'imposition. Ils eurent d'abord le commandement sur mer, parce qu'on

La Grèce sent qu'elle a besoin d'entretenir ses flottes.

était dans l'usage de le leur donner sur terre : avantage qu'ils ne conservèrent pas, et qu'ils ne pouvaient pas conserver.

Dans cette circonstance, Athènes doit devenir la puissance dominante.

Tant que les Grecs n'avaient eu de querelles qu'entre eux, Lacédémone avait été la puissance dominante; parce que les principales guerres se passaient dans le continent. Mais, dès qu'on sentit la nécessité de défendre les côtes, et qu'on forma le projet d'attaquer les Perses jusque dans l'Asie, la supériorité accordée à cette république n'était plus qu'un vieux préjugé, sur lequel les Athéniens ne pouvaient manquer de faire ouvrir les yeux. La république de Sparte était trop pauvre, pour disputer à celle d'Athènes l'empire de la mer, qui, dans ces circonstances, devait donner celui de la terre. La Grèce change donc de face, et voici le temps où le gouvernement de Solon a tout l'avantage sur celui de Lycurgue.

Combien alors Sparte se trouvait faible par la nature de son gouvernement.

La puissance d'un état ne dépend pas uniquement de sa constitution : elle dépend encore des révolutions qui se font dans les états voisins. Plus il est petit, plus il est dans cette dépendance; parce qu'en conservant toutes ses forces, il se trouve faible, aussitôt qu'un autre cesse de l'être. Le gouvernement établi par Lycurgue ne pouvait donc durer, qu'autant qu'il ne s'éleverait contre Sparte aucun ennemi puissant. Par conséquent il dépendait de circonstances tout-à-fait étrangères aux mesures que ce législateur avait prises.

Aussi ce n'est pas à la constitution de cette république que la Grèce a dû son salut. Si Athènes n'eût eu qu'une monnaie de fer, elle n'aurait point eu de marine; et alors l'unique ressource des Spartiates, comme des Athéniens, eût été de s'ensevelir sous les ruines de leur ville. La flotte de Xerxès, maîtresse de la mer, eût fait des descentes de toutes parts; et répandant l'épouvante parmi les peuples, elle ne leur eût pas permis de se réunir contre l'ennemi commun.

La pauvreté, en mettant Sparte à l'abri des causes intérieures, qui en auraient ruiné le gouvernement, la laissait donc sans défense contre les causes extérieures, qui pouvaient lui être aussi funestes. Mais il n'était pas possible à Lycurgue de la garantir également contre les unes et les autres; et, dans la nécessité d'opter, il a préféré une constitution sans vices, et qui ne devait pas acquérir des forces, à une constitution vicieuse, qui en aurait acquis.

Sparte, dans l'impossibilité de s'accroître, n'avait donc, pour conserver sa supériorité, d'autre moyen que d'empêcher l'accroissement de toute autre république. C'est aussi tout ce qu'elle tentera. Ainsi nous trouverons dans les lois de Lycurgue une des causes de cet état de faiblesse, d'où la Grèce n'a jamais pu sortir, quoiqu'elle ait produit les plus grands hommes, et qu'elle ait eu les plus grands succès.

Pausanias veut livrer la Grèce au roi de Perse.

Les Grecs ayant équipé une flotte, pour achever de chasser les Perses de l'Europe et de l'Asie mineure, Pausanias fut nommé par les Spartiates pour la commander, et Aristide par les Athéniens. Cette flotte rendit la liberté aux villes de Chypre, et prit Bysance. Elle fit dans cette expédition un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels il se trouva plusieurs seigneurs persans, que Pausanias laissa évader, et qu'il chargea d'une lettre pour Xerxès. Il offrait à ce roi de lui livrer la Grèce, et lui demandait sa fille en mariage. Sa proposition fut acceptée. Xerxès confia cette négociation à Artabaze, gouverneur des côtes de l'Asie mineure, et fit passer à Pausanias de grandes sommes pour corrompre les chefs de la Grèce.

Par ses hauteurs il fait perdre le commandement aux Spartiates.

Ce traître, aussi malhabile qu'ambitieux, se décela lui-même. Comptant sur le succès d'un projet à peine formé, il se hâta de prendre les mœurs des Perses. Il imita leur magnificence : il se fit rendre des honneurs extraordinaires; il traita les Grecs comme s'il eût déjà été le maître de la Grèce. Ses hauteurs aliénèrent d'autant plus les esprits, qu'Aristide les gagnait par une conduite différente. Les alliés refusèrent donc d'obéir à Pausanias. Ils se mirent sous la protection des Athéniens, et Sparte perdit le commandement.

Cimon a le commandement de la flotte.

Cimon remplaça Pausanias. Il était fils du célèbre Miltiade, et élève d'Aristide. Cela vous prévient en sa faveur, et vous vous intéressez déjà

pour lui. En effet il va jouer un grand rôle; et vous verrez en lui la probité réunie aux talens.

Aristide est chargé des finances.

Il était naturel que tous les alliés contribuassent aux frais de la guerre ; et il était raisonnable qu'ils ne contribuassent chacun qu'à proportion de leurs richesses. Jusqu'alors cette répartition, qui s'était faite avec peu d'équité, avait causé beaucoup de mécontentemens : il importait donc de la confier à un homme tout à la fois juste et éclairé. Vous prévoyez qu'Aristide sera choisi : il le fut en effet, et les suffrages des alliés, comme ceux des Athéniens, se réunirent en sa faveur. Il eut l'administration des finances jusqu'à sa mort, et les peuples de la Grèce s'attachèrent de plus en plus à la république d'Athènes, qui parut juste et équitable, tant que ce citoyen vécut. Mais, après lui, elle se rendit odieuse, parce que le désordre qui s'introduisit dans les finances, occasiona des injustices et des vexations. Il mourut si pauvre, que l'état fut obligé de faire les frais de ses funérailles, et de pourvoir à la subsistance de sa famille.

La trahison de Pausanias est découverte.

Pausanias continuait sa trame, et tenait une conduite qui invitait à prendre des mesures contre lui, et qui le fit rappeler. Il parut pourtant se justifier : on n'eut pas au moins des preuves assez fortes de sa trahison; et il prit sur lui de retourner à Byzance, sans l'aveu de la république. Il est fort étrange que cet homme, qui voulait livrer les Grecs, n'imaginât pas d'en gagner la

confiance, et qu'il parût au contraire s'appliquer à se rendre suspect et odieux. Il fit naître enfin des soupçons si violens, que les éphores le citèrent pour la seconde fois; et à son arrrivée il fut mis en prison.

Cependant les preuves n'étaient pas suffisantes, et on l'avait même élargi, lorsqu'un de ses esclaves apporta aux éphores une lettre dont son maître l'avait chargé pour Artabaze. Cet esclave l'avait ouverte, parce que, ne voyant point revenir ceux qui en avaient porté avant lui, il soupçonna que ce message pouvait lui être funeste : il vit en effet qu'Artabaze et Pausanias, pour ne laisser aucune trace de leurs pratiques secrètes, faisaient mourir les courriers qu'ils s'envoyaient réciproquement.

Pausanias, convaincu, chercha un asile dans le temple de Minerve, d'où l'on ne pouvait le tirer de force, sans violer la sainteté du lieu. Mais on mura la porte, et on dit que sa mère même posa la première pierre.

Thémistocle, accusé d'avoir eu part à la trahison de Pausanias, se retire à la cour de Perse.

Thémistocle était alors à Argos. Il avait été banni par la faction de ses ennemis, au nombre desquels il ne faut pas mettre Aristide, qui n'a jamais été l'ennemi des citoyens utiles, et qui aussi n'eut point de part à ce bannissement. Il est certain que Pausanias, comptant sur le ressentiment de Thémistocle, s'était ouvert à lui, et l'avait sollicité d'entrer dans ses projets : on en trouva la preuve dans ses papiers. Cependant Thémistocle

avait toujours rejeté cette proposition. Il était trop ambitieux pour vouloir être l'instrument d'un autre, et trop prudent pour se compromettre dans une entreprise aussi mal concertée. Son seul tort était d'avoir gardé le secret de Pausanias : sans doute il ne crut pas devoir être le délateur d'un homme qui courait à sa perte.

Quoi qu'il en soit, les Lacédémoniens saisirent cette occasion pour se venger de Thémistocle, qui leur était odieux ; et les Athéniens le condamnèrent sans l'avoir entendu. Forcé à fuir, ne trouvant de sûreté nulle part, il se retira chez Admète, roi des Molosses, qu'il avait offensé quelque temps auparavant. Ce prince néanmoins, touché du sort de ce grand homme, le reçut avec générosité, et le refusa aux députés d'Athènes et de Sparte. Mais, parce que ces républiques menaçaient Admète de leurs armes, s'il ne le livrait pas, Thémistocle, dans la nécessité de chercher un autre asile, osa se retirer en Perse, où sa tête avait été mise à prix : ne pouvant échapper aux Athéniens, qui étaient implacables, qu'en se livrant à un ennemi qui pouvait être généreux. Ce coup de désespoir lui réussit. Il jouit à la cour de Perse de la plus grande considération, et le roi le combla de biens.

C'est à peu près vers ce temps que Xerxès fut assassiné par deux de ses favoris, Artabane, capitaine de ses gardes, et Mithridate, un de ses eunuques et son grand chambellan. Après avoir Révolution en Perse.

commis ce crime, ces deux scélérats vont chez Artaxerxe, troisième fils de Xerxès. Ils lui disent que Darius, son frère aîné, impatient de régner, vient d'ôter la vie à son père. Ils l'excitent à la vengeance, et Artaxerxe égorge Darius.

Hystaspe était le second fils de Xerxès, et la couronne lui appartenait : mais il se trouvait alors dans la Bactriane, dont il était gouverneur. D'ailleurs Artabane aima mieux la donner à Artaxerxe : ce prince étant plus jeune, il jugea qu'il serait plus facile de la lui enlever. Il se trompa. Ses desseins furent découverts, et il périt par la main même de celui qu'il avait couronné. Artaxerxe Longue-main, c'est ainsi qu'on le nomme, défit l'armée des fils d'Artabane, celle de son frère, et soumit tout l'empire. On ne peut pas assurer si cette révolution est antérieure ou postérieure à la retraite de Thémistocle.

Victoire de Cimon.

Athènes, qui avait perdu ce grand homme, avait réparé cette perte. Cimon, qui commandait ses armées, après avoir chassé les Perses de plusieurs villes de la Thrace, et d'une grande partie de l'Asie mineure, défit leur flotte près de l'embouchure du fleuve Eurymédon; et, ayant aussitôt fait une descente, il triompha le même jour de leur armée de terre. Après cette double victoire, il alla au-devant de quatre-vingts vaisseaux phéniciens, qu'il prit ou coula à fond. Thémistocle mourut dans ces circonstances, lorsque le roi de Perse

470 ans avant J. C.

songeait à l'opposer à Cimon. On a dit qu'il s'empoisonna, ne voulant ni servir contre sa patrie, ni manquer à un prince qui avait tant de droits à sa reconnaissance.

L'année qui suivit les grands succès de Cimon, la Laconie essuya un tremblement de terre qui fit périr vingt mille hommes; et les Ilotes, saisissant cette occasion, se soulevèrent contre Sparte, qui demanda des secours aux Athéniens.

Révolte des Ilotes.

469 ans avant J. C.

Ephialte voulait qu'on laissât succomber cette république, représentant qu'elle était et serait toujours, par sa constitution, l'ennemie d'Athènes. Cimon, admirateur des vertus des Spartiates, fut d'un avis contraire, et l'emporta. Chargé de cette expédition, il marcha, et soumit les révoltés. Cependant une partie des Ilotes s'étant retirée et fortifiée dans Ithome, les Spartiates le rappelèrent une seconde fois, et s'en repentirent aussitôt. Ayant, quoique sans fondement, soupçonné les Athéniens d'être d'intelligence avec ces esclaves, ils renvoyèrent Cimon sous divers prétextes.

S'il y eut jamais une guerre juste, c'est certainement celle qu'entreprirent les Ilotes; et les Athéniens pouvaient refuser leurs secours aux Spartiates, sans qu'on pût leur en faire aucun reproche. Mais on était dans l'usage de dire que Sparte et Athènes étaient les deux yeux ou les deux bras de la Grèce. D'où l'on concluait que, permettre la ruine de l'une de ces deux répu-

bliques, ce serait se crêver un œil, ou se couper un bras.

Caractère de Cimon.

Cimon jouissait d'une considération qu'il devait à ses vertus autant qu'à ses succès. La fortune joignit à ces avantages l'éclat des richesses, et ce fut pour lui un titre de plus à l'estime publique : car ses biens, ainsi que ses talens, étaient à sa patrie. Né avec une âme généreuse, il se fit toujours un devoir d'embellir Athènes, et de donner des secours aux citoyens qui étaient dans le besoin. Cependant il se formait un parti contre lui, et Périclès en était le chef.

Caractère de Périclès.

Éloquent, adroit et faux, si Périclès avait des talens pour gouverner la république, il en avait encore plus pour séduire le peuple. Déterminé à sacrifier tout à son ambition, son zèle pour le bien public ne fut qu'un masque qu'il leva dès qu'il ne sentit plus le besoin de se déguiser. N'étant pas assez riche pour égaler la magnificence de Cimon, il s'avisa d'être prodigue des deniers de l'état; et il fit accorder des rétributions au peuple, pour assister aux spectacles et aux jugemens. Bientôt les Athéniens ne s'occupèrent que de jugemens et de jeux; laissant toute l'autorité entre les mains de Périclès, qui devint d'autant plus puissant, qu'il avilit la magistrature, et enleva à l'aréopage la connaissance des principales affaires.

Exil de Cimon.

Cimon ne cessa de crier contre ces abus, et il fut banni. On prit pour prétexte qu'il favorisait les

Lacédémoniens. A peine fut-il éloigné, qu'Athènes rompit avec Sparte, et s'allia avec les Argiens et les Thessaliens, ennemis déclarés de cette république. Bientôt presque toutes les villes de la Grèce furent en armes.

Les Athéniens déclarent la guerre aux Spartiates.

Cimon se rendit à l'armée, quoique le temps de son exil ne fût pas expiré, et on le força à se retirer. Alors cent de ses compagnons, qu'on accusait comme lui d'être favorables à l'ennemi, formèrent un corps séparé, et se précipitèrent sur les Lacédémoniens. Accablés par le nombre, ils périrent tous. Les Athéniens furent sans doute honteux de les avoir soupçonnés; et, un moment après, ils le furent encore de la perte de la bataille.

Ils sont défaits.

L'année même de l'exil de Cimon, Inarus, prince des Libyens, souleva l'Égypte contre Artaxerxe; et les Athéniens envoyèrent au secours des révoltés une flotte qu'ils avaient alors à l'île de Chypre. Les Perses, défaits sur terre et sur mer, se retirèrent dans Memphis; et les vainqueurs, qui les poursuivirent, se rendirent maîtres d'une partie de la ville. Mais une nouvelle armée, qu'envoya Artaxerxe, défit Inarus : les Athéniens se retirèrent après avoir fait de grandes pertes, et l'Égypte fut soumise.

460.

Les Athéniens donnent des secours à l'Égypte, qui se révolte.

Cette guerre durait encore lorsque Cimon fut rappelé après cinq ans d'exil. Les revers qu'on éprouvait en Égypte et la crainte d'une irruption

Rappel de Cimon.

de la part des Spartiates, firent sentir combien ce citoyen était nécessaire, et Périclès dressa lui-même le décret de son rappel. Il prévit sans doute que Cimon s'éloignerait bientôt, parce que c'était de tous les généraux le plus capable de commander les flottes de la république.

450. En effet, dès que Cimon eut conclu une trève de cinq ans avec Sparte, il mit à la voile avec deux cents vaisseaux. Les Perses en avaient alors trois cents dans les mers de Chypre. Il les attaqua : il leur en enleva cent; il en coula plusieurs à fond. Il fit ensuite une descente sur les côtes de la Cilicie, où il défit Mégabyse, qui était à la tête de trois cent mille hommes. Enfin, il vint mettre le siége devant Citium, la plus forte place de l'île de Chypre.

Nouveaux succès de Cimon.

Paix avec les Perses. Cimon en dicte les conditions, et meurt.

Il était au moment de se rendre maître de toute cette île, lorsqu'Artaxerxe jugea que la paix pouvait seule arrêter les progrès des Athéniens. Il ordonna donc à ses généraux de la faire à quelque

449. prix que ce fût, et Cimon en dicta les conditions. Les principaux articles du traité furent que toutes les villes grecques de l'Asie seraient libres; que les armées des Perses ne pourraient approcher des côtes, et que leurs vaisseaux de guerre n'entreraient point dans les mers, depuis le Pont-Euxin jusqu'aux côtes de la Pamphylie.

On travaillait encore à la conclusion du traité, lorsque Cimon mourut. On cacha sa mort comme

il l'avait ordonné, et son nom reconduisit la flotte dans le port d'Athènes.

CHAPITRE IV.

Considérations sur les Perses et sur les Grecs.

Causes de la puissance des Grecs.

Depuis le brûlement de Sardes par les Athéniens jusqu'à la paix de Cimon, il s'est écoulé plus de cinquante ans. Dans cet intervalle les Grecs, parce qu'ils sont unis, forment une puissance formidable; et les avantages qu'ils remportent paraissent à peine vraisemblables. C'est, Monseigneur, qu'un empire est puissant par la manière dont il est gouverné, plutôt que par le nombre des provinces. En Grèce, les peuples étaient libres: chaque ville, à l'abri des vexations, jouissait de ses biens comme de sa liberté. Le mérite seul élevait aux emplois, et le talent de commander était le seul titre au commandement. Voilà pourquoi Athènes, qui proscrit les grands hommes, en retrouve toujours. Elle les craint: mais elle les considère, et son estime les reproduit.

Causes de la faiblesse des Perses.

Dans un empire formé, comme la Perse, d'un débris de provinces, les peuples asservis par la terreur se font une habitude de la servitude. Accoutumés aux vexations, ils les souffrent comme des fléaux nécessaires. Ils ne sont pas citoyens:

il n'y a point de patrie pour eux; ou du moins ils n'ont point d'intérêt commun avec des maîtres qui ne connaissent eux-mêmes que leur seul intérêt. Sans âme, sans émulation, ce sont des membres morts d'un corps vaste et mal organisé. Il ne faut donc pas s'étonner si leurs armées sont sans généraux, sans courage et sans force.

Le grand roi, c'est ainsi qu'on nommait le roi de Perse, n'était grand que par le faste qui l'enveloppait; et la grandeur des courtisans qui se prosternaient devant lui, dépendait uniquement de leur adresse à tirer à eux quelques lambeaux de ce faste, et à s'en couvrir. Un Aristide parmi eux eût été sans considération.

Ils ne sentaient pas le besoin d'acquérir des talens et des vertus, et ils n'en acquéraient pas : il leur suffisait de plaire pour s'élever, et il était facile de plaire à un prince d'ordinaire sans discernement. Le monarque stupide les croyait propres à tout, parce qu'ils avaient l'honneur d'approcher de sa personne. Il ne savait pas que si l'art d'amuser peut s'apprendre à la cour, où l'étiquette semble avoir fait un art de l'ennui, les talens utiles ne se cultivent que loin du trône. Il donnait sa confiance, il la retirait, il ne savait à qui la laisser. On abusait continuellement de sa faiblesse : l'intrigue disposait de toutes les places; le généralat même n'était pas toujours une marque de faveur : souvent c'était seulement un moyen

pour éloigner un courtisan aimable, redoutable à ses rivaux, et qui, à la tête des armées, n'était rien moins que redoutable.

La paix avec la Perse devait affaiblir les Grecs.

Il suffit donc de comparer les Perses et les Grecs, pour juger de quel côté devait être l'avantage. Cependant la puissance de la Grèce portait sur des fondemens peu solides. Ouvrage de ces généraux supérieurs qui s'étaient succédés sans interruption, elle dépendait encore de l'union de tous les peuples. Cependant la paix avec la Perse devait diviser ces républiques rivales, dès qu'un ennemi commun ne les forçait plus à être unies. Les Athéniens, en dissipant la crainte qu'on avait du grand roi, auront donc travaillé contre eux-mêmes. On ne sentira plus la nécessité d'être leur allié. Ils s'affaibliront par conséquent, et toute la Grèce s'affaiblira avec eux.

Athènes, en affaiblissant ses alliés, s'affaiblit elle-même.

Nous avons vu que, pour asservir les provinces, on a imaginé de les ruiner. Il y a une autre politique qui n'est pas si barbare : elle consiste à amollir les peuples pour leur ôter jusqu'au désir de se soulever. Quoique cette politique, pratiquée dans tous les temps, ait été louée par les historiens, elle n'en est pas moins condamnable : après avoir été funeste aux peuples, elle finit par l'être aux princes. Il n'y a qu'une manière d'être obéi, Monseigneur, c'est d'être juste ; et un souverain équitable ne craint jamais que ses sujets soient trop puissans.

Dans les commencemens, les alliés d'Athènes fournissaient leur contingent en argent, en hommes et en vaisseaux. Dans la suite, lorsqu'ils ne craignirent plus les irruptions des Perses, il se dégoûtèrent des fatigues; et, laissant aux Athéniens le soin de la guerre, ils n'y voulurent contribuer qu'avec de l'argent. Cimon ne s'y opposa point: il les entretint au contraire dans le goût du repos, jugeant qu'en cessant de manier les armes, ils seraient moins les alliés que les sujets d'une république toute guerrière. Par cette conduite, la puissance des Athéniens dans la Grèce ne fut que l'effet de l'impuissance des autres peuples; et sans être plus puissans en eux-mêmes, ils ne le furent que par comparaison avec le reste de la Grèce, qui s'affaiblissait.

Causes des divisions de la Grèce.

Cependant leur supériorité ne pouvait être que passagère. D'un côté, il était naturel qu'Athènes, ivre de ses succès, abusât de l'ascendant qu'elle avait pris; de l'autre, il était naturel également que les alliés, qui se croyaient libres, ne s'accoutumassent pas à être traités comme des sujets. Pour secouer le joug, ils n'avaient qu'à se jeter dans le parti de Lacédémone. C'est aussi ce qui arrivera. Ces deux républiques ne seront désormais occupées qu'à s'affaiblir réciproquement, et leurs querelles prépareront l'asservissement de la Grèce.

Un peuple souverain est toujours tyran.

Vous remarquerez, Monseigneur, en étudiant

l'histoire, qu'un peuple souverain est toujours le tyran des peuples qui sont sous sa domination. C'est qu'il a les défauts des mauvais princes : léger, inconstant, capricieux, il se nourrit de projets; il ne prévoit rien, il tente une entreprise sans l'avoir préparée, il s'aveugle par ses succès, il ne s'instruit point par ses fautes, il s'irrite contre les obstacles, il s'offense des remontrances; il n'écoute que les flatteurs, il veut absolument tout ce qu'il veut.

Si un pareil peuple se porte jamais aux choses frivoles, il s'y portera uniquement. Il oubliera ses vrais intérêts, il ne ménagera aucun de ses alliés, il les vexera, il sacrifiera tout à ses fantaisies. En un mot, corrompu par des flatteurs, bien plus habiles que ceux qui assiégent les monarques, il ira d'égarement en égarement, et d'excès en excès. Voilà ce que deviendront les Athéniens.

Les Spartiates ne gouverneront pas avec moins de tyrannie. Ces soldats mépriseront les autres peuples de la Grèce, qu'ils regardent comme de vils artisans. Jaloux d'Athènes, ils ne pardonneront pas aux alliés d'avoir été sous la protection de cette république. Ils ne leur tendront les bras que pour se venger sur eux de la supériorité qu'elle a eue; et ils croiront pouvoir tout se permettre avec des peuples qui auront besoin de leur appui. Ainsi, placés entre ces deux républiques,

les alliés, exposés aux vexations de l'une et de l'autre, ne sauront à laquelle s'attacher; et les ligues, dissipées aussitôt que formées, changeront continuellement la face de la Grèce.

Les peuples de la Grèce doivent se détruire par leurs dissensions.

Les alliés ne pouvaient pas être citoyens de Sparte : la différence des mœurs et du gouvernement ne le permettait pas. Mais ils auraient pu l'être d'Athènes; et, si cette république leur en eût accordé le titre et les droits, c'est alors qu'elle eût été puissante : la Grèce, qui n'eût fait qu'un peuple, eût continué d'être formidable aux puissances étrangères.

Cette politique était trop contraire à l'esprit des Athéniens. Ils voulaient être libres, ils voulaient donner la liberté ou l'ôter. Mais ils avaient eu de grands succès, et ils auraient craint d'en partager la gloire. Les peuples de la Grèce étaient donc condamnés à être désormais toujours faibles, comme ils étaient condamnés à se détruire par leurs dissensions.

Il a été un temps où ils avaient tous une même façon de penser, bornant chacun leur ambition à être libres, et mettant leur gloire à se donner mutuellement la liberté. Tout est changé. La jalousie qui les arme, ne leur permet plus d'avoir d'intérêt commun. Cette jalousie, dont la guerre avec la Perse a suspendu les effets, va enfin éclater; et ces peuples, impatiens de se nuire, n'écouteront que des conseils pernicieux. Les républi-

ques ne seront occupées que des moyens de se donner la loi les unes aux autres : le citoyen voudra commander à sa patrie, qui ne veut point de maître ; et l'ambition régnera plus que jamais. Une chose cependant caractérise les Grecs, c'est qu'un ambitieux ne pourra réussir, qu'autant qu'il aura des talens. Le mérite les subjugue plutôt que la force, et ils sont prêts à secouer le joug, si celui qui commande n'obtient pas leur estime.

CHAPITRE V.

Jusqu'à la mort de Périclès.

Depuis vingt ans, ou environ, Périclès avait la plus grande influence dans les affaires, lorsque la mort de Cimon le laissa en quelque sorte maître du gouvernement. Tout dans ce concurrent était un obstacle à son ambition, le nom, les richesses, le crédit, les grands succès, la probité et les lumières. Il trouvait en lui un homme éclairé qui pouvait pénétrer ses desseins, un homme de talent qui pouvait les déconcerter ; et il était forcé à garder au moins des ménagemens. La mort de Cimon lui permit d'aller à ses fins plus ouvertement et plus rapidement. La mort de Cimon livra Athènes à l'ambition de Périclès.

On opposa Thucydide à Périclès. Thucydide était beau-frère de Cimon. Il avait une grande On oppose Thucydide à Périclès.

réputation de prudence et de probité : il était versé dans les lois, et il paraissait propre à manier les esprits, et à prendre de l'autorité dans les assemblées. Il soutint les intérêts de la noblesse, qui l'avait élevé; mais Périclès s'appliqua de plus en plus à plaire au peuple, se montrant complaisant, et donnant souvent des fêtes.

Périclès flatte les Athéniens en exagérant à leurs yeux la puissance de la république.

En flattant les Athéniens, on était sûr de les conduire; et, de toutes les flatteries, celle qui exagérait à leurs yeux la puissance de la république, était celle qui les séduisait davantage. Périclès songea donc à faire montre de leur puissance.

Dans cette vue, il fit un décret, par lequel on avertit tous les Grecs de l'Europe et de l'Asie, d'envoyer à Athènes leurs députés pour y délibérer sur les intérêts généraux de la Grèce; et aussitôt on nomma des ambassadeurs qui allèrent signifier ce décret à toutes les villes.

Par cette seule démarche, les Athéniens se regardaient comme les maîtres; et ils croyaient déjà voir arriver les députés, pour prendre et reporter leurs ordres. Il est vrai que si les villes en avaient envoyé, elles auraient reconnu la supériorité qu'Athènes s'arrogeait. Mais elles ne firent aucune attention à l'invitation qui leur était faite.

Il me semble que Périclès n'aurait dû faire une pareille tentative qu'après en avoir assuré le

succès. Il s'était compromis ; et ce fut sans doute pour faire oublier cette fausse démarche, qu'il se hâta de montrer dans toutes les mers les flottes de la république. En effet, il revint après toutes ses courses, comme s'il eût triomphé des Barbares et des Grecs auxquels il s'était fait voir.

Les Athéniens font des projets peu raisonnables.

Les Athéniens, qui crurent avoir pris possession de l'empire de la mer, eurent la plus haute idée de leur puissance. Ils ne formèrent plus que des projets de conquêtes ; et, sans sortir de la place publique, ils subjuguaient l'Égypte, la Sicile, la grande Grèce, et toutes les provinces qui paraissaient à leur bienséance.

Périclès, il est vrai, n'approuvait pas ces projets : il n'avait garde de s'engager dans des entreprises où il aurait échoué. S'il donnait aux Athéniens une grande confiance en leurs forces, c'est uniquement parce qu'il les voulait flatter. Il savait bien qu'ils ne prendraient point de résolutions sans lui ; et il leur permettait, comme un amusement, des conquêtes en idée, dont il recueillait toute la gloire, parce qu'il paraissait à leurs yeux capable de les faire. Il ne lui fallait que de l'ostentation pour être l'homme de la république, comme Cimon l'avait été avec des victoires.

Guerre, suivie d'une trève pour 30 ans.

Cependant les habitans de l'île d'Eubée et de Mégare se soulèvent, et se donnent aux Spartiates, qui font une invasion dans l'Attique. Mais cette guerre est presque aussitôt terminée par une



trève conclue pour trente ans entre Athènes et Lacédémone.

Périclès dissipe les finances.

Pendant la paix, Périclès embellit la ville, donna des spectacles et entretint une flotte. Ainsi les Athéniens s'occupèrent de leur puissance parmi les fêtes et les jeux. Jamais Athènes n'avait paru si florissante, et c'était l'ouvrage de Périclès. Tout célébrait ce citoyen : les artistes, les poëtes, les orateurs, les édifices mêmes.

On crie inutilement contre cet abus.

Cependant les finances étaient dissipées. Thucydice et ceux de sa faction ne se lassaient point de le représenter. Périclès fit cesser ces murmures. Trouvez-vous, demanda-t-il en pleine assemblée, que j'aie trop dissipé? Beaucoup trop, répondit le peuple tout d'une voix. Eh bien! repartit Périclès, ce sera donc à mes dépens; mais aussi je ne mettrai que mon nom à la dédicace des ouvrages. Aussitôt on s'écria qu'il pouvait prendre au trésor tout ce qu'il jugerait nécessaire; on l'invita même à ne rien épargner.

Ne trouvant donc plus d'obstacle, il se saisit du trésor commun de la Grèce; et il dissipa tous les ans en spectacles et en édifices plus de six cents talens, tandis que Cimon n'en avait employé que soixante pour faire la guerre aux Barbares.

Pour dominer sur les Athéniens, Périclès les affaiblit.

Devenu supérieur à toutes les factions, il fit bannir Thucydide. Alors il ménagea moins le peuple, et fut roi, au titre près. Il envoyait des colonies en différens endroits, sous prétexte que

l'Attique ne pouvaît suffire à tous ses habitans, et que d'ailleurs les colonies qu'il établissait chez les alliés, étaient propres à les retenir dans le devoir. Il avait encore une raison qu'il ne disait pas : c'est qu'il voulait éloigner les citoyens qui pouvaient lui être contraires C'est ainsi que, pour dominer sur sa patrie, il l'affaiblissait par toutes sortes de moyens, et qu'il en avançait la ruine.

Ses réponses aux plaintes des alliés.

Cependant les alliés se plaignaient que les contributions, destinées à la défense commune, fussent employées à donner des spectacles aux Athéniens, et à décorer leur ville. A quoi Périclès répondait que la république n'avait point de compte à leur rendre; que, s'étant engagée à les défendre, il lui suffisait d'avoir satisfait à cet engagement; qu'eux-mêmes ils s'acquittaient d'une dette, en payant les taxes auxquelles ils avaient été imposés; qu'ayant payé, les sommes qui avaient été délivrées n'étaient plus à eux; qu'elles appartenaient à la république, qui, après en avoir employé une partie à la défense commune, pouvait faire du reste l'usage qu'elle jugeait convenable, et qu'enfin les deniers publics n'étaient pas destinés uniquement à soudoyer des soldats, mais encore à faire subsister une infinité de citoyens, qui n'avaient pour vivre que leur travail et leur industrie.

Les excuses de Périclès étaient mauvaises, et vraisemblablement il ne l'ignorait pas.

Il suffisait de répondre à Périclès, que, quoique les frais de la guerre ne fussent pas augmentés, il avait porté jusqu'à treize cents talens les taxes

qu'Aristide avait fixées à quatre cent soixante. D'ailleurs, en contribuant, ce n'est pas une dette que les alliés payaient : c'est un dépôt qu'ils remettaient entre les mains des Athéniens, et ils avaient toujours droit de s'en faire rendre compte.

Périclès, qui savait sans doute que ses raisonnemens étaient mauvais, savait aussi qu'ils seraient goûtés du peuple d'Athènes. Il s'inquiétait peu des alliés, qui, ayant presque perdu l'usage des armes, lui offraient, s'ils se soulevaient, des conquêtes faciles, et par conséquent une occasion de persuader aux Athéniens qu'ils avaient encore toute la supériorité.

Il est vrai que la république, puissante uniquement par les subsides qu'elle tirait de ses alliés, tombait tout à coup, si, en les tyrannisant, elle les forçait à secouer le joug. Mais cette révolution pouvait n'arriver qu'après Périclès. On peut juger à sa conduite qu'il ne s'en faisait pas un objet d'inquiétude, et qu'il lui suffisait que les temps florissans d'Athènes durassent autant que lui.

441. Fausse politique des Athéniens, lors de la guerre entre Corcyre et Corinthe.

Après six ans de paix, Périclès arma pour les Milésiens contre les habitans de Samos. Ceux-ci furent domptés, et passèrent sous la domination d'Athènes. Une autre guerre s'étant élevée entre les Corcyréens et les Corinthiens, ces deux peuples, les plus puissans sur mer après les Athéniens, recherchèrent chacun l'alliance de la république.

Athènes, qui crut avoir trouvé l'occasion de les affaiblir l'un par l'autre, prit les armes, et se proposa de faire durer leur querelle. Cependant il n'était pas vraisemblable que toute la Grèce pût voir indifféremment la ruine de Corcyre ou de Corinthe. La guerre pouvait donc devenir générale, et c'est ce qu'il fallait empêcher.

Les Athéniens rompaient la trève, s'ils armaient contre les Corinthiens, parce que Corinthe avait été comprise dans le traité conclu entre Athènes et Lacédémone. Ils ne la rompaient pas, s'ils armaient contre les Corcyréens, qui, lors du traité, n'avaient pris aucun parti. Or il leur importait de ne la pas rompre, s'ils voulaient ne pas attirer sur eux toutes les forces du Péloponèse.

Ils avaient été puissans pendant la guerre contre les Perses, parce qu'alors l'empire de la mer donnait celui de la terre. Ce n'était plus la même chose depuis que la Perse cessait de former des entreprises sur la Grèce; et Athènes, dont Sparte devenait alors l'ennemie déclarée, devait penser à se fortifier dans le contiment, où elle était faible au point que l'Attique n'était point à l'abri d'une invasion.

En s'alliant des Corinthiens, qui avaient eux-mêmes beaucoup d'alliés dans le Péloponèse, elle acquérait des forces contre les Lacédémoniens, et d'ailleurs elle leur ôtait tout prétexte d'armer contre elle. C'est aussi la résolution qu'elle prit

dans la première assemblée où la chose fut mise en délibération. Mais, dans la seconde, elle s'allia des Corcyréens, jugeant leur île favorable aux projets qu'elle formait sur la Sicile et sur l'Italie. Il paraît encore qu'en cette occasion, elle suivit les impressions que Périclès lui donnait.

435 ans avant J. C.

Cependant elle ne fit d'abord qu'une ligue défensive. Elle aurait voulu ne pas déclarer la guerre aux Corinthiens; et elle fut forcée à la déclarer, lorsque ceux-ci, vaincus dans un combat naval, eurent soulevé Potidée, une de leurs colonies dans la Macédoine, et alors tributaire d'Athènes. Cette diversion ne permit plus de garder aucune mesure. On arma ouvertement de part et d'autre. Il y eut une action près de Potidée, où Socrate et Alcibiade se distinguèrent; et les Athéniens, qui eurent l'avantage, assiégèrent cette ville.

Sparte fait une ligue contre Athènes.

Alors les Corinthiens et leurs alliés députèrent à Lacédémone, et se plaignirent des Athéniens, comme infracteurs de la paix. D'autres peuples portèrent encore des plaintes contre eux; et les Spartiates, qui saisirent cette occasion d'humilier Athènes, formèrent une ligue d'autant plus puissante, qu'ils parurent armer pour la liberté de la Grèce.

Périclès se résout à la guerre, pour ne pas rendre compte des finances.

Périclès aurait voulu ne pas s'engager dans une guerre avec Sparte. Mais il y était entraîné par les affaires qu'on lui suscitait. Ses ennemis avaient appelé en jugement les personnes qui lui étaient

les plus chères, Phidias, Aspasie, Anaxagore. Ces dénonciations ayant été bien reçues du peuple, ils l'avaient accusé lui-même de rapines et de concussion, et on venait de porter un décret pour lui faire rendre ses comptes.

Il songeait à les rendre, lorsque Alcibiade dit qu'il ferait mieux de songer à ne les rendre pas; et cette plaisanterie fut un conseil qu'il suivit. Il cessa donc de s'opposer à une guerre qui pouvait distraire les Athéniens, et qui, le rendant nécessaire plus que jamais, devait faire oublier le passé.

Les forces de Sparte étaient sur terre, et celles d'Athènes sur mer.

On se prépara de part et d'autre, et tout fut en mouvement. Le plus grand nombre des villes penchaient pour les Lacédémoniens, qu'elles regardaient comme les défenseurs de la liberté: les Athéniens s'étaient rendus odieux, et on craignait jusqu'à leur alliance, qui dégénérait de leur part en tyrannie.

Dans cette disposition des esprits, les peuples du continent se déclarèrent la plupart pour Sparte, qui les pouvait protéger; ceux des îles, et les Grecs de l'Asie mineure, restèrent attachés aux Athéniens, moins par inclination que par impuissance. Les flottes, qui ne cessaient de les menacer, ne leur permettaient pas de secouer le joug. Ainsi les forces de Lacédémone étaient sur terre, et celles d'Athènes sur mer: par où on peut juger que ces deux républiques se feront réciproque-

ment beaucoup de mal, avant d'en pouvoir venir à une action décisive.

431. Les Athéniens ne font que des diversions.

Les troupes des Lacédémoniens et celles de leurs alliés s'étaient rendus à l'isthme de Corinthe : elles formaient une armée de soixante mille hommes, et elles menaçaient l'Attique, qui leur était ouverte. Archidame, roi de Sparte, qui les commandait, s'arrêta, et envoya un héraut aux Athéniens, dans l'espérance de trouver quelque moyen de conciliation. Mais on refusa d'entendre ce héraut. On ne lui permit pas même d'entrer dans la ville; et on lui fit dire qu'on ne traiterait avec Sparte, que lorsqu'elle aurait mis bas les armes. C'est Périclès qui dicta cette réponse au peuple.

A cette démarche, on jugeait ne devoir rien craindre pour les Athéniens, et on croirait déjà les voir marcher à l'ennemi. Cependant ils se sont renfermés dans la ville, avec tous leurs effets. On ravage leurs terres : on enlève leurs moissons : on brûle leurs maisons, on les brave jusque dans les murs d'Athènes, et ils ne sortent point.

Il suffisait sans doute à Périclès qu'Athènes ne pérît pas. Sa politique était de traîner la guerre en longueur pour consumer les forces de l'ennemi : il se flattait, avec fondement, que la flotte ferait une puissante diversion, et que le ravage qu'elle porterait sur les côtes du Péloponèse forcerait les peuples ligués à se séparer, et à courir chacun à la défense de leur propre pays.

En effet c'est ce qui arriva. Cependant, forcer les ennemis à se retirer, sans leur ôter la possibilité de revenir, ce n'était pas les vaincre. Une pareille guerre était ruineuse pour Athènes, comme pour eux ; et il est évident que dès que cette république ne pouvait se défendre que par des diversions, elle ne pouvait que retarder sa perte. Périclès seul trouvait son avantage dans une guerre défensive, parce qu'elle lui laissait la liberté de s'engager plus ou moins, suivant les circonstances.

Il eut bien de la peine à empêcher les Athéniens de sortir ; ils voulaient qu'on les menât à l'ennemi. Ce peuple, qui, fier de ses succès, croyait ne devoir armer que pour de grandes entreprises, ne pouvait voir de dedans ses murs le dévastement de ses terres. Il fallait d'ailleurs des actions d'éclat ; et c'est par-là qu'il devait ouvrir la campagne, s'il voulait imposer à la Grèce, et rompre les mesures de Sparte. Ainsi cette guerre était tout à la fois contraire au caractère et aux intérêts des Athéniens.

Leur armée de terre pouvait être de trente mille hommes. Cimon l'eût vraisemblablement trouvée assez forte pour tenir la campagne. Il eût déconcerté la lenteur des Spartiates, qui perdaient beaucoup de temps à délibérer. Les alliés se plaignaient déjà de cette lenteur ; et il ne fallait peut-être qu'une démarche subite et hardie pour les dégoûter de l'alliance de Lacédémone. On pouvait

au moins semer la division parmi eux, et dès lors la ligue n'était plus aussi formidable qu'elle le paraissait.

La seconde campagne se passa comme la première. Athènes parut sur terre sans défense contre Sparte, comme Sparte fut sur mer sans défense contre Athènes. L'Attique fut donc encore dévastée, et les flottes firent une nouvelle diversion sur les côtes du Péloponèse.

Les Athéniens ôtent l'administration à Périclès.

La campagne finit : mais une contagion, telle qu'on n'en avait point vu encore, désolait la ville et la flotte. Le courage des Athéniens succomba sous ce nouveau fléau : ils commencèrent à murmurer contre Périclès ; ils députèrent à Lacédémone pour obtenir la paix, à quelque prix que ce fût ; et ils ne l'obtinrent pas.

Se voyant alors sans ressource, ils s'abandonnent au désespoir. La vue seule de Périclès les révolte : ils le regardent comme l'auteur des maux qu'ils souffrent ; ils lui ôtent toute administration ; ils le condamnent à une amende.

Les Athéniens font mourir des ambassadeurs, que les Spartiates envoyaient au roi de Perse.

Cependant les Spartiates songeaient à s'allier d'Artaxerxe. S'ils en obtenaient des vaisseaux, ils défendaient leurs côtes. Capables alors de balancer sur mer la puissance d'Athènes, ils agissaient sur terre avec plus de vigueur. Il est vrai que cette démarche était d'un augure funeste pour tous les Grecs. Dès qu'ils invitaient les Barbares à prendre part à leurs querelles, ils préparaient leur ruine :

et néanmoins ce sont les Spartiates qui, les premiers, ouvraient la Grèce aux Barbares.

Les ambassadeurs, partis de Lacédémone sur la fin de la seconde campagne, prirent leur route par la Thrace, dans l'espérance de détacher de l'alliance d'Athènes Sitalcès, roi des Odrysiens. Cette première négociation ne leur réussit pas. Ils furent livrés aux Athéniens, qui, les traitant comme perturbateurs du repos public, les firent mourir. C'est ainsi que les Spartiates en usaient eux-mêmes en pareille occasion. Cette conduite prouve que les Grecs étaient encore barbares à certains égards.

Les Athéniens rendent l'autorité a Périclès, qui meurt.

Pour avoir enlevé l'autorité à Périclès, les Athéniens n'en furent pas mieux gouvernés. Les factions, qu'il était seul capable de réprimer, occasionèrent de nouveaux désordres, dont il ne paraissait pas l'auteur. D'ailleurs on l'avait puni, et par conséquent le ressentiment n'était plus le même. On l'invita donc à reprendre les rênes du gouvernement, et il les reprit : mais il mourut de 429
la peste quelques mois après.

CHAPITRE VI.

Jusqu'à la fin de la guerre du Péloponèse.

L'administration de Périclès est l'époque de la décadence d'Athènes.

Périclès, lorsqu'il mourut, avait depuis quarante ans une grande influence dans le gouvernement; et depuis quinze, il était en quelque sorte le maître de la république. Jamais Athènes ne parut plus florissante : c'était le séjour des arts, des sciences et des talens en tous genres. Les fêtes et les spectacles se renouvelaient continuellement : on ne se lassait point d'admirer les statues, les édifices et les monumens prodigués de toutes parts; en un mot, tout annonçait l'opulence et le goût.

Plus on admirait cette magnificence, plus on louait Périclès, à qui Athènes paraissait la devoir; et, parce que les Athéniens savaient mieux louer que les autres peuples, le nom de ce citoyen a passé à la postérité avec les éloges qu'ils lui ont donnés, et les historiens, qui ont répété ces éloges, n'ont pas examiné s'il les méritait.

Vous vous convaincrez bientôt, Monseigneur, que l'administration de Périclès est l'époque de la décadence d'Athènes; et, plus vous étudierez l'histoire, plus vous aurez occasion de remarquer que les excès où le luxe entraîne sont toujours l'avant-coureur de la chute des empires. Les siècles

où il règne, sont ceux qu'on nomme les beaux siècles, et le siècle de Périclès est le premier de ces siècles vantés. On les apprécierait mieux, si le bruit que font ceux qui les célèbrent permettait d'entendre les gémissemens des peuples.

Athènes et Sparte ne connaissent pas leurs vrais intérêts.

Athènes n'avait qu'une puissance précaire. Riche par les richesses de ses alliés, elle cessait de l'être, si elle cessait de retirer des contributions. Elle devait donc ménager des peuples qui faisaient toute sa puissance; cependant elle les opprimait, et elle ne paraissait appliquée qu'à les mécontenter.

Si Athènes ne connaît pas ses intérêts, Sparte ne connaîtra pas mieux les siens. Pour obtenir les secours des Perses, elle sacrifiera les colonies de l'Asie, et se rendra odieuse à la Grèce. Elle ne pensera pas même à profiter du mécontentement des alliés d'Athènes. Au lieu de les appeler à elle, et d'en fortifier son parti, elle les traitera tous indifféremment comme ennemis.

Écrivains qu'il faut lire pour l'histoire de la guerre du Péloponèse.

Je ne suivrai pas dans les détails les guerres que ces deux républiques se sont faites : Thucydide et Xénophon, que vous ne pouvez vous dispenser de lire, vous en instruiront. Vous pourrez joindre encore à cette lecture, celle des vies des hommes illustres, écrites par Plutarque et par Cornélius Népos. Je me bornerai à vous donner une idée générale de la conduite d'Athènes et de Sparte.

Dans cette guerre Athenes et Sparte n'ont point d'objet.

On peut reprocher à l'une et à l'autre de n'avoir point d'objet. Le théâtre de la guerre change continuellement. Une première entreprise est abandonnée pour une autre, qu'on abandonne encore. On ne fait rien, ou on ne fait que des diversions. Aucune des deux républiques ne sait où elle veut porter ses armes, et chacune paraît ignorer où sont ses ennemis. En un mot, elles vont au jour le jour; et, changeant au moindre revers, comme au moindre succès, elles veulent tour à tour la paix et la guerre, et elles ne paraissent pas savoir ce qu'elles veulent. On voit seulement qu'elles ont toujours la même jalousie et la même inquiétude.

425 ans avant J. C.

Athènes se refuse a la paix que Sparte demande.

La septième année de la guerre, Sparte demanda la paix, n'ayant pas d'autre moyen pour délivrer quatre cent vingt Spartiates qui étaient bloqués dans une petite île. Athènes, qui, cinq ans auparavant, l'eût faite aux conditions qu'on lui aurait imposées, refusa de la faire, lorsqu'elle pouvait elle-même en dicter les conditions. Elle avait eu des avantages; et, dans sa prospérité, elle ne prévoyait pas qu'elle pût avoir des revers.

422.

Trève pendant laquelle la guerre continue.

Trois ans après, les deux républiques, également abattues par les pertes qu'elles avaient faites, conclurent une trève de cinquante ans, qui ne dura que quelques mois. Tout l'effet qu'elle produisit, fut que, pendant six ans, on ne porta la guerre ni dans l'Attique, ni dans la Laconie : d'ailleurs on la continua toujours quelque part.

Dans ces circonstances, Athènes entreprit d'exécuter le projet qu'elle méditait depuis long-temps, la conquête de la Sicile. Mais elle perdit dans cette expédition ses armées et ses généraux. Affaiblie par ses pertes, elle commença à être abandonnée de ses alliés, qui ne la craignaient plus; et Sparte, à qui ils se réunissaient, s'allia encore des Perses, qui s'engagèrent à fournir aux frais de la guerre. L'expédition des Athéniens en Sicile leur fait perdre leurs alliés.

Artaxerxe Longuemain était mort la huitième année de la guerre du Péloponèse, laissant la couronne à Xerxès, son seul fils légitime; et il avait eu de ses concubines plusieurs enfans, entre autres, Sogdien, Ochus et Arsite. Successeurs d'Artaxerce Longuemain.

Xerxès ne régna que quarante-cinq jours. Sogdien, qui l'égorgea, usurpa le trône, et le perdit avec la vie au bout de six à sept mois, Ochus, qui était gouverneur d'Hyrcanie, ayant armé sous prétexte de venger la mort de son frère.

Ochus, assuré de l'empire, prit le nom de Darius; et les Grecs, pour le distinguer, lui donnèrent le surnom de Nothus, c'est-à-dire bâtard. Le règne de Darius Nothus a été continuellement troublé par des révoltes.

Arsite arma, dans l'espérance de lui enlever la couronne, comme lui-même il l'avait enlevée à Sogdien : mais, son parti ayant été affaibli, il se livra à son frère, qui le fit mourir.

Quelques années après, dans le temps que les Athéniens faisaient la guerre en Sicile, plusieurs Plusieurs soulèvemens en Perse.

provinces de Perse se soulevèrent. Amyrtée, un des chefs de la révolte sous Inarus, enleva l'Égypte à Darius Nothus, et y régna six ans. La première année de ce soulèvement, le gouverneur de Lydie, soutenu de quelques troupes grecques, avait entrepris de se rendre souverain dans sa province, lorsqu'ayant été abandonné des Grecs, il se rendit à Tissapherne, qui lui promit sa grâce. Darius cependant le condamna à mort. Il restait au fils de ce rebelle un parti qui se soutint pendant deux ans. Enfin les Mèdes se soulevèrent, et furent domptés.

Caractère faible de Darius Nothus.

Darius Nothus était un prince faible, gouverné par sa femme Parysatis, intrigante, ambitieuse et cruelle, et par trois eunuques, dont le principal était Artoxare. Ce ministre, protégé par la reine Parysatis, à laquelle il paraissait vendu, avait encore toute la confiance du roi, qu'il flattait et qu'il occupait d'amusemens frivoles. Maître du gouvernement, il commandait en souverain. Il voulut encore en avoir le titre, et ce fut sa perte. Sa trame ayant été découverte, il fut livré à Parysatis, qui lui fit souffrir les plus cruels supplices.

La Perse recherche l'alliance de Sparte.

La Perse, gouvernée par un prince faible, et troublée par des révoltes, ne pouvait pas donner de grands secours aux Lacédémoniens : elle était plutôt dans une situation à leur en demander. Aussi ce fut elle qui les prévint. Tissapherne, satrape de Lydie, et Pharnabaze, satrape de Phrygie,

députèrent tous deux à Lacédémone; et, invitant cette république à joindre ses forces aux leurs, ils offrirent de soudoyer toutes les troupes. Le premier voulait, secouru des Spartiates, achever de dissiper le parti qui subsistait encore dans son gouvernement : le second se proposait d'enlever aux Athéniens les villes qu'ils avaient sur l'Hellespont. On accepta leur alliance, et on résolut d'envoyer d'abord à Tissapherne les secours qu'il demandait. La flotte partit avec Alcibiade et Calcidée.

Alcibiade accusé de sacrilége.

Alcibiade était alors à Sparte. C'est lui qui avait engagé les Athéniens dans la guerre de Sicile, et il avait eu le commandement de l'armée, conjointement avec Nicias et Lamachus. Comme la flotte était prête à partir, les statues de Minerve se trouvèrent toutes mutilées en une nuit. On rechercha les coupables de ce sacrilége : les soupçons tombèrent sur plusieurs jeunes gens; et Alcibiade, entre autres, fut accusé. Il offrait de se défendre; il demandait même avec instance qu'on lui fît son procès, lorsque ses ennemis, qui voulaient le poursuivre en son absence, firent surseoir le jugement, sous prétexte que le départ de la flotte pressait.

A peine Alcibiade fut arrivé en Sicile, que les Athéniens le rappelèrent pour être jugé sur l'accusation intentée contre lui, et il parut d'abord vouloir se rendre aux ordres de la république :

mais le vaisseau qui le ramenait, ayant débarqué à Thuriam, il s'échappa; et se réfugia chez les Argiens.

Il se retire à Sparte.

Les Athéniens le condamnèrent à mort par contumace. Désespérant alors de retourner dans sa patrie, il demanda asile aux Spartiates; et, ayant obtenu de vivre au milieu d'eux, il en prit si facilement les mœurs, qu'il gagna leur affection. A l'austérité qu'il montrait, et qui paraissait lui être naturelle, ils n'imaginaient pas qu'il eût jamais connu la volupté.

Cependant son départ de Sparte lui fut encore funeste. La considération dont il jouissait dans cette république, l'autorité qu'il avait dans les délibérations, les services mêmes qu'il rendait, tout lui suscita des ennemis qui méditèrent sa mort, et des ordres furent envoyés à cet effet.

Et ensuite auprès de Tissapherne.

Alcibiade se retira à Sardes, auprès de Tissapherne. Là, prenant de nouvelles mœurs, il plut par sa mollesse, par son luxe, par ses flatteries, et il eut tout crédit sur l'esprit du satrape.

Les Athéniens, pour s'assurer les secours qu'Alcibiade leur promet, abolissent la démocratie.

Dans ces circonstances, il conçut l'espérance de revoir sa patrie: mais il voulait qu'on ôtât l'administration au peuple, qui l'avait condamné; et il offrait de procurer aux Athéniens l'alliance de Tissapherne. Ce projet, qui devait donner l'autorité aux principaux citoyens, ne pouvait manquer d'avoir un puissant parti. Il s'agissait pourtant de le faire agréer à l'armée que la république

avait à Samos. Alcibiade en sonda les chefs. Plusieurs entrèrent dans ses vues : on concerta les mesures qu'il convenait de prendre ; et Pisandre, qui partit pour Athènes, se chargea de proposer au peuple le retour d'Alcibiade, l'alliance de Tissapherne, et l'abolition de la démocratie. Ces propositions soulevèrent d'abord les esprits : cependant le peuple finit par y donner son consentement, ne voyant pas d'autre moyen de sauver la république, se flattant, comme on le lui promettait, de reprendre un jour l'autorité.

En conséquence, on confia l'administration à quatre cents citoyens, et on leur donna un pouvoir absolu. Mais à cette nouvelle les troupes qui étaient à Samos se soulevèrent contre leurs chefs. Elles déposèrent ceux qu'elles soupçonnèrent d'avoir eu part à cette révolution : elles nommèrent à leur place Thrasyle et Thrasybule ; et elles invitèrent Alcibiade à venir prendre le commandement. Aussitôt qu'il fut arrivé, les soldats demandèrent à être menés contre les tyrans. 412. A cette nouvelle l'armée se soulève, et donne le commandement à Alcibiade.

La flotte, en restant à Samos, était dans la position la plus avantageuse pour retenir sous la domination de la république les peuples qui n'attendaient qu'une occasion pour se soustraire à son obéissance ; et, si elle eût mis à la voile contre les tyrans, les ennemis, qui auraient profité de cette guerre civile, se seraient rendus maîtres, presque sans résistance, de l'Ionie, de l'Hellespont et de Conduite sage de ce général.

toutes les îles. Alcibiade eut la sagesse de se refuser au ressentiment aveugle de ses soldats.

Tissapherne fait avec Sparte un traité qu'il n'exécute pas.

Il ne procura pas à sa patrie l'alliance de Tissapherne. Au contraire, dans le temps même qu'il la promettait, ce satrape fit avec Sparte un traité dont un des articles portait que la flotte de Phénicie se joindrait à celle des Lacédémoniens. Par cet article, s'il eût eu son effet, ils auraient eu toute la supériorité; leurs forces sur mer étant déjà, sans le secours des Perses, égales à celles d'Athènes. Tissapherne en éluda l'exécution. Comme il n'était pas de son intérêt qu'aucune de ces deux républiques succombât, il voulait faire durer une guerre qui les affaiblissait l'une et l'autre.

411. Les Spartiates se rendent maîtres de l'île d'Eubée.

Sur ces entrefaites, une flotte que les quatre cents envoient au secours de l'Eubée, est battue; et Mindare, général des Spartiates, se rend maître de l'île. Les Athéniens étaient perdus, si le vainqueur eût profité de la consternation que cette nouvelle répandit parmi eux. Heureusement Mindare conduisit sa flotte dans l'Hellespont.

Alcibiade revient dans sa patrie, après avoir triomphé des Spartiates.

La perte de l'île d'Eubée souleva le peuple contre les quatre cents, dont le gouvernement était odieux. Ils furent déposés; Alcibiade réunit tous les vœux : on n'eut plus d'espérance qu'en lui, et on le rappela. Il se refusa néanmoins à cet empressement, ne voulant se montrer à sa patrie qu'après avoir triomphé des ennemis. Deux victoires remportées sur Mindare lui préparèrent un

retour tel qu'il le désirait. Il chassa de l'Hellespont les flottes des Lacédémoniens : il soumit aux Athéniens toutes les villes, excepté Abyde : et il força Sparte à demander la paix. Mais Athènes, tojours la même dans ses succès, se refusa à tout accommodement.

Lorsque cette ville, par une suite de revers se voyait à peine maîtresse de ses faubourgs, Alcibiade lui avait rendu l'empire. Elle paraissait en quelque sorte se relever du milieu de ses ruines; et c'est dans ces circonstances qu'elle voit arriver le citoyen qu'elle avait proscrit, et qui l'a si bien 408.
servie. Le peuple le reçut avec une joie qui ne fut troublée que par les reproches qu'il se faisait, et il le nomma général de la république sur terre et sur mer, avec un pouvoir illimité.

Lysandre, général des Spartiates, fait sa cour à Cyrus le Jeune.

Les Lacédémoniens donnèrent à Lysandre le commandement de leur flotte, le regardant comme le meilleur capitaine qu'on pût opposer au général athénien. Lysandre fit voile pour Éphèse, où il apprit que Cyrus, le plus jeune des fils du roi de Perse, était arrivé à Sardes, et qu'il avait obtenu de son père le gouvernement en chef de toutes les provinces de l'Asie mineure. Par-là ce prince se voyait en état de disputer l'empire à Arsace, son frère aîné; et c'est dans cette vue que Parysatis, qui l'idolâtrait, avait engagé Darius à lui donner ce gouvernement.

Lysandre se rendit à la cour de Cyrus, le flatta,



gagna sa confiance, et en obtint tout ce qu'il demanda. Ce Spartiate, complaisant, souple, flatteur et bas, avait au besoin tous les talens d'un courtisan. Ce qu'il obtint pour le moment de plus avantageux, fut une augmentation de paye pour les matelots ; ce qui occasiona une grande désertion dans la flotte des Athéniens.

Défaite des Athéniens.

L'armée des Athéniens était à Samos, et celle des Spartiates à Éphèse. Alcibiade, obligé d'aller en Ionie chercher des fonds pour payer ses soldats, laissa le commandement à Antiochus, avec défense d'engager une action. Antiochus n'obéit pas; et Lysandre, qui avait évité de hasarder un combat contre Alcibiade, profita de l'absence de ce général, et battit les Athéniens. De retour à Samos, Alcibiade lui présenta la bataille; le Spartiate ne l'accepta pas.

Alcibiade se retire dans la Chersonèse de Thrace.

Alcibiade avait mécontenté les chefs de l'armée, en donnant sa confiance à Antiochus, qui était un homme perdu de réputation. Thrasybule, qui se déclara ouvertement, partit pour Athènes, et porta ses plaintes au peuple. Les Athéniens, qui passaient subitement d'un excès à un autre, déposèrent Alcibiade sans l'avoir entendu. Il se retira dans la Chersonèse de Thrace, où il s'était préparé un asile.

408.

Lysandre est remplacé par Callicratidas.

L'année suivante les Lacédémoniens révoquèrent Lysandre, et donnèrent le commandement de leur flotte à Callicratidas, grand capitaine, mais

mauvais courtisan. C'était une âme simple, franche et élevée. Forcé néanmoins d'aller faire sa cour à Cyrus, il se rendit à Sardes, rougissant pour sa patrie, qui se prostituait devant l'or des Barbares.

S'étant présenté au palais, on lui dit que Cyrus buvait. Il attendit quelque temps : on rit de sa simplicité; il se retira. Il revint une seconde fois, encore inutilement, et il ne se présenta plus. Il retourna à Éphèse, maudissant ceux des Grecs qui les premiers avaient fait la cour aux Perses, et projetant de réconcilier Athènes et Lacédémone. 406.

Callicratidas perd la bataille et la vie.

Il avait remporté plusieurs avantages, et il bloquait dans Mytilène Conon, un des généraux d'Athènes, lorsqu'une nouvelle flotte des Athéniens parut vers les îles Arginuses. Plus faible, il eût été prudent à lui de ne pas hasarder le combat : mais il croyait honteux de l'éviter. Il l'engagea; il fut tué, et sa mort entraîna la déroute de son armée.

Les Athéniens condamnent à mort les généraux qui les ont fait vaincre.

Une tempête qui survint immédiatement après, ne permit pas aux généraux Athéniens d'enlever les morts, et de leur donner la sépulture. Le peuple néanmoins leur en fit un crime, et les cassa tous, excepté Conon. Théramène se justifia en rejetant la faute sur les huit autres, qui furent condamnés à mort; et, deux s'étant trouvés absens, six furent exécutés. Un peuple souverain est une bête féroce, qui ne s'apprivoise pas. Il faut cependant convenir que les Athéniens ne tardèrent



pas à avoir eux-mêmes horreur du jugement qu'ils avaient rendu.

A la sollicitation de Cyrus, les Spartiates rendent le commandement à Lysandre.

Cyrus apprit avec chagrin la défaite des Arginuses, parce que, dans les projets qu'il méditait, il comptait beaucoup sur les secours de Sparte, et que par conséquent il lui importait que cette république fût puissante. Il jugea que Lysandre pouvait seul réparer les pertes qu'elle avait faites, et il appuya les alliés, qui demandaient que le commandement fût rendu à ce général. On le lui rendit en effet, quoiqu'on parût le donner à un autre. Comme la loi ne permettait pas que le même homme fût amiral deux fois, on revêtit de ce titre Aracus; et on donna toute l'autorité à Lysandre, qu'on nomma *vice-amiral.*

Lysandre se rend maître d'Athenes, et y établit trente tyrans.

Nous sommes à la fin de la guerre du Péloponèse. Lysandre, ayant vaincu les Athéniens sur l'Hellespont, près de l'embouchure du fleuve Egos, vint assiéger Athènes par mer, pendant qu'Agis et Pausanias, les deux rois de Sparte, l'assiégeaient par terre. Après un siége de six mois,

404 ans avant J. C.

forcée à se rendre, elle capitula, et consentit à démolir les fortifications du Pirée, à n'avoir que douze vaisseaux, et à ne faire désormais la guerre que sous les ordres des Lacédémoniens.

Le traité ayant été conclu et ratifié, Lysandre entra dans la ville, abolit la démocratie, établit trente tyrans, et mit dans la citadelle une garnison, sous les ordres du Spartiate Callibius.

Cette guerre a duré vingt-huit ans. C'est l'époque où Athènes commence à manquer de ces hommes, qui, par leur génie et leurs talens, semblent nés pour être l'âme de tous les mouvemens politiques; et néanmoins c'est le temps où elle a été féconde plus que jamais en talens de tout espèce. Il est aisé de concilier cette disette avec cette abondance : d'un côté, Périclès avait toujours écarté des affaires les hommes de mérite, qui pouvaient lui donner de l'ombrage; de l'autre, le goût des arts et des sciences était venu au point, qu'on accordait la plus grande considération à ceux qui s'y distinguaient. Il était donc naturel qu'on s'empressât d'entrer dans cette nouvelle carrière. Elle était moins orageuse, elle piquait par la nouveauté, elle conduisait à la même gloire. Voilà pourquoi, avec beaucoup de gens à talens, Athènes n'eut personne pour la conduire; et ce fut encore là l'ouvrage de Périclès.

Pourquoi, pendant la guerre du Péloponèse, Athènes manque d'hommes pour la conduire.

CHAPITRE VII.

Jusqu'à la paix d'Antalcide.

Gylippe, ayant été chargé de porter à Lacédémone l'or et l'argent que Lysandre avait ramassés dans ses dernières campagnes, en déroba une partie. Cette infamie de sa part étonna d'autant

Projets de Lysandre, qui introduit l'or et l'argent dans Sparte.

plus, qu'on ne pouvait pas présumer qu'il en fût capable : c'était un capitaine qui avait toujours servi avec distinction.

L'exemple d'un pareil Spartiate, corrompu si subitement, devait faire trembler pour tous les citoyens. Aussi les plus sages blâmèrent Lysandre; et les éphores proscrivirent, par un décret, tout cet or et tout cet argent. Mais Lysandre voulait porter atteinte aux lois de Lycurgue. Par l'attention qu'il avait eue d'abolir dans toutes les villes la démocratie, et d'y établir des tyrans à sa dévotion, il était déjà en quelque sorte le souverain de tous les peuples soumis à Sparte : il se flattait de le devenir encore de cette république, lorsque l'usage des richesses, ayant corrompu les citoyens, en aurait fait autant d'âmes vénales. Tout préparait cette corruption, puisque Sparte était forcée par les circonstances à devenir riche ou à mendier continuellement à la porte des satrapes.

Darius Nothus venait de mourir et avait laissé la couronne à Arsace, autrement Artaxerxe Mnémon. Mais Cyrus armait secrètement pour enlever le trône à son frère. A l'ambition, ce prince joignait du courage, des talens, et il avait un parti puissant. Il pouvait donc réussir, et Lysandre se flattait de trouver en lui un appui.

Voilà les moyens sur lesquels cet ambitieux fondait toutes ses espérances. Il lui importait donc de faire révoquer le décret des éphores, et

c'est à quoi ses partisans réussirent. A la vérité on ne donna pas un libre cours à l'or et à l'argent: on en défendit l'usage aux particuliers; et, le réservant pour les affaires de la république, on le déposa dans le trésor public. On prévit que, dès que l'état ferait cas des richesses, il ne serait plus possible qu'elles fussent méprisées des citoyens; et que par conséquent la loi qui leur en défendait l'usage, serait bientôt éludée : c'est ce qui arriva. Lysandre a été l'époque de la décadence de Sparte, parce qu'il l'a hâtée : d'ailleurs il n'a pas réussi dans ses projets.

Alcibiade, qui voyait les desseins de Cyrus, et qui désirait de rendre la liberté aux Athéniens, espéra d'obtenir des secours à cet effet, s'il révélait au roi de Perse la conspiration qui se tramait. Dans cette vue, il partit de la Chersonèse pour se rendre à la cour d'Artaxerxe : mais les Spartiates, avertis de ce voyage, envoyèrent après lui, et le firent assassiner. C'est avec cette lâcheté qu'ils paraient les coups d'un ennemi qu'ils redoutaient. Dans toute cette guerre du Péloponèse, on ne peut s'intéresser ni pour Athènes, ni pour Lacédémone. Mort d'Alcibiade.

Théramène, un des trente tyrans d'Athènes, s'étant élevé contre les cruautés de ses collègues, Critias, le principal d'entre eux, l'accusa devant le sénat de troubler l'état; et, sans attendre le jugement des sénateurs, le condamna lui-même Gouvernement des trente tyrans.

à mort, et l'envoya au supplice. Socrate seul prit la défense de Théramène, et voulut le soustraire à cet arrêt injuste : ce fut inutilement.

Après la mort de ce collègue, qui pouvait au moins réprimer quelquefois les vexations, les tyrans ne connurent plus de frein. Les emprisonnemens, les meurtres se répétaient chaque jour : il périt plus de citoyens en huit mois, qu'en trente ans de guerre ; et le peuple, consterné, n'osait laisser échapper une plainte. Socrate seul élevait la voix, et était libre encore.

Thrasybule les chasse. Les citoyens les plus considérables sortirent d'Athènes, ayant Thrasybule à leur tête. Sparte défendit à toutes les villes de les recevoir ; et il n'y en eut que deux qui leur ouvrirent un asile, Thèbes et Mégare. Lysias, orateur de Syracuse, leur envoya cinq cents soldats, qu'il avait levés à ses dépens, voulant secourir la patrie commune de l'éloquence.

403. Enfin Thrasybule chassa les tyrans : il fit rappeler les exilés, et on confia le gouvernement à dix citoyens, qui abusèrent encore de leur pouvoir. Le peuple voulait poursuivre les complices des vexations commises sous les trente : Thrasybule, jugeant que ces recherches occasioneraient de nouveaux désordres, inspira d'autres sentimens ; et on publia une amnistie, par la quelle tous les citoyens jurèrent d'oublier le passé.

Sparte veut rétablir les trente. Lacédémone arma pour rétablir les trente, et

le roi Pausanias marcha contre les Athéniens, avec des sentimens néanmoins bien différens de ceux d'un Spartiate. Touché du sort de cette république, il la favorisa secrètement, et les tyrans furent égorgés. Pausanias, à son retour, fut cité comme ayant trahi l'état, et il se vit au moment d'être condamné à mort.

Ce fut après ces événemens qu'éclata la révolte de Cyrus. Ce prince perdit la vie dans la bataille qu'il livra à son frère; et dix mille Grecs, qui avaient été vainqueurs à l'aile droite, firent une retraite aussi hardie dans le projet qu'étonnante dans l'exécution. Xénophon, un de leurs chefs, en a laissé l'histoire.

Révolte de Cyrus le jeune.

401.

Les villes d'Ionie s'étaient déclarées pour Cyrus. Sparte, qui les vit exposées au ressentiment du vainqueur, arma pour défendre leur liberté, et osa déclarer la guerre au grand roi. Les triomphes de la Grèce, depuis la journée de Marathon jusqu'à la paix de Cimon, promettaient à cette république des succès que la retraite des dix mille paraissait assurer. Elle ne pouvait pas ne pas mépriser les Perses, quand elle les voyait, après une victoire, hors d'état de couper la retraite à un petit nombre de Grecs, qui devaient périr par les obstacles seuls que la nature opposait à leur retour, dans un espace de cinq à six cents lieues.

Sparte déclare la guerre à la Perse, et paraît pouvoir se promettre des succès.

Cette vaste monarchie avait d'ailleurs dans sa constitution un vice qui en rendait la conquête facile.

Mauvaise constitution de la monarchie des Perses.

Les satrapes, dans les provinces éloignées du monarque, étaient en quelque sorte des souverains : car l'usage leur avait donné plusieurs prérogatives de la souveraineté. Ils imposaient les peuples : ils disposaient des gouvernemens de toutes les places : ils nommaient à tous les emplois militaires : ils levaient des troupes : ils faisaient la guerre : ils faisaient la paix : ils armaient les uns contre les autres : ils traitaient avec les états voisins ; et, dans les alliances qu'ils contractaient, ils consultaient chacun leurs intérêts plutôt que ceux de la monarchie. Ils ne paraissaient sujets, que parce qu'ils agissaient au nom du roi, qu'ils lui envoyaient une partie des tributs, et qu'ils étaient amovibles.

Quoique le monarque eût le droit de les révoquer, il n'en avait pas toujours le pouvoir. Forcé à les ménager, il mettait toute sa politique à les diviser ; et il conservait son autorité sur tous, moins par sa propre puissance que par la crainte où ils étaient les uns des autres. Si un d'eux lui faisait ombrage, il ne lui restait d'autre ressource que de le faire assassiner : ressource odieuse, qui décèle la faiblesse du monarque.

Les rois de Perse divisaient donc pour commander ; et ce sera là dans tous les siècles le plus grand secret de la politique. Mais, Monseigneur, vous remarquerez toujours que ce secret sera une source de désastres. Si la mésintelligence des sa-

trapes assurait la domination du monarque sur les provinces, elle pouvait lui être funeste, parce que la monarchie restait sans défense contre les nations étrangères. Des satrapes divisés auront des intérêts différens : le bien général de l'empire ne les réunira jamais : ils ne se donneront pas les secours dont ils auront réciproquement besoin : ils armeront dans toute autre vue que pour défendre la monarchie; et chacun d'eux se flattera de trouver son avantage dans une révolution.

Sparte aura des succès sans fruit.

D'après l'état de cette monarchie, on peut juger qu'elle aurait succombé sous les armes de Sparte, si tous les Grecs eussent été attachés à la fortune des Spartiates, comme, du temps de Cimon, ils l'avaient été à celle des Athéniens; et, ce qui fera le salut de la Perse, c'est que cette république ne sentira pas que, faible par elle-même, elle n'est puissante que par ses alliés. La dureté de son gouvernement les lui avait déjà fait perdre une fois : Athènes, qui les avait acquis, et qui avait commis la même faute, les avait également perdus. Ç'aurait été là des leçons pour Lacédémone, si les états s'instruisaient par les revers; mais malheureusement il est rare que l'expérience les éclaire, ou du moins elle est long-temps avant de les éclairer. Sparte, au milieu de ses succès, aura donc encore l'imprudence de se rendre odieuse à ses alliés; et, pour chasser les armées de cette république, Artaxerxe n'aura qu'à soulever contre elle les



ennemis qu'elle se fera dans la Grèce. C'est ce qui va arriver.

Artaxerxe ordonne d'équiper une flotte, et en donne le commandement à Conon.

Conon, qui avait perdu la bataille d'Égos, s'était retiré auprès d'Évagoras, roi de Chypre, se reprochant les malheurs que sa défaite avait attirés sur Athènes, désirant de rétablir la puissance de cette république, et n'attendant que le moment favorable. Ctésias était alors à la cour de Perse. Auparavant attaché à Cyrus, il l'avait suivi. Il fut fait prisonnier, et Artaxerxe le fit son premier médecin [1].

Il était facile de faire sentir à Artaxerxe combien il lui importait d'humilier Sparte et de relever Athènes. Conon lui écrivit à ce sujet, et adressa sa lettre à Ctésias qui la remit à ce prince. Dans le même temps Pharnabaze, qui se rendit à Suse, appuya les projets de Conon, et accusa Tissapherne, dont il était ennemi, de nuire aux affaires du roi par son obstination à favoriser les Lacédémoniens. Sur ces remontrances, Artaxerxe donna ses ordres pour faire équiper une flotte en Phénicie, et il en confia le commandement à Conon.

Succès d'Agésilas en Asie.

A la nouvelle de ces préparatifs, Sparte résolut de pousser vivement la guerre qu'elle venait de
397. commencer; et Agésilas, l'un des rois, passa en Asie. Il eut, dans les deux premières campagnes,

[1] Il a écrit l'histoire de Perse et celle de l'Inde. Les extraits que Photius a faits de l'une et de l'autre, sont tout ce qui nous en reste.

de si grands succès, que la monarchie de Perse parut menacée d'une révolution. Les provinces, prêtes à se révolter, commençaient à rechercher l'alliance de Sparte : les Barbares, qui arrivaient de toutes parts, grossissaient l'armée de cette république ; et Agésilas méditait de porter la guerre jusque dans la haute Asie.

Il était temps de faire une diversion en Grèce. Tithrauste, qui, par ordre d'Artaxerxe, avait assassiné Tissapherne, était alors satrape de Lydie. Il chargea Timocrate de Rhodes de parcourir les villes de la Grèce, et de les soulever contre Sparte. En général, disposées à secouer le joug, plusieurs se déclarèrent aussitôt. L'argent, que Timocrate répandit parmi les principaux citoyens, hâta le soulèvement. Ligue contre Sparte.

Argos, Thèbes, Corinthe firent une ligue; et bientôt après, Athènes se joignit à ces trois villes : elle était sollicitée par les Thébains, qui avaient fourni à Thrasybule des armes pour chasser les tyrans. 395.

Les Lacédémoniens levèrent deux armées, qui entrèrent dans la Phocide. Lysandre, qui en commandait une, fut tué dans un combat près d'Haliarte. Le roi Pausanias, qui commandait l'autre, ne crut pas devoir hasarder une seconde action, et revint à Sparte. Il fut cité pour rendre compte de sa conduite; et, ayant été condamné à mort, il se retira à Tégée, où il mourut l'année suivante. Mort de Lysandre.

Victoire de Conon près de Cnide.

394.

Sur ces entrefaites, Conon, qui commandait la flotte d'Artaxerxe, défit celle de Sparte près de Cnide, ville de Carie. Cette victoire enleva l'empire de la mer aux Lacédémoniens : ils perdirent leurs alliés, qui n'attendaient que le moment de secouer le joug, et ils se trouvèrent presque sans forces en Grèce et en Asie. Ils ne se releveront plus. Alors Agésilas, qui avait été rappelé, livra en Béotie un combat, où il parut avoir quelque avantage.

Conon relève les murs d'Athènes.

394.

Enfin les Athéniens virent arriver la flotte victorieuse. Ce sont les Perses que Conon conduit, et qui, après avoir combattu pour Athènes, viennent encore en relever les murs.

Paix d'Antalcide.

387.

La guerre continuait, et les Athéniens reprenaient la supériorité, lorsque Sparte, pour arrêter les progrès de sa rivale, résolut de faire la paix avec la Perse. Antalcide, chargé de cette négociation, se rendit auprès de Téribase, satrape de Lydie. Ses instructions renfermaient trois articles principaux. Par le premier, on offrait d'abandonner au roi de Perse toutes les colonies asiatiques. Par le second, toutes les villes de la Grèce devaient recouvrer leur liberté ; et le dernier portait que celles qui accepteraient ces conditions, se réuniraient pour forcer les autres à s'y soumettre. Artaxerxe accepta ces propositions : il ajouta seulement qu'outre les villes grecques de l'Asie, ils auraient encore les îles de Chypre

et de Clazomène, et qu'on laisserait aux Athéniens celles de Sciros, de Lemnos et d'Imbros.

Les principales villes de la Grèce rejetèrent d'abord ce traité honteux, qui les humiliait, et qui sacrifiait les Grecs de l'Asie; mais enfin, trop faibles pour s'y opposer, elles y accédèrent les unes après les autres.

En consentant à rendre la liberté à toutes les villes, Sparte paraissait perdre sa domination sur toute la Laconie. Elle était donc bien éloignée de vouloir se conformer elle-même à cet article; et elle ne l'avait inséré dans le traité, qu'afin d'avoir un prétexte pour soustraire aux autres républiques les villes qui leur obéissaient. Ce sera là une nouvelle source de guerres.

CHAPITRE VIII.

Jusqu'à la mort d'Épaminondas.

Athènes et Sparte n'ont jamais été plus puissantes, que lorsqu'elles faisaient la guerre sans argent, ou avec peu. Mais, dès que l'argent a commencé à devenir pour elles le nerf de la guerre, elles ont été faibles, parce qu'alors elles n'en pouvaient jamais avoir assez. La richesse du peuple n'en fait donc pas la puissance; c'est une vérité dont vous vous convaincrez de plus en plus en étudiant l'histoire. La richesse d'un peuple n'en fait pas la puissance.



Les Spartiates arment contre Olynthe.

En exécution du dernier traité, les Thébains renoncèrent à leur domination sur la Béotie, et les Corinthiens retirèrent la garnison qu'ils avaient dans Argos. Cependant Olynthe, ville de Thrace, bien loin de renoncer à ses conquêtes, en faisait de nouvelles, et les Spartiates saisirent ce prétexte pour lui déclarer la guerre. Ils envoyèrent contre elle deux armées, l'une commandée par Eudamidas; l'autre, qui suivit de près, par Phébidas.

Les Spartiates se rendent maîtres de Thèbes par trahison.

Il y avait alors dans Thèbes deux factions, celle d'Isménie, qui favorisait la démocratie; et celle de Léontide, qui se déclarait pour l'oligarchie. Dans ces circonstances, Phébidas, traversant la Béotie, campa près de Thèbes. Les citoyens n'en prirent point d'alarmes, parce qu'ils se reposaient sur la foi du dernier traité. Mais ce Spartiate, invité par Léontide, s'empara de la citadelle, pendant que les Thébains étaient occupés à célébrer les fêtes de Cérès. Isménie, aussitôt saisi, fut condamné à mort; et tous ceux de son parti sortirent de la ville, au nombre de plus de quatre cents. Épaminondas resta. Sa pauvreté et l'éloignement où il avait toujours été des affaires, le mettaient à l'abri de toute insulte. Jusqu'alors il ne s'était appliqué qu'à l'étude de la philosophie.

Sparte ôta le commandement à Phébidas, et néanmoins elle ordonna qu'on garderait la citadelle de Thèbes, et qu'on y mettrait garnison.

Ainsi, en punissant le criminel, elle devenait complice du crime : conduite aussi déraisonnable qu'injuste.

Deux ans après, les Olynthiens furent forcés à se rendre.

Les Lacédémoniens parurent alors dominer sur la Grèce. Toutes les villes tremblèrent devant eux : et ils ne virent plus dans Athènes qu'une rivale humiliée. Jamais puissance néanmoins ne fut plus mal assurée ; parce que les injustices, qui en étaient le fondement, ne pouvaient manquer de soulever les peuples. Si Sparte a deux fois perdu ses alliés, parce qu'elle les gouvernait durement, comment conserverait-elle un empire acquis par trahison et par violence ? Vous jugez que cet empire est le dernier effort d'une puissance qui s'éteint.

Cette violence doit soulever toute la Grece contre cette république.

Tous ceux qui étaient sortis de Thèbes avaient été bannis par un décret public, et s'étaient retirés à Athènes, où ils avaient trouvé asile. Sparte ordonna aux Athéniens de les chasser : ils n'obéirent pas. Les Thébains avaient désobéi à de pareils ordres, lorsque Thrasybule, chassé par les trente tyrans, s'était réfugié à Thèbes. Ainsi les Athéniens rendaient aux Thébains le même service qu'ils en avaient reçu.

Athènes donne asyle aux Thébains qui ont été bannis.

Léontide tenta de faire assassiner les principaux des bannis, et n'eut que l'infamie d'avoir fait une tentative inutile : un seul fut tué. Cependant

Pélopidas rend la liberté aux Thébains.

Pélopidas, à l'exemple de Thrasybule, forma le projet de rendre la liberté à sa patrie. Après avoir fait son plan, de concert avec ceux qui étaient à Athènes, il en donna connaissance aux amis qu'il avait à Thèbes; et on prit de part et d'autre les mesures convenables.

378. A un jour marqué, les conjurés se rendirent à Thriasie, petit bourg peu éloigné de Thèbes; et douze, à la tête desquels était Pélopidas, tous déguisés en paysans, entrèrent dans la ville sur le déclin du jour, par différentes portes. Charon les reçut chez lui, et quelques autres amis s'étant joints à eux, ils se trouvèrent quarante-huit.

Ce même jour, Philidas, un des conjurés, avait rassemblé chez lui les principaux chefs de la tyrannie. Il leur donnait un grand souper, et les sollicitait au vin et à la bonne chère.

Cependant les quarante-huit se partagent en deux troupes : l'une, conduite par Charon, va chez Philidas, pendant que Pélopidas marche, avec l'autre, chez Léontide, qui n'était pas du repas. Bientôt tous les tyrans périssent à la fois.

La conjuration avait été sur le point d'être découverte. Un courrier, parti d'Athènes, arriva au milieu du souper; et, remettant à Archias une déphêche qui révélait tout, il lui dit : *Lisez sur-le-champ; il s'agit d'affaires sérieuses. A demain*, répondit Archias, *les affaires sérieuses;* et, jetant le paquet à côté de lui, il demanda à boire.

Aussitôt après ce premier succès, les conjurés font venir les bannis, qui étaient restés à Thriasie: ils arment tous les citoyens qu'ils rencontrent, et se joignent à Épaminondas et Gorgidas, qui étaient à la tête des plus braves de la ville.

Le désordre est partout. Le peuple, qui ignore si l'on combat pour sa liberté, ou pour lui donner de nouveaux fers, ne sait quel parti prendre. Plus de trois mille citoyens se réfugient même dans la citadelle. Si les Lacédémoniens avaient su profiter de ce moment de trouble, ils auraient vraisemblablement eu tout l'avantage : la garnison était assez forte, puisqu'elle était de quinze cents hommes. Mais ils n'osèrent sortir de la citadelle; et, comme Archias, ils renvoyèrent au lendemain.

A la pointe du jour, le peuple s'assemble. Pélopidas, Épaminondas et Gorgidas paraissent à la tête des conjurés. Les citoyens reconnaissent leurs libérateurs, applaudissent à leur courage, et nomment Pélopidas, Chalon et Mélon béotarques, c'est-à-dire gouverneurs de la Béotie.

Les Athéniens donnent des secours aux Thébains.

Toute la Béotie arme. Les Athéniens envoient cinq mille hommes de pied et cinq cents chevaux. Les conjurés, qui assiégent la citadelle, s'en rendent maîtres; et Cléombrote, roi de Sparte, après avoir fait des ravages en Béotie, y laisse Sphodrias avec quelques troupes, et retourne à Lacédémone.

Cependant les Athéniens, craignant la puissance



de Sparte, se repentirent d'avoir donné des secours aux Thébains : ils appelèrent leurs troupes, et déclarèrent qu'ils ne prendraient plus aucune part à cette guerre.

Comme il était néanmoins très-important pour Thèbes de faire changer cette résolution, Pélopidas chargea un homme de confiance de solliciter Sphodrias à s'emparer du Pirée, et de lui représenter cette entreprise d'autant plus facile à exécuter, que les Athéniens ne s'attendaient pas à être attaqués. Sphodrias donna dans le piége; et son entreprise n'eut d'autre succès que de faire prendre les armes aux Athéniens, et de leur faire renouveler l'alliance avec Thèbes. Athènes équipa une flotte, dont elle donna le commandement à Timothée, fils de Conon. Cet amiral ravagea les côtes de la Laconie, et enleva l'île de Corcyre aux Lacédémoniens. Bientôt après ceux-ci perdirent tout-à-fait l'empire de la mer, ayant été défaits une fois par Chabrias, et une autre fois par Timothée.

Conduite de Pélopidas, qui a Agésilas en tête.

Cependant leur armée de terre, sous les ordres d'Agésilas, paraissait marcher à des succès assurés : car les Thébains, conduits par des capitaines sans réputation, n'étaient point encore aguerris. Dans une pareille conjoncture, il eût été imprudent à Pélopidas de hasarder une action qui eût décidé du sort de la guerre. Il le sentit, et il n'engagea, pendant les premières

campagnes, que de petits combats, où il était presque toujours sûr d'avoir l'avantage. Par-là, il donnait peu à peu à ses soldats d'autant plus de confiance, qu'Agésilas, qui ne pouvait rien entreprendre de considérable, ne paraissait à la tête des Spartiates que pour apprendre aux Thébains le métier des armes.

Après cette conduite, Pélopidas reprit toutes les villes de la Béotie. Il eut même dans une occasion un succès fort brillant. Il était près de Tégyre, lorsque quelqu'un, tout épouvanté, vint lui dire : *Nous sommes tombés entre les mains des ennemis*. En effet, ils commençaient à paraître hors des défilés. *Pourquoi*, répondit Pélopidas, *ne dirions-nous pas que ce sont eux qui sont tombés entre les nôtres?* Aussitôt il range sa petite troupe en bataille. Il n'avait que trois cents hommes de pied et quelque peu de cavalerie. Cependant il attaque, et il bat. L'armée des Lacédémoniens était des deux tiers plus nombreuse; et on a remarqué que, jusque-là, ils n'avaient jamais été battus, même à nombre égal.

Les Athéniens donnent des secours à Artaxerxe pour soumettre l'Égypte.

Pendant cette guerre, l'Égypte, soustraite depuis quelques années à la domination des Perses, avait pour roi Achoris; et Artaxerxe Mnémon faisait de grands préparatifs pour réduire cette province. Pharnabaze, chargé de cette expédition, demanda aux Athéniens Iphicrate, pour le mettre à la tête des troupes grecques, qui ser-

vaient dans l'armée du roi de Perse, et se plaignit à eux de ce que Chabrias étoit entré au service d'Achoris. Les Athéniens, qui avaient intérêt de ménager Artaxerxe, rappelèrent Chabrias, et accordèrent Iphicrate. Pendant que ces préparatifs se faisaient, Achoris mourut. Psammuthis occupa le trône un an; Néphérités, quatre mois; et Nectanébus, qui leur succéda, acheva de pourvoir à la défense de l'Égypte.

Pourquoi Artaxerxe ne réduit pas l'Égypte.

Alors les rois de Perse prétendaient diriger de leur cabinet toutes les opérations d'une campagne, donnant à leurs généraux des plans tout faits, et ne leur permettant pas de s'en écarter sans de nouveaux ordres. Il arrivait de là que le plus habile général, ne pouvant rien prendre sur lui, laissait échapper l'occasion d'agir, toutes les fois qu'il survenait quelque accident qui n'avait pas été prévu. Cette faute d'Artaxerxe sera commune à bien des monarques.

Pharnabaze avait des talens, de l'activité et des vues : mais il était lent dans l'exécution, parce qu'il avait les mains liées, et qu'il aurait été dangereux pour lui de passer ses pouvoirs. S'il eût suivi les conseils d'Iphicrate, il se fût rendu maître de Memphis; et toute l'Égypte eût été conquise. Il fallait pour cela marcher avant d'avoir rassemblé toutes ses forces; et c'est ce qu'il ne voulut pas hasarder. La lenteur de ce général fut donc le salut des Égyptiens. Pharnabaze avait ce-

pendant deux cent mille Perses, vingt mille Grecs et cinq cents vaisseaux.

Traité de paix, d'où les Thébains sont exclus.

Pour avoir plus de Grecs à son service, Artaxerxe avait inutilement tenté de rétablir la paix parmi les républiques de la Grèce. Il survint de nouveaux troubles. Les Thébains, qui prirent les armes contre les Athéniens, leur enlevèrent Platée : ils se rendirent ensuite maîtres de Thespies en Achaïe, et ils ruinèrent ces deux villes.

Cependant la Grèce était lasse de la guerre. Athènes commençait à craindre que Thèbes ne devînt trop puissante, et Artaxerxe faisait de nouvelles instances pour porter les Grecs à mettre bas les armes. On pensa donc à faire une paix générale; et, dans cette vue, les députés des villes s'assemblèrent à Sparte. 782.

Le traité allait être conclu, lorsque les Thébains, qu'on plaçait dans la dernière classe, parce que jusqu'alors ils y avaient toujours été, déclarèrent qu'ils voulaient être désignés par le nom de Béotiens et tenir un des premiers rangs. Les contractans s'y opposèrent; et Agésilas insista sur ce qu'ils eussent à rendre la liberté à la Béotie. Épaminondas répliqua que le droit des Spartiates sur la Laconie n'était pas mieux fondé, et que, s'ils y renonçaiant, Thèbes suivrait leur exemple. La réponse, qui était juste, en devenait plus offensante, et Agésilas raya les Thébains du traité qu'on venait de conclure. Tous les députés sous-

crivirent aux volontés de ce roi : ils craignaient trop Sparte pour oser résister.

Épaminondas vainqueur des Spartiates, à Leuctres.

Voilà donc Thèbes seule contre toute la Grèce. Mais Épaminondas entre en charge, et va commander les armées. Thèbes oppose six mille hommes, et ce général en a vingt-quatre mille, commandés par Cléombrote, roi de Sparte. D'ailleurs, sans alliés, sans espérance de secours, elle paraissait perdue. Les augures même lui étaient contraires. On les annonce au général, qui répond par un vers d'Homère : *Il n'y a qu'un seul bon augure, c'est de combattre pour la patrie.* Cependant il en imagine de favorables, il les fait répandre pour rassurer les esprits, marche, joint l'ennemi à
371. Leuctres, et le défait. Pélopidas commandait le bataillon sacré, c'est-à-dire les trois cents hommes avec lesquels il avait triomphé à Tégyre.

Cléombrote, qui commandait à son aile droite, composée de Lacédémoniens, fut tué au commencement de l'action. Au premier bruit de cette mort, les alliés, qui s'étaient engagés dans cette guerre malgré eux, prirent la fuite, et entraînèrent avec eux les Spartiates. Thèbes ne perdit que trois cents hommes; et ses ennemis en laissèrent quatre mille sur la place.

Dans ces quatre mille hommes, il y avait mille Lacédémoniens et quatre cents Spartiates. Mais Sparte paraissait encore avoir perdu tous ceux qui avaient survécu à cette journée : car la loi

proscrivait les citoyens qui fuyaient devant l'ennemi, et tous avaient fui. Pour les sauver, Agésilas imagina de laisser dormir les lois pendant un jour.

Il porte la guerre dans la Laconie.

Épaminondas et Pélopidas portent la guerre dans le Péloponèse. Leur armée se grossit de tous les peuples qui veulent secouer le joug des Lacédémoniens. Elle est de soixante-dix mille hommes, lorsqu'ils entrent dans la Laconie; et, pour la première fois, Sparte voit l'ennemi à ses portes.

Agésilas, qui avait fait trembler le grand roi, se voyait humilié : c'est lui qui avait engagé les Lacédémoniens dans cette guerre. L'ennemi le bravait, l'insultait; les citoyens s'agitaient en tumulte; il n'entendait que des plaintes, des murmures; et l'avilissement de la république semblait lui reprocher jusqu'à ses exploits, dont il ne restait aucun fruit. Cependant, sourd à tous les cris, il n'eut pas l'imprudence de sortir, et de hasarder un nouveau combat. Content d'avoir pourvu à la défense de la ville, il abandonna la campagne, et il se tint sur la défensive, jugeant avec raison que les Thébains ne feraient que de vaines tentatives sur Sparte, et seraient enfin obligés de se retirer. Mais, auparavant, Épaminondas bâtit Mégalopolis, et il y rassembla les Arcadiens, qui, de tous temps ennemis des Spartiates, devinrent par-là plus redoutables. Il rétablit encore Messène, où il rappela les peuples que les Lacédé-

369.



moniens avaient chassés du Péloponèse trois cents ans auparavant. Il mit donc aux portes de Sparte deux ennemis irréconciliables.

Les Thébains sont au moment de condamner Épaminondas et Pélopidas.

Pour exécuter toutes ces choses, Épaminondas et Pélopidas avaient conservé le commandement quatre mois au delà du terme prescrit par la loi. On leur en fit un crime; et ils allaient être condamnés à mort, lorsqu'Épaminondas, représentant les services qu'ils avaient rendus à la patrie, demanda qu'on mît sur son tombeau qu'il avait perdu la vie pour avoir sauvé l'état. Le peuple alors reconnu son ingratitude, et se hâta de les absoudre.

On tente inutilement de former une ligue contre les Thébains.

Cependant le Péloponèse, soutenu par les Thébains, se soulevait contre Sparte, divisée par des factions, et Agésilas n'avait pas moins de peine à gouverner cette république qu'à la défendre. Ce fut alors que plusieurs peuples de la Grèce formèrent une ligue contre les Thébains, et députérent au grand roi pour le faire entrer dans cette confédération.

Cette négociation échoua. Pélopidas, que Thèbes envoya au roi de Perse, fit connaître à ce monarque combien il lui importait de protéger une puissance naissante, qui ne pouvait lui donner de l'ombrage, et qui ne pouvait nuire qu'à deux républiques, de tous temps ennemies de la Perse. Il fut écouté d'autant plus favorablement, que sa réputation l'avait devancé, et qu'il soutint, par sa

conduite et par ses discours, l'idée qu'on avait conçue de lui. Artaxerxe déclara donc qu'il était allié des Thébains; que Messène demeurerait libre, et qu'Athènes cesserait ses hostilités sur les côtes de la Béotie.

Tous les ambassadeurs de la Grèce revinrent chargés de présens, excepté Pélopidas, qui n'accepta que ce qu'il ne pouvait pas honnêtement refuser. A cette occasion, Épicrate, simple porte-faix, qui avait été du voyage, proposa en pleine assemblée aux Athéniens de faire un décret, par lequel il serait ordonné qu'au lieu de neuf archontes, on élirait toutes les années neuf ambassadeurs; qu'on les choisirait parmi les pauvres, et qu'on les enverrait au grand roi.

Les Thébains ôtent le commandement à Epaminondas.

Sur ces entrefaites, Épaminondas fit une irruption dans le Péloponèse, où il eut à combattre les Spartiates, les Corinthiens et les Athéniens. Il eut d'abord de grands avantages; mais enfin, forcé à céder, il se retira. A son retour, il fut accusé d'avoir trahi les intérêts de la Béotie, et on lui ôta l'administration des affaires.

Pélopidas en Thessalie et en Macédoine.

L'affaiblissement de Sparte et d'Athènes inspirait à plusieurs peuples l'ambition de donner la loi à la Grèce. Jason, tyran de Phères, s'était fait nommer généralissime des Thessaliens, à force de leur répéter qu'il prévoyait la chute de Thèbes, et que c'était à leur tour à commander. Brave et expérimenté, il paraissait capable d'exécuter de



grands projets, et il avait rassemblé une armée de vingt mille hommes de pied et de huit mille chevaux, lorsqu'il fut assassiné.

Ses deux frères, Polydore et Polyphron, lui succèdent; mais Polydore, tué par Polyphron, est bientôt vengé par Alexandre, son fils. Ce nouveau tyran, qui n'a pas les talens de Jason, veut assujettir les Thessaliens, qui se mettent sous la protection de Thèbes; et Pélopidas marche en Thessalie, dans le temps qu'Épaminondas était dans le Péloponèse. Il soumet Alexandre, passe en Macédoine pour régler la succession d'Amintas II, dernier roi, et emmène en otage trente enfans des premières maisons, entre autres Philippe, fils d'Amintas, et frère du roi Perdiccas.

Epaminondas reprend le commandement.

Bientôt Thèbes fut obligée d'armer encore contre Alexandre de Phères, qui, violant le droit des gens, avait arrêté prisonnier Pélopidas, revêtu du titre d'ambassadeur. Cette expédition ne réussit pas; et, sans Épaminondas, qui s'y trouva en qualité de volontaire, les Thébains étaient entièrement défaits. A cette occasion, on lui rendit le commandement; et, étant rentré tout aussitôt dans la Thessalie, il ramena Pélopidas à Thèbes.

364 ans avant J. C.

Pélopidas défait Alexandre de Phères, et perd la vie.

Quelques années après, les Thessaliens, qu'Alexandre de Phères continuait de soulever par ses usurpations, et plus encore par ses cruautés, demandèrent un nouveau secours; et Thèbes arma sept mille hommes, dont elle donna le comman-

dement à Pélopidas, comme les Thessaliens le désiraient. L'armée était prête à partir, lorsqu'une éclipse de soleil jeta l'épouvante parmi les soldats. Pélopidas, qui ne voyait dans ce présage qu'un événement naturel, partit, suivi de trois cents cavaliers qui ne le voulurent pas abandonner, et laissa tous ceux qui craignirent de le suivre. Impatient de montrer à toute la Grèce que lorsqu'Athènes et Sparte favorisaient les tyrans, Thèbes armait pour les exterminer, il se mit à la tête des Thessaliens, qui s'étaient rassemblés à Pharsale, joignit Alexandre près d'un lieu nommé Cynoscéphales, et le vainquit. Mais il fut tué, ayant eu l'imprudence de s'exposer plus qu'il ne convient à un général. Les Thessaliens et les Thébains le pleurèrent. Alexandre, contraint de rendre la liberté à toutes les villes, ne conserva que Phères; et dans la suite il fut poignardé par les frères de Thébé, sa femme, qui les arma elle-même : c'était un monstre digne d'un pareil sort.

Nouvelle guerre entre Thèbes et Sparte.

Les Arcadiens, étant en guerre avec les Éléens, se divisèrent au sujet de la paix que les Tégéens voulaient faire, et à laquelle des Mantinéens se refusaient; et cette dissension produisit une nouvelle guerre, à laquelle les principaux peuples de la Grèce prirent part. Les Thébains se déclarèrent pour Tégée, et Mantinée fut secourue par les Spartiates et par les Athéniens.

Victoire de Mantinée. Mort d'Epaminondas.

Épaminondas était entré dans l'Arcadie, et campait près de Tégée, dans le dessein d'attaquer les Mantinéens, lorsqu'il apprit qu'Agésilas avançait vers Mantinée. Alors il marcha par un autre chemin à Sparte, qu'il se flattait de surprendre. Mais les Lacédémoniens, avertis à temps, revinrent au secours de leurs foyers; et, après un rude combat donné dans la ville, ils forcèrent Épaminondas à se retirer.

Cette entreprise manquée lui causa d'autant plus de chagrin, que le terme de son commandement allait expirer. Il croyait avoir reçu un affront; jaloux de le réparer, il se hâta de joindre l'ennemi à Mantinée, et remporta une victoire qui termina ses jours et la gloire de Thèbes. Il mourut de ses blessures, et la puissance de cette république s'évanouit avec lui : c'était un homme d'état, un citoyen vertueux, et peut-être le plus grand capitaine que la Grèce ait produit.

Ce sont les grands hommes qui font la puissance des états.

En considérant que la gloire de Thèbes fut uniquement l'ouvrage de Pélopidas et d'Épaminondas, qu'elle commença et finit avec eux, vous voyez, Monseigneur, que ce ne sont pas les grands états qui font les grands hommes, et que ce sont plutôt les grands hommes qui font les grands états.

A Athènes la jalousie divise Aristide et Thémistocle, Cimon et Périclès, etc. Thèbes ne produit que deux hommes supérieurs : mais ils sont toujours unis, parce qu'ils sont tous deux également

vertueux. Uniquement animés de l'amour de la patrie, chacun d'eux applaudit aux succès de son ami ; et si Pélopidas voit les siens effacés par ceux d'Épaminondas, il lui sait gré d'être plus utile que lui.

Nous voici à l'époque où la Grèce dégénère, et où il semble que le changement de mœurs détruit l'ancien peuple, pour en substituer un nouveau. Périclès en avait préparé la ruine, Lysandre l'avait hâtée ; et les deux illustres Thébains n'avaient pas assez vécu, pour assurer sur des fondemens solides l'édifice qu'ils avaient élevé. Epoque où la Grèce dégénère.

En général, la politique des Grecs portait sur un principe très-faux, et ce principe était une suite des circonstances par où ils avaient passé : je m'explique. Fausse politique des républiques de la Grèce.

Il est évident qu'un état n'est puissant que par le nombre des citoyens. Mais, parce que les républiques de la Grèce ne le pouvaient pas devenir par cette voie, elles crurent pouvoir l'être par le nombre de leurs alliés. Elles ne remarquaient pas que la puissance qu'elles acquéraient par ce moyen, n'était que pour le moment, et qu'il ne leur était pas possible d'en assurer la durée.

Une confédération est nécessairement lente à former des projets, plus lente à les exécuter, et prompte seulement à se diviser. Lors même que les peuples qui la composent, se réunissent contre un ennemi commun, on voit dans l'ému-

lation qui les porte à se distinguer, la jalousie qui les armera bientôt les uns contre les autres. D'un côté, presque tous voudront traiter d'égal à égal avec la puissance dominante ; de l'autre, la puissance dominante voudra conserver sa supériorité, et, pour la conserver, elle appesantira le joug. On se plaindra ; on se soulevera ; on passera d'une alliance dans une autre ; tour à tour on dominera et on sera assujetti ; et les peuples seront exposés à des révolutions continuelles.

CHAPITRE IX.

Jusqu'à la mort de Philippe.

Les Grecs font la paix. Les Spartiates, mécontens d'Artaxerxe Mnémon, qui en a été le médiateur, donnent des secours à Tachos.

Après la bataille de Mantinée, Athènes et Sparte sont humiliées, Thèbes n'est plus ; et les Grecs, fatigués de leurs longues dissensions, cèdent aux sollicitations d'Artaxerce, qui continuait à les inviter à la paix. Ce monarque, qui méditait une nouvelle expédition en Egypte, avait besoin de leurs secours contre Tachos, successeur de Nectanébus ; et c'est pour les obtenir, qu'il songeait à faire cesser les divisions de la Grèce. Par le traité, dont il dicta lui-même les articles, il fut arrêté que chaque ville conserverait ce qu'elle possédait, et que celles qui étaient libres alors resteraient libres. L'indépendance que ce

traité assurait aux Messéniens offensa les Spartiates. Ils songèrent à se venger d'Artaxerce, et, l'Égypte paraissant leur en fournir l'occasion, ils envoyèrent un corps de troupes au secours de Tachos : Agésilas le conduisit lui-même.

Ce roi ne répondit pas à l'idée que les Egyptiens en avaient conçue. Accoutumés à juger des princes par l'éclat qui les environne, ils ne virent en lui qu'un vieillard sans aucune apparence; et ils ne comprenaient pas que ce fût là cet homme que la renommée avait devancé. Tachos même, qui lui avait promis le commandement de l'armée, parut lui donner peu de confiance. Agésilas en Egypte. Sa mort.

Sur ces entrefaites, Nectanébus s'étant soulevé, Agésilas, impatient de se venger, se joignit au rebelle; et Tachos, obligé de sortir d'Égypte, se retira à la cour d'Artaxerxe, qui le reçut avec bonté. Agésilas, ayant établi Nectanébus [1] sur le trône, s'embarqua pour retourner à Sparte : mais la tempête le poussa sur la côte d'Afrique, où il mourut.

Alors l'Asie mineure, la Syrie et la Phénicie se révoltèrent en même temps contre Artaxerxe Mnémon. Ce prince, qui voulait le bien, laissait faire le mal aux femmes et aux favoris, qui le gouvernaient. Dans un monarque faible, l'humanité est une vertu stérile; et sa faiblesse, qui croît avec l'âge, autorisant de plus en plus les vexations, Soulèvemens en Perse. Troubles à la cour.

[1] Il y en a eu deux de ce nom.

fait tôt ou tard éclater le mécontentement des peuples. La cour même de ce prince fut remplie de troubles. Darius, son fils aîné, conspira contre lui, et entraîna cinquante de ses frères dans sa conspiration. Elle fut découverte. Tous les coupables périrent : mais, au milieu de ces désordres, Artaxerxe mourut de chagrin, après un règne de quarante-six ans.

361 ans avant J. C.

Ochus succède à Artaxerxe Mnémon.

Ochus, le troisième de ses fils légitimes, lui succède. C'est un monstre, qui s'est ouvert le chemin au trône par le meurtre de deux de ses frères. Il croit s'y affermir par de nouveaux crimes ; et il fait égorger toute la famille royale, afin que les peuples, à qui il est en horreur, n'aient personne à lui substituer. Ses cruautés excitèrent le soulèvement de plusieurs provinces. Tel était l'état de la Perse.

Etat de la Grèce.

En Grèce, la guerre qui avait cessé laissait après elle tous les maux qui en sont les suites nécessaires ; c'est-à-dire l'épuisement, les défiances, les jalousies, les haines et les divisions. Devenues libres par le dernier traité, les villes ne continuaient de l'être que par l'affaiblissement des républiques qui avaient dominé tour à tour ; et l'impuissance où elles étaient de commander les unes aux autres, paraissait seule assurer à toutes la même liberté. Ainsi, parce qu'elles ne se redoutaient plus, elles croyaient n'avoir rien à redouter ; et, dans leur état de faiblesse, il ne

leur restait que des haines, qui ne leur permettaient plus de se réunir contre un ennemi commun.

Les Athéniens mêmes paraissaient avoir renoncé à toute ambition. La gloire des armes, qu'ils avaient portée jusqu'au fanatisme, n'avait plus aucun attrait pour eux. Les Miltiade, les Thémistocle, les Aristide, les Cimon, leur étaient devenus inutiles : il leur fallait des poëtes, des musiciens, des comédiens, des artistes de toute espèce. Les talens militaires, dégradés, devenaient tous les jours plus rares. Les hommes de mérite dédaignaient de briguer les magistratures auprès d'une populace qui prostituait ses faveurs; et les emplois restaient abandonnés à des âmes viles, qui les désiraient pour vendre la patrie. Combien les Athéniens ont degénéré.

Vous voyez combien cet âge est différent de celui où les Grecs, occupés des seuls progrès du gouvernement, et animés de l'amour de la liberté, ne prenaient les armes que pour la défense commune, et n'accordaient la considération qu'aux talens nécessaires. Ce peuple, autrefois vainqueur des Perses, n'en est plus que l'épouvantail. Cependant il se forme une puissance qui le voit de trop près pour le craindre. Un roi de Macédoine, pays souvent tributaire de quelqu'une de ces républiques, forme le projet d'envahir la Grèce, et l'envahira. Commencemens de Philippe, roi de Macédoine.

Ce roi était ce même Philippe que Pélopidas

avait emmené en otage. Il descendait des Héraclides, par Caranus, fondateur du royaume de Macédoine. Il fut élevé dans la maison de Polimnis, père d'Épaminondas. A cette école, il acquit des talens : mais les vertus ne trouvèrent pas le
359 ans avant J. C. même accès dans son âme. Plusieurs troubles lui frayèrent un chemin au trône, d'où il fit descendre son neveu, encore enfant.

D'abord il n'y paraît pas bien affermi : il est attaqué de toutes parts. Les Illyriens et les Péoniens font des irruptions dans ses états : les Thraces veulent mettre la couronne sur la tête de Pausanias ; et les Athéniens, sur celle d'Argée.

Philippe désarme les Péoniens à force de promesses et de présens. Par le même moyen il engage le roi de Thrace à ne plus soutenir Pausanias. Il déclare libre et indépendante la ville d'Amphipolis, afin de la détacher d'Athènes, dont elle est une colonie, et de cacher dans ces circonstances une ambition qu'il ne serait pas prudent de laisser transpirer. Enfin, ayant remporté à Méthone une victoire sur les Athéniens, et étant délivré d'Argée, qui périt dans le combat, il renvoie sans rançon aux Athéniens tous les prisonniers qu'il a faits sur eux. Cette modération affectée passe pour générosité aux yeux de ces républicains : parce qu'ils désirent la paix, ils se flattent que Philippe la désire également, et ils déclarent qu'ils ne le troubleront plus dans ses

entreprises. Le roi de Macédoine s'y était attendu; et c'est tout ce qu'il demandait dans une conjoncture aussi critique.

Tel est l'art avec lequel ce prince écarte une partie de ses ennemis, afin de pouvoir tomber sur les autres avec toutes ses forces. Jusque-là, on ne peut qu'applaudir à sa conduite : mais il ira bientôt à ses fins par toutes sortes de voies. Rien ne sera sacré pour lui : aucun traité ne le pourra lier : il ne les observera qu'autant qu'il ne pourra pas les rompre impunément. Toujours injuste, il ne connaîtra d'autre règle que son utilité; et il étendra sa puissance, moins par la supériorité de ses armes que par sa mauvaise foi. Caractère de Philippe.

Cet homme n'était qu'un assemblage de vices et de talens. D'abord, élevé dans une cour où la vertu n'était pas connue, il ne put contracter que des habitudes vicieuses. Transporté, dans sa jeunesse, à Thèbes, il y acquit des connaissances : il y apprit à être actif, vigilant, laborieux, infatigable : il s'instruisit surtout dans le métier des armes, le plus nécessaire à son ambition. Il sut former des soldats, il sut les conduire, et c'est sous lui que les Macédoniens apprirent à vaincre. Il créa la phalange macédonienne, corps de troupes célèbre dans l'histoire.

Cependant, quoiqu'il eût des talens, il était jaloux de tous ceux qui se distinguaient par leur mérite. Il fermait tout accès à la vertu; et, bien

loin d'élever les hommes d'honneur aux emplois, il les éloignait de sa personne. Intempérant, crapuleux, il n'avait pour amis que des flatteurs, des comédiens, des courtisans sans mœurs; et sa cour était le réceptacle de ce qu'il avait pu ramasser de plus vil chez les Grecs ou chez les Barbares. Tel était cet homme, né, comme le dit Démosthène, dans la Macédoine, dans ce coin du monde, d'où même il ne sortit jamais un bon esclave.

Perfide avec ses ennemis, et même avec ses alliés, Philippe était trop éclairé pour ne pas juger qu'un souverain doit être juste, au moins avec ses sujets; et il y a des traits de sa vie qui semblent prouver qu'il ne haïssait pas toujours la vérité. Un jour, au sortir d'un repas, ayant condamné une femme qui lui demandait justice; *j'en appelle*, dit-elle. *A qui*, reprit le roi? *A Philippe à jeun*. Il ne s'en offensa point. Il reçut de la même manière le reproche d'une autre femme, qui lui dit: *Si vous n'avez pas le temps de me rendre justice, cessez donc d'être roi.*

Circonspection de Philippe avec les Grecs.

Quand Philippe n'aurait pas été entouré d'ennemis, il n'aurait pas été prudent à lui d'attaquer ouvertement les Grecs. Un danger pressant n'aurait pas manqué de les tirer de la léthargie où ils étaient tombés. Ils avaient encore des généraux, Chabrias, Iphicrate, Timothée, Phocion, Timoléon, etc. Si, dans un calme apparent ils étaient

bien éloignés de leur confier l'autorité, ils la leur auraient abandonnée tout entière, lorsqu'ils auraient vu leur liberté menacée. La force des circonstances les y aurait contraints. Sous ces chefs, les dissensions domestiques auraient cessé : les républiques auraient oublié les haines qui les divisaient, et les citoyens se seraient retrouvé leur ancien courage.

Pour réussir, il fallait donc que Philippe attaquât les Grecs, et qu'ils ne se crussent pas attaqués. Vous conviendrez que cela demandait de l'adresse ; mais vous reconnaîtrez bientôt que ces peuples étaient alors on ne peut pas plus faits pour être trompés par les ruses les plus grossières. Politique de ce roi.

D'un côté, le roi de Macédoine se fit des pensionnaires dans toutes les républiques. Dans celle d'Athènes l'orateur Eschine lui était vendu, ainsi qu'Aristodème et Néoptolème, deux comédiens qui avaient une grande influence dans les délibérations, à ce seul titre qu'ils contribuaient aux plaisirs des Athéniens : ces âmes viles, occupées à fasciner les yeux, donnaient toujours aux démarches de Philippe les vues les plus propres à écarter toute inquiétude.

D'un autre côté, ce roi n'entreprenait rien qu'à propos. Il s'arrêtait aussitôt qu'il voyait qu'on allait prendre de l'ombrage, et il ne reprenait ses projets, que lorsqu'il voyait les Grecs retombés dans leur premier assoupissement. Tout au

plus, ces hommes, autrefois citoyens, inquiets par intervalle, s'assemblaient en tumulte : encore parlaient-ils de jeux, lorsqu'ils voulaient parler d'affaires; et, en général, ils perdaient à délibérer le temps que Philippe employait à agir. C'est ainsi que, pour les assujettir, il ne fallut à ce roi que de l'artifice, de la mauvaise foi, et du temps. La suite des principaux événemens va développer sensiblement toute cette politique.

Entreprises de Philippe.

Tranquille du côté des Athéniens, il ne se souvient plus des promesses qu'il avait faites aux Péoniens : il les subjugue, et les Illyriens ont bientôt le même sort. N'ayant plus d'ennemis, il tombe sur Amphipolis, qu'il avait déclarée libre et indépendante; et les Athéniens refusent leurs secours à cette ville, sous prétexte qu'ils enfreindraient la paix qu'ils ont faite avec la Macédoine : la vérité est que Philippe leur avait promis de ne la prendre que pour la leur remettre. Il la prit, et la garda. Cette place lui était avantageuse, parce qu'elle était une barrière contre les Thraces.

358. Bientôt après, il s'empara de Pydna, de Potidée et de Crénide, à laquelle il donna le nom de Philippopolis. Potidée était aux Athéniens : c'est pourquoi il renvoya la garnison avec de grandes marques de bonté. Il remit la place aux Olynthiens, auxquels il céda encore Anthémonte, ville qui était un sujet de guerre entre cette république et les rois de Macédoine. C'est ainsi qu'il amusait

les uns par des présens et les autres par une paix simulée.

Cette démarche parut cependant ouvrir les yeux aux Athéniens : mais ils étaient occupés à chasser les Thébains de l'île d'Eubée, où une faction les avait appelés; et à peine eurent-ils repris cette île, que Byzance, Chio, Cos et Rhodes formèrent une ligue contre Athènes. Guerre sociale contre les Athéniens.

Cette guerre, nommée sociale, ne fut pas favorable aux Athéniens, et ce fut la faute de Charès. Ce général, tout-à-fait dépourvu de talens, ne suivit pas même sa destination. Il s'engagea au service d'Artabaze, qui venait de se révolter contre Ochus. Ainsi, sacrifiant sa patrie à son avarice, Charès irrita le roi de Perse; et les Athéniens, que les menaces d'Ochus forçaient à faire la paix, reconnurent les Byzantins, ainsi que les insulaires, pour libres et indépendans.

Charès ne fut pas puni : toute la colère du peuple retomba sur ses collègues, Iphicrate et Timothée, deux bons généraux. Quoiqu'ils n'eussent point eu de part à la demarche de Charès, et qu'ils eussent même été rappelés auparavant, ils furent mis à l'amende. C'est ainsi que les Athéniens jugeaient.

Sur ces entrefaites, il se leva une guerre, qui fut très-favorable aux projets de Philippe. Mais, pour vous en donner une idée juste, il faut reprendre les choses de plus haut. 355. Guerre sacrée.

Du temps de Solon, les Crisséens, peuples de la Phocide, devenus puissans par le commerce, crurent pouvoir tout entreprendre impunément. Ils entrèrent à main armée sur les terres de leurs voisins, portèrent la guerre jusqu'à Delphes, s'emparèrent du temple, de toutes les richesses qu'il renfermait, et commirent toutes sortes de violences. Il fallut venger Apollon. Les amphictyons levèrent des troupes; et, après dix ans de guerre, les Crisséens furent exterminés, leurs villes détruites, leurs terres consacrées au dieu qu'ils avaient offensé, et, à cette occasion, on institua les jeux pythiques.

Il fut défendu de cultiver les terres consacrées à Apollon, comme si des campagnes en friche devaient être plus agréables à la divinité. Au mépris de cette loi, les Phocéens osèrent labourer et ensemencer une partie de ces terres. Condamnés à l'amende par le tribunal des amphictyons, ils arment, et sont soutenus des secours de Sparte et d'Athènes, tandis que les Thébains et les Thessaliens combattent pour Apollon.

Cette seconde guerre sacrée dura dix ans. Philippe parut d'abord n'y prendre aucune part. Occupé à étendre ses conquêtes sur la Thrace, il voyait avec plaisir les Grecs consumer leurs forces; et, sans rien précipiter, il attendait le moment où il aurait un prétexte pour tourner ses armes contre eux.

Ce moment parut s'offrir, lorsque les Phocéens ayant eu des avantages, les Thessaliens demandèrent des secours au roi de Macédoine. Il vint, 351.
fut défait une première fois; revint avec de nouvelles forces, et remporta une victoire complète. Ayant alors réuni à ses troupes les Thessaliens et les Thébains, il marcha vers les Thermopyles, en apparence pour entrer dans la Phocide et punir les Phocéens sacriléges, mais, dans le vrai, pour s'assurer d'un défilé qui lui ouvrait l'Attique.

Démosthène monte dans la tribune pour la première fois.

C'est à cette occasion que Démosthène monta pour la première fois dans la tribune. Cet orateur, dévoilant les vues de ce prince ambitieux, tira les Athéniens de leur assoupissement : ils coururent aux armes, et ils arrivèrent aux Thermopyles assez tôt pour en défendre le passage. Philippe n'osa tenter de le forcer. Il jugea qu'il serait imprudent de réveiller la valeur d'un peuple naturellement courageux. Il se retira donc, bien assuré qu'en le rendant à sa première sécurité, il trouverait tôt ou tard une occasion plus favorable.

En effet les Athéniens crurent n'avoir rien à craindre d'un ennemi qui paraissait fuir devant eux; et les orateurs vendus au roi de Macédoine, entretinrent cette confiance, ne cessant de dire que Philippe n'oserait jamais les attaquer.

Aveuglement des Athéniens.

Cependant, non content d'étendre ses conquêtes dans la Thrace, ce prince enlève tous les jours aux Athéniens quelques-unes des villes

éloignées qui dépendent d'eux. Il a seulement l'attention de se dire leur ami, il assure qu'il ne leur fait point la guerre, et cette déclaration paraît les rassurer. Parce qu'il ne formait point d'entreprises sur l'Attique, sa conduite en imposait, au point que le peuple demandait sérieusement si on était ou non en guerre avec lui. Les sentimens étaient même partagés, et Démosthène répondait: *Il est vrai que vous êtes en paix avec Philippe, mais Philippe est en guerre avec vous.*

Pendant qu'on agitait ces questions ridicules, Philippe prenait des places, et les Athéniens couraient au théâtre, ou, se promenant sur la place, se demandaient curieusement des nouvelles, et disaient le roi de Macédoine mort ou malade. Eh! qu'importe, mort ou malade, leur criait Démosthène? C'est vous qui avez créé Philippe : quand il ne sera plus, vous vous en ferez bientôt un autre.

Artifices grossiers de Philippe.

Par les présens que ce prince avait faits aux Olynthiens, il avait paru leur donner un gage de son amitié. Il ne voulait cependant paraître leur ami, que pour les surprendre; et il parut l'être jusqu'au moment où il put leur commander de livrer leur ville. C'est ainsi qu'il se conduisait. Il avait imposé le joug aux Thessaliens, et auparavant il leur avait donné Nicée et Magnésie. Il tomba sur les Phéréens, lorsqu'il venait de protester qu'il ne voulait commettre aucune hostilité

à leur égard ; et, parce qu'il se disait ami des Oritains, il envoya des troupes chez eux, leur étant trop attaché pour souffrir les factions qui les troublaient. C'est dans le même esprit qu'il livrera aux Thébains Orchomène, Coronée et même la Béotie. Il paraissait insulter à la stupidité des peuples de la Grèce. Cependant, par cette conduite, il les tenait divisés : il s'assurait de ceux qu'il avait lieu de craindre ; il asservissait ceux qu'il ne craignait plus ; et, quoique ces artifices fussent d'autant plus grossiers, qu'ils se répétaient plus souvent, Philippe s'applaudissait de leur devoir des succès qu'il ne partageait pas avec ses soldats.

Olynthe était une colonie d'Athènes. Démosthène parla pour cette ville ; et, s'il persuada, il ne put faire agir ni assez tôt, ni comme il convenait. Le premier secours qu'on envoya fut trop faible. Le second arriva trop tard, lorsque la ville était prise, saccagée, et les habitans esclaves. Philippe dut cette conquête à la trahison des deux principaux magistrats. Ce prince avait partout des hommes prêts à trahir leur patrie ; et, parce que c'était lui qui donnait l'argent, il trouvait plus glorieux d'acheter que de conquérir.

Quel était alors le caractère des Athéniens.

Les Athéniens n'ont plus cette activité que nous leur avons vue, ou du moins ils la bornent toute aux choses frivoles et de pur agrément. Lorsqu'il s'agit d'une fête, chaque citoyen connaît ceux qui



y sont préposés : il sait d'avance les noms des musiciens, des poëtes, des comédiens, les rôles, les récompenses, où sont les fonds. Lorsqu'il est question de la guerre, on délibère, on se débat : on applaudit les orateurs, on les critique : on disserte, on juge, et l'on ne conclut rien. Vous parlez mieux que Philippe, disait Démosthène, mais il agit mieux que vous. En effet, il semble que les Athéniens attendaient toujours, pour se déterminer, que le moment d'agir leur eût échappé ; et les orateurs entretenaient cette lenteur, parce qu'ils ne montaient guère dans la tribune, que pour tenir au peuple les discours qu'ils jugeaient lui être agréables. On flattait ce peuple, Monseigneur, parce qu'il était souverain ; et on hâta sa ruine.

Les Athéniens étaient dégénérés au point, que, dédaignant de prendre les armes, ils confiaient à des troupes étrangères la défense de la patrie : encore ne pouvaient-ils se résoudre à contribuer aux frais de la guerre. Quoique leurs revenus fussent plus que triplés, il leur était impossible de mettre les mêmes troupes sur pied. On est étonné, quand on compare l'éloquence avec laquelle Démosthène les sollicite à la guerre, et le peu de ressources qu'il a pour la soutenir. Il propose d'armer deux mille hommes de pied et deux cents cavaliers, dont un quart soit composé de citoyens, et d'y joindre dix galères légèrement armées : avec

cela, il veut qu'on fasse des courses, et qu'on porte surtout la guerre loin de l'Attique. Mais, avec de pareilles forces, il était difficile de savoir où on la porterait.

Philippe, après avoir terminé la guerre sacrée, est agrégé au corps des amphictyons.

Cependant la guerre sacrée durait depuis dix ans, lorsques les Thébains, qui en portaient seuls tout le poids, invitèrent Philippe à le partager. Il n'attendait que cette occasion, pour faire une nouvelle tentative sur la Grèce. Le prétexte était heureux, et paraissait honnête : car, en prenant les armes, il montrait du zèle pour la religion, et de la reconnaissance pour une ville où il avait été élevé.

Les Athéniens, qui se lassaient de soutenir les Phocéens, au lieu de faire de nouveaux efforts, négocièrent la paix, et envoyèrent des ambassadeurs au roi de Macédoine. Philippe, occupé à leur enlever les domaines qu'ils avaient dans la Thrace, ne donna audience que lorsqu'il eut pris tout ce dont il voulait se saisir. Il fit ensuite traîner la négociation : il corrompit les ambassadeurs ; et il ne ratifia la paix que lorsqu'il eut tout disposé pour tomber sur les Phocéens.

Cette conduite aurait dessillé les yeux aux Athéniens, si, dans leur aveuglement, ils ne se fussent pas abandonnés à des orateurs mercenaires, dont les flatteries les aveuglaient de plus en plus. La gloire, leur disaient-ils, d'avoir des armées sur pied pour voler au secours des peuples opprimés, est achetée bien cher par les dépenses où elle vous

jette. Dailleurs, que craindriez-vous? Philippe, dans le fond, n'a-t-il pas les mêmes intérêts avec vous et avec les Phocéens? Attendez qu'il passe les Thermopyles, et il fera tout ce que vous voudrez. Vous le verrez devenir l'ami de ses ennemis, et l'ennemi de ses amis; et vous tomberez tous ensemble sur les Thébains. La haine des Athéniens contre Thèbes écoutait ces discours, et leur amour pour le repos préparait des conquêtes au roi de Macédoine.

Cependant Philippe s'empare des Thermopyles, entre dans la Phocide, soumet les Phocéens, et se montre à la Grèce comme le vengeur du temple de Delphes. Alors il assemble à la hâte les amphictyons; et, au nom de ce conseil, où il n'a convoqué que des hommes dévoués à ses volontés, il déclare les Phocéens déchus des droits d'amphictyonat, il proscrit ceux qui seront jugés sacriléges, et il ordonne la démolition de toutes les villes de la Phocide.

Il lui importait d'être agrégé au corps des amphictyons, afin de ne paraître plus étranger à la Grèce, et de pouvoir, au besoin, faire servir la religion à ses desseins. Il demanda donc les droits de séance et de suffrage, qu'on venait d'ôter aux Phocéens. Il les obtint, et on lui accorda encore de présider aux jeux pythiques, conjointement avec les Thébains et les Thessaliens.

Alors il se retira, voulant, par cette modéra-

tion affectée, faire croire qu'il n'avait armé que par zèle pour la religion. En effet on ne manqua pas d'exalter son respect pour les dieux : les peuples furent assez simples pour croire à la piété de ce prince; et ils oublièrent qu'il avait toujours manqué aux engagemens les plus sacrés. Démosthène, qui n'était pas aussi crédule, persuada néanmoins aux Athéniens de confirmer tout ce qui avait été fait dans l'assemblée des amphictyons, parce qu'un refus de leur part aurait suscité à la république des ennemis trop puissans, et en trop grand nombre. Philippe, satisfait de ce succès, marcha contre les Illyriens : mais il continua d'observer la Grèce.

Dans ce temps, Timoléon passa en Sicile. Ce morceau d'histoire est fort intéressant. Vous verrez un citoyen vertueux, dont les talens font le bonheur d'un peuple. Nous en parlerons ailleurs. Aujourd'hui il faut laisser Timoléon, pour revenir à Philippe. 345. Timoléon passe en Sicile.

Pendant que ce roi faisait tous ses efforts pour enlever aux Athéniens les alliés qu'ils avaient dans la Thrace et sur l'Hellespont, les Argiens et les Messéniens implorèrent son secours contre les Spartiates, qui les opprimaient; et les Thébains, toujours ennemis de Sparte, le sollicitèrent à humilier cette république, et offrirent de se joindre à lui. Il n'avait pas besoin d'être pressé pour entrer dans cette ligue. Il dicta donc aux amphic- Philippe arme contre Sparte, mais sans effet.

tyons un décret, par lequel il était ordonné aux Lacédémoniens de laisser jouir Argos et Messène d'une indépendance entière, et il fit marcher un corps de troupes du côté du Péloponèse. Mais Démosthène ayant fait sentir aux Athéniens la nécessité de prendre la défense de Sparte, Philippe rappela ses troupes, ne voulant pas réunir contre lui les forces de ces deux républiques.

Il tente inutilement d'enlever l'Eubée aux Athéniens.

Sans rompre encore avec les Athéniens, il entreprit ensuite de leur enlever l'Eubée. A cet effet, il pratiqua des intelligences dans cette île : il s'attacha par des présens les citoyens qui avaient le plus d'autorité : il établit des tyrans dans plusieurs villes. Par ce moyen, l'Eubée paraissait se soustraire d'elle-même aux Athéniens; et Philippe l'acquérait, sans paraître avoir pris les armes. Pour cette fois néanmoins ses projets furent déconcertés : car Phocion, qui passa en Eubée, vainquit les rebelles, et soumit toute l'île.

Phocion homme d'état et grand capitaine.

Phocion était tout à la fois grand capitaine et grand homme d'état, phénomène auquel dans ce siècle on n'était plus accoutumé. Alors ceux qui se destinaient à la guerre, n'étudiaient que le métier des armes; et ceux qui voulaient gouverner, n'apprenaient qu'à haranguer le peuple. Depuis que ces études étaient tout-à-fait séparées, la république était mal gouvernée et mal défendue. Phocion est le dernier homme qu'elle ait produit, et elle ne saura pas s'en servir.

Ligue des Athéniens contre Philippe. 341.

Enfin les Athéniens commencent à croire que Philippe leur fait la guerre, lorsqu'ils lui voient mettre le siége devant Périnthe et Byzance, deux villes alliées de la république. Alors ils demandent des sécours au roi de Perse : ils se liguent avec Chio, Cos et Rhodes : ils équipent une flotte, et Charès, qui la commande, met à la voile. Mais ce général, odieux aux alliés, qui le méprisaient, ne fut pas même reçu dans les ports de Byzance, et il fallut lui donner un successeur. Phocion, qui fut choisi, délivra Byzance et Périnthe, chassa Philippe de l'Hellespont, et reprit sur lui plusieurs places.

Philippe accuse les Athéniens d'avoir commencé les hostilités.

Pour prévenir les plaintes des Athéniens, ce prince se hâta de leur en faire. Il les accusa d'avoir commis les premières hostilités, jugeant qu'il voilerait ses infractions, s'il les accusait d'en avoir fait eux-mêmes. Il lui importait peu que ses accusations fussent prouvées : il les laissait à débattre aux orateurs, et il gagnait du temps. Afin même de persuader qu'il ne demandait que la paix, il fit des propositions : et, afin de ne rien conclure, il traîna la négociation pendant deux ans. Dans cet intervalle il porta la guerre en Scythie, d'où il revint victorieux, après avoir néanmoins reçu quelques échecs.

Forcé à leur faire la guerre, il a besoin d'artifice.

Les Athéniens, conduits par Démosthène, se refusèrent à toutes les propositions de Philippe, et résolurent la guerre contre l'avis de Phocion

Il faut donc enfin que ce roi arme ouvertement : cependant il a encore besoin d'artifice.

D'un côté, ses forces sur mer sont inférieures à celles des Athéniens : de l'autre, les Thébains et les Thessaliens peuvent seuls lui ouvrir un passage par terre. Or, quelle que soit la haine de ces peuples contre Athènes, ils ne s'armeront pas pour la détruire, parce qu'elle est encore à leurs yeux le rempart de la liberté.

Il suscite une nouvelle guerre sacrée.

Armer contre les Athéniens, c'était donc s'exposer à soulever toute la Grèce. Pour couvrir ses desseins, Philippe imagina de susciter une nouvelle guerre sacrée. Il fit accuser les Locriens d'Amphisse d'avoir labouré quelques terres consacrées à Apollon : et aussitôt les amphictyons, dont il dictait les décrets, ordonnèrent à toutes les villes amphictyoniques de lever des troupes.

Il se fait nommer général de l'armée par les amphictyons.

La guerre commença, mais sans succès, parce qu'il importait à Philippe qu'on ne pût pas la faire sans lui. Cependant il craignait de s'offrir, il voulait plutôt être prévenu par les Amphictyons ; et, pour écarter jusqu'aux soupçons, il était nécessaire qu'une personne qui ne serait pas suspecte leur proposât de donner à Philippe la conduite de cette guerre. Eschine, qu'on ne savait pas lui être vendu, était l'homme le plus propre à faire réussir ce projet. Le roi de Macédoine jeta les yeux sur lui ; et cet orateur, ayant été député par les Athéniens, le fit nommer général de l'armée.

Avant d'entrer en campagne, Philippe déclara qu'il venait chez les Phocéens en qualité d'allié : il avait même leurs ambassadeurs à sa suite. Cependant, au lieu de marcher contre les Locriens, il tomba tout à coup sur Élatée, capitale de la Phocide. Cette place lui ouvrait le chemin d'Athènes, et le mettait en état de tenir les Thébains en respect. Il s'ouvre le chemin d'Athènes.

L'alarme se répand alors parmi les Athéniens : ils députent de tous côtés, et Démosthène engage les Thébains à s'unir à eux. Philippe, considérant les ennemis qu'il va combattre, craint à son tour, et fait des propositions de paix. L'avis de Phocion était d'entrer en négociation. Il faut, disait-il, ou être les plus forts, ou être les amis de ceux qui le sont; et je ne conseillerai la guerre, que lorsque les jeunes gens seront déterminés à ne pas abandonner leur rang, que les riches s'empresseront à contribuer, et que les orateurs ne pilleront pas. Mais il ne fut pas écouté; et, quoique Philippe eût corrompu l'oracle de Delphes, et eût répandu des augures capables d'effrayer ses ennemis, Démosthène entretint les Athéniens dans leur première résolution, et leur assura que la Pythie philippisait. Les Athéniens arment.

Ils se hâtèrent donc de prendre les armes : ils entrèrent dans la Béotie; les Thébains se joignirent à eux; et ils furent défaits près de Chéronée. On a dit que Démosthène fut des premiers à fuir, 338. Ils sont défaits à Chéronée.

et que son habit s'étant accroché à un buisson, il se crut arrêté par l'ennemi, et demanda la vie. Phocion ne commandait pas l'armée.

Philippe affecte de ménager les Athéniens.

Philippe, toujours attentif à diviser ses ennemis, renvoya sans rançon tous les Athéniens qu'il avait faits prisonniers; et, traitant les Thébains bien différemment, il mit garnison dans leur ville, et rappela les citoyens exilés, auxquels il donna les magistratures.

La défaite de Chéronée est attribuée aux généraux.

On attribua la défaite de Chéronée aux généraux Liside et Charès. Le premier fut condamné à mort; le second dut son salut à la confiance avec laquelle il se défendit.

Philippe se fait nommer généralissime des Grecs contre les Perses.

Toute la Grèce se soumet. Cette soumission néanmoins pouvait n'être qu'un effet de la consternation : car des peuples jaloux de leur liberté ne supportent pas le joug patiemment. Il s'agissait donc de distraire les Grecs, et par conséquent de les occuper d'une nouvelle guerre : dans cette vue, Philippe réveilla leur ancienne haine contre les Perses; et, pour se rendre maître de toutes leurs forces, il se fit nommer leur généralissime. Les Lacédémoniens refusèrent seuls d'entrer dans cette ligue.

Etat de la Perse pendant le règne de Philippe.

Pendant le règne de Philippe, la Perse avait été troublée par le soulèvement de plusieurs provinces; et Ochus les avait réduites, moins par la force de ses armes, que par la trahison des chefs que les révoltés avaient choisis. Mentor de Rhodes

lui livra les Sidoniens, qui, se voyant trahis, mirent le feu à leurs maisons, et périrent dans les flammes. La destruction de cette ville soumit toute la Phénicie. Bientôt après l'île de Chypre, qui s'était aussi soulevée, posa les armes; et, après la réduction de ces deux provinces, Ochus tomba, avec toutes ses forces, sur l'Égypte; il en chassa Nectanébus, qui s'enfuit en Éthiopie, et il y commit toutes sortes de cruautés.

Mentor, pour récompense de ses services, fut fait gouverneur des côtes de l'Asie, et généralissime des troupes contre les provinces qui s'étaient soulevées. Il aurait pu néanmoins être suspect : car Artabaze, qui s'était soulevé au commencement du règne d'Ochus, avait épousé sa sœur; et Memnon, son frère, était entré dans cette révolte. Mais il eut assez d'adresse pour les réconcilier l'un et l'autre avec le roi, et tous deux quittèrent la cour de Philippe, où ils s'étaient réfugiés. Memnon était un des bons capitaines de son temps.

Ochus ne jouit pas long-temps de ses succès. Bagoas, Égyptien, un de ses unuques et son favori, vengea l'Égypte. Il empoisonna ce monarque, il en fit mourir tous les enfans, conservant seulement Arsès, le plus jeune de tous, parce qu'il se flattait de gouverner sous le nom de ce prince. Tel était l'état de la Perse. Philippe avait déjà fait partir pour l'Asie mineure Attale et Parménion, et il continuait ses préparatifs, lorsqu'il fut assas-

Philippe est assassiné. 336 ans avant J. C.

siné par Pausanias, dans la quarante-septième année de son âge, et dans la vingt-quatrième de son règne.

Darius Codoman, roi de Perse.

La même année Bagoas, voyant qu'Arsès connaissait ses crimes, et songeait à l'en punir, le prévint en l'assassinant, et donna la couronne à Darius Codoman, qu'on croit arrière-petit fils de Darius Nothus. On ne sait comment ce prince avait échappé au massacre qu'Ochus avait fait de toute la famille royale. Il eut encore le bonheur d'échapper à Bagoas, et il lui fit boire le poison que ce scélérat lui avait préparé.

Darius n'avait d'abord eu d'autre emploi que de porter les dépêches aux gouverneurs des provinces. Élevé sur le trône, il donna tous ses soins à rétablir l'ordre. Il était brave, humain, généreux : tous les historiens lui rendent cette justice. Il dut sans doute ces vertus aux circonstances qui avaient éloigné de lui la flatterie; mais les malheurs ne lui donnèrent pas des lumières.

CHAPITRE X.

Jusqu'à la mort d'Alexandre.

Conduite de Démosthène, à la mort de Philippe.

Philippe étant mort, les Athéniens crurent n'avoir plus d'ennemis, et montrèrent une joie qui décelait leur faiblesse. Démosthène parut en

public, couronné de fleurs : il fit décerner une couronne à l'assassin Pausanias; il fit rendre aux dieux des actions de grâces; enfin il engagea plusieurs villes à former une ligue contre Alexandre, parlant de ce prince, comme d'un enfant qui avait appris beaucoup de choses, mais qui savait tout mal.

Cependant cet enfant tournait ses armes contre les Thraces, les Péoniens, les Illyriens, et d'autres Barbares, que son père avait subjugués, et qui croyaient avoir trouvé le moyen de se soustraire au joug de la Macédoine. Il jugea que l'audace pourrait seule consterner des ennemis qui n'avaient pas eu le temps de concerter leurs mesures. Conduite d'Alexandre.

Vainqueur des Barbares, il tomba sur les Grecs. Les Thébains, qui, sur le faux bruit de sa mort, avaient égorgé la garnison macédonienne, osèrent seuls lui résister; et, presque aussitôt vaincus, ils furent réduits en servitude. La ville fut rasée : Alexandre ne conserva que la maison des prêtres et celle de Pindare. On l'estimerait davantage, s'il eût conservé encore celle d'Épaminondas, ou même la ville entière. Il ne devait pas oublier que son père s'était formé parmi les Thébains. Thèbes détruite.

Mais cette sévérité répandit la terreur, et les Athéniens se hâtèrent d'implorer sa clémence. Alors il jugea qu'il s'était assez fait redouter; et, ne voulant pas porter au désespoir des peuples qui se soumettaient d'eux-mêmes, il ne songea Toute la Grèce se soumet.

qu'à faire oublier la cruauté dont il avait usé envers les Thébains, et qu'on dit qu'il se reprocha dans la suite. Toute la Grèce se soumit.

Il est nommé généralissime des Grecs contre les Perses.

Il ne lui restait plus qu'à exécuter le projet que son père avait formé. Dans cette vue, il convoqua l'assemblée des Grecs à Corinthe; et ayant gagné les députés par sa douceur, par son humanité, et par toutes les marques d'amitié dont il les comblait, il se fit nommer généralissime de toutes les forces de la Grèce.

Etat de la Perse.

L'empire des Perses était vaste, les désordres grands, et les abus à leur comble : parce que, sous des princes faibles, lâches et vicieux, la corruption est toujours en proportion avec la puissance. Il y avait autant de tyrans que de ministres, de favoris, de satrapes; et chacun s'arrogeait le droit de vexer le peuple.

Le monarque, qui se croyait puissant par le faste dont il était enveloppé, était environné d'esclaves, dont sa vie dépendait. Il tombait sous les coups d'un eunuque, qui disposait de la couronne; et les révolutions du trône n'en causaient aucune parmi les nations, qui, ayant chacune leur langage, leurs lois, leurs usages, leurs mœurs, leur religion, leurs intérêts à part, n'avaient qu'une chose commune à toutes, la haine du gouvernement.

Il était donc indifférent à tous ces peuples, que la couronne passât d'une tête sur une autre. Voilà

cependant les hommes que Darius armera pour sa défense. Dans aucun temps ils n'ont été soldats : ils le sont moins que jamais. C'est malgré eux qu'ils marchent à l'ennemi : ils sont indifférens sur le sort du combat : ils n'ont pas le courage qui fait vaincre. Vous prévoyez donc qu'Alexandre aura des succès. Cependant il prend si mal ses mesures, qu'on peut le taxer de témérité : il eût échoué, pour peu que Darius eût su se conduire.

Imprudence d'Alexandre.

Il part avec trente mille hommes d'infanterie, cinq mille chevaux, soixante et dix talens, des vivres pour un mois; et distribuant à ses officiers tous les revenus de la Macédoine, il ne veut, dit-il, conserver pour lui que l'espérance. Le voilà en Asie, et cependant il n'est pas assuré d'y faire des conquêtes : s'il a un échec, il ne peut pas se promettre de revenir dans ses états; il a même tout à redouter des Grecs. Il eût été prudent d'emmener plus de troupes, non pour vaincre Darius, mais pour affaiblir la Grèce, et la mettre hors d'état de rien entreprendre. Dans le plan que Philippe avait projeté, les Grecs devaient lui fournir deux cent mille hommes. Alexandre, moins prudent, n'écoute que son impatience, et met à peine quelque ordre dans la Macédoine.

Cet aventurier, car dans ce moment je ne puis lui donner d'autre nom, a donc trente-cinq mille hommes et l'espérance : cependant il n'a ni vivre, ni argent. Il faut donc qu'il se hâte de conquérir

un pays puissant et riche. Par conséquent, autant il est de son intérêt de livrer des batailles, autant il est de celui de Darius de les éviter.

Darius n'écoute pas les conseils de Memnon, et Alexandre passe le Granique.

Si le roi de Perse eût ruiné les provinces par où son ennemi devait passer, il eût formé différens corps de troupes, pour le harceler de tous côtés, et pour garder les défilés; enfin si, faisant une diversion, il eût envoyé une armée en Macédoine, Alexandre, affamé dans l'Asie, aurait été trop heureux de pouvoir repasser la mer. C'est ce que conseillait Memnon de Rhodes, le seul homme de guerre qu'eût Darius; et il ne fut pas écouté, parce que c'était le seul qui devait l'être. On fit donc marcher cent mille hommes de pied, et dix mille chevaux sur les bords du Granique, et leur défaite
334. soumit au vainqueur presque toute l'Asie mineure.

Il renvoie sa flotte.

Alors Alexandre renvoya sa flotte, soit parce qu'il n'avait pas de fonds pour l'entretenir, soit parce que, résolu à vaincre ou à périr, il voulait ôter aux Grecs tout moyen de retourner dans leur patrie.

Mort de Memnon, dont Darius veut suivre les conseils.

Darius reconnaît la sagesse des conseils de Memnon. Il le déclare amiral de ses flottes, et général des troupes destinées à porter la guerre dans la Macédoine. Memnon se rendit maître de Chio, de toute l'île de Lesbos, à la réserve de Mitylène, dont il fit le siége. Il se proposait, après avoir pris
333. cette ville, de passer en Eubée, et de faire de la

Grèce le théâtre de la guerre. Mais il mourut, et son projet fut abandonné.

Sur ces entrefaites, Alexandre tomba dange- Maladie d'Alexandre. reusement malade, pour s'être baigné dans le Cydnus, rivière de Cilicie. Cependant les médecins n'osaient rien prendre sur eux : ils se croyaient suspects, parce que Darius avait mis à prix la tête d'Alexandre, et ils craignaient qu'on ne les rendît responsables de l'événement. Un seul, qui se nommait Philippe, préféra la vie de son maître à toute autre considération; et il avait entrepris de le traiter, lorsque Parménion, qui le soupçonna de s'être laissé corrompre, écrivit au roi de se méfier de son médecin. Si cet avis était fait pour inquiéter, le mal était pressant : il fallait ou périr, ou donner sa confiance. Dans cette situation, Alexandre prit le seul parti qu'il convenait de prendre : Philippe lui ayant apporté une médecine, il la but sans hésiter, pendant qu'il lui donnait à lire la lettre de Parménion. Il fut rétabli peu de jours après.

Il était temps : Darius avançait. Il est vrai qu'il Défaite de Darius à Issus.
n'opposait que du faste au courage d'Alexandre.
Au lieu d'attendre son ennemi dans une plaine, 333.
où, comme le lui disaient des Grecs à son service, il aurait pu déployer toutes ses forces, il s'engagea, sur l'avis de ses courtisans, dans les défilés de Cilicie, près de la ville d'Issus, et livra bataille dans un endroit où le terrain donnait tout l'avantage au roi de Macédoine. Il fut défait.



Mot qui décèle le caractère d'Alexandre.

Si l'âme d'Alexandre était au-dessus des périls, elle était au-dessous des succès. A peine il entre dans la tente de Darius, qu'ébloui des richesses qui lui frappent les yeux, il s'écrie : *Voilà ce qui s'appelle régner.* Quel mot ! Monseigneur. Il ne voit donc pas que ce luxe outré a préparé la défaite de ce monarque. C'est ainsi qu'il décèle son caractère, et fait voir que la sévérité des mœurs n'est en lui qu'un état forcé. A la vérité, on ne saurait trop louer la manière dont il en agit avec la mère, les femmes et les filles du roi de Perse. Mais enfin il fut vaincu par les richesses dont il se vit maître, et il commença dès ce jour à prendre de nouvelles mœurs.

Provinces qui se soumettent au vainqueur.

La Syrie se soumit sans résistance. Damas, où Darius avait renfermé ses trésors, et où les femmes de la cour avaient cru trouver un asile, fut livré par le gouverneur. En Phénicie, les Sidoniens virent avec joie arriver un vainqueur qui les vengeait des Perses. En vain Straton, leur roi, voulut les retenir sous la domination de Darius : il perdit la couronne ; et Éphestion, à qui Alexandre permit d'en disposer, mit sur le trône Abdolonyme, qui était du sang des rois, mais que la pauvreté avait réduit à cultiver un champ. Tyr, qui résista, fut prise après un siége de sept mois : deux mille habitans, qui échappèrent à la fureur des soldats, ne purent échapper à la cruauté d'Alexandre. Il les fit mettre en croix.

Il se déshonora encore plus, s'il est possible, au siége de Gaza, place qui lui ouvrait l'Égypte, et dont par cette raison il lui importait de se rendre maître. Bétis, qui était gouverneur, fidèle à Darius, la défendit avec courage, et ce fut un crime aux yeux du vainqueur. Alexandre immola dix mille hommes à sa vengeance : il les fit passer au fil de l'épée; il fit vendre tous les autres habitans; il insulta lâchement à la valeur de Bétis; il entra en fureur, parce qu'il le vit intrépide; enfin il le fit attacher par les talons à son char, et il le traîna autour de la ville.

Alexandre se fait reconnaître pour fils de Jupiter Ammon.

La prise de Gaza soumit l'Égypte, qui portait impatiemment le joug des Perses. On s'attend qu'Alexandre va marcher contre Darius; mais il suspend le cours de ses victoires, pour exécuter un projet ridicule, qu'il méditait depuis quelque temps.

Au milieu des déserts sablonneux de la Libye, est un temple que la superstition a consacré à Jupiter Ammon. Pour y arriver, il faut traverser des contrées où l'eau manque tout-à-fait, et où les chaleurs sont insupportables.

Alexandre entreprend ce voyage. Après bien des fatigues, après avoir été sur le point de périr, lui et tous les soldats qui le suivaient, il arrive le dixième jour, et se fait reconnaître pour fils de Jupiter, par le grand sacrificateur. Ce n'était plus le temps où l'on adoptait ces sortes de fables; mais les flatteurs sont de tous les siècles, et la

flatterie a toujours, aux yeux des princes, l'air de la crédulité.

Journée d'Arbelles.

Après avoir bâti Alexandrie, il quitta l'Égypte et passa en Assyrie, où il joignit Darius aux en-
331. virons d'Arbelles. L'armée des Perses était beaucoup plus nombreuse que celle qu'il avait défaite à Issus, et par conséquent plus facile à vaincre. Cependant les Macédoniens furent épouvantés à la vue de cette multitude. Une éclipse de lune acheva de répandre la consternation. Alexandre lui-même fut effrayé. Il consulta les devins : il fit venir le prêtre Aristandre : il immola secrètement des victimes à la Peur : il invoqua Jupiter, Minerve et la Victoire. On ne peut pas croire qu'Aristote lui eût donné ces superstitions. Il les devait sans doute aux idées qu'il avait reçues dans sa première enfance, et à une pusillanimité qui lui était naturelle. La philosophie peut éclairer; mais d'une âme faible, elle n'en saurait faire une âme forte.

Il y a bien des sortes de courage. Si Alexandre n'avait pas celui qui secoue le joug de la superstition, il avait au moins celui qui conduit les soldats à la victoire. Celle d'Arbelles fut complète. Darius s'enfuit de province en province, et les principaux satrapes fléchirent aussitôt devant le vainqueur.

Les Thraces et les Lacédémoniens se soulèvent.

Pendant que ces choses se passaient en Asie, les Thraces d'un côté, et les Lacédémoniens de

l'autre, se soulevaient, et le reste des Grecs n'attendaient que le moment de se déclarer. Mais les Lacédémoniens furent défaits par Antipater, gouverneur de Macédoine; et, depuis ce temps jusqu'à la mort d'Alexandre, la Grèce n'offre point d'événemens considérables.

Alexandre se transporta successivement à Babylone, à Suse, à Persépolis. Il s'abandonna à un luxe qui fut contagieux pour ses soldats, et la discipline militaire se relâcha. Heureusement la Grèce lui envoyait souvent de nouvelles recrues.

Différentes expéditions d'Alexandre.

Il marchait vers Ecbatane à la poursuite de Darius, lorsqu'à son approche Bessus et Narbazane égorgèrent ce monarque. Dans la suite, ces deux scélérats tombèrent entre ses mains. Il punit le premier, fit grâce au second, et prouva que les actions justes qui lui échappaient quelquefois, n'étaient pas dirigées par des principes sûrs et constans. En effet il n'est pas étonnant que celui qui avait fait mourir Bétis ait laissé vivre Narbazane.

Absolument maître de la Perse, par la mort de Darius, il voulut conquérir toutes les nations orientales. Il soumit jusqu'aux peuples au delà de l'Hydaspe; mais ses soldats ayant refusé de le suivre plus loin, il ne put pas pénétrer jusqu'au Gange.

Pour se montrer au moins à l'Océan, il s'embarqua sur l'Acésine, et il descendit jusqu'à l'em-

bouchure de l'Indus. On ne pourra plus rien ajouter à votre gloire, disait-il à ses soldats : vous voilà bientôt à l'extrémité de l'univers, et vous verrez des choses qui ne sont connues que des dieux. Ils arrivèrent au moment du flux ; et, voyant avec quelle impétuosité l'Océan se répandait sur les terres, ils crurent que ce dieu courroucé voulait les engloutir, et le fils de Jupiter avec eux.

Alexandre contempla l'Océan, spectacle qu'il ne croyait pas avoir acheté trop cher. Ensuite, tandis que sa flotte se dirigea vers le golfe Persique, il s'en retourna par terre, et s'engagea imprudemment dans des déserts, où il vit périr, faute de vivres, les trois quarts de son armée.

Mœurs d'Alexandre dans le cours de ses succès.

C'est dans le cours de ces dernières expéditions qu'Alexandre se livre aux excès de toute espèce. Il prend l'habit et les mœurs des Perses ; à leur mollesse, il ajoute la crapule. Son palais est un sérail, et sa table un lieu de débauche, où il serait honteux de ne pas s'enivrer.

Sous prétexte d'une conjuration qui n'est pas prouvée, il fait mourir Philotas ; il en fait assassiner le père, Parménion, ce capitaine qui l'a toujours servi, lui et son père, avec zèle. Il arrive à une petite ville où habitaient les Branchides. C'était une famille de Milet, qui avait été transportée dans la Bactriane. Ces malheureux couraient au-devant de lui avec joie ; et le barbare

les fait tous égorger, parce que, plus d'un siècle auparavant, leurs pères avaient servi sous Xerxès.

Il se loue avec indécence. Il n'est pas content de ses succès, s'il ne rabaisse ceux de son père. Il entre en fureur contre un vieux capitaine qui ne peut souffrir qu'on flétrisse la mémoire de Philippe. A ces mots, *tu n'as vaincu qu'avec les soldats de ton père*, il poignarde Clitus, qui lui a sauvé la vie.

Il faut l'avouer, il est honteux de ce crime. Il s'abandonne au désespoir : il veut s'ôter la vie : il se prive de toute nourriture. Les courtisans inquiets paraissent même avoir épuisé toutes les ressources, lorsqu'Anaxarque lui dit : *Ignorez-vous que les actions des souverains, quelles qu'elles soient, sont toujours justes et équitables?* Voilà ce qui le console.

C'est au milieu d'un repas que Clitus fut tué, et l'ivresse pouvait diminuer l'horreur de cette mort. Mais Alexandre était capable de commettre de sang-froid de pareils crimes.

Ce fils de Jupiter osait se montrer, tantôt avec les attributs de ce dieu, tantôt avec ceux de Diane, tantôt avec ceux de Minerve, etc. Ce n'était pas assez : il voulait que cette mascarade en imposât aux peuples, il voulait sérieusement être adoré. A un souper, de concert avec lui, Cléon, mauvais poëte de Sicile, commence l'éloge d'Alexandre, qui prend aussitôt un prétexte pour

se retirer. Le poëte continue : il compare son héros à tous les dieux, le dit plus digne d'adoration qu'aucun autre ; et, concluant qu'il faut se prosterner quand il rentrera, il invite tout le monde à suivre l'exemple qu'il en va donner.

Si le roi était présent à ton discours, dit Callisthène, il t'imposerait silence : et ce sage philosophe fit voir ce qu'on doit à son prince, et ce qu'on doit à ses dieux.

Alexandre, caché, entendit tout, et désira de trouver l'occasion de venger sa divinité. Elle se présenta bientôt. Une conspiration, tramée contre ce prince, devenu odieux et méprisable, fut découverte. Hermolaüs en était le chef; et, parce que Callisthène avait eu de l'amitié pour lui, Alexandre confondit ce vertueux philosophe avec les coupables, et fit périr un homme qu'Aristote sans doute avait choisi, dans l'espérance d'opposer une digue à des vices qu'il prévoyait. Ce crime seul suffirait pour déshonorer un grand homme.

Il n'avait que de fausses idées de grandeur.

Il est vraisemblable qu'il ne fut pas au pouvoir d'Aristote de donner à son disciple des idées de la vraie grandeur. La cour de Macédoine étoit trop corrompue : Philippe offrait de trop mauvais exemples à son fils ; et d'ailleurs Alexandre avait en lui, dès l'enfance, le germe d'une ambition désordonnée, qui, dans la prospérité, ne pouvait manquer de le faire tomber dans les plus grands excès.

Fâché des conquêtes que faisait son père, *il ne me laissera rien à conquérir*, disait-il avec chagrin. Ce mot seul pouvait faire pressentir ce qu'il deviendrait, si jamais il était conquérant. En effet, élevé dans de pareils sentimens, auxquels toute une cour applaudissait, ne devait-il pas s'accoutumer à penser que la victoire met au-dessus des lois, et que rien ne doit résister aux volontés d'un conquérant, comme rien ne résiste à ses armes?

Pour laisser dans les Indes une idée extraordinaire de lui et de son armée, il dressa douze autels de cinquante coudées de haut, avec ces inscriptions: *A mon père, Jupiter Ammon; à Hercule, mon frère*, etc. Il fit ensuite tracer un camp trois fois plus grand que celui qu'il avait occupé, et on l'environna d'une tranchée fort profonde. Dans ce camp, il bâtit de vastes écuries, où il eut soin de mettre les mangeoirs à une grande élévation, et de pendre de côté et d'autre des mors d'une grosseur énorme. Enfin il y laisse des armes, dont le volume et le poids permettaient à peine de les remuer, des lits de cinq coudées de long; et, dans les mêmes proportions, des ustensiles de toute espèce. On ne croirait pas ces choses, si tout n'était pas croyable de la part d'un homme en démence qui voulait passer pour un dieu.

Les cruautés de ce roi avaient aliéné tous les esprits. Depuis la mort de Callisthène, les plus

La mort prématurée d'Alexandre est

l'effet de ses débauches.

honnêtes gens gémissaient dans le silence : il devenait lui-même soupçonneux et défiant, et le mérite excitait sa haine et sa jalousie. La vérité ne perça donc plus jusqu'à lui. Alors, entouré de flatteurs, qui étudiaient ses vices pour y applaudir, il ne garda plus de mesures. Dans un même jour, il épousa Barsine, fille aînée de Darius, et Parysatis, la plus jeune des filles d'Ochus, quoiqu'il se fût déjà marié avec Roxane, dans la Bactriane, et qu'il traînât une multitude de femmes après lui. Il ordonna à ses principaux officiers de s'allier, à son exemple, aux plus grandes familles de la Perse; et, parce que cette conduite éleva des murmures parmi ses troupes, il fut assez aveugle pour confier la garde de sa personne à trente mille Perses, préférant les soldats qu'il avait vaincus, à ceux qui l'avaient fait vaincre.

Cependant les débauches auxquelles toute sa cour s'abandonne, par goût ou par complaisance, font tous les jours périr quelques-uns de ses courtisans. Un seul repas coûte la vie à quarante-deux : un autre lui enlève Éphestion.

Sa douleur fut des plus vives. Ses courtisans, voulant la dissiper, n'imaginèrent rien de mieux, que l'apothéose de son favori; et Jupiter Ammon, consulté, fit la réponse qu'on lui dicta : bientôt le nouveau dieu eut des temples, des autels, manifesta sa volonté par des songes, et rendit des oracles. Babylone fut le théâtre de cette apothéose.

Cependant le bruit se répand que la mort du conquérant approche. Les augures n'annoncent rien que de sinistre : les accidens les plus simples sont pris pour des présages. Il se trouble lui - même : une terreur superstitieuse s'empare de son âme : son palais se remplit de devins : ce n'est que sacrifices, que purifications, et ce dieu meurt,
comme le plus faible des hommes. Il était dans 324.
la trente-troisième année de son âge, et dans la treizième année de son règne.

Tel a été, Monseigneur, Alexandre qu'on surnomme le Grand. On pouvait aisément prévoir sa fin. Il n'était pas nécessaire de fouiller dans les entrailles des victimes, ni d'évoquer les démons. Les débauches qui faisaient périr tant de courtisans, étaient les augures qu'il suffisait de consulter. Lorsqu'il mourut, il méditait la conquête de l'Afrique, de l'Espagne, des Gaules et de l'Italie : mais alors il n'était plus ce qu'il avait été, et ses soldats ainsi que lui auraient été des Perses plutôt que des Grecs.

Ne laissant après lui qu'un frère imbécile, et des enfans en bas âge, incapables de faire valoir leur droits, Alexandre n'osa se désigner un successeur ; et quand Perdiccas lui demanda à qui il destinait l'empire : au plus digne, répond-il, et je prévois que ce différent me prépare d'étranges jeux funèbres.

CHAPITRE XI.

Partage qui se fait de l'empire d'Alexandre.

Disposition de l'empire par les principaux lieutenans d'Alexandre.

Alexandre avait eu de Barsine, veuve de Memnon de Rhodes, un fils qu'on nommait Hercule. Il laissait un frère, Aridée, prince imbécile, qu'il avait toujours mené avec lui. Enfin Roxane était grosse.

Les principaux officiers, s'étant assemblés pour délibérer sur le choix d'un maître, donnèrent la couronne à Aridée, qui prit le nom de Philippe ; et ils arrêtèrent que l'enfant qui naîtrait de Roxane, si c'était un garçon, la partagerait avec lui. Quelque temps après, cette princesse accoucha d'un fils, qu'on nomma Alexandre, et qui fut reconnu pour roi, comme on en était convenu.

Motifs de cette disposition.

Jaloux les uns des autres, les généraux n'avaient pu se résoudre à donner l'empire à un d'eux, et à choisir un maître parmi ceux à qui ils se croyaient égaux. Leurs suffrages ne s'étaient réunis sur un imbécile et sur un enfant, que parce que, sous de pareils chefs, il conservaient toutes leurs espérances : et chacun se flattait d'avoir le temps de prendre les mesures convenables à ses desseins.

Ambition des lieutenans d'Alexandre.

Les moins ambitieux projetaient de s'établir souverains dans quelque province : d'autres ne

mettaient à leur ambition que les bornes mêmes de l'empire. Tel était Perdicas. On le regardait comme le tuteur des princes : la régence, qu'on lui avait confiée lui donnait beaucoup d'autorité; et Alexandre paraissait l'avoir désigné pour son successeur, parce qu'en mourant il lui avait laissé son anneau.

Perdicas partage l'empire en trente-trois gouvernemens.

Il lui importait d'écarter et de diviser les principaux chefs de l'armée. Dans cette vue, il divisa l'empire en trente-trois gouvernemens, qu'il distribua aux généraux. Chacun partit pour sa province, bien déterminé à se rendre indépendant; et Perdicas se proposait de les subjuguer les uns après les autres.

Pourquoi l'histoire des successeurs d'Alexandre est peu intéressante.

Les révolutions de la Grèce intéressent : on est étonné de la rapidité des conquêtes d'Alexandre : mais on a de la peine à donner son attention à l'histoire de ses successeurs. Cependant c'est un grand théâtre qui s'ouvre : les scènes s'y multiplient, et les catastrophes y sont fréquentes. Pourquoi donc l'histoire devint-elle moins intéressante que lorsqu'il ne s'agissait que du sort d'Athènes et de Lacédémone?

Ce n'est pas toujours par la grandeur qu'un objet nous attache. Toutes choses d'ailleurs égales, un tableau trop grand plaît moins, précisément parce qu'il est trop grand, car étant alors disproportionné à notre vue, nous n'en saurions saisir l'ensemble. Or l'intérêt ne peut naître, lorsque nous

ne voyons pas à la fois toutes les parties qui doivent concourir à le produire. Que serait-ce, si chaque morceau du tableau offrait une action différente? des scènes qui n'auraient point de rapport les unes aux autres? des intérêts séparés ou contraires? et des crimes de toutes parts? Tel est le spectacle que nous donne cette partie de l'histoire. Ajoutons encore que la multitude des concurrens qui déchirent l'empire d'Alexandre, jette une confusion qu'il est difficile de dissiper, et qui même ne mérite pas qu'on la dissipe. C'est un chaos qui ne paraît se débrouiller, que pour faire voir des forfaits.

Dans la Grèce, c'est sur des peuples que vos regards se sont fixés. Le développement de l'esprit humain, les progrès du gouvernement, l'amour de la liberté, l'amour de la patrie, une fermentation générale qui dirige ou tend à diriger tout vers le bien commun, de grandes vertus, de grands talens, des révolutions où les peuples mêmes sont les principaux acteurs, voilà les objets qui vous attachent; ils sont beaux et intéressans.

De l'autre côté, il n'y a ni peuple, ni patrie, et je dirois presque ni vertu, ni talent : mais au contraire deux rois, l'un imbécile, l'autre enfant, un régent qui affiche la scélératesse, et plusieurs souverains qui n'ont pour titres que l'audace. Ce n'est que trahisons, meurtres, assassinats; et les jeux funèbres qu'on prépare à Alexandre sont le massacre de toute sa famille.

Au milieu de toutes ces révolutions, les peuples sont comptés pour rien, les provinces conquises et reconquises se dépeuplent pour changer de maîtres. Ce sont toujours les mêmes vices, toujours les mêmes forfaits, et l'histoire uniforme et hideuse de ces temps n'offre que des hommes nés pour le malheur des nations.

Ptolémée s'affermit en Égypte.

Il y a néanmoins une exception à faire. Parmi ces gouverneurs, Ptolémée, fils de Lagus, Macédonien de basse naissance, eut l'Égypte en partage. Il s'éleva par son mérite, et fut un des généraux d'Alexandre, dès le commencement de la guerre contre les Perses. Pendant que les autres gouverneurs se faisaient des guerres continuelles, il se conduisit avec assez de prudence pour prendre peu de part à leurs différens. Il affermit son autorité; et il fit le bonneur de ses peuples.

Perdicas, qui veut lui enlever l'Égypte, perd la vie.

A peine était-il établi, que Perdicas, le regardant comme le plus grand obstacle à son ambition, marcha contre lui. Mais il fut repoussé, et ayant eu l'imprudence de mécontenter ses troupes, elles se révoltèrent, lui ôtèrent la vie, et se donnèrent au gouverneur d'Égypte.

322 ans avant J. C.

Nouveau partage de l'empire.

Ptolémée, assez sage pour juger que la régence était une place orageuse, et qu'elle pouvait nuire au plan qu'il s'était fait, n'en voulut point, et il la fit donner à Aridée et à Pithon. Bientôt après Eurydice, femme de Philippe, voulant s'arroger toute l'autorité, les nouveaux régens se démirent,

et Antipater prit leur place. Alors on procéda à un nouveau partage des provinces, et la Babylonie fut donnée à Séleucus, qui jusque-là n'avait point eu de gouvernement. On n'osa rien entreprendre sur l'Égypte.

Eumène trahi est livré à Antigone.

On déclara la guerre à Eumène, gouverneur de Cappadoce, sous prétexte qu'il avait pris les

315. armes pour Perdicas. C'était un homme sans naissance, mais d'un grand mérite, et inviolablement attaché à la famille d'Alexandre. Voilà ce qui le rendit odieux à ses collègues.

Il fut trahi et livré à Antigone, qui le fit mourir.

Séleucus chassé de Babylone s'y rétablit.

Antigone avait dans son gouvernement la grande Phrygie, la Lycaonie, la Pamphylie et la Lydie. Se trouvant, par la mort d'Eumène, en état de disputer l'empire de l'Asie, il dépouilla plusieurs gouverneurs, par force ou par trahison, et Séleucus, forcé d'abandonner Babylone, se réfugia en Égypte.

Séleucus était ami de Ptolémée, et méritait de l'être. Il en obtint des secours qui le rétablirent dans son gouvernement. Les Babyloniens le reçurent avec de grandes acclamations. Aimé des peuples, il se vit bientôt à la tête d'une armée, et en état de se soutenir contre ses ennemis. Son entrée dans Babylone, après une victoire, devint une ère commune à presque toutes les nations de

312. l'Asie. C'est ce qu'on nomme l'*ère des Séleucides*.

Gouverneurs

Cependant la guerre continue. Démétrius, fils

d'Antigone, remporte un avantage sur Ptolémée, dans un combat naval. Antigone et Démétrius, fiers de ce succès, prennent le titre de roi, et Ptolémée le prend à leur exemple. qui prennent le titre de roi.

Alors Ptolémée et Séleucus formèrent contre Antigone et Démétrius une ligue, avec Cassandre et Lysimaque, le premier, gouverneur de Macédoine, et le second, de Thrace. Vainqueurs dans les plaines d'Ipsus, où Antigone perdit la vie, ils partagèrent entre eux l'empire. Ptolémée eut l'Égypte, la Libye, l'Arabie, la Célésyrie et la Palestine; Cassandre, la Macédoine et la Grèce; Lysimaque, la Thrace, la Bithynie, et quelques autres provinces par delà l'Hellespont; Séleucus, tout le reste de l'Asie, jusqu'au delà de l'Euphrate, ou jusqu'au fleuve Indus. Ce partage de l'empire d'Alexandre fut fait vingt-trois ans après la mort de ce conquérant. Partage de l'empire d'Alexandre en quatre monarchies. 301.

L'amour et le respect que Séleucus inspirait aux peuples ne contribua pas peu à ses succès. Il fit fleurir son empire, et l'embellit d'un grand nombre de villes. Mais ses successeurs, faibles, lâches ou cruels, ne surent pas conserver d'aussi vastes états. Les Parthes, qui leur enlevèrent les provinces orientales, poussèrent leurs conquêtes jusqu'à l'Euphrate. Les rois de Bithynie, de Pergame, de Pont et de Cappadoce partagèrent entre eux l'Asie mineure. Enfin les Séleucides semblèrent conspirer eux-mêmes à leur propre destruction. Ils se Monarchie des Séleucides.

firent des guerres si cruelles, que les Syriens renoncèrent à leur domination, et donnèrent la couronne à Tigrane, roi d'Arménie. C'est sur
66 ans avant J. C. celui-ci que Pompée en fit la conquête, et la Syrie devint une province Romaine. L'empire des Séleucides a duré 248 ans.

Monarchie d'Egypte. L'Égypte fut très-florissante sous le premier Ptolémée, surnommé Soter. Ce prince favorisa les arts et les sciences : il attira dans ses états les hommes de talent, et il fut fondateur de la célèbre bibliothéque d'Alexandrie. Sous son règne, les Égyptiens furent peut-être plus heureux qu'ils ne l'avaient été dans ces temps reculés, dont les historiens parlent avec exagération. Étant avancé en âge, il abdiqua, et remit le sceptre entre les mains de Ptolémée Philadelphe, fils de Bérénice, à l'exclusion de Ptolémée Céraunus, fils d'Eurydice, sa première femme. Il mourut peu après,
284. âgé de quatre-vingt-cinq ans.

On ne saurait trop applaudir au choix de ce sage monarque : car on retrouva dans Philadelphe les talens et les vertus du père. Il mourut dans la
246. trente-neuvième année de son règne, et dans la soixante-quatrième de son âge.

L'Égypte fut encore heureuse et florissante sous Ptolémée Évergète, dont le règne fut de vingt-quatre à vingt-cinq ans. C'est la chevelure de Bérénice, sa sœur et sa femme, qu'il a plu aux astronomes de placer dans le ciel. Je m'arrête

à ce troisième roi, parce que tous les autres ont été des monstres ou des princes fort méprisables. Les Lagides ont conservé la couronne d'Égypte jusqu'à la mort de Cléopâtre, c'est-à-dire pendant deux cent quatre-vingt-douze ans.

Je viens, Monseigneur, de vous indiquer ce qu'il y a de plus intéressant dans l'histoire des successeurs d'Alexandre hors de la Grèce. Dans l'espace d'environ trois cents ans, voilà quatre bons rois, un en Syrie et trois en Égypte. Vous vous ferez un plaisir de lire les détails de leurs règnes : mais leurs successeurs vous donneront de l'ennui ou de l'indignation; et vous verrez par vous-même que la vie d'un souverain n'intéresse qu'autant qu'elle tient au bonheur d'un peuple.

J'ai voulu d'abord jeter un coup-d'œil rapide sur l'Asie, afin de nous débarrasser de toute cette partie de l'histoire. Il est temps de revenir à la Grèce, qui nous offrira des révolutions plus intéressantes et plus instructives.

Les Athéniens se hâtent trop de prendre les armes.

A la nouvelle de la mort d'Alexandre, les Athéniens se livrèrent à une joie immodérée, et les orateurs crièrent à la liberté. Démosthène, quoique exilé [1], engagea plusieurs républiques à se joindre à celle d'Athènes, et rassembla une flotte

[1] Harpalus, un des capitaines d'Alexandre, ayant dissipé une partie des trésors dont la garde lui avait été confiée, s'enfuit à Athènes avec des richessses immenses. Comme le peuple, dans la crainte de déplaire à Alexandre, ne voulait

de deux cent quarante galères. Lacédémone, soumise depuis la victoire d'Antipater, ne voulut point entrer dans cette association.

Il était facile de prévoir qu'il naîtrait bientôt des dissensions parmi les gouverneurs de l'empire; pouvait-on penser qu'ils se soumettraient à un roi imbécile, à un roi enfant, ou à un régent qu'ils regardaient comme leur égal? Le moment où la guerre allait s'allumer n'était donc pas loin, et c'eût été pour les Grecs une circonstance favorable au recouvrement de leur liberté. Il fallait donc attendre : c'était le sentiment de Phocion; mais Démosthène prévalut. Vous vous souvenez qu'il conseillait souvent la guerre, sans songer aux moyens de la faire avec succès.

Antipater les soumet.

Léosthène, général des Athéniens, remporta une victoire, qui fit dire à Phocion : *Je voudrais avoir gagné cette bataille, mais je serais honteux de l'avoir conseillée.* Il prévoyait ce qui arriva. Antipater reçut des secours : il vainquit, et les Athéniens firent tomber leur colère sur ceux qui avaient conseillé de prendre les armes.

322 ans avant J. C.

La paix se fit, et Antipater en dicta les articles. Les principaux étaient que les Athéniens livreraient Démosthène; qu'ils recevraient garnison

pas le recevoir, il acheta les orateurs qui voulurent se vendre; et Démosthène fut du nombre, tant les honnêtes gens étaient rares dans cette république. Mais Harpalus fut obligé de se retirer, et Démosthène fut banni.

dans le fort Munichia; qu'outre les frais de la guerre, ils paieraient une amende; et que les charges seraient données aux riches citoyens. Démosthène, ne pouvant échapper aux poursuites d'Antipater, s'empoisonna.

Démosthène, lâche dans les combats, se donne la mort; et Alexandre la voit arriver avec frayeur, lui qui tant de fois l'a affrontée avec témérité. Tous deux avaient donc du courage. Mais ni l'un ni l'autre n'étaient véritablement courageux: car il y a de la pusillanimité à craindre, comme Alexandre, un mal inévitable; et il y a de la lâcheté à fuir, comme Démosthène, un danger où l'on s'est exposé par choix, et où l'on a entraîné les autres.

Courage de Démosthène comparé à celui d'Alexandre.

Alexandre était plutôt hardi et téméraire que courageux. Sa hardiesse fut l'effet du sentiment de sa supériorité dans l'art militaire, et sa témérité fut celui de ses premiers succès. Le désir de ce qu'il appelait la gloire donna surtout un grand essor à son âme. Vous savez ce qu'il dit dans une occasion : *qu'il m'en coûte, Athéniens, pour être loué de vous!* Voilà les motifs qui le soutenaient dans les dangers : mais contre la mort, les louanges des Athéniens, ses succès, ses talens ne pouvaient rien; et il fut effrayé.

Dans la tribune, Démosthène a la hardiesse de dire au peuple des vérités capables de le soulever contre lui. D'abord le sentiment de sa supériorité la lui donne; bientôt les succès l'augmentent;

enfin l'ambition de gouverner l'aveugle sur les dangers qu'il court. Mais, dans un combat, il sent sa faiblesse, et il fuit. Cependant la mort n'est pas ce qu'il craint le plus : il se tue pour ne pas tomber entre les mains d'un ennemi.

Le vrai courage est une confiance éclairée que rien ne trouble. Alexandre ne craint pas des périls semblables à ceux qu'il a surmontés, et qu'il se flatte de surmonter encore : il craint la mort qu'il n'a jamais envisagée de sang-froid, et dont il semble qu'il croyait se garantir, quand il voulait passer pour un dieu. Démosthène n'eût pas fui, s'il se fût senti les talens d'un capitaine, comme il se sentait ceux d'un orateur : au contraire, il eût affronté l'ennemi, comme il affrontait le peuple.

Conjoncture que les Athéniens devaient attendre.

L'ambition et la jalousie divisaient déjà les gouverneurs que Perdicas avait établis dans les provinces, lorsque le nouveau partage, fait par Antipater, fit naître de nouvelles dissensions. Il fallut armer pour enlever les gouvernemens : il fallut armer pour les défendre, et on arma de toutes parts. Voilà la conjoncture que les Grecs devaient attendre. Alors, recherchés par les différens partis, ils auraient pu trouver leur salut dans les troubles : c'est donc pour avoir voulu secouer le joug avant le temps, que leur pays deviendra un des théâtres de la guerre. Soumis à toutes les révolutions de l'empire, il sera successivement la proie de plusieurs vainqueurs qui se l'arracheront tour à tour,

En faisant un nouveau partage, Antipater n'avait eu d'autre vue que de jeter de nouvelles semences de divisions, et de se mettre par ce moyen à l'abri de toute entreprise de la part des autres gouverneurs. Quand il les eut armés les uns contre les autres, il repassa en Europe avec les deux rois; s'occupant bien moins de la régence que de la Macédoine, et sacrifiant à ses intérêts tous ceux qui jusque-là avaient été attachés à la famille d'Alexandre. Mais, la même année, la mort l'arrêta dans le cours de ses projets.

Mort d'Antipater.

321.

Antipater avait laissé la Macédoine et la régence à Polysperchon, vieux capitaine; et Cassandre, son fils, regardait cette disposition comme une injustice qui lui était faite. Sans argent néanmoins et sans soldats, parce que jusqu'alors il n'avait eu que des emplois subalternes, il lui était impossible de rien entreprendre par lui-même. Dans cette situation, il eut recours à Antigone, qui avait trop d'ambition pour ne pas sentir combien il lui importait de susciter des affaires aux autres gouverneurs. Antigone accorda donc ses secours à Cassandre, et il envoya en Grèce une armée commandée par Nicanor.

Il laisse à Polysperchon la Macédoine et la régence.

Cependant Polysperchon, pour s'attacher les peuples de la Grèce, avait publié, au nom des deux rois, un décret par lequel toutes les villes étaient rétablies dans leur ancienne liberté; et il avait écrit en particulier aux Athéniens qu'il abolissait

Nicanor maintient l'oligarchie dans la république d'Athènes.

l'oligarchie, et qu'il rendait à tous les citoyens, sans exception, le droit d'être admis aux charges.

318. Ces précautions furent inutiles. Nicanor, qui arriva sur ces entrefaites, se rendit maître du Pirée, et mit une garnison dans la citadelle de Munichia.

Alexandre, fils de Polysperchon, y rétablit la démocratie.

A la sollicitation de Phocion, Nicanor, au lieu d'appesantir le joug, parut chercher à faire aimer son gouvernement. Il donna des fêtes, des spectacles; et les Athéniens se croyaient heureux. Mais Alexandre, fils de Polysperchon, étant arrivé dans l'Attique avec une armée, le peuple crut avoir recouvré la liberté qu'on lui promettait. Il se souleva contre ceux qui avaient favorisé l'oligarchie: il les condamna à mort; et le vertueux Phocion, un des grands hommes qu'Athènes ait produits, subit lui-même cette sentence. Les Athéniens, toujours capables de remords comme d'inhumanité, élevèrent quelque temps après une statue à ce citoyen, et punirent ceux qui les avaient portés à le condamner.

Démétrius de Phalère gouverne Athènes.

Cassandre vient au secours de Nicanor. Il favorise l'oligarchie dans la vue de s'attacher les riches citoyens : il force Polysperchon à se retirer dans le Péloponèse : il soumet les Athéniens, et leur laisse pour les gouverner Démétrius de Phalère, de la famille de Conon. Ce magistrat se conduisit avec tant de sagesse, qu'on prétend que les Athéniens n'ont jamais été plus heureux que pendant

les dix années qu'a duré son administration. Ils 316.
lui élevèrent trois cent soixante statues.

Olympias assassinée après avoir commis plusieurs meurtres.

Vous pouvez juger quels étaient les troubles de la Grèce, livrée tour à tour à différens maîtres, qui changeaient continuellement la forme du gouvernement. Jamais les exils, les proscriptions, les assassinats ne furent plus communs. Olympias, mère d'Alexandre le Grand, retirée en Épire pendant la régence d'Antipater, fut invitée par Polysperchon à revenir en Macédoine. A peine s'y crut-elle affermie, qu'elle fit périr Philippe et Eurydice. Et elle-même, bientôt assiégée dans Pydna, où elle ne pouvait recevoir les secours de Polysperchon, fut obligée de se livrer à Cassandre, qui la fit assassiner.

316. Toute la famille d'Alexandre est exterminée.

Le jeune Alexandre et sa mère Roxane étaient dans le château d'Amphipolis, où Cassandre les avait enfermés, lorsque les Macédoniens commencèrent à demander qu'on leur montrât ce prince, et qu'on le mît à la tête des affaires. Cassandre fit mourir secrètement la mère et le fils.

Alors Polysperchon, qu'il avait chassé de Ma- 310.
cédoine et qui commandait dans le Péloponnèse, fit venir de Pergame, Hercule, fils de Barsine; et, déclarant qu'il en voulait faire valoir les droits, il marcha, et parut vouloir engager les Macédoniens à le reconnaître. Mais, ayant eu une entrevue avec Cassandre, ils convinrent ensemble d'immoler encore à leur ambition Hercule et Bar-

sine, et ils les immolèrent. Par-là, Cassandre compta s'assurer la Macédoine, et Polysperchon se crut souverain du Péloponèse.

Il ne restait plus de la famille d'Alexandre que deux sœurs de ce prince, Cléopâtre, veuve d'Alexandre, roi d'Épire; et Thessalonice, femme de Cassandre. La première, qui faisait sa résidence à Sardes depuis plusieurs années, se voyant traitée avec peu d'égards par Antigone, maître de la Lydie, s'était rendue aux invitations de Ptolémée qui lui offrait un asile; et elle était partie pour l'Égypte, lorsque le gouverneur l'arrêta, la ramena, et bientôt après la fit mourir secrètement. Thessalonice était destinée à une fin plus funeste encore. C'est dans le cours de ces horreurs qu'Antigone, qui avait lui-même ordonné le meurtre de Cléopâtre, étendait sa puissance en Asie, disposait des gouvernemens, et que Séleucus, après avoir été forcé d'abandonner Babylone, y rentrait victorieux.

Démétrius Poliorcète rétablit la démocratie chez les Athéniens.

Cassandre, Polysperchon et Ptolémée, ligués contre Antigone, ne négligeaient rien pour lui fermer la Grèce, où ils avaient aboli la démocratie. Il était donc de la politique d'Antigone de se déclarer le protecteur de la liberté des peuples. 307. En conséquence, il chargea Démétrius Poliorcète, c'est-à-dire preneur de villes, de chasser de toute la Grèce les garnisons macédoniennes.

Ce jeune homme, avec de grands vices et de

grands talens, eut une ambition égale à celle de son père, et des succès plus brillans. Mais, pour avoir voulu l'un et l'autre former de trop grands projets, ils devaient échouer tous deux.

Démétrius Poliorcète se rendit maître du Pirée sans résistance, chassa la garnison qui était dans Munichia, rasa ce fort, et rétablit la démocratie. C'était l'homme qu'il fallait aux Athéniens. Ils lui prodiguèrent les noms de libérateur, de sauveur; ils le reçurent avec toutes les cérémonies qui s'observaient lorsqu'on portait les statues de Cérès et de Bacchus; ils arrêtèrent qu'on répéterait les mêmes cérémonies toutes les fois qu'il rentrerait dans la ville; ils le mirent au rang des dieux, lui offrirent des victimes, lui consacrèrent des prêtres.

Alors Démétrius de Phalère fut obligé de se retirer, et les Athéniens renversèrent toutes les statues qu'ils lui avaient élevées. Quelque temps après, la cour de Ptolémée Soter lui ouvrit un asile; il mourut sous le règne de Philadelphe. Il a été un des beaux génies de ce siècle.

A peine Démétrius Poliorcète eut rendu la liberté aux Athéniens, qu'il fut obligé de s'absenter, et Athènes retomba sous la puissance de Cassandre. Aussitôt il vole au secours de cette
république, la délivre une seconde fois, et les 303.
Athéniens, ne sachant plus quelles marques de reconnaissance ils pouvaient lui donner, imagi-

nèrent de le loger dans le temple de Minerve. Cependant, lorsqu'après la bataille d'Ipsus, il voulut se retirer dans leur ville, comme dans l'asile dont il se croyait le plus assuré, on refusa de le recevoir. Quel peuple, Monseigneur! on l'aime, on le hait, on l'estime, on le méprise; mais enfin son histoire instruit et intéresse encore plus qu'aucune autre.

Tel était, en général, l'état de la Grèce, vers l'an 301 avant Jésus-Christ, lorsque des débris de l'empire d'Alexandre, il se forma quatre monarchies.

CHAPITRE XII.

Jusqu'à la conquête de la grèce par les Romains.

Démétrius Poliorcète est dépouillé de presque tous ses états.

Après la bataille d'Ipsus, il restait à Démétrius l'île de Chypre, Tyr et Sidon, plusieurs autres villes en Grèce et en Asie, et une flotte. Quelque temps après, il acquit la Cilicie, qu'il enleva à Plistarque, frère de Cassandre. Elle avait été donnée à celui-ci lors du partage de l'empire.

Quand il crut avoir pourvu à la sûreté de ses différentes possessions, il tourna ses armes contre les Athéniens, les assiégea pendant un an, les força à lui ouvrir leurs portes, leur pardonna, et devint
297. encore leur idole. Il porta ensuite la guerre dans

la Laconie; et, ayant défait les Lacédémoniens à deux reprises, il se regardait comme maître de leur ville, lorsqu'il se vit tout à coup dépouillé de tous ses états, à la réserve d'Athènes et de quelques villes du Péloponèse. Lysimaque, Séleucus et Ptolémée lui avaient enlevé tout ce qu'il possédait hors de la Grèce. Dans cette conjoncture une couronne s'offre à lui. 295.

Troubles en Macédoine après la mort de Cassandre.

Cassandre était mort, et il avait laissé trois fils, Philippe, Antipater et Alexandre. Le premier, qui lui succéda, mourut dans l'année; et, après lui, ses deux frères régnèrent ensemble pendant trois ans, mais sans pouvoir s'accorder. Thessalonice s'étant déclarée pour Alexandre, qui était le plus jeune, fut poignardée par Antipater même; et Alexandre, qui fut chassé, demanda des secours à Pyrrhus et à Démétrius.

Commencemens de Pyrrhus.

Pyrrhus était roi des Épirotes et des Molosses. Ces peuples s'étaient révoltés contre Éacide, son père, et l'avaient chassé de ses états. Encore enfant, Pyrrhus n'échappa aux séditieux que par le zèle de deux sujets fidèles, qui le portèrent en Illyrie, où le roi Glaucias le fit élever avec ses fils; et, dans la douzième année de son âge, il monta sur le trône de ses pères par le secours de ce roi généreux, qui le protégea contre les trahisons de Cassandre. Il y avait cinq ans qu'il régnait, et il se croyait affermi, lorsque étant allé en Illyrie aux noces d'un des fils de Glaucias,



les Molosses profitèrent de son abscence pour donner la couronne à Néoptolème. Alors il se retira auprès de Démétrius, son beau-frère. Il était avec lui à la bataille d'Ipsus, et il alla en Égypte pour lui servir d'otage. Il réussit si bien dans cette cour, que Ptolémée lui donna des troupes, et le rétablit dans ses états. Il réunissait toutes les qualités d'un héros : ambitieux, grand capitaine, il avait surtout le don de se faire aimer des soldats. Il descendait d'Achille. Il a été célèbre par la guerre qu'il a faite aux Romains.

Il donne des secours à Alexandre. Démétrius roi de Macédoine.

Il marcha au secours d'Alexandre, et il réconcilia les deux frères : mais, pour prix de ce service, il se saisit de plusieurs villes de leur royaume. Sur ces entrefaites, Démétrius étant arrivé, Alexandre, qui craignait encore quelque nouvelle usurpation, alla au-devant de lui, le remercia, et le pria de ne pas entrer dans la Macédoine. Démétrius, aussi dissimulé que ce prince, lui rendit toutes les marques d'amitié qu'il en recevait, et mangea plusieurs fois avec lui. Offensé néanmoins, il méditait une vengeance, lorsqu'ayant appris qu'Alexandre voulait l'assassiner, il le prévint, et le tua lui-même. Alors, représentant ce prince comme un perfide qu'il avait dû prévenir, et Antipater comme un monstre qui avait trempé les mains dans le sang de sa mère, il fut proclamé roi de Macédoine.

Antipater s'enfuit en Thrace auprès de Lysi-

maque, qui le fit mourir. Il ne resta donc plus rien de la famille d'Alexandre et de Philippe. Vous voyez, Monseigneur, que les forfaits dont l'ambition de ces deux hommes a été le principe, ont fait le malheur de leur maison, comme celui des peuples.

Maître de la Macédoine, de la Thessalie, d'une grande partie du Péloponèse, et des villes d'Athènes et de Mégare, Démétrius projetait de recouvrer les états qu'Antigone, son père, avait eus en Asie. Il levait à cet effet une armée de cent mille hommes, et il équipait une flotte de cinq cents vaisseaux. Démétrius est abandonné de ses troupes.

Au bruit de cet armement, Séleucus, Ptolémée, Lysimaque et Pyrrhus, se réunirent, et les deux derniers ayant fait une invasion en Macédoine, Pyrrhus se saisit de Bérée, place considérable, 290.
où il fit un grand nombre de prisonniers. Aussitôt Démétrius quitta la Grèce, où il faisait ses préparatifs pour l'expédition d'Asie : mais les Macédoniens, à qui il s'était rendu méprisable par son faste, refusèrent de le suivre contre Pyrrhus, qu'ils estimaient. Ils se soulevèrent, ils passèrent dans le camp du roi d'Épire; et Démétrius, abandonné de ses troupes, ne s'échappa qu'à la faveur d'un déguisement.

Il ne put pas néanmoins renoncer encore à ses projets. Il leva dix mille hommes, et il alla tenter fortune en Asie, laissant à son fils, Antigone, les Il perd la liberté.

villes qui lui restaient dans la Grèce. Il enleva plusieurs places à Lysimaque dans la Carie et dans la Lydie: il les abandonna aussitôt qu'Agathocle, fils de Lysimaque, parut à la tête d'une armée; et, passant de là dans les provinces de Séleucus, il fut une seconde fois abandonné de ses troupes. Forcé pour lors de se livrer à son ennemi, il en obtint tout ce qu'il pouvait désirer, à la liberté près. Il s'accommoda d'une vie où tous ses projets se bornaient à chercher des plaisirs qu'on ne lui refusait pas; et, trois ans après, il mourut de ses débauches. Jamais prince n'a été plus que lui le jouet de la fortune.

Conseil de Pyrrhus aux Athéniens.

Après la fuite de Démétrius, les Athéniens avaient révoqué tous les décrets que la flatterie leur avait arrachés pour ce prince inquiet. Cependant, parce qu'ils le craignaient encore, ils appelèrent Pyrrhus. Ce roi se rendit à leur invitation. Il parut sensible à leur confiance, et il se retira en leur donnant ce conseil : *Si vous êtes sages, ne recevez jamais de rois chez vous.*

Il perd la Macédoine.

Quoique les Macédoniens lui eussent donné la couronne, Lysimaque qui était à la tête d'une armée, voulut avoir part à la dépouille de Démétrius; et Pyrrhus fut obligé de lui en céder une partie. Bientôt après, pendant qu'il était occupé à soumettre les villes qu'Antigone conservait dans
286. la Grèce, Lysimaque lui enleva toute la Macédoine.

Lysimaque et Agathocle, son fils, avaient épousé deux filles de Ptolémée Soter : le premier, Arsinoé ; et le second, Lysandra. Arsinoé, dans le dessein de faire passer la couronne sur la tête d'un de ses fils, accusa Agathocle de vouloir attenter à la vie de son père. Lysimaque, trop crédule, fit mourir son fils. Cause de la guerre que Séleucus déclare à Lysimaque.

Lysandra se réfugia à la cour de Syrie avec son frère, Ptolémée Céraunus, qui l'avait accompagnée en Macédoine. Plusieurs grands du royaume s'y retirèrent également, et ils engagèrent Séleucus à déclarer la guerre à Lysimaque. Celui-ci perdit 282.
la bataille et la vie.

Séleucus s'applaudissait d'avoir survécu à tous les capitaines d'Alexandre, et de se voir roi de Macédoine, sa patrie. Il ne prévoyait pas qu'il devait encore être immolé aux mânes de ce conquérant. Cependant Céraunus, qu'il avait comblé de bien- 281.
faits, le poignarda. Séleucus est assassiné par Céraunus.

Maître de la Macédoine par cet assassinat, ce scélérat, pour écarter tout concurrent, feignit d'être amoureux de sa sœur Arsinoé; et, après l'avoir épousée, il fit égorger dans ses bras deux fils qu'elle avait eus de Lysimaque, son premier mari, et la relégua dans la Samothrace. Il ne jouit pas long-temps du fruit de ses forfaits : car les Gaulois ayant fait une irruption dans ses états, il 279.
fut battu, fait prisonnier, et mis en pièces. Autres forfaits de Céraunus. Sa mort.

Pendant ces révolutions, commença le royaume Commence-

ment du royaume de Pergame. de Pergame, sous l'eunuque Philétérus. Par la mort de Lysimaque, il resta maître de cette ville, dont il était gouverneur, et il la laissa à Eumène I, qui défit Antiochus, et lui enleva plusieurs places.

Faiblesse des monarchies fondées par les capitaines d'Alexandre.

Vous voyez, Monseigneur, combien sont faibles les monarchies élevées sur les débris de l'empire d'Alexandre. Si elles sont grandes, elles n'ont qu'une puissance apparente. Gouvernées par des princes plus inquiets encore qu'ambitieux, elles ne peuvent s'affermir. On dirait qu'elles sont sans forces contre tout ennemi qui les attaque; et elles sont continuellement exposées à de nouvelles révolutions. Ces vices se perpétueront. Elles s'affaibliront, par conséquent, d'âge en âge; et, parce que la même faiblesse leur sera commune à toutes, aucun de leurs monarques ne les réduira toutes sous sa domination. Les guerres qu'elles se feront, sans être avantageuses à aucune, les épuiseront toutes également; et vous prévoyez qu'elles seront subjuguées les unes après les autres, s'il s'élève quelque part une puissance qui sache vaincre.

Sosthène chasse les Gaulois, qui avaient fait une irruption en Macédoine.

Après la mort de Céraunus, les Macédoniens, dans l'espace de trois à quatre mois, élurent deux rois, et les déposèrent. Ils étaient livrés à l'anarchie, lorsqu'un simple particulier, nommé Sosthène, forma un corps de troupes, tomba sur les Gaulois, en tua un grand nombre, força le reste à se retirer, et refusa la couronne, qu'il méritait. Il n'accepta que le titre de général.

L'année suivante, d'autres Gaulois qui s'étaient d'abord jetés sur la Pannonie, aujourd'hui la Hongrie, entrèrent dans l'Illyrie, qu'ils ravagèrent, et vinrent aussi fondre sur la Macédoine. Sosthène, accablé par le nombre, périt dans un combat, et les Barbares avancèrent jusqu'aux Thermopyles. 278. Autre irruption des Gaulois.

Les Grecs répétèrent la même faute qu'ils avaient faite lors de l'invasion de Xerxès, et les Gaulois pénétrèrent par le même chemin que les Perses. Ils allaient piller le temple de Delphes, quand un orage, qui répandit parmi eux l'effroi et le désordre, prépara leur défaite. Brennus, leur chef, mourut de ses blessures, ou se tua de désespoir; et ceux qui échappèrent périrent dans la retraite. Les Grecs combattirent avec d'autant plus de courage, qu'ils crurent que les dieux avaient armé pour la défense du temple. Vers ce temps, un corps de Gaulois s'établit dans cette partie de l'Asie mineure qui a été nommée Gallo-Grèce, ou Galatie.

Après la mort de Sosthène, Antiochus, fils de Séleucus, voulut d'abord faire valoir ses droits sur la Macédoine, et il les abandonna presque aussitôt à Antigone Gonatas, que les Macédoniens avaient reconnu. Ce monarque, ayant défait un reste de Gaulois qui ravageaient la Thrace, s'occupait à rétablir l'ordre, lorsque Pyrrhus, qui venait de faire la guerre aux Romains, le vainquit, 277. Antigone Gonatas monte sur le trône de Macédoine, et en descend.

et lui enleva la couronne. Il la recouvra, quand ce prince eut été tué dans Argos, qu'il voulait surprendre; et, quelque temps après, il fut obligé
268. de la céder encore à Alexandre, fils de Pyrrhus, pour qui les Macédoniens se déclarèrent. Alors, indigné de l'inconstance et de l'ingratitude de ce peuple, qu'il gouvernait avec humanité, il se proposa de ne plus penser au trône.

Son fils Démétrius le fait remonter sur le trône.

Ce prince jouissait dans la Grèce d'une grande considération. Sa conduite sage et modérée lui avait même attaché plusieurs républiques. Il est vrai que sa puissance, qui par-là croissait tous les jours, avait armé contre lui les Athéniens et les Lacédémoniens : mais ces peuples, en lui déclarant la guerre, avaient contribué à sa gloire.

Son fils, Démétrius, jeune encore, et par conséquent plus ambitieux, vit toutes les ressources de son père. Il avait cette bravoure qui attache le soldat. Il leva une armée; et, ayant chassé Alexandre de la Macédoine et de l'Épire, il remit son père sur le trône.

Ce sont les malheurs qui font les grands princes. Antigone avait présens tous ceux de ses aïeux. C'est pourquoi il eut des talens et des vertus. A ces titres, il mérita la couronne.

Fondement de la république des Achéens.

Depuis Alexandre le Grand, la Grèce asservie paraît sans force. Elle succombe sous les révolutions qui se succèdent, et on oublie qu'elle a été libre. La liberté néanmoins va renaître chez un

peuple qui auparavant était à peine connu. Je veux parler des Achéens.

Dans ces temps où toutes les villes de la Grèce conspiraient contre la tyrannie, Patras, Dyme, Tritée, Phare, Égium et quelques autres, avaient armé pour la liberté commune; et, ayant chassé leurs tyrans, elles formèrent une association qui avait pour base une égalité parfaite.

Chacune se gouvernait par ses lois et par ses magistrats, et les affaires générales se traitaient dans un sénat qui s'assemblait deux fois l'année à Égium, et qui était composé des députés de toutes les villes.

L'ancienneté ou la puissance ne donnait point de prérogatives. Aucune ne pouvait traiter seule avec l'étranger : toutes s'étaient engagées à ne point quitter les armes, tant que quelqu'une des villes associées serait exposée à tomber en servitude.

Deux préteurs, qu'on changeait chaque année, présidaient au sénat, le convoquaient extraordinairement, quand les circonstances le demandaient; et ils étaient les dépositaires de l'autorité, tout le temps que ce corps n'était pas assemblé.

Telle fut la république des Achéens, dès son origine. Elle ne songeait pas à se rendre redoutable, et elle se fit respecter par la sagesse de son gouvernement. Plus d'une fois elle fut l'arbitre des différens qui s'élevaient chez les autres

peuples. Cependant elle était une des plus faibles puissances de la Grèce.

Les circonstances seules donnèrent des lois à cette sage république. Elle n'eut pas besoin d'un Lycurgue; sa situation lui en tint lieu. De toutes les villes des Achéens, on n'en aurait pas fait une médiocre; et elles étaient situées le long d'une côte qui était pauvre, et qui ne pouvait s'enrichir, parce qu'elle était sans ports et sans abris. Vous concevez donc que cette république était, par sa situation, ce que Lacédémone était par les lois de Lycurgue.

Sous les successeurs d'Alexand e, l'ancienne association des Achéens se dissout.

Jusqu'aux successeurs d'Alexandre, les Achéens ne s'étaient presque pas ressentis des révolutions de la Grèce. Sans richesses et sans ambition, rien ne pouvait inviter leurs voisins à prendre les armes contre eux, et ils se faisaient respecter par leur sagesse et par leur modération. Philippe ne changea rien à leurs lois, ni Alexandre. Mais, dans la suite, plusieurs villes de l'Achaïe reçurent garnison de Polysperchon, de Démétrius Poliorcète, de Cassandre, d'Antigone Gonatas. Les autres furent asservies par des tyrans, et l'ancienne association ne subsista plus.

A quelle occasion les Achéens renouvelerent leur ancienne association.

Jusqu'alors les Étoliens n'avaient pris aucune part aux affaires de la Grèce. Sans lois, ils conservaient cet esprit de brigandage, autrefois commun à tous les peuples de cette contrée; et, à juger d'eux par les mœurs, on aurait dit qu'ils

vivaient sous un ciel étranger. Cependant ils n'avaient pas encore osé porter le dégât chez les Grecs. Les troubles les enhardirent : ils voulurent profiter des divisions de leurs voisins ; et ils commencèrent à faire des incursions dans le Péloponèse.

A cette occasion, Dyme, Patras, Tritée et Phare, étant plus exposées aux insultes des Étoliens, renouvelèrent leur ancienne association, sur le même plan que je viens d'exposer. Ces quatre villes ayant donné l'exemple, les Tégéens, les Cariniens, les Bouviens, et plusieurs autres peuples du Péloponèse, secouèrent le joug de la tyrannie, et se joignirent à elles. Ce furent-là les commencemens de la nouvelle république des Achéens : ils répondent au temps où Séleucus armait contre Lysimaque.

C'était un vice dans la constitution de cette république d'avoir plus d'un chef, car la mésintelligence des deux préteurs, leurs différens caractères, ou seulement leur différente manière de voir, pouvaient mettre au moins beaucoup de lenteur dans toutes les opérations. On le sentit, 251.
et on ne créa plus qu'un préteur. Peu de temps après, les Achéens trouvèrent un chef digne de les gouverner.

Aratus est créé préteur des Achéens.

Un jeune homme de vingt ans, Aratus, délivra Sicyone, sa patrie, de la tyrannie de Nicoclès, et l'associa à la ligue des Achéens. Huit ans après, 243.

ses talens l'élevèrent à la préture, et rendirent cette magistrature en quelque sorte perpétuelle entre ses mains. Dès la première année qu'il fut en charge, il enleva Corinthe au roi de Macédoine, qui fut tout aussitôt abandonné des Mégariens, des Trézéniens, des Épidauriens; et tous ces peuples entrèrent dans la ligue des Achéens. Antigone Gonatas, âgé de plus de quatre-vingts ans, ne put résister au chagrin que lui donnèrent toutes
242. ces défections: il mourut l'année suivante. Démétrius, qui lui succéda, régna dix ans: c'est un règne dont les détails sont très-confus.

Sagesse et modération des Achéens.

Vous êtes destiné à être souverain, Monseigneur: mais, comme vous ne serez pas tyran, vous vous intéresserez au spectacle qui s'ouvrira à vous, quand vous lirez le morceau d'histoire dont je vais vous esquisser le tableau.

En effet il est curieux de considérer un peuple qui échappe à la corruption générale de son siècle. Vous avez vu des républiques ambitionner la liberté pour en jouir à l'exclusion de toute autre. Vous venez de voir le chemin du trône s'ouvrir à l'audace, à la trahison, aux forfaits. Un spectacle tout différent va s'offrir à vous. C'est un peuple qui prend les armes pour faire régner les lois et la vertu. Ennemi de la tyrannie, il vole au secours des villes asservies. Il prodigue ses richesses, son sang, pour les affranchir. Il n'exige aucun dédommagement: il ne veut que les associer à son bon-

heur. C'est ainsi que la république des Achéens s'accroîtra, et deviendra plus puissante d'un jour à l'autre; et c'est ainsi qu'il est beau de dominer.

Il ne faut qu'un homme, Monseigneur, pour faire un grand peuple; et Aratus était cet homme. Jamais citoyen ne fut plus fait pour gouverner. Aux lumières il joignait la probité, le désintéressement, l'amour du bien public, la haine des tyrans, en un mot, toutes les vertus qu'une république peut désirer dans un citoyen. Il avait encore presque tous les talens qu'elle cherche dans ceux qu'elle élève aux magistratures. Actif, vigilant, éloquent, adroit à manier les passions, fécond en ressources, il démêlait toujours le meilleur parti, il saisissait toujours le moment d'agir; et, comme il savait maintenir l'union parmi les peuples confédérés, il savait aussi se rendre redoutable aux ennemis, et les faire concourir à ses vues. Talens et caractère d'Aratus.

Il avait néanmoins un défaut. A la tête d'une armée, il n'était qu'un général médiocre. Quoiqu'il eût du courage, et qu'il en eût donné des preuves par la hardiesse et le succès de plusieurs entreprises, cependant, au milieu d'un combat, il se troublait, les facultés de son âme étaient suspendues, et on ne retrouvait plus en lui le grand homme. Vous en êtes fâché: mais ce qui doit augmenter votre estime et votre intérêt pour lui, c'est qu'il connaissait sa faiblesse et l'avouait. Défaut d'Aratus.

La république d'Achaïe ne pouvait pas s'agrandir par les armes.

La république d'Achaïe était, par sa constitution, peu propre à soutenir une guerre offensive. Malgré l'association, c'était dans le fond une multitude de corps séparés, qui ne pouvaient pas avoir ce concert et cette activité nécessaire pour s'étendre par la voie des conquêtes. Cette république ne pouvait donc guère s'accroître que par le concours volontaire des villes, qui désireraient d'entrer dans l'association. Aratus, connaissant le faible de ce gouvernement, comme il connaissait le sien propre, tourna toutes ses vues vers la paix, et ne parut appliqué qu'à contenir l'enthousiasme que les premiers succès pouvaient donner aux Achéens.

Les Achéens donnent de la jalousie aux Athéniens et aux Spartiates.

Il trouvait un obstacle à ses projets dans la jalousie d'Athènes et de Lacédémone. Ces deux villes, où le nom de la liberté avait si fort retenti, n'en voulaient pas devoir la chose aux Achéens; et les Athéniens refusèrent de seconder les efforts d'Aratus, qui voulait les délivrer de la servitude des rois de Macédoine. Ils se couronnèrent même de fleurs sur le faux bruit de sa mort. Bientôt après, ils le virent arriver avec une armée, et ils
233. eurent recours à sa clémence. Ce ne fut qu'à la mort de Démétrius qu'il les affranchit tout-à-fait.

Aratus s'allie des rois de Syrie et d'Égypte.

Il semble que les Achéens ne pouvaient pas avoir d'ennemi plus redoutable que le roi de Macédoine, qui croyait avoir des droits sur plusieurs de leurs villes. Les rois de Syrie et d'Égypte ne

formaient pas de pareilles prétentions. Ils voyaient au contraire avec plaisir s'élever dans le Péloponèse une barrière à l'ambition d'un souverain, qui regardait comme à lui toutes les conquêtes d'Alexandre, parce qu'il était sur le trône que ce prince avait d'abord occupé. Il était donc de leur intérêt de soutenir cette république, et Aratus s'en fit des alliés.

Cet appui n'était pas solide. Si on suppose que les rois agissent toujours conformément à leurs intérêts, on est bientôt démenti par l'histoire : ils ne sont que trop souvent aveugles par faiblesse, par caprice ou par humeur. Cette ressource n'était donc que momentanée : mais c'était la seule; et tout ce qu'un politique peut faire de mieux, c'est de prendre son parti suivant les circonstances.

Cependant il ne suffisait pas aux Achéens d'avoir pris des précautions contre la Macédoine : il s'éleva bientôt une ennemi plus à craindre. C'est ainsi que les plus grands politiques sont en défaut. La situation embarrassante dans laquelle Aratus se trouva, fut l'effet d'une révolution qui survint à Lacédémone.

Lorsque Aratus fut fait préteur, Agis IV venait de monter sur le trône de Sparte. Ce prince, considérant les progrès que la corruption avait faits depuis Lysandre, et touché des désordres qui en naissaient, se proposa de ramener les anciennes mœurs, en faisant revivre les lois de Lycurgue.

Agis, roi de Sparte, tente de rétablir les lois de Lycurgue.



Ce projet, qui devait soulever les riches, avait besoin d'être préparé de loin secrètement et avec adresse. Agis échoua par la trahison d'un éphore, auquel il avait donné sa confiance; et Léonidas, son collègue, le fit lui-même condamner à mort.

Cléomène exécute le projet d'Agis.

Cléomène III, fils de Léonidas, monta sur le trône l'année d'après, et résolut d'exécuter le projet de réforme auquel son père s'était si fort opposé. Ce ne fut pas, comme Agis, par amour pour la vertu qu'il s'engagea dans cette entreprise, ce fut uniquement par ambition : il ne se proposa de ruiner les riches, que dans la vue de s'attacher les pauvres. Une pareille révolution ne pouvait pas se faire sans violence. Cléomène chercha donc à s'attacher une partie des troupes : la guerre lui en fournit l'occasion.

Pour former une seule ligue de tous les peuples du Péloponèse, il ne manquait aux Achéens que les Lacédémoniens, les Éléens et une partie des Arcadiens. Aratus, voulant tous les réunir, de gré ou de force, entra sur les terres de ces derniers, et fut repoussé par Cléomène, qui lui enleva plusieurs villes.

Les Spartiates, qui ne demandaient que l'humiliation des Achéens, firent de plus grands préparatifs pour la campagne suivante; et Cléomène, chargé de lever une nouvelle armée, saisit cette occasion d'emmener avec lui tous ceux qui pouvaient mettre quelque obstacle à ses projets. Son

dessein était de ne les pas ramener. Les ayant donc laissés en garnison dans l'Arcadie, il revint à Sparte avec un corps de troupes étrangères. En approchant, il communiqua son projet à des personnes dont il était assuré; et, aussitôt qu'il fut arrivé, il fit massacrer les éphores, ceux qui en prirent la défense, et il bannit tout ce qui lui était contraire.

Alors il assemble le peuple, se dépouille de ses biens, abolit les dettes, fait un nouveau partage des terres, et par-là justifie ses violences aux yeux du peuple.

Cette révolution force Aratus à prendre de nouvelles mesures.

Cette révolution, qu'Aratus n'avait pu prévoir, le mit dans la nécessité de prendre de nouvelles mesures. Il ne pouvait plus compter sur les rois d'Égypte et de Syrie, parce qu'il importait peu à ces princes que ce fussent les Spartiates ou les Achéens qui dominassent dans le Péloponèse. D'ailleurs les villes de l'association commençaient à se diviser. Les Migalopolitains et les Messéniens voulaient l'alliance de la Macédoine; et ils étaient résolus à prendre seuls ce parti, si les Achéens en prenaient un autre. Il fallait donc choisir entre deux ennemis, entre Cléomène et Antigone Doson, successeur de Démétrius. Le dernier, comme plus éloigné, paraissait moins à craindre. Aratus n'hésita pas, il appela lui-même Antigone.

Antigone était frère de Démétrius. Son neveu Philippe, roi de Macédoine, étant trop jeune

pour gouverner, il avait été nommé régent du royaume. Les peuples, enchantés de la sagesse de son administration, le forcèrent même de prendre la couronne : mais il ne l'accepta que pour la conserver à Philippe, et il donna tous ses soins à l'éducation de ce prince.

Antigone Doson, appelé par Aratus, prend Sparte.

Comme il lui importait de saisir l'occasion de rentrer dans le Péloponèse, il se rendit aux invitations d'Aratus, et cette guerre ne fut pas longue.
222. Elle se termina par la prise de Sparte, et Cléomène s'enfuit en Égypte. Soit générosité, soit politique, Antigone laissa aux Spartiates leurs lois, leur gouvernement, et les traita plutôt en alliés qu'en sujets.

Sa mort.

Cependant les Illyriens, ayant profité de son absence, avaient fait une irruption dans la Ma-
222. cédoine. Il marcha contre eux, il les défit : malheusement il se rompit, pendant l'action, une veine dans la poitrine, et mourut quelques jours après. Ce prince avait conçu une grande estime pour Aratus.

Philippe, roi de Macédoine commence bien.

Je vous ai fait remarquer que les malheurs font les grands rois : c'est une conséquence que la prospérité fasse les mauvais. Philippe n'avait que quinze ans, lorsqu'il se vit maître d'un royaume. Il commença bien. Brave, éloquent, adroit à manier les esprits, il sut se faire aimer. C'était le fruit de l'éducation que son oncle lui avait donnée. Il ne perdit pas ces bonnes qualités, mais il y joignit des vices.

La Macédoine, plus florissante qu'elle ne l'avait été sous ses aïeux, paraissait devoir étendre sa domination sur toute la Grèce. Philippe remporta des victoires : il enleva plusieurs places aux Étoliens et aux Éléens : on admirait sa sagesse, sa modération, ses talens militaires : il avait déjà la réputation d'un grand capitaine. Cette position était dangereuse pour un prince de son âge : il ne sut pas échapper au danger. La confiance lui fit former des entreprises au-dessus de ses forces ; et, pour réussir, il employa la perfidie et le poison contre ceux mêmes qui avaient contribué à ses succès.

On commençait à remarquer ce changement, lorsqu'à la nouvelle de la victoire de Thrasymène, remportée sur les Romains par Annibal, Démétrius de Phare lui conseilla de se joindre à ce général, lui promettant la conquête de l'Italie. Ce projet était fait pour le séduire. Il fit aussitôt la paix avec les Étoliens, équippa une flotte, et se mit en mer. Mais il perdit à peine la terre de vue, et il revint honteusement, une frayeur subite s'étant emparée de son armée. Il fit ensuite avec Annibal un traité, dont il ne tira aucun avantage [1]. Ses revers.

Sur ces entrefaites, il s'éleva des dissensions

[1] Je passe rapidement sur les événemens de ces temps, parce qu'ils appartiennent plus à l'histoire romaine qu'à l'histoire de la Grèce.

dans Messène. Il y alla, sous prétexte de rétablir la paix, et il se fit un plaisir d'augmenter les
214. troubles. Comme Aratus et son fils lui firent des remontrances à ce sujet, il les fit empoisonner, sachant d'ailleurs qu'ils blâmaient ses injustices et ses débauches. Aratus était préteur pour la dix-septième fois.

Il recommença aussitôt la guerre : mais les Étoliens appelèrent les Romains, qui le défirent, et il fut forcé de souscrire à un traité, par lequel il se trouva renfermé dans les bornes de la Macédoine. Il donna son fils Démétrius en otage. Les Romains se déclarèrent alors les protecteurs de la liberté, et, en cette qualité, ils entretinrent les divisions parmi les Grecs.

Philippe conçut de la jalousie pour Démétrius, qui avait mérité l'estime des Romains ; et, séduit par les fausses accusations de Persée, un autre de ses fils, il le fit empoisonner. Il ne fut pas néanmoins long-temps à reconnaître qu'il avait été
179. trompé, et il formait le projet de faire passer la couronne sur la tête de son neveu, fils d'Antigone, lorsqu'il mourut.

Persée orne le triomphe de Paul Emile.

Persée, précipité du trône, orna le triomphe de Paul Émile, et mourut à Albe. Les deux derniers de ses enfans finirent leurs jours en prison. L'aîné, Philippe, obtint son élargissement. Il fit d'abord le métier de tourneur. La beauté de son écriture l'éleva dans la suite à l'emploi de gref-

fier. On dit qu'il le remplit avec honneur. Ainsi finit celui dont les ancêtres avaient cru que la plus grande partie des conquêtes d'Alexandre était trop peu pour eux. La Macédoine devint une province romaine.

Extinction de la race des Héraclides.

A Lacédémone, la race des Héraclides s'était éteinte depuis Agésipolis IV, qui avait succédé à Cléomène; et cette république était livrée à des tyrans. Quant aux Achéens, ils paraissaient puissans, parce qu'ils avaient dans Philopémen un des grands capitaines que la Grèce ait eus; et ce fut le dernier.

La Grèce réduite en province romaine.

Cependant les Romains, depuis la conquête de la Macédoine, marchaient à grands pas à celle de la Grèce entière, affaiblissant les Grecs par les Grecs, sans montrer encore toutes leurs forces. Ils offraient leur médiation pour terminer des troubles qu'ils entretenaient : ils envoyaient des ambassadeurs pour prendre connaissance des différens qu'ils suscitaient; ils se faisaient des partisans par leurs bienfaits; ils remplissaient les villes de traîtres; ils tendaient continuellement des piéges; en un mot, ils se conduisaient comme s'ils n'avaient point eu d'armes.

Cette politique parut aux Achéens une preuve de leur faiblesse. Ils osèrent mépriser les Romains : ils insultèrent leurs députés; ils prirent les armes. Métellus fit donc marcher les légions, leur livra bataille et les défit. Sur ces entrefaites,

le consul Mummius vint achever une conquête
146. facile, et la Grèce fut réduite en province romaine, sous le nom de province d'Achaïe.

Sort d'Athènes. Athènes, depuis long-temps, était sans considération. Elle ne savait que flatter la puissance dominante, et par-là elle conservait sa démocratie. Elle avait été secourue des Romains dans une guerre qu'elle eut à soutenir contre les Acarnaniens et contre Philippe. Cependant, lorsque toute la Grèce était soumise, elle fut assez impru-
89. dente pour s'allier avec Mithridate. Aristion lui fit faire cette démarche, et, soutenu du roi de Pont, il en devint le tyran. Sylla fit le siége d'Athènes : il livra cette ville pendant un jour à la
87. fureur des soldats, et fit périr Aristion dans les tourmens. Cette république néanmoins conserva sa démocratie : elle eut le titre d'amie et d'alliée des Romains; et elle devint l'école où ces hommes, qui ne savaient encore que conquérir, vinrent apprendre à penser. Les Athéniens obtinrent, en quelque sorte, par leurs talens, l'empire que les armes leur avaient enlevé : empire moins orageux, plus juste, et plus glorieux, sans doute.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Objet de ce livre.

Les premiers philosophes ont regardé autour d'eux, et aussitôt ils ont cru tout comprendre. Il semble que leur première pensée ait été : *nous voyons tout, nous pouvons rendre raison de tout.* Ils voyaient, comme en songe, l'univers se former à leurs yeux : ils rêvaient les principes des choses, leurs essences, leur génération : et ils ne s'éveillaient point. — Ignorance et présomption des anciens.

C'est ainsi, Monseigneur, que les anciens, c'est-à-dire les premiers ignorans, se sont crus instruits. Malheureusement, parce qu'ils croyaient l'être, on n'a pas douté qu'ils ne le fussent. On a cru, sur leur parole, pouvoir s'instruire d'après eux; et leur ignorance a été, pendant des siècles, une découverte à faire. Vous verrez les Grecs interroger les Égyptiens, parce que les Égyptiens étaient leurs anciens. Par la même raison, vous verrez les Romains interroger les Grecs, et nous,

à notre tour, nous interrogerons les Grecs et les Romains.

Les empires se succèdent, et sous leurs ruines les nations s'ensevelissent : mais les opinions restent. Elles sont de tous les âges : elles ne vieillissent point. Lors même qu'il paraît se faire une révolution dans la façon de penser, souvent cette révolution est moins une opinion nouvelle qu'une ancienne opinion qui se déguise.

Avant d'avoir rien observé, les philosophes ont entrepris de tout expliquer, se faisant des questions, sans savoir si la solution en était possible ou impossible, et se flattant de tout découvrir, lorsqu'ils n'avaient aucun moyen pour faire des recherches, ou même lorsqu'ils ne savaient pas ce qu'ils cherchaient. Curieux uniquement des choses qui n'étaient pas à leur portée, ils combinaient des idées vagues, obscures ou fausses; ils faisaient des hypothèses; et, parce qu'ils n'observaient pas, ils reproduisaient continuellement les mêmes opinions, sous de nouvelles formes.

Vous ne serez donc pas étonné, si je vous dis que toutes les opinions des philosophes de l'antiquité sont comme concentrées dans un petit cercle d'idées, où elles se confondent. Aucun d'eux ne s'élance au delà. Tous sont attirés vers ce centre, en raison de l'ignorance qui les y ramène.

La vraie philosophie ne fait que de naître, et

c'est l'observation qui a imprimé au génie cette force qui étend la sphère de nos connaissances. Cependant, quelle que soit cette sphère, elle a des bornes que nous ne pouvons franchir. Moins nés pour la lumière que pour les ténèbres, nous retombons toujours vers ce centre, d'où nous nous sommes écartés. Mais, si nous sommes condamnés à ignorer bien des choses, il est au moins en notre pouvoir d'éviter souvent l'erreur. Accoutumons-nous à ne juger que de ce que nous pouvons véritablement connaître : ignorons le reste sans inquiétude, et avouons notre ignorance.

Il semble que les erreurs de l'esprit humain méritent peu d'être étudiées. En effet pourquoi perdre, dans de pareilles recherches, un temps qu'on pourrait employer à acquérir de vraies connaissances? Cette réflexion, Monseigneur, prouve qu'il faut s'appliquer à cette étude avec beaucoup de réserve. Il ne s'agit pas d'étudier des opinions pour savoir des opinions : rien ne serait plus frivole. Il les faut étudier, comme un pilote étudie les naufrages de ceux qui ont navigué avant lui. Comment l'étude des opinions des anciens peut être utile.

Les erreurs sont le partage de ceux qui commencent. Si nous avions précédé ceux qui se sont égarés, nous nous serions donc égarés comme eux. Par conséquent, nous nous égarerions encore, si aujourd'hui nous avions nous-mêmes à commencer.

Or lorsqu'on tente une chose, sans avoir au-

cune connaissance des tentatives des autres, on est dans le même cas que si on était le premier à la tenter. On est donc exposé aux mêmes erreurs.

Nous commencerions donc par raisonner mal, si nous raisonnions sans savoir comment on a raisonné avant nous. Nous referions les systèmes qu'on a faits, nous répéterions les absurdités qu'on a dites; et on les répéterait d'après nous, jusqu'à ce que quelqu'un, ayant observé les routes qui nous auraient engagés d'erreurs en erreurs, apprît enfin à les éviter, et se trouvât dans le chemin des découvertes. C'est ainsi, Monseigneur, que les philosophes modernes se sont éclairés; et c'en est assez pour vous faire comprendre qu'en vous faisant un tableau des différentes opinions, je vous donnerai, dans l'espace de quelques jours, l'expérience de plusieurs siècles.

D'après tout ce que je viens de dire, vous jugez, Monseigneur, que mon dessein n'est pas de m'appesantir sur des systèmes, qui ne sont que de vieux monumens des premiers efforts de l'esprit humain dans son enfance. Il ne s'agit pas de les développer dans tout leur détail. J'en veux seulement tirer pour vous des leçons utiles. Voilà l'objet que je me propose, et c'est dans cet esprit que vous devez étudier.

CHAPITRE II.

Considérations générales sur les opinions des anciens.

Les premières opinions sont plus anciennes que les monumens qui les auraient pu conserver.

On conçoit que les opinions sont plus anciennes que les monumens qui auraient été propres à les conserver. Il y avait long-temps que les sociétés civiles étaient formées, lorsque les hommes ont imaginé des moyens pour transmettre leurs pensées d'âge en âge, et cependant les corps de doctrine avaient commencé avec ces sociétés.

Il est même naturel de supposer que les différentes opinions, dont on a fait des corps de doctrine, sont antérieures aux temps où les hommes ont commencé à former des sociétés civiles. Car les premiers législateurs ont moins pensé à créer des opinions, qu'à recueillir, avec quelque choix, celles qu'ils trouvaient établies. C'est dans les conventions tacites qu'ils ont pris les premières lois positives. Or ces conventions n'étaient que le résultat des opinions qu'on avait avant la formation des sociétés; et, parmi ces opinions, celles qui avaient prévalu, formaient le corps de doctrine d'après lequel on se conduisait.

Vous voyez donc que les premières opinions remontent, pour ainsi dire, aux premières pensées des hommes; et vous jugez encore que les

circonstances ont dû les changer et les altérer de bien des manières, long-temps avant qu'on eût des moyens pour les transmettre. Il ne les faudrait donc pas chercher dans les monumens historiques.

Causes qui ont altéré de bonne heure les premières opinions.

Elles ont dû souffrir bien des altérations, lorsque l'unique moyen de les conserver était de les confier à la mémoire. Un mot pouvait être substitué à un autre : il pouvait, dans différens âges, avoir des acceptions différentes, et dans le même, il pouvait encore être entendu différemment. Ces inconvéniens, où nous tombons aujourd'hui, devaient être beaucoup plus fréquens dans les siècles où l'on n'écrivait pas : car, tant que les hommes n'ont pas su écrire, ils n'ont pas su donner au langage cette précision qui écarte toute équivoque et toute obscurité. Ils saisissaient vaguement des idées mal déterminées, des notions trop compliquées ; et ils prononçaient les mêmes mots, sans avoir exactement la même façon de penser.

C'est ainsi que les opinions s'altèrent insensiblement, lorsque les mêmes mots les transmettent de génération en génération. Que sera-ce donc, lorsqu'elles passeront par plusieurs langues ?

La poésie pouvait être de quelque secours à la mémoire. On le sentit de bonne heure, et les poëtes ont été partout les dépositaires des opinions. Mais ils ne pouvaient qu'abuser de ce dépôt dans ce temps où les esprits, encore grossiers,

préféraient le merveilleux au vraisemblable. Ils en abusèrent donc, et les fables se multiplièrent.

L'écriture hiéroglyphique, employée au même effet, avait les inconvéniens de la poésie, et de plus grands encore. Propre à rendre les idées sensibles, ce n'est que bien imparfaitement qu'elle exprime les idées abstraites : à peine les indique-t-elle. Les signes obscurs, équivoques, dont elle se sert, montrent tout autre chose que ce qu'elle dit ; et son langage allégorique est un tissu d'énigmes à deviner.

Il est de la nature des allégories de souffrir successivement des interprétations différentes. On peut même assurer que la plus grande marque d'esprit était de leur donner des sens détournés, pour les accommoder au besoin qu'on en avait. L'écriture hiéroglyphique devait donc contribuer à changer les opinions : mais elle cachait les changemens, et les opinions paraissaient les mêmes, parce que les signes allégoriques, destinés à les conserver, ne changeaient pas. C'est ainsi qu'après plusieurs siècles, les nations croyaient quelquefois penser comme elles avaient toujours pensé. La doctrine qu'elles enseignaient, était l'ouvrage d'une longue suite d'interprètes, et cependant elles l'attribuaient tout entière à un seul auteur.

Il se sera fait dans les corps de doctrine des changemens plus grands et plus subits, lorsque les émigrations des peuples et les révolutions des

empires auront mêlé et confondu les opinions comme les nations. On ne peut pas supposer, par exemple, que les Égyptiens aient conservé invariablement la même façon de penser sous les rois pasteurs, sous les rois d'Éthiopie, sous les Perses et sous les successeurs d'Alexandre. Il est même vraisemblable que bien des opinions faisaient une partie des dépouilles que Sésostris enleva aux nations vaincues. Les peuples de l'Asie ont aussi pensé différemment dans des temps différens : car les émigrations ont été fréquentes parmi eux, et ils ont été exposés à de grandes révolutions.

Comment les mêmes opinions ont été communes à plusieurs peuples.

Quoiqu'il se soit fait bien des changemens dans les opinions, quoiqu'il ne soit pas possible de les observer dans les siècles où elles ont commencé, il est cependant facile de comprendre comment les mêmes ont quelquefois été communes à plusieurs peuples qui ne se les communiquaient pas.

Les hommes portent les mêmes jugemens, lorsqu'ils se trouvent dans les mêmes circonstances, avec la même manière de voir. Or les principales circonstances sont au moins les mêmes pour eux, toutes les fois qu'ils ont les mêmes besoins et en même nombre ; et ils ont la même manière de voir, toutes les fois que, également dépourvus d'expérience, ils sont également ignorans. Dans tous les climats, les sociétés se sont donc fait, à leur naissance, à peu près les mêmes opinions : car les hommes ayant commencé partout avec les mêmes

besoins et avec la même ignorance, ils se sont trouvés partout dans des circonstances à peu près semblables, et avec la même manière de voir.

D'après cette réflexion, vous pouvez prévoir que vous remarquerez dans les opinions anciennes un fond qui sera à peu près le même chez tous les peuples profanes [1]. Ce fond variera avec le temps, parce que les circonstances varieront elles-mêmes; mais les changemens seront successivement analogues les uns aux autres. Les fables qu'on croira prépareront à croire celles qu'on ne croit pas encore, et on ira par analogie d'opinion en opinion. C'est par cette analogie que les mêmes erreurs se propageront, s'accommoderont de tous les climats, se transplanteront, se grefferont, pour ainsi dire, sur les tiges que chacun produit.

Analogie par laquelle les hommes vont d'opinion en opinion.

Cette analogie est facile à concevoir, quand on considère, d'une vue générale, l'esprit humain et les jugemens qu'il porte. Mais, si on veut observer en détail les différentes opinions, alors l'analogie est un fil qui nous échappe, parce que nous ne pouvons pas nous représenter successivement toutes les circonstances par où les hommes ont passé. C'est une difficulté de plus à surmonter pour vous rendre compte des opinions des anciens.

[1] On comprendra, sans que je le dise, qu'il ne s'agit point ici du peuple de Dieu. Je ne parle que des peuples qui ont été abandonnés à eux-mêmes.

Heureusement il importe bien moins de savoir précisément l'erreur de tel peuple ou de tel philosophe, que de savoir comment ce peuple ou ce philosophe a pu se tromper. C'est pourquoi, Monseigneur, vous ne devez pas attendre de moi que j'expose exactement toutes les opinions dont j'aurai occasion de parler. Vous devez voir seulement si, d'après la façon de penser que j'attribuerai aux anciens, il ne vous sera pas possible, à vous, de penser mieux. C'est tout le fruit que vous devez retirer de cette étude.

Dans les commencemens des sociétés, il n'y avait point de doctrine secrète.

Vous savez qu'en Égypte et en Asie, les arts ne sortaient point des familles qui les cultivaient. Le métier du père était un patrimoine pour le fils : la loi le lui assurait par un privilége exclusif. Il en était de même des opinions qu'on a honorées du nom de philosophie : elles appartenaient aux seules familles sacerdotales qui en avaient le dépôt.

Il est vraisemblable qu'originairement les prêtres enseignaient au peuple toute la doctrine dont ils étaient les dépositaires. Je me fonde sur ce que, dans les commencemens des sociétés civiles, cette doctrine n'était et ne pouvait être qu'une collection des opinions que les circonstances, ou quelques législateurs, avaient répandues. Elle appartenait donc à tout le monde : elle était l'ouvrage même de la société ; et je ne vois pas comment, ni pourquoi, on aurait imaginé de faire un

mystère de quelques-uns des dogmes qu'elle renfermait.

D'ailleurs, les prêtres ne formaient pas alors un corps séparé du reste des citoyens. Les pères de familles, les chefs du gouvernement, étaient les seuls prêtres. Ils enseignaient le culte public; et les idées qu'ils s'en formaient, ne pouvaient être, dans les commencemens, que des idées communes à tous.

Si dans la suite ils y ont ajouté quelque chose, ils n'en ont pas fait un mystère. Au contraire, flattés d'éclairer leurs concitoyens, ou de passer pour les avoir éclairés, ils ont travaillé à répandre leurs opinions. Tout dépose que, dans l'origine des sociétés, on a cherché la célébrité par cette voie; puisque tous les peuples de l'antiquité ont célébré les citoyens auxquels ils ont cru devoir leur culte, leurs dogmes, leurs arts; puisque tous ont conservé les noms des hommes qu'ils ont regardés comme leurs maîtres.

Commen l'usage d'une doctrine secrète s'est introduit.

Dans la suite les souverains, ne pouvant pas vaquer à tout par eux-mêmes, chargèrent du soin des cérémonies religieuses quelques citoyens qu'ils choisirent à cet effet; et, parce qu'on pensait qu'une profession ne pouvait jamais être mieux exercée que lorsque les fils l'avaient apprise de leurs pères, le sacerdoce devint naturellement le partage des seules familles auxquelles il avait d'abord été confié. C'est alors que les prêtres com-



mencèrent à faire un corps séparé du reste des citoyens.

Tout corps a des intérêts particuliers, qui ne s'accordent pas toujours avec l'intérêt général. Ambitieux de s'agrandir, il cherche la considération, les richesses, la puissance : son utilité est sa suprême loi ; c'est encore celle de tous ses membres, parce que tous croient partager les avantages qu'ils lui procurent.

Les différens corps qui se forment dans un état, attirent donc chacun à eux les avantages qui devraient être communs à toute la société. Cependant le bien général sert de voile à leur ambition : c'est le prétexte de toutes leurs démarches ; et ils en imposent d'autant plus facilement, qu'ils s'en imposent peut-être à eux-mêmes : il est possible qu'ils croient que la prospérité publique tient tout-à-fait à la leur ; que leur gloire est celle de l'état même, et que s'ils ne fleurissent pas, rien ne peut fleurir. Ainsi c'est de la meilleure foi du monde qu'ils sacrifient tout à leur agrandissement.

Tout corps a donc naturellement des secrets, et ces secrets sont les moyens qu'il emploie pour s'agrandir, au préjudice de la société entière. Ils sont d'autant mieux gardés, que les membres eux-mêmes ne savent pas qu'ils en ont, sans avoir formé le projet d'en avoir. Cependant ils se conduisent en conséquence, et c'est ce qu'on appelle en eux l'esprit du corps.

On conçoit que chez les idolâtres les prêtres auront eu de bonne heure des secrets. C'était leur intérêt de se prévaloir de la crédulité : ils s'en seront donc prévalus. On ne pourrait pas même toujours les en blâmer : car dans ces temps où les peuples ne pouvaient être conduits que par des superstitions grossières, c'était quelquefois un avantage pour eux d'être trompés.

Epoque où l'usage d'une doctrine secrète s'établit plus particulièrement.

Il y a une époque où les prêtres des idoles, sans l'avoir prévu, ont paru en possession de bien des secrets. C'est lorsque l'usage général de l'écriture alphabétique ne laissa qu'à eux l'intelligence des anciens hiéroglyphes. Alors ils eurent exclusivement le dépôt des sciences. L'écriture alphabétique relégua dans le temple le peu qu'on savait : elle mit pour long-temps les peuples hors d'état de s'instruire, et elle commença par retarder les progrès de l'esprit humain, auxquels, dans la suite, elle devait contribuer.

Comme une vieille tradition déposait qu'on avait autrefois écrit, en caractères hiéroghypliques, toutes les connaissances qu'on voulait conserver, la prévention pour l'antiquité fit penser que cette écriture renfermait tout ce qu'on peut savoir. Ce fut donc assez de paraître en avoir l'intelligence, pour paraître instruit.

Alors ce ne fut plus le temps d'acquérir de la considération, en publiant des découvertes. Un moyen plus sûr et plus commode s'offrait à ceux

qui passaient pour avoir le dépôt des sciences : c'était de faire un mystère de ce qu'il savaient ou paraissaient savoir. Ainsi, pendant que les prêtres continuaient d'enseigner ouvertement tout ce qui concernait le culte public, ils réservèrent pour eux des opinions qu'ils ne jugeaient pas à propos de communiquer, et ils furent d'autant plus jaloux de les tenir cachées, qu'ils reconnurent qu'en affectant un grand mystère, ils donnaient de leur savoir une idée avantageuse. Ce ne fut qu'après des épreuves qu'on put être initié à leurs mystères. Elles étaient si rudes, qu'elles paraissaient devoir ôter toute curiosité; et lorsqu'on avait eu le courage de les soutenir, on se trouvait lié par des sermens si terribles, qu'on n'osait rien révéler.

Les prêtres d'une grande monarchie ne formaient pas un seul corps, et ne professaient pas exactement la même doctrine. Il y avait autant de corps de prêtres et autant de doctrines secrètes qu'il y avait de provinces; parce qu'auparavant les provinces avaient eu chacune leurs dieux et leur culte, comme leurs souverains.

Ces corps séparés étaient tous également jaloux de leurs opinions. Ils ne se les communiquaient pas les uns aux autres. La tradition les transmettait des pères aux fils, comme un dépôt auquel nul étranger ne devait toucher. C'était autant de sectes, qui jouissaient séparément de leurs con-

naissances ou de leurs préjugés. Elle n'élevaient pas de ces questions qui, en attirant l'attention du public, pouvaient humilier les unes et donner de la célébrité aux autres; et, si elles ne songèrent pas à s'éclairer mutuellement, elles ne songeaient pas plus à se combattre. Il a été un temps où les philosophes, ainsi que les souverains, ne connaissaient pas encore l'ambition des conquêtes.

De toutes ces observations, il faut conclure, 1° que les doctrines transmises avec ce mystère pouvaient varier continuellement, et paraître néanmoins toujours les mêmes, parce que c'était toujours les mêmes allégories, les mêmes symboles, et les mêmes hiéroglyphes; Effet de cet usage.

2° Que les sciences devaient rester à peu près dans l'état où elles avaient été portées par ceux qui les avaient cultivées, lorsqu'on les enseignait sans mystère. En effet, il était difficile que l'esprit humain fît des progrès dans ces temps, où les hommes instruits craignaient de se communiquer leurs connaissances. Les murs des temples, où les sciences étaient renfermées, interceptaient nécessairement la lumière.

3° La dernière conséquence, c'est qu'il était impossible de connaître exactement toutes les opinions d'un peuple. Pour avoir été initié, par exemple, dans un temple des Égyptiens, on ne savait pas les secrets qui restaient cachés dans les

autres : et d'ailleurs on ne pouvait pas s'assurer que les prêtres révélassent toujours à ceux qu'ils initiaient toutes les connaissances qu'ils croyaient avoir acquises.

Nous connaissons mal, d'après les Grecs, les opinions des anciens.

Vous pouvez juger actuellement, si les Grecs qui sont pour nous les dépositaires de toute l'antiquité profane, ont été à portée de bien connaître les opinions des Égyptiens, des Assyriens, des Perses, etc. Cette recherche aurait été moins difficile, qu'ils l'auraient mal faite encore.

Quoiqu'ils aient excellé dans bien des genres, ils avaient peu d'érudition, et encore moins de critique. Superstitieux, crédules, amateurs du merveilleux, ils remplissaient avec des fables les temps qu'ils ignoraient. Si les premiers siècles de leur histoire leur ont été inconnus, malgré tous les motifs qui rendaient pour eux cette recherche si intéressante, quelle a dû être leur ignorance sur tous les autres peuples, qu'ils confondaient sous le nom méprisant de barbares? Ils auraient effacé, s'ils l'avaient pu, jusqu'aux traces qui montraient que les arts et les sciences leur venaient de l'étranger.

D'après cette façon de penser, ils ont toujours ramené tout à eux. Ils ont tout brouillé, tout confondu, jugeant avec prévention de tout ce qui n'était pas grec, croyant qu'on tenait d'eux ce qu'ils tenaient des autres, mêlant leurs fables aux opinions des étrangers, pensant que leurs idées

et leurs mœurs devaient se retrouver partout, et méprisant les nations où ils ne les trouvaient pas.

C'est par leurs poëtes, par leurs philosophes et par leurs historiens, qu'ils ont connu l'Égypte. Leurs poëtes ne leur en ont donné que des notions confuses, fabuleuses, et ramassées parmi les traditions vulgaires.

Les philosophes grecs avaient, en général, peu de critique : et d'ailleurs ceux qui avaient été initiés aux mystères des Égyptiens ont affecté eux-mêmes une doctrine secrète.

Quant aux historiens, tels qu'Hérodote, Diodore et Plutarque, ils ne sont pas toujours d'accord. C'est que, s'il y a peu d'hommes qui sachent voir un fait avec toutes ses circonstances, il y en a moins encore qui sachent voir les opinions telles qu'elles sont. D'ailleurs cette différence peut encore provenir de ce que ces historiens n'auront pas interrogé les mêmes colléges de prêtres ; ou de ce qu'ayant voyagé en Égypte dans des temps différens, ils n'y auront pas trouvé la même façon de penser. Il y a plus de trois cents ans d'Hérodote à Diodore, et plus d'un siècle de Diodore à Plutarque.

Lorsque Hérodote parle des Égyptiens, c'est toujours d'après les prêtres : il ne cite jamais aucun historien. Si l'Égypte en a eu, ce n'est donc que fort tard. Aucun n'est venu jusqu'à nous. Il ne nous reste que quelques fragmens de Mané-

thon, prêtre qui vivait sous les deux premiers Ptolémée, et qui a pu écrire environ trois cents ans avant Jésus-Christ. Mais son histoire paraît n'avoir été qu'un roman, imaginé pour exagérer l'antiquité de sa nation.

Il semble qne les Grecs étaient plus à portée de juger des Perses : cependant ils les ont peu connus. On voit même qu'ils ont été peu curieux d'en connaître la façon de penser, puisque, dédaignant d'en apprendre l'histoire, ils ne l'ont, pour ainsi dire, commencée qu'aux conquêtes de Cyrus, et qu'ils ne disent rien d'assuré sur les premières années de ce monarque.

Ils ont fait un cas singulier des philosophes indiens : mais c'est sur le rapport des soldats, qui, à la suite d'Alexandre, n'avaient fait que passer dans les Indes. Callisthène n'y passa pas; il mourut l'année même de cette expédition. Cependant c'est peut-être le seul dont le témoignage eût été de quelque poids. Pour Anaxarque, on ne sait à quoi il était propre : on voit seulement en lui un vil courtisan, qui n'étudiait que les caprices de son maître.

Les Grecs n'ont pas mieux connu les Scythes, dont ils étaient plus voisins, car ils en disent peu de chose; et cependant ils les louent beaucoup : ce qui est une preuve tout à la fois de l'ignorance et de la prévention avec laquelle ils en ont jugé.

Nous les connaissons moins

Les Romains nous éclairent encore moins sur

les opinions des anciens peuples. Plus faits pour conquérir que pour observer, ils n'ont pas même étudié les nations qu'ils ont conquises. Sans curiosité, sans critique, ils ont répété ce que les Grecs avaient dit. Ils n'ont fait aucune recherche sur les temps antérieurs à leurs conquêtes; et, parce qu'ils se croyaient les maîtres du monde, ils paraissaient n'avoir pas soupçonné l'existence des pays où leurs armes n'avaient pas pénétré. encore d'après les Romains.

C'est par eux que nous aurions pu connaître les Carthaginois, les anciens habitans de l'Espagne, les Gaulois et les Germains; mais ils ne nous en donnent que des notions très-imparfaites. Nous ne saurions même, d'après leurs historiens, nous faire une idée exacte du gouvernement de Carthage.

Quand ils auraient voulu s'instruire des opinions des Gaulois et de celles des Germains, ils ne l'auraient pas pu. César et Tacite l'ont tenté inutilement. C'est que, chez ces peuples, il n'était permis d'écrire ni l'histoire ni la doctrine. La tradition s'en conservait dans des vers qu'on apprenait par cœur, et il y avait les plus grandes malédictions contre ceux qui en révéleraient quelque chose aux étrangers.

D'après ces réflexions, vous jugez, Monseigneur, que j'aurai peu de chose à dire sur les opinions de tous ces peuples.

CHAPITRE III.

Pourquoi les progrès de l'esprit humain sont dans quelques genres plus rapides et plus grands, et au contraire plus lents et plus faibles dans d'autres.

Causes des progrès de l'esprit humain dans les arts qu'il crée et qu'il perfectionne.

Pour rendre raison de ce phénomène, il suffit de considérer les arts et les sciences, d'un côté, par rapport au besoin de faire des découvertes, et de l'autre, par rapport aux moyens de reconnaître les méprises où l'on tombe.

L'agriculture est le premier art que les sociétés civiles ont eu besoin de perfectionner. On a donc observé la nature dans ses différentes productions. On a vu, ou cru voir les moyens qui la rendent féconde : on a essayé de la rendre fertile, en la cultivant : on a tenté des expériences.

Des observations mal faites auront, sans doute, fait adopter comme vraies des suppositions qui n'avaient pas de fondement. Mais les tentatives qui n'auront pas réussi auront fait voir la fausseté des suppositions. Les mauvaises récoltes auront contraint d'abandonner un système pour lequel on était prévenu. On se sera instruit par ses fautes; et les progrès de l'agriculture auront été en proportion du besoin de rendre la terre fertile, et de la facilité de reconnaître les méprises où l'on tombait.



La perfection de l'agriculture dépend de la connaissance des saisons. Le laboureur est donc dans la nécessité de devenir astronome. Plus il a besoin de connaître le cours des astres, plus il se hâte de le supposer tel qu'il l'imagine, et il commence par faire un faux système. Mais, comme après quelques années, ses hypothèse ne s'accordent pas avec l'ordre des saisons, sa prévention, quelque grande qu'elle soit, ne peut tenir contre une erreur palpable. Il recommence donc ses observations : il fait de nouvelles hypothèses ; l'expérience corrige ses méprises, et l'astronomie fait des progrès.

Telle est donc, en général, la méthode que suit l'esprit humain dans les arts qu'il crée et qu'il perfectionne. Il recueille des observations, il fait les hypothèses que ces observations indiquent, et il finit par les expériences qui confirment ou qui corrigent ses hypothèses.

C'est ainsi que la géométrie, si nécessaire aux arts, à l'astronomie et à la physique, a commencé, et s'est perfectionnée elle-même. Dans la plus grande imperfection, elle avait au moins l'avantage de n'offrir que des idées sensibles, qui se déterminaient facilement. Sans doute, il arriva souvent qu'on ne les saisit qu'à peu près, et qu'on se contenta d'approcher des rapports qu'on cherchait. Mais, à mesure qu'on voulut perfectionner les arts, on éprouva les inconvéniens d'une géo-

métrie aussi grossière. On chercha donc des méthodes, et on en trouva. Celui qui le premier imagina de mesurer un angle avec un arc de cercle, répandit une grande lumière sur ces sortes de recherches.

D'un côté, l'utilité sentie par le besoin, de l'autre, les méprises aperçues par l'expérience : voilà donc les causes des progrès de l'esprit humain. En effet vous concevez que les hommes n'étudieront, qu'autant qu'ils sentiront le besoin de s'instruire ; et vous jugez qu'ils ne s'instruiront par l'étude qu'autant qu'ils auront des moyens pour reconnaître leurs méprises. D'après cette seule considération, il est aisé de comprendre que les progrès seront lents dans certains genres, que dans d'autres ils seront rapides, et qu'il en est enfin auxquels on s'appliquera sans succès.

Les progrès de l'art militaire ont dû être lents.

Les progrès de l'art militaire, par exemple, devaient être lents, quoique, dès les commencemens, les peuples se soient fait un besoin d'être toujours armés. On supposait que le courage et le nombre décidaient uniquement du sort des combats ; et il était d'autant plus naturel de faire cette supposition, que, lorsqu'on ne connaissait pas encore d'autre règle, l'expérience même paraissait en assurer la vérité. Comme le vainqueur n'avait pas cherché à mettre de l'ordre et de la discipline dans ses troupes, le vaincu ne s'apercevait pas que le défaut d'ordre et de discipline avait été la

cause de sa défaite. On se battait donc sans avoir occasion de remarquer ses fautes. La guerre paraissait un jeu de hasard, où l'on pouvait être heureux après avoir été malheureux; et on se bornait à l'espérance de vaincre, sans en chercher les moyens.

Ceux de l'art de gouverner devaient être plus lents encore.

L'art de gouverner les peuples s'est perfectionné avec la même lenteur ou avec plus encore, et la raison en est la même. Vous avez vu que les sociétés n'ont d'abord eu pour lois, que des usages introduits par les circonstances. On a supposé que ces usages étaient suffisans, et ils ont paru l'être, tant que les sociétés ont eu peu de besoins et peu de vices. L'expérience paraissait donc confirmer cette supposition. En conséquence on se prévint pour les coutumes anciennes; et on ne commença à les tenir pour suspectes que lorsque les désordres, parvenus au comble, forcèrent à remarquer les défauts d'une mauvaise législation.

Mais la réforme du gouvernement n'était pas une chose facile. Combien de choses à combiner pour corriger les anciens abus, et pour en prévenir de nouveaux! quelles connaissances et quelle prévoyance ne demandait pas une pareille entreprise! Cependant les nouvelles méprises où l'on tombait ne pouvaient être reconnues, que lorsque l'expérience forcerait à les remarquer. Alors elles avaient pour elles la coutume, et on les défendait encore par préjugés. Cette prévention pouvait

aveugler ceux-mêmes qui avaient l'autorité : ou s'ils l'avaient secouée, ils étaient forcés à la respecter dans le public. Ainsi, ne pouvant remédier aux maux qu'ils voyaient, ils se contentaient d'y apporter des palliatifs ; et les nouveaux règlemens étaient moins des réformes, que des changemens provisionnels, qui occasionaient de nouveaux abus. Par-là, les désordres se trouvaient enfin en si grand nombre et si compliqués, que l'expérience, qui les faisait remarquer, n'indiquait plus aucun remède, et ôtait toute espérance de les voir cesser.

Règle pour juger de la lenteur ou de la rapidité de nos progrès dans les arts et dans les sciences.

La lenteur ou la rapidité avec laquelle l'expérience nous fait remarquer nos méprises, décide de la lenteur et de la rapidité de nos progrès dans chaque genre d'étude. C'est pourquoi l'art de gouverner se perfectionne plus lentement que l'art militaire, comme l'art militaire se perfectionne lui-même plus lentement que l'agriculture et que l'astronomie. Vous pouvez, d'après cette règle, observer la navigation, la physique, la médecine, en un mot, les arts et les sciences, et vous comprendrez pourquoi nos progrès sont lents ou rapides.

Pourquoi les hommes ont tant de peine à ouvrir les yeux sur les superstitions.

Plus il est difficile aux hommes de connaître leurs méprises, plus ils s'égarent. Alors une erreur est le germe d'une infinité d'autres, et on va par analogie, comme nous l'avons remarqué, d'absurdité en absurdité. Voilà pourquoi les idolâtres

ne savent pas ouvrir les yeux sur leurs superstitions : car ce n'est pas ici comme dans l'agriculture et l'astronomie, où l'expérience corrige les erreurs.

La raison pouvait élever les hommes à la connaissance d'un seul Dieu : mais ils n'ont pas raisonné. Ils ont craint quelque chose ; et, de tout ce qu'ils ont craint, ils en ont fait autant de divinités.

Dès qu'une fois la crainte a fait plusieurs dieux, elle paraît confirmer qu'il y en a en effet plusieurs. Car étant toujours la même, elle fait adopter, comme autant de vérités, tous les mensonges qui affermissent dans une première croyance. Ainsi de nouvelles erreurs entretiennent dans des erreurs anciennes ; et on croit à toutes avec d'autant plus de confiance, qu'on croit à un plus grand nombre.

Cependant les superstitions sont enseignées par les ministres des autels : les chefs du gouvernement les font servir à leurs vues ; les législateurs font parler les dieux ; et les philosophes accommodent leurs opinions à des préjugés qu'ils n'osent combattre, qu'ils ne savent pas détruire, et partagent quelquefois. Ainsi la superstition, la législation et la philosophie ne sont plus qu'un corps de doctrine, où les erreurs en grand nombre, confondues avec un petit nombre de vérités, enveloppent de ténèbres les nations, qui paraissent d'ailleurs s'éclairer.

Principale cause des égaremens des philosophes.

Il suffit de considérer la philosophie à son origine, pour juger qu'elle devait être des siècles avant de faire des progrès. Les philosophes ont mal commencé, et l'analogie les a conduits d'erreurs en erreurs bien plus rapidemment qu'elle ne nous conduit aujourd'hui de vérités en vérités.

Leur premier et principal objet a été d'expliquer l'origine et la génération de tout ce qui existe. Mais ils ne pouvaient pas observer cette origine et cette génération. Ils ne la pouvaient donc pas découvrir.

Quelle conduite ont-ils donc tenue dans cette recherche? Ils ont raisonné d'après les préjugés reçus : ils ont essayé de se faire des idées moins communes : ils ont dit des absurdités plus ingénieuses : ils se sont perdus dans des abstractions : enfin ils ont expliqué la génération de l'univers d'après la génération, mal observée, de quelques effets.

Voilà les seuls matériaux dont ils faisaient usage. Cependant, comme l'observation ne leur avait rien appris, l'expérience ne pouvait ni confirmer ce qu'ils croyaient savoir, ni leur faire remarquer les erreurs où ils tombaient. Il leur était donc impossible de faire un pas en avant.

J'entends par philosophie, la connaissance de la nature, dans les choses qui sont à notre portée. Or les choses sont à notre portée par l'observa-

tion : nous observons, par exemple, le cours des astres, et nous le connaissons.

Elles sont encore à notre portée par l'analogie, parce que parmi les phénomènes que nous ne pouvons pas observer, il y en a dont nous pouvons juger d'après ceux que nous observons. Nous jugeons, par exemple, que la terre a une double révolution, parce que nous observons cette double révolution dans d'autres planètes.

Ainsi, comme avec l'œil nu, notre vue ne s'étend pas aussi loin qu'avec l'œil aidé d'un télescope, de même avec l'observation seule, notre connaissance ne s'étend pas aussi loin qu'avec l'observation aidée de l'analogie.

L'analogie est donc en quelque sorte à l'observation, ce qu'un télescope est à l'œil.

Par conséquent, autant il nous est impossible de voir ce qui est au delà de la portée du télescope, autant il nous est impossible de connaître ce qui est au delà de la portée de l'analogie. En un mot, l'observation et l'analogie déterminent l'étendue de nos connaissances, comme nos yeux et nos télescopes déterminent l'étendue de notre vue.

Voilà ce que les anciens philosophes ne paraissent pas avoir su. Persuadés qu'ils étaient faits pour pénétrer dans tous les secrets de la nature, ils croyaient voir jusqu'aux choses qui échappent à l'observation et à l'analogie. Les obstacles ne

les arrêtaient pas, ils les irritaient au contraire; et plus il leur était impossible de les surmonter, plus ils redoublaient leurs efforts, parce qu'ils ne se doutaient pas de leur impuissance. Ils ramassaient des préjugés, ils hasardaient des notions vagues, ils renouvelaient de vieilles opinions, ils les présentaient avec de nouvelles subtilités, ils faisaient, en un mot, de mauvais systèmes.

Ces systèmes se répandaient avec le même fanatisme que les superstitions des idolâtres, parce qu'ils n'étaient pas moins inintelligibles. Ce sont des erreurs qui se transplantaient dans tous les climats : elles couvraient la terre, et elles paraissaient ne laisser point de place à la vérité, comme autrefois les forêts n'en laissaient point à l'agriculture.

Mais il était plus difficile d'abattre les erreurs que les forêts, parce que les philosophes étaient plus faits pour multiplier les préjugés que pour les détruire. C'est d'un pied timide qu'ils approchaient eux-mêmes des idoles. Soit crainte, soit aveuglement, ils les encensaient; et, se faisant une étude de concilier leurs opinions avec celles du vulgaire, ils paraissaient souvent aussi superstitieux que le peuple.

Tels ont été en général ces hommes de génie, si célèbres dans tous les siècles. Vous le voyez, Monseigneur, toute leur conduite démontre la faiblesse de l'esprit humain. Quand vous les com-

parerez avec douze pêcheurs ignorans, qui, renversant l'empire de l'idolâtrie, élèvent sur ses ruines un autel que rien ne peut ébranler, alors, rempli de respect, vous rendrez grâce au Dieu qui vous éclaire : et plus vous réfléchirez sur ce contraste, plus vous sentirez la divinité de la religion dans laquelle vous êtes né. C'est à moi à vous faciliter cette comparaison, en mettant sous vos yeux les superstitions des idolâtres et les absurdités de leurs philosophes.

Quand j'aurai exposé le peu qu'on sait des opinions des peuples les plus anciens, je m'arrêterai sur les Grecs, dont la philosophie est plus connue.

CHAPITRE IV.

Des opinions des Chaldéens [1].

Idée que les Chaldéens se faisaient de la divinité.

Les Chaldéens reconnaissaient un Dieu suprême, une âme du monde, qu'ils adoraient sous le nom de *Baal*.

Cet être habitait des lieux inaccessibles aux mortels : mais il était sorti de lui des esprits de différens ordres, pour présider aux différentes parties de l'univers, et pour lui porter nos hommages.

[1] C'est d'après l'histoire de la philosophie de M. Brucker, que j'exposerai les opinions des peuples et des philosophes.

En conséquence, ces médiateurs devenaient l'objet du culte. On devait le leur adresser dans les parties du monde qu'ils gouvernaient : on devait donc adorer le soleil, la lune, la terre, etc.

On remarque dans cette doctrine, l'idée confuse d'un premier principe : mais on y retrouve aussi le culte idolâtre, tel que l'ignorance l'avait introduit. Ce culte ayant été une fois reçu, on ne songeait pas à le révoquer en doute. C'est un préjugé auquel tous les philosophes païens ont en général accommodé leurs opinions, soit qu'ils le partageassent, soit qu'ils n'osassent pas le combattre.

Comment on a imaginé qu'on pouvait lire l'avenir dans les astres.

Quelle que soit notre curiosité, le désir de lire dans l'avenir n'a pas été le motif qui a porté à observer les astres : car, lorsqu'on ne les avait pas encore observés, il n'était pas naturel qu'on leur supposât différentes influences, suivant leurs différens aspects.

Mais, puisqu'on les adorait, c'était une conséquence qu'on fût frappé, lorsqu'ils offraient des phénomènes auxquels on ne s'était pas attendu. Une éclipse de lune ou de soleil, par exemple, devait faire craindre le courroux de ces divinités, et semblait, par conséquent, présager quelque malheur.

Or quand les astronomes connurent assez les révolutions célestes pour pouvoir prédire de pareils phénomènes, on jugea que, puisqu'ils pré-

voyaient les éclipses, qu'on regardait comme les signes du courroux des dieux, ils pouvaient prévoir les maux dont ce courroux menaçait.

Dès qu'on reconnut que les cieux leur manifestaient l'avenir en quelque chose, on conclut qu'ils le leur manifestaient en tout. La crainte avait persuadé que les événemens malheureux pouvaient être prédits; l'espérance persuada que les événemens heureux devaient l'être encore. On fut donc curieux de tout prévoir.

Si on ne voyait pas comment ces prédictions seraient possibles, on ne voyait pas non plus pourquoi elles ne le seraient pas; et c'en fut assez pour croire à toutes. Les peuples, toujours curieux par crainte ou par espérance, étaient trop ignorans pour n'être pas crédules.

Les peuples en cela se sont trompés, avant qu'on ait pensé à les tromper.

Cette crédulité a précédé l'imposture, qui en a abusé. Lorsqu'on a commencé à juger qu'on pouvait lire l'avenir dans les cieux, ce n'est pas que les astronomes eussent formé le projet de le persuader, c'est que les peuples s'étaient portés d'eux-mêmes à le croire. Mais ce préjugé étant une fois établi, les astronomes s'en sont prévalus, et ils ont entretenu une erreur qui tournait à leur avantage.

Les peuples se sont donc trompés eux-mêmes avant qu'on ait pensé à les tromper; et on n'a été imposteur avec dessein de l'être, que parce qu'on vit qu'on l'était sans en avoir formé le dessein.



C'est ainsi que les astronomes, qui n'observaient d'abord les astres que pour en connaître le cours, se sont trouvés dans le cas de les observer pour tout prévoir, et se sont faits astrologues, parce qu'on voulait qu'ils le fussent. Voilà, autant que je puis le conjecturer, comment l'astrologie a commencé chez les Chaldéens et chez d'autres peuples de l'antiquité.

Superstitions qui sont nées de l'astrologie.

De l'astrologie naquirent d'autres superstitions. On ne douta point que les astrologues n'eussent un commerce intime avec les intelligences célestes: ils en parurent donc les confidens et les ministres. Alors on jugea que, s'ils lisaient dans les astres, ils devaient lire encore dans toutes les choses qu'on regardait comme autant de signes de la volonté des dieux; et bientôt on crut qu'ayant tant de connaissances, ils devaient avoir la nature entière à leur disposition. Ils lurent donc dans les songes, dans le vol des oiseaux, dans les entrailles des victimes; ils firent des enchantemens, des évocations: en un mot ils se virent forcés à être devins, augures et magiciens.

Je conjecture néanmoins que la magie n'a pris naissance, qu'après qu'on a eu perdu l'intelligence des hiéroglyphes. Les caractères hiéroglyphiques étant alors devenus des signes mystérieux, on aura oublié qu'ils n'étaient dans l'origine que des symboles; et, parce qu'on voyait confusément qu'ils conservaient quelque rapport avec

les choses qu'ils avaient signifiées, on aura jugé qu'ils étaient propres à les produire. On imagina, par exemple, qu'on évoquerait les esprits, si on employait d'une certaine manière les caractères qui en avaient été le symbole.

Au reste on ne peut considérer ces choses que dans leur origine. Elles sont si vagues, si confuses, et elles ont souffert tant de variations, qu'il n'est pas possible d'en suivre les progrès; et il serait d'ailleurs bien inutile de chercher en quoi consistait plus particulièrement la magie des Chaldéens.

Les Chaldéens croyaient le monde éternel.

Nous ne savons pas ce qu'ils pensaient sur la nature du monde. Leur doctrine est, à cet égard, enveloppée d'allégories qu'on ne peut pénétrer. On voit seulement qu'ils le croyaient éternel.

Ils regardaient Zoroastre comme l'auteur de toutes leurs opinions.

On nomme Zoroastre celui qu'ils regardaient comme l'auteur de toutes leurs opinions. Mais la plupart des noms anciens sont moins des noms propres, que des titres qui désignaient différentes professions. Zoroastre, par exemple, signifie observateur des astres. Il est donc vraisemblable que ce nom a été commun à plusieurs astronomes; et que si dans la suite il a passé pour un nom propre, c'est qu'il aura cessé d'être pris pour un titre. D'ailleurs ce serait sans fondement qu'on attribuerait à un seul homme toute la doctrine des Chaldéens: formée peu à peu, suivant les cir-



constances, elle a été l'ouvrage du temps et de la crédulité des peuples.

Les philosophes chaldéens se nommaient mages. Ils jouissaient à la cour d'une grande considération; parce que, dans le vrai, les désirs des princes étaient souvent les astres qu'ils consultaient.

CHAPITRE V.

Des opinions des Égyptiens.

Les Egyptiens ont cultivé l'astronomie et la géométrie avec quelque succès.

Les Grecs, encore ignorans, se sont exagéré le savoir des Égyptiens; et cette prévention qu'ils ont prise, lorsqu'ils jugeaient mal encore, ils l'ont conservée, lorsqu'ils pouvaient mieux juger. C'est avec ces exagérations que la réputation des Égyptiens est venue jusqu'à nous. Il n'est plus possible aujourd'hui de l'apprécier.

Si on voit, dans leurs opinions, les plus grandes absurdités, on y démêle cependant des vues qui supposent plusieurs découvertes. Avant que les Grecs eussent des philosophes, les Égyptiens avaient des astronomes, qui plaçaient le soleil au centre du monde. Or un système qui choque si fort les apparences, ne paraît avoir été indiqué que par une suite d'observations bien faites.

Aux ouvrages qu'ils ont faits, on peut aussi conjecturer qu'ils ont cultivé la géométrie avec

quelque succès. Ils auraient été de bien médiocres géomètres, s'ils n'avaient su que ce que Thalès et Pythagore paraissaient avoir appris d'eux. Mais ces deux philosophes ont-ils consulté ce que l'Égypte avait de plus habile? est-il sûr qu'on leur eût fait part de tout ce qu'on savait en ce genre? ne leur a-t-on caché aucune des méthodes dont on faisait usage.

L'astronomie et la géométrie sont au reste les seules sciences où les Égyptiens paraissent avoir fait des progrès. Peut-être en auraient-ils fait de plus grands, s'ils avaient continué de les cultiver : mais il les négligèrent de bonne heure, pour s'appliquer uniquement à l'étude de la théologie.

La théologie vulgaire n'était chez eux qu'un ramas de superstitions ridicules : et, parce qu'ils y étaient fort attachés, ils ont passé chez les païens pour le peuple le plus religieux. Ils adoraient des astres, des hommes et des animaux. Nous avons expliqué ailleurs l'origine de ces différens cultes.

Idées que les Egyptiens se faisaient des dieux.

La théologie secrète reconnaissait un esprit universel, qui résidait plus particulièrement dans les cieux. Était-ce une substance spirituelle, ou une matière subtile répandue dans toute la nature? Les Égyptiens ne le savaient peut-être pas eux-mêmes. Il est vraisemblable qu'ils ne cherchaient pas à se rendre raison de ce qu'ils enten-



daient par cet esprit universel, et qu'ils n'avaient, à ce sujet, que des idées fort grossières.

Les divinités qui habitaient les astres, étaient des parcelles de cet esprit universel. Elles descendaient quelquefois sur la terre : elles s'y montraient sous une forme humaine; elles vivaient, elles mouraient, et elles remontaient aux cieux. Tels ont été Osiris et Isis. Frère et sœur, mari et femme, ils gouvernèrent l'Égypte, ils enseignèrent les arts, et ils retournèrent, l'un dans le soleil et l'autre dans la lune.

D'autres divinités, d'un ordre inférieur, étaient encore des parcelles de cet esprit. On les nommait génies. Elles se plaisaient surtout dans les statues qu'on leur élevait, elles s'attachaient à la fortune des grands hommes, et leurs apparitions étaient le sujet de bien des fables.

Les âmes humaines étaient, selon eux, des parcelles de l'esprit universel. La métempsycose.

Il était de la nature de toutes ces divinités de se rejoindre à l'esprit universel, dont elles étaient des parcelles. Les âmes humaines avaient la même origine : mais, bien moins parfaites, elles ne retournaient à cet esprit qu'après avoir été purgées; et, pour cela, elles passaient successivement par différens corps. Celles qui avaient été justes, étaient assujetties à un plus petit nombre de transmigrations : les autres pouvaient errer pendant trois mille ans d'un animal dans un autre. C'est ce qu'on nommait la métempsycose.

Ils avaient une idée vague de

Les Égyptiens avaient donc quelque idée de

l'immortalité de l'âme, ainsi que des peines et des récompenses après cette vie. Cependant la religion n'enseignait rien de précis sur ces dogmes, parce que eux-mêmes ils n'avaient à cet égard que des idées bien confuses. l'immortalité de l'âme.

Entendaient-ils seulement par cette immortalité, que l'âme n'est pas anéantie, ou voulaient-ils dire qu'elle conserve après la mort le sentiment de sa personnalité? C'est sans doute ce qu'ils n'ont jamais songé à mettre en question. L'immortalité néanmoins emporte ces deux choses : car, si au milieu des transmigrations, l'âme ne sent pas qu'elle est toujours la même, sa personnalité changera d'une transmigration à l'autre, et à chaque corps qu'elle animera, elle sera une personne différente.

Usage contraire à l'opinion de la métempsycose.

Quoique l'opinion de la métempsycose fût généralement répandue parmi les Égyptiens, ils avaient cependant un usage qui paraissait la combattre : car lorsqu'un homme était jugé avoir vécu sans reproches, on priait les dieux de le recevoir parmi eux; et, au lieu de le pleurer, on se réjouissait du bonheur dont il allait jouir. Mais on trouve de pareilles contradictions chez tous les peuples : elles sont un effet des circonstances, qui, sans qu'on le remarque, introduisent d'âge en âge, des usages et des opinions contradictoires.

Trois principes des choses, suivant les Égyptiens.

Les Égyptiens admettaient trois principes des choses. Le premier, qu'ils disaient actif, était

l'esprit universel, l'âme du monde, le Dieu suprême, qui donne la forme à l'univers et à chacune de ses parties. Le second était la matière, qu'ils supposaient éternelle. Le troisième, la nature même de la matière, qui, par son imperfection, met obstacle au bien que le principe actif veut produire. Ils expliquaient cette doctrine par des allégories; donnant au premier principe le nom d'Osiris, au second celui d'Isis, et au troisième celui de Typhon. Le monde, disaient-ils, est né du mariage d'Isis et d'Osiris : il finira, il se reproduira. Mais il est inutile d'entrer dans de pareils détails.

Les philosophes égyptiens ont été astrologues et magiciens.

Les philosophes égyptiens ont été astrologues et magiciens. On demande s'ils ont tiré ces superstitions de Chaldée, ou si les Chaldéens les ont tirées d'Égypte. J'aimerais autant qu'on demandât si l'Euphrate vient du Nil, ou le Nil de l'Euphrate. Comme les Égytiens n'ont pas eu besoin des leçons des Chaldéens pour devenir astronomes et géomètres, ils n'en ont pas eu besoin pour devenir astrologues et magiciens. Les mêmes erreurs et les mêmes découvertes ont pu commencer également chez ces deux peuples.

Thoot passait pour avoir tout enseigné aux Égyptiens.

Les Égyptiens ont, comme les autres nations, attribué à un seul homme toutes leurs opinions et toutes leurs connaissances. Ils nommaient Thoot, Taaut ou Theut, celui qui passait chez eux pour l'inventeur de la religion, des lois, des arts et

des sciences. Les Grecs assuraient la même chose de leur Hermès, et les Romains de leur Mercure : ceux-là dirent donc : Thoot c'est Hermès, et ceux-ci, Thoot c'est Mercure.

On a dit encore que Thoot était Moïse, parce qu'une vieille tradition le faisait naître du Nil, lui donnait une verge, et lui attribuait des prodiges. Il y en a enfin qui ont cru reconnaître en lui Joseph, Hénoch ou Adam. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il y a eu plusieurs Thoot, comme plusieurs Zoroastre.

Un d'eux avait donné des lois à l'Égypte, lorsqu'une inondation du Nil et un tremblement de terre, qui arrivèrent en même temps, renversèrent les colonnes sur lesquelles les lois avaient été écrites, les ensevelirent, et firent périr une partie des habitans.

Ceux qui purent échapper ayant repeuplé l'Égypte, on chercha les anciennes colonnes, dont il restait quelque souvenir : on les déterra, et un nouveau Thoot les ayant expliquées, l'Égypte recouvra sa religion, ses lois et ses arts. C'est ce Thoot que les Égyptiens ont nommé Trismégiste, c'est-à-dire trois fois grand : ils lui attribuèrent dans la suite jusqu'à vingt mille ouvrages.

CHAPITRE VI.

Des opinions des Perses.

Les Perses ont pris les opinions des Chaldéens, et les ont défigurés.

Comme les Barbares prennent les mœurs des nations policées qu'ils subjuguent, ils en prennent aussi les opinions : mais ils les prennent sans abandonner tout-à-fait leurs préjugés, et par conséquent ils les défigurent.

Les Perses, dont nous ne savons rien avant Cyrus, auront donc pris les opinions des Chaldéens; et ils les auront d'autant plus altérées, que vraisemblablement il n'était pas possible aux Chaldéens mêmes d'en donner des idées précises.

A l'exemple des Chaldéens, les Perses nommèrent mages les hommes qui avaient chez eux le dépôt des sciences; et ces mages reconnurent également un Zoroastre pour chef. Cette conformité, qui fait voir que les mêmes noms ont passé d'un peuple à l'autre, suffit pour faire conjecturer que les opinions ont passé avec les noms, et qu'elles ont été les mêmes à peu près chez tous deux. On ne sait pas, au reste, quelle est l'étymologie du mot *mage*.

Les mages admettaient deux principes opposés.

Les mages admettaient deux principes : l'un du bien et de la lumière, Oromaze; l'autre du mal et des ténèbres, Arimane.

Ils regardaient le feu comme l'âme du monde. En conséquence, ils avaient un feu sacré, qu'ils conservaient avec soin ; et ils rendaient un culte au soleil, qu'ils adoraient sous le nom de Mithras, et qu'ils représentaient sous la figure d'un homme armé, fort, robuste et terrassant une bête féroce. Le soleil était, selon eux, un médiateur entre les deux principes.

Système d'émanations de Zoroastre.

Telle était en général leur doctrine, lorsqu'un nouveau Zoroastre, qui parut sous Darius, père de Xerxès, détruisit le culte des astres et celui des idoles. Il accommoda néanmoins son langage aux opinions reçues, et parut les combattre avec quelque ménagement.

Persuadé que rien ne se fait de rien, il admit un principe éternel, qu'il disait être un feu très-pur, très-actif et très-intelligent, et dont le soleil ne lui paraissait qu'une image grossière.

De ce feu éternel et pur, il faisait émaner tout ce qui existe. Mais tout n'en émanait pas immédiatement : il se représentait une suite d'émanations, et il voyait naître les choses les unes des autres.

Dans cette suite d'émanations, il apercevait comme une dégradation de lumière : le feu, très-pur et très-actif dans sa source, perdait de sa pureté et de son activité, à mesure qu'il s'en éloignait.

Les choses qui émanaient immédiatement, participaient donc davantage à la nature du premier

principe; et c'était là les plus parfaites. Dans les autres, les perfections de ce principe s'affaiblissaient par degrés d'une émanation à l'autre : par conséquent, elles ne se retrouvaient plus dans les choses qui terminaient la suite des émanations.

Pour se rapprocher des idées vulgaires, Zoroastre donna le nom de Mithras à ce feu, qu'il regardait comme le principe de tout : il dit que Mithras avait engendré Oromaze et Arimane, et que par eux il avait formé le monde.

Oromaze émanait immédiatement de Mithras. Par conséquent, plus parfait, il était la source des esprits, dont la nature, qui est un feu pur et actif, produit tout ce qu'il y a de bien dans l'univers.

Arimane n'émanait que de loin. Moins pur, moins actif, il avait donc moins de perfections. Ce n'était pas un esprit, c'était la matière même. Nécessairement imparfait, il produisait tous les maux.

Ces deux principes, étant par leur nature opposés l'un à l'autre, se combattaient continuellement. Oromaze tendait à redevenir ce feu pur, ce Mithras qui l'avait engendré, et il faisait tous ses efforts pour y ramener toutes choses; Arimane au contraire tendait à rester ce qu'il était, et à réduire tout à la matière.

Dans ce combat, la matière, toujours agitée, se purifiait insensiblement. Elle devait donc peu

à peu se dépouiller de sa nature imparfaite et ténébreuse, redevenir par degrés plus lumineuse, et se retrouver enfin tout-à-fait semblable à Mithras. Alors Arimane était vaincu, anéanti; et tout rentrait dans le premier principe, d'où tout était émané. Mais tout devait encore en émaner et y retourner : et c'est ainsi que, par une suite de révolutions, l'univers se reproduisait et s'anéantissait tour à tour.

Vous voyez, Monseigneur, que cette émanation, dont Zoroastre croyait se faire une idée, n'est que l'expresion figurée d'une chose qu'il ne concevait pas, et qu'il ne pouvait pas concevoir. En effet, lorsque dans le dessein d'expliquer comment tout vient d'un premier principe, il disait que tout en émane, c'était dans le vrai ne dire autre chose, sinon que tout en vient. Il ne disait que ce que tout le monde sait : mais il ne parlait pas comme tout le monde, et souvent c'en est assez pour paraître philosophe. Ce système ne signifie rien.

Si ce système d'émanations n'avait duré qu'autant que Zoroastre, il aurait été inutile de vous le faire connaître. Mais il a survécu à ce philosophe : il a eu des partisans pendant plusieurs siècles; il a pris bien des formes différentes, et il a été la source de plusieurs erreurs, dont quelques-unes passeront jusqu'à nous. Il a été une source d'erreurs.

CHAPITRE VII.

Des opinions des Indiens.

Castes de Brachmanes.

Vous savez que dans les Indes, les peuples sont divisés par castes, et que ces castes ne s'allient jamais les unes aux autres, parce que celles des premiers ordres méprisent celles des derniers, qui se vengent de ce mépris par la haine. Or celle des Brachmanes ou Bramines est regardée comme la première de toutes. Elle doit cet avantage aux connaissances dont elle paraît dépositaire, et à l'opinion qu'elle a donnée de son origine. Elle vient du dieu Birama, que nous nommons *Brama*.

Les Brachmanes admettent un système d'émanations, et n'ont de Dieu qu'une idée confuse.

Les Brachmanes disent que Dieu est une lumière pure et intellectuelle, et de cette lumière ils font émaner Buddas et Bacchus. Buddas est adoré à la Chine et au Japon sous le nom de *Sommonokhodom*, et à Siam sous celui de *Xaca*.

Les âmes, selon eux, émanent aussi de cette lumière : elles n'en sont que des parcelles, qui s'en sont détachées, et qui s'y rejoindront. Voilà à peu près tout ce que nous savons du système d'émanations qu'ils ont imaginé.

Ils reconnaissent que Dieu voit tout, gouverne tout, conserve tout : mais ils en parlent avec des expressions figurées qui n'en donnent que des

idées confuses ou contradictoires. Il est l'âme du monde, disent-ils : les étoiles sont ses yeux : il n'est pas corporel, et cependant le monde est par rapport à lui comme un vêtement.

Ils regardent le soleil comme le symbole de la divinité, et à ce titre ils lui rendent un culte. On rapporte qu'ils s'exerçaient à fixer les yeux sur cet astre, et que ceux qui pouvaient le suivre depuis son lever jusqu'à son coucher, passaient pour être parvenus au plus haut degré de sagesse.

Les Grecs, qui ont pu étudier les opinions des Brachmanes, en ont mieux observé la manière de vivre. Ils les ont nommés gymnosophistes, c'est-à-dire philosophes nus, et ils les ont représentés vivant loin du commerce des hommes, dans les bois, dans les antres, ne buvant point de vin, ne mangeant point d'animaux, n'ayant pour lits que des peaux étendues à terre, méprisant la vie, la douleur, et se donnant la mort lorsqu'ils arrivaient à la vieillesse. Leur manière de vivre.

Avec cette façon de penser, ils se croyaient sages, libres, sans maîtres et au-dessus des rois. Alexandre leur ayant mandé de venir à lui, ils répondirent : *qu'il vienne à nous, s'il a quelque chose à nous dire.* Un deux, Calanus, se rendit seul aux ordres de ce conquérant, et devint par-là méprisable aux yeux des autres. Peu après, âgé de quatre-vingt-trois ans, il monta sur un bûcher, et se brûla.

Ils avaient une grande considération.

La vie austère des Brachmanes, les connaissances qu'on leur supposait, et le mépris de la mort, leur attiraient la considération du peuple. On s'empressait à leur donner l'hospitalité; on était jaloux d'en avoir chez soi : ils avaient un accès facile chez les grands; ils pénétraient même dans les appartemens des femmes.

Ils passaient pour savoir l'avenir.

Ils passaient pour avoir un commerce intime avec la divinité, et on croyait que l'avenir se manifestait à eux. Ils avaient même à ce sujet une conduite assez adroite. Regardant les événemens particuliers comme des choses minutieuses, sur lesquelles il ne leur convenait pas de prodiguer le don de prophétie, ils se contentaient de prédire les événemens généraux, qui en effet sont plus faciles à prévoir, et avec lesquels les prédictions s'accordent toujours, pour peu qu'elles aient été faites d'une manière vague, équivoque et obscure.

Les gymnosophistes étaient ou des fanatiques de bonne foi, ou des ambitieux, qui, abusant de la crédulité des peuples, méprisaient le monde en apparence, afin d'être plus sûrs d'y jouer un rôle.

CHAPITRE VIII.

Des opinions des Scythes et de celles des Celtes.

En quoi consistaient les vertus des Scythes.

Par la Scythie les Grecs entendaient les régions septentrionales de l'Asie et de l'Europe, et quelquefois seulement celles de l'Asie.

Selon eux, les peuples de ces contrées ont été par la nature ce que les autres n'avaient pu devenir par l'étude. C'est que la nature, qui donne aux barbares moins de besoins, leur donne aussi moins de vices; au lieu que les nations policées ont plus de vices, parce qu'elles s'étudient à multiplier leurs besoins.

Les Scythes ont donc été ce qu'ils devaient être. La nature n'avait pas fait d'eux ce que l'art avait fait des Grecs, parce qu'elle ne pouvait pas leur donner le luxe. Comme ils habitaient des pays qui, sans être cultivés, fournissaient abondamment à leur subsistance, ils n'ont pas senti la nécessité de partager les terres. Presque tous les biens étaient en commun : or, dès qu'ils possédaient moins de choses en propriété, ils avaient aussi moins d'occasions d'être injustes. Voilà les vertus des Scythes : elles consistaient dans l'absence de plusieurs vices qu'ils ne pouvaient pas

connaître, et vraisemblablement elles excluaient aussi bien des vertus sociales.

Leurs législateurs.

Il n'est pas vrai d'ailleurs que la nature seule les ait faits ce qu'ils étaient, puisqu'ils ont eu des législateurs. Zamolxis, entre autres, leur persuada qu'ils ne sortaient de cette vie que pour aller dans une meilleure. C'est par-là que, les formant à une vie dure, pauvre et courageuse, il leur apprit à mépriser la mort, à voir sans regrets celle de leurs parens et de leurs amis, ou même à s'en réjouir. Il fut dans la suite regardé comme un dieu, et on lui immolait de temps en temps des hommes choisis au sort : c'étaient, disait-on, des ambassadeurs qu'on lui envoyait. Quelques-uns l'ont fait esclave et disciple de Pythagore, mais sans fondement : il paraît avoir été antérieur à ce philosophe.

Dicénée, contemporain de César et d'Auguste, fut un autre législateur qui contribua beaucoup à donner aux Scythes des mœurs plus douces. Il était instruit dans la philosophie des Grecs.

Anacharsis et Toxaris.

Parmi les hommes instruits que la Scythie a produits, on remarque surtout Anacharsis et Toxaris, tous deux contemporains de Solon. Nous avons vu le premier juger sainement des lois des Athéniens. Il retourna dans sa patrie, où il eut l'imprudence de vouloir introduire les lois et la religion des Grecs. Mais le roi lui en fit un crime, et le fit périr.

Quant à Toxaris, il se fixa parmi les Athéniens. Il exerça la médecine avec tant de succès, qu'ils lui élevèrent un tombeau après sa mort, et se persuadèrent que sa statue guérissait les malades.

La Scythie a surtout donné naissance à des devins et à des magiciens. Abaris est un des plus célèbres. Il avait reçu d'Apollon, dont il était prêtre, une flèche sur laquelle il voyageait dans les airs, parcourant le monde, rendant des oracles, faisant des prédictions, et guérissant les malades par sa parole. Il vint à Athènes, où il s'attira l'admiration de tous les Grecs. Vous pouvez juger quelles étaient les opinions d'un peuple qui avait de pareils magiciens.

Les Scythes avaient des devins et des magiciens.

Si nous n'avions égard qu'aux temps où les Celtes se sont fait connaître pour la première fois, ils seraient postérieurs aux nations dont nous avons parlé. Mais je renvoie indistinctement tous les barbares à l'époque la plus reculée du monde, parce que dans quelque siècle qu'on les découvre, ils ne sont guère que ce qu'ils ont été, lorsqu'ils commençaient.

Les peuples compris sous le nom de Celtes ont eu dans tous les temps à peu près les mêmes usages et les mêmes opinions.

Sous le nom de Celtes, on a compris les Gaulois, les Germains, les Bretons, les Thraces, les Sarmates, les Gètes, les Daces, les Illyriens, etc. Il paraît que tous ces peuples ont eu une même langue, et par conséquent une même origine, et une même façon de penser.

Leurs usages et leurs opinions auront pu souf-

frir quelques changemens, lorsqu'il leur sera arrivé de se diviser en différentes nations, qui auront eu peu de communication entre elles; ou lorsque, par des émigrations et par des guerres, ils se seront mêlés et confondus avec d'autres peuples. Mais ces changemens auront été, pour le fond, bien peu considérables, tant que les révolutions qui les auront occasionés auront laissé subsister la même barbarie. Nous pouvons donc juger des Celtes les plus anciens, par les Celtes que les Romains nous ont fait connaître. Je ne parlerai que des Gaulois et des Germains.

Puissance des Druides.

Il y avait trois ordres parmi les Gaulois: les Druides, les chevaliers et le peuple. Ministres de la religion, les Druides prétendaient remonter à la plus haute antiquité. Ils avaient le dépôt des lois: ils en étaient les interprètes; ils jugeaient avec une autorité qu'ils ne tenaient que des dieux: ils étaient proprement législateurs.

Ceux qui ne se soumettaient pas à leurs décisions étaient déclarés impies. Exclus de la participation aux choses sacrées, ils perdaient jusqu'aux droits de citoyen. Le peuple les avait en horreur: on les fuyait; on n'osait leur parler.

Les Druides étaient donc à bien des égards les maîtres de la nation. Leur personne était sacrée; ils jouissaient des plus grands priviléges; ils s'étaient exemptés de tout impôt; et quoique, chez un peuple guerrier, la gloire des armes pût con-

tribuer à la puissance, ils n'étaient point dans l'usage d'aller à la guerre, bien assurés que la superstition leur soumettrait toujours le vainqueur.

Leur chef avait sur eux une autorité souveraine. Il était ordinairement élu ; mais parce qu'une pareille place était trop importante pour n'être pas ambitionnée, on la recherchait par toutes sortes de voies, et quelquefois par les armes. Ainsi les Druides, qui ne s'armaient jamais pour la patrie, armaient les uns contre les autres, et suscitaient des guerres civiles. Ils avaient sous eux des devins pour présider au culte, des bardes pour mettre en vers les événemens dont on voulait conserver la mémoire, des femmes qui se mêlaient de prédire l'avenir.

Les Druides tenaient dans les forêts leurs écoles et leurs assemblées religieuses.

C'est dans les lieux les plus secrets des forêts que les Druides enseignaient leur doctrine, plus secrète encore. Le chêne, qu'ils nommaient *déru*, et d'où ils avaient pris leur nom, était pour eux l'arbre le plus sacré, et c'est sous son ombre qu'ils tenaient leurs écoles et leur assemblées religieuses.

On ne sait pas quelle était leur doctrine.

On ne sait pas les absurdités qu'ils débitaient. Ils se piquaient de connaître le cours des astres, la nature des dieux, celle des choses. Il paraît qu'ils ont été astrologues, qu'ils ont eu plusieurs sortes de divination, et qu'ils croyaient à la métempsycose. Ils ne faisaient aucun usage de l'écriture, quoique ils la connussent. Toute leur doctrine était en dépôt dans la mémoire. Pour en être

instruit, il fallait être admis à leurs leçons. Ils ne la confiaient qu'aux disciples qu'ils avaient longtemps éprouvés : et, quoiqu'il fallût se résoudre à passer parmi eux quelquefois jusqu'à vingt ans dans les forêts, il y avait à leurs écoles un concours aussi grand qu'ils le voulaient permettre. Il n'est pas étonnant qu'on ambitionnât d'entrer dans un corps qui avait la plus grande considération et la plus grande puissance.

Les chevaliers soumis aux Druides asservissaient le peuple.

Quelque gloire que les chevaliers eussent acquise par les armes, ils pliaient eux-mêmes sous le joug des Druides. Mais ils s'en dédommageaient sur le peuple, qu'ils tenaient dans l'asservissement. Ils étaient dans l'usage de se faire des cliens; et, sous ce nom, ils se faisaient des esclaves. C'étaient proprement des tyrans, et les Gaulois n'étaient libres qu'en opinion.

Les usages étaient, chez les Germains, les mêmes que chez les Gaulois.

Chez les Germains, les ministres de la religion avaient la même autorité que chez les Gaulois. Comme les Druides, ils étaient les seuls juges : eux seuls avaient le droit d'infliger des peines, et ils jugeaient au nom des dieux.

C'est aussi dans les forêts, et avec le même mystère, qu'ils formaient leurs disciples. Ils avaient également des poëtes, des devins et des devineresses. Celles-ci surtout réussissaient parmi eux : car ils étaient persuadés qu'il y a quelque chose de plus saint, de plus devin et de plus prophétique dans les femmes que dans les hommes. Ils

ont adoré des devins, et encore plus souvent des devineresses. Velléda, entre autres, a été l'objet de leur culte.

Les Gaulois et les Germains n'avaient point de temples ni d'idoles. Leurs autels étaient des monceaux de pierres, élevés au milieu des bois, et la plus grosse pierre leur paraissait la plus propre à rendre des oracles. C'est là qu'ils faisaient couler le sang des victimes. Ils cherchaient l'avenir jusque dans les entrailles des hommes. Ils immolaient des captifs, des criminels, et, à ce défaut, des citoyens innocens, si on peut donner le nom de citoyen à ces barbares. Ils croyaient que la divinité se plaît surtout dans les plus grandes parties de l'univers; le soleil, la lune, les forêts, et principalement les forêts de chêne. De là on peut conjecturer qu'ils regardaient Dieu comme l'âme du monde, et qu'ils l'ont en quelque sorte divisé en une multitude d'esprits. Ces opinions ont pu naître parmi eux, comme parmi les Chaldéens. Les Gaulois et les Germains n'avaient ni temples ni idoles.

Les ministres de la religion paraissent seuls avoir cru à la métempsycose. Les autres étaient persuadés qu'ils ne sortaient de cette vie, que pour passer à une meilleure. C'est pourquoi aucun peuple n'a moins craint la mort que les Gaulois et les Germains. Ils se félicitaient d'aller à des combats : ils enviaient le sort de ceux qui y restaient, et ils en célébraient le trépas avec des réjouissances. Ils croyaient ne sortir de cette vie que pour aller à une meilleure.

Tels ont été en général les Germains et les Gaulois; et nous pouvons conjecturer que tous les Celtes ont eu à peu près les mêmes opinions et les mêmes usages.

CHAPITRE IX.

Des causes qui ont avancé ou retardé les arts et les sciences dans leurs progrès.

Combien il importe de considérer les causes qui ont avancé les progrès de l'esprit humain et celles qui les ont retardés.

Nous avons remarqué que les hommes ne réussissent dans leurs études, qu'autant que l'expérience les avertit de leurs méprises : et cette observation suffit pour expliquer comment ils créent et perfectionnent promptement plusieurs arts, et comment il y a des sciences qu'ils cultivent inutilement pendant des siècles.

Mais pourquoi, en Égypte et en Asie, les arts, après avoir fait des progrès, ont-ils cessé d'en faire? Pourquoi, transportés en Grèce, y fleurissent-ils plus qu'ailleurs? Pourquoi l'industrie s'arrête-t-elle dans un climat? Pourquoi dans un autre prend-elle l'essor?

Doués d'abord de l'esprit d'invention, les peuples d'orient en sont tout à coup dépourvus. Non-seulement ils n'inventent plus, ils paraissent même incapables de perfectionner ce qu'ils ont inventé; et, s'ils ne font que dégrossir les arts

les plus nécessaires, ils étudient les sciences avec moins de fruit encore, et ne laissent sous ce nom que des opinions absurbes.

Les Grecs perfectionnent les arts qui leur viennent d'Égypte et de Phénicie : ils en créent de nouveaux; et, aux talens qu'ils montrent dans bien des genres, on croirait que rien ne doit échapper à leur sagacité. Cependant les sciences restent imparfaites : plusieurs siècles passeront avant qu'elles fassent des progrès considérables; et lorsqu'elles en feront, ils seront rapides.

Je me propose de chercher dans ce chapitre les causes de ces phénomènes. Il s'agit de savoir comment notre raison, en contraste avec elle-même, est tout à la fois sublime et imbécile.

Ce n'est pas ici, Monseigneur, une question de pure spéculation. La raison n'est jamais retardée dans ses progrès, que par les vices du gouvernement. Par conséquent si vous voulez avoir la gloire de contribuer avec connaissance aux progrès de l'esprit humain, il faut que vous observiez dans les siècles passés les causes qui les ont avancés, et celles qui les ont retardés.

A l'origine des sociétés, tous les citoyens étaient également laboureurs et soldats. Les arts, qui commençaient à peine, appartenaient à tout le monde, et on ne pouvait pas encore distinguer différentes professions.

Dans l'ignorance générale où l'on était, les Dans l'origine la liberté

et la considération contribuèrent aux progrès des arts.

découvertes devenaient nécessaires. Le besoin en déterminait le prix : ceux à qui on les devait, acquéraient de la considération dans le public, et les recherches utiles devenaient un objet d'émulation pour tous les citoyens.

Comme alors on ne jugeait des choses que par l'utilité, aucun art nécessaire n'était méprisé. Tous étaient en quelque sorte égaux, comme les citoyens. Personne ne s'arrogeait encore le privilége exclusif d'en cultiver quelques-uns, et chacun pouvait s'appliquer à celui pour lequel il se croyait du talent.

Les arts nécessaires, étant libres et considérés, firent des progrès rapides dès les commencemens. C'est pourquoi ils fleurirent de bonne heure chez les Assyriens et chez les Égyptiens. Mais, lorsque dans la suite on cessa de leur accorder la même liberté et la même considération, alors ils cessèrent aussi de faire des progrès. Cherchons les circonstances qui amenèrent cette révolution.

Comment s'établit l'usage des professions héréditaires et exclusives.

Dans les commencemens, les arts n'étaient pas en grand nombre : on n'en faisait qu'un de plusieurs, parce qu'on savait peu de chose de chacun. Le même homme, par exemple, labourait son champ, faisait les instrumens dont il avait besoin, et construisait sa cabane. Tout cela se faisait si grossièrement, qu'il fallait peu de temps pour apprendre à le faire.

Des choses si grossièrement faites étaient de

peu d'utilité. Le besoin excita l'industrie. On perfectionna ce qu'on avait inventé : on inventa de nouveau. On cultiva mieux la terre : on eut de meilleurs instrumens ; on bâtit des maisons plus commodes.

Alors, pour exceller dans ces choses, il fallut y être exercé. Le même homme ne put donc pas s'appliquer à toutes également ; et les arts, qui se distinguèrent en plusieurs espèces, distribuèrent les citoyens en plusieurs classes.

Cette distribution ayant été faite, les enfans furent élevés dans le métier de leurs pères, et les professions devinrent naturellement héréditaires.

Or comme on jugeait de ce qui se devait faire par ce qui se faisait, les professions, héréditaires par l'usage, le furent bientôt par la loi. Le partage des arts se fit à peu près comme le partage des terres. En vivant d'un métier, on parut renoncer à vivre de tout autre ; et chaque famille, jalouse de celui qu'elle exerçait, crut avoir le privilége exclusif de l'exercer.

Comment les lois autorisèrent cet usage.

L'usage des professions héréditaires et exclusives s'établit de plus en plus, et fut enfin regardé comme une loi fondamentale. Deux causes concoururent à cet abus.

La première, c'est qu'il y a dans chaque art des procédés qui ne sont bien connus que de ceux qui le cultivent. Celui qui a inventé ces procédés ou qui les a perfectionnés, les regarde comme

autant de secrets qui sont à lui, et qu'on ne peut lui dérober sans lui faire une sorte d'injustice. Cette opinion ayant été reçue comme un principe qui parut fondé, on jugea que les familles n'avaient pas le droit d'exercer les métiers les unes des autres, et que par conséquent chacune avait le privilége exclusif d'exercer celui qu'elle s'était approprié.

La seconde cause de cet abus fut l'encouragement même que le gouvernement voulut donner à l'industrie. On jugea qu'elle serait excitée, si les inventeurs jouissaient seuls du fruit de leurs découvertes. En conséquence la loi leur accorda l'exercice exclusif des arts qu'ils avaient créés ou perfectionnés; et l'usage faisant passer aux enfans tout ce que les pères avaient eu en propre, les priviléges exclusifs restèrent à perpétuité dans les familles qui les avaient obtenus.

Il suffisait pour l'encouragement, que ces priviléges fussent assurés aux inventeurs, et quelquefois peut-être à leurs descendans, pour un certain nombre de générations. Mais la politique peu prévoyante toléra l'usage qui les rendait perpétuels; et, après l'avoir toléré, elle en fit une loi.

Elle ne manqua pas de raisons spécieuses pour autoriser cet abus. On put penser qu'on ferait mieux ce qu'on aurait toujours vu faire, et ce à quoi on serait uniquement exercé dès l'enfance;

que les pères seraient les meilleurs maîtres pour les enfans; que chaque famille prendrait plus d'intérêt aux progrès d'un art qu'elle exercerait seule; que les observations et les expériences se multiplieraient comme les générations, et que, par conséquent, les arts feraient continuellement de nouveaux progrès.

Ce défaut de liberté a nui aux arts, lorsque les professions moins lucratives ont cessé d'être considérées.

Telles sont les raisons pour lesquelles on crut ne devoir jamais permettre au fils d'embrasser une autre profession que celle de son père. Ce défaut de liberté devait tôt ou tard nuire aux arts; mais on ne le prévit pas, parce que dans les commencemens la considération qu'on leur accordait, suffisait seule pour les encourager.

Tant que les sociétés civiles ont été pauvres, il y a eu une sorte d'égalité entre les citoyens; et cette égalité a fait accorder à peu près la même estime à toutes les professions : au moins on n'en méprisait aucune. Il n'est pas naturel que des hommes qui se croient égaux méprisent réciproquement les métiers qu'ils exercent et qu'ils jugent utiles. Ils seront plutôt jaloux les uns des autres, et cette jalousie contribuerait aux progrès des arts. Les inconvéniens qui pouvaient naître du défaut de liberté, étaient donc compensés par l'estime accordée à toutes les professions.

Quand les richesses eurent amené l'inégalité, et que le citoyen ne fut considéré qu'autant qu'il était riche, les professions ne furent en honneur,

qu'à proportion qu'elles furent plus lucratives. Les plus utiles tombèrent dans le mépris, parce qu'elles n'enrichissaient pas ceux qui les exerçaient; et l'avilissement devint le partage des familles qui ne les purent pas quitter. Dès lors il n'y eut plus d'encouragement, et les arts cessèrent de faire des progrès.

Une autre cause contribuait encore à les retarder; c'est que les nations, bien loin de se communiquer leurs découvertes, n'eurent entre elles aucun commerce de lumières : elles se cachèrent mutuellement ce qu'elles croyaient savoir. On aurait dit qu'elles avaient chacune séparément le privilége exclusif d'être instruites.

Dans ces circonstances il eût fallu rendre la liberté aux arts, et permettre à chaque citoyen d'exercer celui pour lequel il se croirait plus de talent. Puisque l'estime publique avait cessé d'entretenir l'émulation, l'espérance de passer à une profession plus relevée était seule capable de faire exceller dans une profession avilie. Mais l'usage contraire, consacré par le temps, s'opposait à une pareille réforme, et la loi continua de défendre au fils tout autre métier que celui de son père.

Alors ceux qui se trouvèrent dans les professions qui procuraient des richesses, ne songèrent pas à acquérir des lumières, dont ils n'avaient pas besoin pour être considérés; et ceux qui se trouvèrent dans les professions condamnées à rester

pauvres, n'y songèrent pas davantage, parce qu'ils se voyaient méprisés sans pouvoir jamais cesser de l'être.

Les arts n'ont donc fait des progrès, qu'autant qu'ils ont été libres et considérés; et ils n'en ont plus fait, lorsqu'on ne leur a plus accordé la même liberté et la même considération. Il suffit de les observer sous ces deux points de vue, pour comprendre comment les nations de l'Orient les ont d'abord cultivés avec succès, et comment dans la suite elles ont été incapables de les perfectionner.

Les sciences ont fait peu de progrès chez les Assyriens et chez les Egyptiens, parce qu'ils les ont cultivées dans les temps où les professions étaient héréditaires et exclusives.

Dans l'origine des sociétés civiles, les hommes ont eu besoin de quelques connaissances en astronomie et en géométrie : ils les auront donc acquises. Mais ils n'auront pas porté leur curiosité plus loin. Par conséquent ce sera fort tard qu'ils auront étudié tout ce qu'on a depuis nommé sciences : ce sera dans un temps où les professions étaient devenues héréditaires et exclusives.

Les sciences ont donc commencé dans les circonstances où les arts ont cessé de faire des progrès. Elles n'en devaient donc pas faire, ou du moins elles n'en pouvaient faire que fort peu.

En effet il n'était pas libre à tout le monde de les étudier; et ceux à qui on en laissait le dépôt, n'avaient aucun intérêt à les perfectionner. Estimés, parce qu'on les croyait instruits, ils bornaient toute leur étude à entretenir l'opinion qu'on avait d'eux; et pour entretenir cette opi-

nion, ils n'avaient pas besoin de s'instruire; il leur suffisait de faire un mystère des connaissances qu'on leur supposait. Voilà pourquoi les nations de l'Orient ont à peine commencé les sciences.

Comment les arts et les sciences ont recouvré chez les Grecs leur première liberté et leur première considération.

L'Europe serait aujourd'hui aussi ignorante ou même elle serait à peine sortie de la barbarie, si les professions avaient continué d'être héréditaires et exclusives. Il nous reste donc à rechercher les circonstances où les arts et les sciences ont recouvré leur première liberté et leur première considération. C'est ici que les Grecs font une époque dans l'histoire de l'esprit humain.

Les différentes colonies, qui se sont établies dans la Grèce, n'ont pas pu imaginer de réserver pour elles les arts qu'elles apportaient. C'est en les communiquant indistinctement qu'elles pouvaient s'attirer l'estime et la confiance des barbares qu'elles voulaient policer. Elles les ont donc communiqués à tous ceux qui désiraient de s'instruire. Par conséquent chacun put les cultiver à son choix; et les professions furent libres.

Elles le furent encore, lorsque les peuples, ayant conspiré contre les tyrans, voulurent se gouverner eux-mêmes. Alors il fallut perfectionner les arts qui étaient déjà connus; il en fallut créer de nouveaux; les citoyens s'y portèrent à l'envi. Une découverte, bien loin de n'appartenir qu'à celui qui l'avait faite, ouvrit une nouvelle carrière à tous; et l'industrie, libre et sans entraves, fut

encouragée par l'estime qu'on accordait aux talens.

Lorsque dans un gouvernement démocratique, un pareil usage s'est une fois établi, il devient une loi qui ne peut plus s'abolir : car les citoyens qui veulent être libres en tout, ne souffriront pas qu'on gêne leur industrie.

Les arts seront donc toujours libres : ils seront encore tous considérés, parce qu'ils sont tous cultivés indistinctement par des hommes qui se croient égaux.

Si la Grèce n'eût formé qu'une monarchie, le monarque n'eût pas manqué d'accorder des priviléges exclusifs. Alors il en eût été des Grecs comme des autres peuples, et l'abus des professions héréditaires et exclusives eût duré autant que la monarchie.

C'est donc à la démocratie des Grecs que nous devons les arts. Vous pouvez comprendre par-là combien l'esprit humain doit à ce gouvernement, quelque vicieux d'ailleurs qu'il puisse être.

Toutes les professions étaient libres, lorsque les Grecs commencèrent à être curieux des sciences. Les sciences furent donc à tous ceux qui voulurent étudier. Il y a deux raisons qui ne permirent pas aux prêtres grecs de les interdire au peuple.

Premièrement, c'est que le sacerdoce eut le sort des autres professions. Il ne fut point héréditaire : aucune famille n'y put prétendre exclu-

sivement. Les citoyens étaient trop jaloux de leur liberté, pour confier à perpétuité une puissance dont on pouvait abuser. Il est vrai qu'à Éleusis le chef du temple devait être pris dans la famille des Eumolpides, qui passaient pour avoir institué les fêtes de Cérès; mais il ne lui était pas permis de se marier.

En second lieu, les ministres de la religion n'avaient pas le dépôt des sciences. Ils ne passaient pas pour savans; ils ne se donnaient pas même pour tels. Leur unique fonction était de présider au culte, auquel ils ne pouvaient rien changer, et que les lois réglaient seules.

Pourquoi les ministres des idoles ont eu chez les Grecs moins d'autorité que chez les Assyriens et chez les Égyptiens.

Ces usages sont si différens de ceux que nous avons vus chez les Assyriens et chez les Égyptiens, qu'il me paraît curieux d'observer les circonstances qui les ont introduits.

Par la manière dont s'établirent les oracles de la Grèce, les prêtres se virent privés de la principale fonction du sacerdoce, je veux dire du don de prophétie: à Delphes ce fut à une fille qu'on accorda le droit exclusif de monter sur le trépied: et on fit ce choix, parce qu'il semble, dit Diodore de Sicile, que le don de prophétie ait été de tout temps un attribut des vierges. Cette façon de penser est bien étrange; mais il est heureux pour les Grecs que la superstition ait commencé de la sorte parmi eux, et qu'elle ait confié le sacerdoce à des vierges plutôt qu'à des pères de famille.

Ce n'est pas qu'il n'y eût à Delphes des hommes pour desservir le temple : il y en avait partout où il s'était introduit quelque dieu et quelque culte. Ils faisaient les sacrifices, les prières ; ils recueillaient les paroles que laissait échapper la vierge prophète : mais cette vierge était le principal personnage.

Comme le culte des différentes divinités s'établit dans des temps différens, surtout dans les temps où les petits états de la Grèce avaient peu de communication entre eux, il n'avait pas été possible aux ministres des idoles de se concerter, pour prendre sur les peuples l'empire que la superstition paraissait leur offrir. Chacun s'appliqua donc séparément à s'accréditer dans son canton. Les circonstances ne les ayant pas unis, ils ne prévirent pas les avantages qu'ils pourraient retirer de leur union. Ils ne pensèrent jamais à faire un corps, et ils étaient en si petit nombre dans chaque république, qu'aucun législateur n'a imaginé de faire pour eux une classe particulière.

On ne pourrait pas même prouver, d'après les guerres sacrées, que le sacerdoce eût beaucoup d'influence dans les affaires civiles; car ce n'étaient pas les ministres de Delphes qui ordonnaient de prendre les armes, c'était le corps des amphictyons; et ce corps, comme nous l'avons vu, était composé des députés des villes qui avaient droit d'amphictyonat.

Il ne faudrait pas juger, d'après les mystères d'Éleusis, que les sciences étaient en dépôt dans les temples. Premièrement les ministres de Cérès n'étaient pas les seuls dépositaires des secrets de cette déesse : en second lieu il n'y avait proprement que les étrangers à qui il n'était pas permis de les communiquer : enfin ces mystères n'étaient pas des sciences, puisque les initiés allaient chercher des connaissances ailleurs. Les Grecs n'auraient pas, comme les Égyptiens, souffert une doctrine secrète.

D'après ces considérations, on voit comment les Grecs ont pu perfectionner les arts qui leur ont été apportés, et comment ils ont été capables d'en créer de nouveaux. Mais pourquoi les sciences ne leur doivent-elles pas également ? Pourquoi sont-elles après eux restées pendant plusieurs siècles dans un état informe ? Et comment ont-elles pu, de notre âge, faire tout à coup des progrès extraordinaires ?

La première de ces questions se résoudra d'elle-même, lorsque nous observerons les philosophes grecs : les deux autres ne peuvent pas se résoudre encore.

CHAPITRE X.

Observations sur la manière dont les hommes ont distribué les arts et les sciences en plusieurs classes.

Les distributions des objets de nos études en différens arts et en différentes sciences, ont été mal faites.

Nous ferions des progrès rapides dans les arts et dans les sciences, si nous savions toujours distribuer avec ordre les objets de nos études. Mais cette distribution supposerait des connaissances. Nous avons donc commencé par tout confondre ; et les choses que nous avions à étudier, ont été pour nous un chaos à débrouiller.

Les hasards, les observations, la réflexion, le temps ont en partie débrouillé ce chaos, et nous avons mis quelque ordre dans nos recherches. Mais, n'étant pas capables de saisir tout à coup le plus avantageux, nous avons fait, comme en tâtonnant, des distributions arbitraires, qui, quoique utiles à certains égards, devaient arrêter notre esprit dans ses progrès. Nous nous sommes donc trouvés dans des chemins sans issues. Pour mieux juger de la conduite que nous avons à tenir, il importe d'observer ces égaremens. Or les Grecs nous en fournissent l'occasion.

Les arts et les sciences, dans leur premier état, n'ont été que des collections informes.

Vous vous souvenez, Monseigneur, du temps où vous n'aviez aucune idée des différens objets dont l'esprit humain peut s'occuper. Vous ne

saviez pas s'il n'y a qu'une science, ou s'il y en a plusieurs; vous ne saviez pas même ce que c'est qu'une science. Voilà où en ont été les Grecs.

J'entends par science un corps systématique d'observations et de raisonnemens.

Pour former une science, il faut donc rassembler toutes les connaissances que nous acquérons sur une matière; et il faut encore les distribuer dans un ordre où elles soient toutes principes ou conséquences les unes des autres.

On a été long-temps avant d'avoir beaucoup d'observations: on a été long-temps avant de savoir raisonner sur les observations qu'on avait faites: et lorsqu'on a eu des observations et des raisonnemens, on a été long-temps avant de savoir les distribuer dans un ordre systématique.

Cependant on acquérait des connaissances, et, pour éviter la confusion, on en faisait différentes collections, suivant la différence des objets qu'on avait étudiés. Ces collections informes sont le premier état des arts et des sciences.

Il a été un temps où les Grecs ne sentaient pas la nécessité de faire de pareilles collections.

Il a même été un temps où les Grecs étaient trop ignorans, pour avoir besoin de faire de pareilles collections. Comme ils avaient peu de connaissances, ils n'en faisaient qu'une masse dans laquelle ils ne distinguaient ni genre ni espèce. Ils confondaient, par exemple, sous un seul nom, la poésie, l'éloquence, la musique, l'histoire, la morale, la politique, la religion, la philosophie.

Voyons comment ils ont d'abord confondu toutes ces choses, et comment, dans la suite, ils en ont fait différentes collections.

Comment l'éloquence, la poésie, la musique, l'histoire, la religion, etc., n'ont été qu'un seul art ou qu'une seule science.

L'éloquence n'est que l'art de toucher, d'émouvoir, d'intéresser. Je n'ajoute pas de persuader, car quiconque touche, persuade.

Or si vous vous représentez des hommes ignorans et grossiers, tels qu'ont été les Grecs, vous jugez que ce n'est ni par la précision, ni par la justesse des idées, qu'on les touchera. Ce sont leurs sens et leur imagination qu'il faudra remuer. On s'appliquera donc beaucoup plus au mécanisme du langage, qu'au choix des idées et des expressions. On observera les effets de certaines mesures, de certaines cadences; on s'étudiera à les ramener; on y assujettira le discours. Par conséquent on ne fera de l'éloquence, de la musique et de la poésie, qu'un seul et même art.

Cet art eut pour objet de célébrer les dieux, les héros, de conserver la mémoire des événemens, des usages, des opinions, des préjugés, des fables, des connaissances. Il comprenait donc tout ce qu'on a depuis distingué sous les noms d'histoire, religion, morale, politique, philosophie; et les mêmes écrivains, qui étaient déjà poëtes, orateurs et musiciens, étaient encore historiens, théologiens, philosophes. En un mot, il n'y avait qu'un seul art, qu'une seule science, et qu'une seule sorte d'écrivains.

Comment cet art fit des progrès.

Cet art fit des progrès rapides dans une langue naturellement harmonieuse. Il en fit d'autant plus, que les Grecs, extrêmement sensibles à l'harmonie, ne trouvaient point de figures trop fortes, lorsqu'ils voulaient parler des écrivains qui se distinguaient. Orphée, qui rend sociables les Odrysiens, est un dieu qui se fait suivre des rochers, devenus sensibles à ses sons, et si Amphion persuade aux Thébains d'environner de murs leur ville, les pierres animées par sa lyre se meuvent et s'arrangent d'elles-mêmes.

Plus la poésie parut avoir de charmes, plus elle en devint susceptible. On observa tous les jours mieux les tours auxquels elle les devait : on l'assujettit à des règles moins arbitraires ; elle parut seule mériter d'être cultivée ; et la prose, en usage dans le discours familier, fut regardé comme un langage grossier, formé de constructions sans choix. On était si éloigné de prévoir les agrémens dont elle serait susceptible, que les orateurs ont été long-temps dans la nécessité d'être poëtes. Il paraît que les lois de Lycurgue ont été écrites en vers, puisque ce législateur leur donna la forme des oracles. Ce fut aussi en vers que Dracon donna les siennes, et que Solon harangua souvent les Athéniens.

L'orateur étant poëte et musicien, il est vraisemblable que le chant et la poésie, peu capables pendant long-temps de produire séparément

quelque effet, n'ont réussi qu'autant qu'on les aura réunis pour concourir à la même expression. Cet usage n'aura permis que fort tard de les regarder comme deux arts ; et on ne les aura séparés que lorsqu'on aura eu remarqué qu'ils pouvaient faire séparément de nouveaux progrès. Il ne faut donc pas s'étonner s'il a été un temps où, dans quelque genre qu'on écrivît, il était aussi nécessaire d'être musicien que d'être poëte ; et si, chez les Grecs, le mot de musicien a signifié un homme versé dans toutes les sciences.

On a commencé à écrire en prose, lorsque la poésie a eu fait des progrès.

Plus la poésie se perfectionna, plus il fut difficile d'être poëte ; et ce ne fut qu'alors, qu'on fut tenté d'écrire en prose. Mais on en forma le projet long-temps avant d'oser l'exécuter, parce qu'un usage immémorial était un prégugé difficile à détruire. Les plus anciens prosateurs, Phérécide de Scyros et Cadmus de Milet, sont postérieurs à Homère d'environ quatre cents ans.

La versification, depuis qu'on l'avait assujettie à des règles plus sévères, était une grande contrainte pour les orateurs, obligés de parler souvent sans s'être préparés. Ils prirent sans doute des licences, et ils s'affranchirent peu à peu des règles qui les gênaient. Mais ils conservèrent d'ailleurs les tours poétiques, et peut-être plus que les philosophes, parce qu'ils sentirent davantage la nécessité d'émouvoir et d'intéresser. Aristote dit que les premiers orateurs ont imité le langage des poëtes.

Comment on distingua différens genres de poëmes et différentes espèces de sciences.

Le mécanisme de la versification, lorsqu'il était commun à tous les genres, avait surtout contribué à les confondre tous avec la poésie. On ne les confondit plus, lorsque quelques écrivains eurent renoncé à ce mécanisme ; et, comme on distingua l'art d'écrire en prose de l'art d'écrire en vers, on distingua aussi les différens genres dans lesquels on écrivait.

Mais on n'apprit à faire ces distinctions, que lorsqu'on eut des écrivains dans chaque genre. Or les poëtes ne pensèrent pas d'abord à distinguer des poëmes de différentes espèces. Ils ne pensèrent qu'à plaire ; et, chacun employant à cet effet des moyens différens, suivant ses talens et son génie, ils créèrent, sans l'avoir projeté, ces espèces qu'on ne connaissait pas avant eux, et que leurs écrits, qui en devinrent les modèles, apprirent à distinguer. De même les philosophes n'imaginèrent pas de classer les objets de la nature, afin de les étudier avec plus d'ordre : ils étudièrent par curiosité ; et, chacun se portant naturellement à des études différentes, ils distinguèrent peu à peu plusieurs sciences, et on les distingua d'après eux.

Pourquoi ces distinctions étaient défectueuses.

Vous voyez que ces distinctions ont été faites sans plan, comme par hasard, et que par conséquent, elles ne peuvent manquer d'être fort défectueuses. On les adoptera cependant, parce qu'on ne connaîtra rien de mieux, et bientôt on ne se permettra plus de les examiner. Mais, parce

qu'il ne sera pas possible de s'en faire des idées précises, on disputera sur l'essence de chaque poëme, sur l'objet de chaque science : on élevera des questions frivoles, des disputes de mots ; et les sciences seront long-temps avant d'être véritablement sciences, c'est-à-dire avant d'être des corps systématiques d'observations et de raisonnemens.

CHAPITRE XI.

Des poëtes grecs avant la guerre de Troie.

Avant la guerre de Troie, la Grèce a eu plusieurs poëtes célèbres, dont il ne reste aucun ouvrage. Linus de Chalcide est le plus ancien. Il eut pour disciples Orphée et Thamaris ; tous deux de Thrace. Orphée fut le maître de Musée, Athénien, qui transmit ses talens à son fils Eumolpe. Enfin Argos a produit Amphion et Mélampus.

Plusieurs de ces poëtes ont voyagé en Égypte.

Plusieurs de ces poëtes passent pour avoir voyagé en Égypte : tels sont Orphée, Musée et Mélampus. On le peut même conjecturer sur ce que la tradition a conservé de leur doctrine. Ils avaient pour les allégories le même goût que les Égyptiens : ils faisaient passer par des épreuves ceux qu'ils admettaient à leurs mystères, et toute leur doctrine n'était qu'un ramas de fables sur la

généalogie des dieux et sur la formation du monde.

Doctrine d'Orphée.

Dans la doctrine d'Orphée, si on en croit ceux qui se sont donnés pour ses disciples, Dieu est tout, et tout est Dieu. Chaque chose participe à la divinité, en est une partie, et il y a proprement une infinité de dieux : ce sont des génies, des démons, des esprits répandus partout. Eux seuls doivent être l'objet de notre culte : car le Dieu suprême est trop au-dessus de nous pour lui adresser nos vœux. De toute éternité, cet être n'est qu'une même chose avec le chaos. Le monde en est émané : il sera détruit par le feu : il retournera à son premier principe, et un autre monde naîtra par une nouvelle émanation. Les hommes auront l'avantage de rentrer plus tôt dans le sein de la divinité, lorsqu'ils auront moins négligé les lustrations propres à se purifier ; et ces purifications étaient vraisemblablement le principal objet des mystères.

Ces opinions ressemblent si fort à celles que j'ai déjà exposées, que je me répéterais trop, si j'entrais dans de plus grands détails.

On attribue à Orphée d'avoir pensé que les planètes sont habitées. Si c'est avec fondement, il faut que les Égyptiens aient pensé la même chose avant lui. Cette conjecture suppose qu'on a été conduit par les observations, à juger que la terre est elle-même une planète. Or il n'est

pas vraisemblable qu'avant la guerre de Troie, la Thrace ait eu des astronomes capables de faire de pareilles observations.

Je ne m'arrêterai pas sur chacun des poëtes des temps fabuleux : on ne peut pas juger d'eux d'après leur célébrité. Il est vraisemblable qu'ils ont été inférieurs à leur réputation, puisque, long-temps après eux, la Grèce était encore toute barbare. Tous ces poëtes ont été inférieurs à leur réputation.

Si les ouvrages de nos anciens poëtes n'étaient pas venus jusqu'à nous, nous les croirions de grands hommes sur la réputation qu'ils ont eue. Il y en a même plusieurs que nous ne lisons point, et que nous disons être excellens. Nous l'avons ouï dire à nos pères, et nous aimons mieux le croire que d'en juger par nous-mêmes. Voilà vraisemblablement ce qui est arrivé aux Grecs. Chez eux la célébrité d'un écrivain était d'autant plus assurée, que ses ouvrages étaient extrêmement rares.

CHAPITRE XII.

Des poëtes, des rapsodes et des sophistes, après la guerre de Troie.

Long-temps après la guerre de Troie, il n'était pas commun aux Grecs de savoir lire, et d'ailleurs les manuscrits étaient chers et fort rares. Les poëtes étaient dans l'usage de réciter leurs vers devant le peuple.

C'est pourquoi les poëtes qui voulaient se faire connaître, récitaient eux-mêmes leurs poëmes dans les places ou dans les jeux publics. Ils allaient de ville en ville. Souvent ils renonçaient à leur patrie, et aux biens qu'ils pouvaient avoir reçus de leurs pères ; mais ils trouvaient de quoi se dédommager dans les applaudissemens et dans la libéralité des peuples.

Dans quel esprit ils écrivaient.

Avec beaucoup de crédulité et peu de critique, ils mettaient en vers les fables, les opinions et les traditions populaires. Ils n'avaient d'autres règles que de choisir les sujets qu'ils jugeaient devoir être agréables à des auditeurs aussi crédules qu'eux. Ils célébraient la puissance et les bienfaits des dieux de chaque pays : ils chantaient l'histoire fabuleuse des villes ; ils exagéraient les vertus et les talens des héros ; et les Grecs, qu'on entretenait de ce qu'ils voulaient être, croyaient apprendre ce qu'ils étaient. Ces mensonges avaient leur utilité : ils élevaient l'âme ; ils portaient aux grandes choses. Ils s'accréditèrent donc d'autant plus, que les magistrats sentirent combien il était important de les autoriser.

Les poëtes devinrent les théologiens du paganisme.

Depuis la guerre de Troie, la Grèce fut barbare, ou à peu près, jusqu'à Solon. Mais dans cet intervalle, l'Asie mineure, déjà florissante, cultiva les lettres avec succès. Le gouvernement leur était également favorable, dans cette province et dans la Grèce proprement dite. C'était le même amour

de la liberté, le même éloignement pour toute espèce de servitude, et la même superstition. Comme toutes ces causes ouvraient une libre carrière à l'imagination, il ne fut pas possible de la contenir dans des bornes. Au contraire les fables qu'on croyait, autorisaient à en feindre de tout aussi croyables ; et il arriva que ce fut assez d'avoir le talent de la poésie, pour avoir le droit de hasarder des fictions sur les dieux, sur le culte, sur le dogme. Les poëtes devinrent donc naturellement les théologiens du paganisme. Autant ces superstitions contribuaient aux progrès de la poésie, autant ceux de la vraie philosophie devaient être retardés.

C'est dans l'Asie mineure qu'est né Homère, le plus ancien poëte depuis la guerre de Troie. Les deux poëmes que nous avons de lui, sont des romans, où nous trouvons des usages de son temps, de la mythologie et des événemens historiques. Quelques uns les ont pris pour des allégories, dans lesquelles ce poëte, qui, selon eux, n'ignorait rien, a renfermé les plus sublimes connaissances. Mais, au jugement des connaisseurs, ce qu'il y a de plus sublime dans ses ouvrages, c'est le style et l'invention. Il vivait environ mille ans avant Jésus-Christ. La supériorité de ses talens prouve que la poésie était de son temps fort cultivée, et qu'elle lui dut ses plus grands progrès. Homère.



Hésiode.

Hésiode, qui naquit en Béotie, vraisemblablement cent ans après Homère, est encore un poëte célèbre. Nous avons de lui deux poëmes : l'un intitulé *les Œuvres et les Jours*; et l'autre *la Théogonie*. Dans le premier il donne des préceptes sur l'agriculture : c'est le plus estimé. Dans le second, il traite, à l'exemple des Barbares et d'après des principes semblables, de la génération des dieux et de la formation de l'univers : deux choses qui, selon les anciens, n'en étaient qu'une. Cet ouvrage est fort obscur, et a fort exercé les savans.

Les rapsodes récitent les poëmes connus.

L'empressement des peuples pour les ouvrages célèbres donna naissance aux rapsodes. C'étaient des hommes qui, n'ayant pas le talent de la poésie, s'appliquèrent à réciter les poëmes connus. Ils voyageaient comme les poëtes, et comme eux ils furent accueillis. La déclamation, qui jusqu'alors n'avait été avec la poésie qu'un seul et même art, devint sous eux un art particulier.

Ils en deviennent les interprètes, et on les nomme sophistes.

L'intelligence des poëtes leur était nécessaire. Ils en firent donc une étude particulière, et devenus leurs interprètes, ils ajoutèrent à leur première profession, celle de les expliquer à la jeunesse, et d'instruire dans les sciences que les poëtes avaient enseignées. On les nomma sophistes ou sages, parce qu'ils cultivaient surtout la morale, qu'on regardait alors comme la science principale. Solon est le premier Athénien à qui ce titre ait été donné, quoique avant ce législ-

lateur les colonies de l'Asie en eussent déjà fait usage.

La considération accordée aux sophistes produit des législateurs.

Chez la plupart des peuples, la législation est l'ouvrage du temps et du hasard, plutôt que de l'expérience et de la réflexion. Chez les Grecs, c'était l'ouvrage des meilleurs esprits, qui s'occupaient à former la science du gouvernement. Le titre de sage qu'on leur a donné montre l'opinion qu'on avait d'eux, et retrace le caractère de ces siècles où les Grecs, amoureux de la liberté, demandaient des lois. C'est la considération accordée aux sophistes qui a produit des législateurs, tels que Lycurgue, Solon, Zaleucus, Charondas, etc. [1].

Circonstances où la Grèce produit des talens de toute espèce.

L'estime publique, qui avait encouragé l'étude du gouvernement, encouragea de nouvelles études, lorsque l'état florissant des républiques fit sentir de nouveaux besoins. Quand les Grecs crurent avoir assuré leur tranquillité, ils voulurent se procurer d'autres avantages. En conséquence ils recherchèrent tous les agrémens de la vie, et c'est alors que la Grèce produisit des talens de toute espèce.

Un événement précipita cette révolution. Je veux parler de la conquête de la Lydie par Cyrus. C'est surtout à cette époque que les lettres se

[1] Zaleucus a été législateur des Locriens, peuple d'Italie, et Charondas l'a été de Catane et de plusieurs autres villes de Sicile et d'Italie.

réfugièrent chez les Athéniens, où Pisistrate appela les savans, que Crésus avait auparavant rassemblés à sa cour. Voilà le siècle où la poésie dramatique commença, où brillèrent les Anacréon, les Pindare, etc. Mais pour juger des poëtes, il les faut lire. Je reviens aux sophistes.

Sophistes célebres.

Nous avons remarqué que chez les Grecs les sciences appartenaient au public. Les sophistes enseignèrent donc sans mystère. Ils ouvrirent leurs écoles à Athènes, et c'est là que se formèrent les hommes les plus illustres, Miltiade, Aristide, Thémistocle, Cimon, Périclès, etc. Parmi ces sophistes, on compte deux femmes célèbres de Milet, Thargélie et Aspasie. La première conquit en quelque sorte la Grèce, dans la vue d'en faciliter la conquête à Xerxès. Il semble qu'on ne pouvait échapper ni aux charmes de sa figure, ni à ceux de son esprit. Quatorze de ses amans l'épousèrent successivement : le dernier fut le roi de Thessalie, et elle vécut trente ans sur le trône. Aspasie n'eut ni moins d'esprit ni moins de beauté. Socrate ne dédaigna pas de prendre de ses leçons, et Périclès, qui fut aussi son dissiple, répudia sa femme pour l'épouser.

Les sophistes enseignèrent la rhétorique et la grammaire.

Dans les commencemens, l'éloquence faisait partie de la science du gouvernement, et on ne savait pas encore la considérer comme un art particulier. C'était un talent dont on ne rendait pas raison, ou même une inspiration divine : car

la divinité paraissait le dénoûment naturel de tout ce qu'on ne comprenait pas.

Dans la suite les sophistes en firent une étude particulière. Ils observèrent les discours qu'on regardait comme des modèles : ils tâchèrent d'en démêler l'artifice, et ils donnèrent des règles pour les imiter. Le recueil de ces règles est ce qu'on a nommé rhétorique.

Ce nouveau genre d'étude rendit les sophistes plus célèbres que jamais, et on accourut de toutes parts à leurs leçons. Vous concevez avec quelle passion l'éloquence devait être étudiée dans des républiques telles que celles de la Grèce.

De la rhétorique naquit la grammaire, lorsqu'on sentit la nécessité de remonter aux élémens du langage. Ce nouvel art eut pour objet le caractère des langues, la nature des mots, et l'usage qu'on en doit faire.

Ces études étaient utiles, et l'auraient été davantage, si elles eussent été mieux faites. Mais les sophistes, qui s'occupaient plus du mécanisme du discours que du fond des idées, s'égarèrent dans des définitions vagues, dans des questions frivoles, dans des distinctions subtiles; et ils finirent par se faire mépriser.

CHAPITRE XIII.

Des sept sages.

Fables sur ce qui a donné occasion de compter sept sages.

On dit, Monseigneur, que des pêcheurs ayant vendu ce qui se trouverait dans leurs filets, il s'y trouva un trépied d'or, qu'ils refusèrent de délivrer; que l'oracle de Delphes, qui fut consulté, ordonna de le donner au plus sage, et que les Milésiens, chez qui cette contestation s'était élevée, le portèrent à Thalès. Celui-ci le remit à Bias, Bias à Pittacus; ainsi, de main en main, il passa jusqu'à Solon, qui, regardant Apollon comme la sagesse même, crut devoir le consacrer à ce dieu. Dans le vrai, on ne sait pas ce qui a donné occasion de compter sept sages. Vous connaissez Solon : nous parlerons bientôt de Thalès. On sait peu de choses des cinq autres, dont je vais parler.

Chilon.

Chilon, de Sparte, homme juste et magistrat éclairé, fut éphore. Il s'est fait connaître par des maximes qui étaient l'expression de la vertu, et par des mœurs qui s'accordaient avec ces maximes. C'est lui qui fit graver au temple de Delphes : *Connais-toi toi-même.*

Pittacus.

Pittacus, de Mitylène, ville de l'île de Lesbos, acquit une si grande considération par son courage, ses lumières et ses vertus, que ses conci-

toyens lui offrirent la couronne. Il l'accepta, donna des lois à sa patrie, établit l'ordre, assura la tranquillité ; et, jugeant que Mitylène n'avait plus besoin de souverain, il abdiqua.

Bias, de Priène, ville d'Ionie, a été mis au nombre de ceux qui ont le mieux servi leur patrie. Tous les anciens en parlent avec les plus grands éloges. De son temps la vertu et la science tenaient lieu de richesses, parce que les peuples, occupés des soins du gouvernement, sentaient le prix des lumières. C'est pourquoi, Priène étant assiégée, Bias, qui fut forcé de se retirer avec ses concitoyens, n'emporta aucun de ses effets. Mais sa sagesse lui restait, et il dit à ceux qui étaient étonnés de sa conduite : *Je porte tout avec moi.* Bias.

Cléobule, de Linde, ville de Rhodes, comptait Hercule parmi ses aïeux. Il joignit à la beauté et à la force du corps, la beauté et la force de l'âme. Il gouverna sa patrie avec beaucoup de sagesse, et se distingua surtout dans la morale. Une de ses maximes était qu'il faut faire du bien à ses amis, pour se les conserver, et à ses ennemis pour les acquérir : maxime supérieure à une de celles de Bias, qui disait qu'il faut aimer comme si on devait haïr un jour. Il se plaisait à proposer des questions, sous le voile de l'énigme, à l'exemple des Orientaux, chez qui il avait voyagé. Il a eu une fille célèbre : on la nommait Eumélide, ou Cléobuline, du nom de son père. Cléobule.

Périandre.

Périandre est le septième des sept sages de la Grèce. Les historiens l'ont représenté comme un monstre : mais Hérodote, qui est le plus ancien, n'a écrit que deux cents ans après. Il a pu ramasser sans choix des bruits répandus par la haine des Grecs pour tous les souverains. Il est certain que Périandre a gouverné les Corinthiens avec sagesse : d'ailleurs c'est un préjugé pour lui d'avoir été mis au nombre des sages.

Ce que les Grecs entendaient par sages.

On demande ce que les Grecs ont entendu par ce titre. On répondra aisément, si on considère que dans ce siècle on ne s'est occupé que de morale et de législation; que ces hommes célèbres ont été dans leur patrie, ou magistrats ou législateurs, et qu'ils se sont principalement appliqués aux choses du gouvernement.

Ésope.

Ésope vivait dans ce même siècle : mais rien n'est moins connu que les circonstances de sa vie. Il n'est pas même sûr qu'il soit l'auteur des fables que nous avons sous son nom. Nous savons seulement qu'il s'est distingué dans ce genre, et qu'il a été esclave.

Les sept sages ont écrit en vers.

Par quelques fragmens qui restent des ouvrages des sept sages, on voit qu'ils ont écrit en vers, conformément à l'usage de leur siècle.

CHAPITRE XIV.

De la secte ionique.

Enfin nous voici parvenus à ce qu'on a nommé plus particulièrement philosophie. Thalès, quelque temps avant Pythagore, en jeta les premiers fondemens. Il établit son école à Milet, sa patrie, et fut le chef de la secte ionique. Il naquit la première année de la trente-cinquième olympiade, 640 ans avant J. C.

Thalès, chef de la secte ionique.

Ne vous attendez pas, Monseigneur, à des connaissances profondes. La morale est la seule partie que les anciens philosophes ont bien traitée. D'ailleurs ils étaient peu géomètres, peu astronomes, et point du tout physiciens.

Thalès, comme tous les autres sages, s'appliqua d'abord à l'étude des lois : il donna même de bons conseils aux Ioniens. Bientôt après, s'éloignant des affaires pour se livrer à la philosophie, il voyagea en Asie et en Égypte, et revint, dit-on, avec de grandes connaissances : du moins elles paraissaient telles aux Grecs.

Il a été chez les Grecs le premier géomètre et le premier astronome.

On rapporte, à ce sujet, des choses qu'il n'est pas possible de concilier. On veut, par exemple, que les prêtres de Memphis aient enseigné la géométrie à Thalès, et qu'il leur ait appris à mesurer

la hauteur d'une pyramide, en leur faisant voir que cette hauteur et celle d'un bâton qu'il planta perpendiculairement sont entre elles comme les longueurs des ombres. On ajoute même que le disciple étonna beaucoup ses maîtres.

Les Grecs étaient prévenus pour les étrangers qui avaient cultivé la philosophie avant eux. Cependant ils auraient bien voulu ne leur rien devoir; et c'est cette façon de penser qui leur a fait dire que leurs philosophes avaient donné des leçons à ceux-mêmes dont ils avaient été les disciples. Ce qu'il y a de vrai, c'est que Thalès est le premier qui ait enseigné la géométrie aux Grecs, et il se peut encore qu'il soit devenu plus grand géomètre que les prêtres de Memphis. Il cultiva aussi l'astronomie avec succès. Il traça quelques-uns des cercles de la sphère : il observa le premier la petite ourse : et c'est de lui que la Grèce apprit qu'on pouvait prédire les éclipses.

Ses connaissances sur la sphère.

Thalès plaçait la terre au centre du monde. Il la croyait sphérique. Il a pensé que les étoiles ne sont pas d'une autre substance. Il a su que la lune n'éclaire que parce qu'elle réfléchit les rayons du soleil; et il a représenté les mouvemens célestes dans une sphère dont il fut l'inventeur.

Ses principes sur la génération des choses sont peu connus.

Selon lui, l'eau est le premier principe de tout. Susceptible d'une infinité de formes, elle devient la matière des corps les plus opposés. Peut-être la nommait-il âme du monde, ou dieu. Il paraît,

au moins, qu'il ne reconnaissait pas d'autre cause première. Quelques philosophes indiens avaient déjà eu la même pensée.

Il est difficile de s'assurer des opinions de Thalès, parce qu'il n'a point écrit. Aucun de ses ouvrages, au moins, n'est venu jusqu'à nous. D'ailleurs on peut conjecturer qu'à l'exemple des barbares, il a fait usage d'une doctrine secrète, craignant de répandre trop ouvertement des opinions dont les Grecs auraient été choqués, parce qu'ils n'y auraient pas retrouvé leurs fables. Il mourut aux jeux olympiques, la cinquante-huitième olympiade, accablé par la chaleur et par la vieillesse.

Anaximandre, disciple de Thalès.

Anaximandre, son disciple, était aussi de Milet. Il enseigna sans voile, et il exposa sa doctrine dans des ouvrages qu'il publia lui-même.

Selon lui, l'infini est le principe et la fin de tout. Tout en vient, tout y retourne. Des mondes naissent sans nombre, pour se détruire et pour se reproduire. Ainsi tout change dans l'infini; mais l'infini lui-même ne change point : il est immuable.

Ce philosophe est le premier des Grecs qui ait tracé des cartes géographiques et des cadrans solaires. On a même dit qu'il est le premier qui ait connu l'obliquité de l'écliptique ; ce qui ne peut être, puisque Thalès avait prédit des éclipses. L'opinion la plus singulière d'Anaximandre est d'avoir pensé qu'originairement les hommes ont été poissons.

Anaximène, disciple d'Anaximandre.

Anaximène, son concitoyen, son ami et son disciple, paraît n'avoir été que l'interprète de ses opinions. Il a dit que par l'infini, qui est le principe de tout, il faut entendre l'air; et que l'air est Dieu, ou plutôt plusieurs dieux. Lorsqu'il devient fort rare, il s'élève à la plus haute région, et produit le feu : moins rare, il se tient plus bas, et forme les nuages : moins rare encore, c'est l'eau, et enfin c'est la terre.

Je n'oserais néanmoins assurer que ce soient là ses opinions. Ce qu'on lui fait dire sur la physique est d'autant plus suspect, qu'on lui attribue sur l'astronomie des absurdités qu'il ne peut pas avoir dites. Il a pensé, dit-on, que la terre est une surface plane, soutenue par l'air; que le ciel est une voûte de cristal, où les étoiles sont clouées; que le soleil est une grande roue, pleine de feu; que c'est par une ouverture que la lumière s'échappe; que si elle se bouche, il y a éclipse; que la lune est de même une roue; que l'ouverture, qui augmente et diminue, en explique les différentes phases; et que le soleil, la lune et les astres, tournent autour de la terre, sans passer par-dessous. Il n'est pas possible qu'un philosophe d'une secte qui prédisait les éclipses ait dit ces absurdités. Mais les opinions de cette secte ont été défigurées par les sectes qui sont venues après elle.

Anaxagore.

Anaxagore, de Clasomène, ville d'Ionie, trans-

porta l'école d'Anaximène à Athènes. Il y enseignait depuis trente ans, lorsque ayant été accusé d'impiété, il se retira à Lampsaque, où il mourut. Il semble que l'amitié de Périclès, qui avait été son disciple, aurait dû le protéger. Elle fut néanmoins la cause de la persécution qui s'éleva contre lui : car on ne l'acsusa que pour rendre suspecte la façon de penser de Périclès.

Son impiété fut d'avoir sur la divinité des opinions plus saines qu'aucun de ceux qui l'avaient précédé. Persuadé que la matière ne saurait se mouvoir ni s'arranger d'elle-même, il reconnut pour premier principe un esprit intelligent et absolument immatériel. Il ne lui manquait que de découvrir la création.

Il pensait, au contraire, que la matière existe de toute éternité ; et on lui attribue même d'avoir dit qu'elle renferme des parties élémentaires de toute espèce : des particules d'or, d'argent, d'os, de chair, etc. ; que tout cela existait confusément, sans mouvement et sans vie ; que Dieu ayant mu ce cahos, les élémens s'étaient combinés avec ordre ; que les parties similaires s'étaient rapprochées ; et qu'il s'était formé des corps de différens genres, parce qu'il y avait différentes espèces d'élémens.

Il a pensé que la lune est habitée, que les comètes sont des planètes, et que l'arc-en-ciel est produit par la réfraction des rayons du soleil. Cependant ces deux dernières opinions ne pouvaient

être de son temps que les conjectures d'un homme d'esprit : il ne paraît pas qu'on eût assez d'observations pour le prouver.

Il jugeait le soleil plus grand que le Péloponèse. Mais on ne peut pas croire qu'il ait dit que les étoiles sont des pierres que le mouvement rapide de l'éther a enlevées de dessus la terre, et a portées dans la région de feu. Peut-être a-t-il pensé qu'elles sont des corps pesans, retenus dans leurs orbites par la force qui les leur fait décrire; et les sophistes auront jeté du ridicule sur une opinion qu'ils ne comprenaient pas.

Fin de la secte ionique.

Il eut deux successeurs dans son école, et tous deux ses disciples; Diogène d'Apollonie, et Archélaüs de Milet. Celui-ci fut le dernier : car Socrate, qu'il eut l'honneur d'instruire, fit une révolution dans la philosophie.

CHAPITRE XV.

De la secte italique ou pythagorique.

Voyages de Pythagore.

Pythagore est le chef de la secte nommée d'abord italique, de l'Italie où il enseigna, et ensuite pythagorique. On ne sait exactement ni le lieu ni le temps de sa naissance. L'opinion la plus vraisemblable est qu'il est né à Samos, entre la qua-

rante-troisième et la cinquante-deuxième olympiade, c'est-à-dire entre 608 et 572 ans avant Jésus-Christ.

Il alla en Égypte, où Amasis, qui accueillait les Grecs, le fit initier aux mystères : et parce-que ses partisans ont voulu qu'il eût voyagé dans tous les lieux où les sciences passaient pour être cultivées, on a dit, contre toute vraisemblance, qu'il a été à Babylone, et qu'il a pénétré jusque dans les Indes.

Quoi qu'il en soit, la considération qu'il crut avoir acquise par ses voyages ne lui procura pas les succès qu'il s'était promis, et l'école qu'il ouvrit à Samos fut peu fréquentée. Forcé donc à voyager encore, il parcourut la Grèce, s'arrêtant surtout dans les lieux où il y avait des oracles, et se faisant initier partout. C'est alors qu'au lieu de se dire sage, il se dit seulement philosophe, c'est-à-dire amoureux de la sagesse. On prétend que s'étant montré aux jeux olympiques, il fut admiré de toute la Grèce, et qu'on le regarda même comme un homme divin, parce qu'il avait une cuisse d'or.

Il transporte son école dans la grande Grèce.

Précédé par sa réputation, il revint à Samos; et, pour s'assurer de plus grands succès, il entreprit de faire croire qu'il conversait avec les dieux. Dans cette vue, il se retirait souvent dans un antre. Il faut cependant que cette fraude lui ait peu réussi, puisqu'il transporta son école dans la grande Grèce. C'est là qu'il eut des succès qu'on

a sans doute fort exagérés. Il rétablit la liberté dans les villes; il détruisit le luxe; il réforma les mœurs; et les tyrans, qui l'écoutaient, renonçaient d'eux-mêmes à la tyrannie.

Sa vie a été écrite avec peu de vérité.

Nous avons deux vies de Pythagore : l'une écrite par Porphyre, dans le troisième siècle de notre ère; et l'autre par Jamblique, dans le quatrième. On ne voit pas où ils ont puisé; on voit seulement qu'ils veulent opposer ce philosophe à Jésus-Christ. C'est pourquoi ils lui atttribuent une grande sagesse, des lumières extraordinaires et dés miracles. Il est évident que ces deux écrivains sont deux imposteurs. C'eût été aux pythagoriciens à nous conserver l'histoire de leur chef; mais ils ne l'ont pas fait, parce que, tant que cette secte a subsisté, elle n'a rien écrit.

Pythagore a eu pour premier maître Phérécide de Scyros.

Phérécide de Scyros, qui a écrit le premier en prose, et dont l'exemple a été suivi lentement, a été le premier maître de Pythagore. Il n'a cependant point fait de secte, et le peu qui reste de ses écrits est tout-à-fait énigmatique.

Il avait une double doctrine.

Quant à Pythagore, il avait, à l'exemple des Égyptiens, une doctrine publique et une doctrine secrète. La première avait pour objet la morale. Il l'enseignait dans les temples, ou dans des écoles ouvertes à tout le monde. Il réservait la seconde pour des disciples dont il avait étudié l'esprit et le caractère. Ce n'était qu'après les avoir éprouvés pendant deux, trois, quatre, cinq ans de silence,

qu'il levait enfin un voile qui vraisemblablement ne leur avait pas jusque-là caché des choses bien importantes.

Les pythagoriciens vivaient tous dans une même maison, avec leurs femmes et leurs enfans. Les biens étaient en commun; et si quelqu'un d'eux voulait se retirer, on lui rendait ce qu'il avait apporté, ou même au delà; mais on le regardait comme mort.

Manière de vivre des pythagoriciens.

Chaque heure de la journée avait ses occupations marquées. Il fallait sortir du lit assez tôt pour adorer le soleil levant, après s'être rappelé ce qu'on avait dit, entendu, vu et fait la veille. Chacun ensuite se promenait séparément dans des lieux retirés. Après cet exercice, qu'on croyait nécessaire pour recueillir les esprits, on se réunissait dans les écoles, et le temps de l'étude étant fini, on s'exerçait à la lutte, à la course, à la danse, etc. Tout cela conduisait jusqu'au dîner, qui était très-frugal et sans vin.

La seconde partie de la journée commençait par les affaires domestiques ou étrangères. Ensuite c'étaient successivement une promenade, deux à deux, ou trois à trois, des bains, des sacrifices, un souper qui finissait avant le coucher du soleil, une lecture commune, une exhortation faite par un ancien. Enfin chacun repassait toute sa journée, et on allait au lit.

Les pythagoriciens croyant la musique propre à

Usage qu'ils

faisaient de la musique.

corriger les passions, en faisaient un grand usage. Ils en avaient de deux espèces : l'une pour le matin, afin de réveiller l'esprit; l'autre pour le soir, afin de le relâcher des spéculations de la journée.

Ils ne mangeaient d'ordinaire ni viande ni poisson.

Le préjugé de la métempsycose leur faisait une loi de s'abstenir de viande et de poisson. Cependant ils mangeaient des victimes, persuadés qu'aucune âme humaine ne se trouve dans les animaux qu'on immole.

Ruine de leur secte.

Cette secte puissante, par l'union de ses membres, l'était encore par le crédit qu'elle avait dans les républiques. Elle ne pouvait donc manquer de soulever tôt ou tard contre elle des peuples libres, à qui elle se rendait suspecte par le mystère de sa doctrine, et par son ambition à se mêler sans détour dans les affaires du gouvernement. Elle les souleva donc. Cette révolution arriva vers les temps de Philippe et d'Alexandre : et, ce qui prouve combien les pythagoriciens étaient dangereux, c'est qu'après avoir occasioné de grands troubles, leur ruine entraîna la ruine de plusieurs villes.

Epoque où ils commencent à écrire.

Dispersés, sans asiles, forcés même à se cacher jusque dans les déserts de l'Égypte, les pythagoriciens jugèrent que leur doctrine se perdrait infailliblement, s'ils s'opiniâtraient dans l'usage de ne point écrire. Ils commencèrent donc à écrire : mais ce fut d'une manière fort énigmatique, afin que leurs dogmes ne se répandissent pas hors de leur secte.

Il y a eu quelques hommes célèbres dans cette secte, entre autres Empedocle, poëte, orateur et médecin, qui florissait 444 ans avant J.-C. Il fit une étude particulière des lois; et, ayant contribué à rétablir l'égalité et la liberté dans Agrigente, sa patrie, il refusa la couronne qui lui fut offerte. En reconnaissance, les Agrigentins lui élevèrent une statue. Ils firent aussi le même honneur au pythagoricien Épicharme, poëte célèbre, qui introduisit le premier la comédie en Sicile, et qui composa plusieurs pièces d'où Plaute a beaucoup emprunté. Hommes illustres parmi les pythagoriciens.

Un autre philosophe de cette secte est Timée, de Locres, ville d'Italie. Il passa pour très-savant: il eut part au gouvernement dans sa patrie, et il fit des ouvrages qui vinrent à la connaissance de Platon, son contemporain.

Architas, de Tarente, est encore mis au nombre des plus illustres. On le représente comme un grand magistrat, comme un grand général, et on loue beaucoup sa science et ses mœurs. Il a aussi écrit. C'est de lui qu'Aristote a tiré ses Catégories.

Architas eut pour disciple Philolaüs, qui laissa plusieurs ouvrages, et qui vendit à Platon les livres des pythagoriciens. Platon y puisa tout ce qu'il crut deviner. Aristote, Speusipe et Xénocrate y fouillèrent aussi: et on n'a laissé à Pythagore que ce qu'on a pu tourner en ridicule.

Enfin Eudoxe, de Cnide, autre disciple d'Ar-

chitas, donna des lois aux villes de Cnide et de Milet, et se fit un grand nom dans la Grèce. Il pourrait cependant passer pour disciple de Platon, dont il fréquenta l'école.

Opinions des pythagoriciens en astronomie.

Les pythagoriciens ont cru le mouvement de la terre, les antipodes, les révolutions périodiques des comètes, les planètes habitées, et les étoiles autant de soleils, autour desquels roulent d'autres planètes. On est d'abord étonné de trouver, dans l'enfance de la philosophie, des vérités qui depuis ont été ignorées ou combattues. Mais, si la philosophie commençait parmi les Grecs, l'observation était ancienne en Égypte, où ils avaient voyagé; et il est vraisemblable que ces vérités, qu'ils en avaient rapportées, n'étaient pour eux que des opinions qu'ils ne savaient pas prouver, parce qu'ils ne les devaient pas à leurs propres observations. S'ils avaient été capables de s'en assurer en observant eux-mêmes, ils ne les auraient jamais oubliées.

Leurs opinions sur Dieu et sur le monde.

Sur Dieu et sur le monde, ils n'ont dit que des absurdités, pareilles à celles que j'ai déjà exposées.

Quoiqu'ils parlent de Dieu comme d'un esprit, ils n'ont point d'idée d'une substance spirituelle. Ce n'est qu'une matière plus subtile, un éther, un feu répandu partout, qui meut tout, et qu'ils appellent par cette raison l'âme du monde. De là tout émane plus ou moins immédiatement, et, en conséquence, il y a des êtres plus parfaits les uns

que les autres. L'air est rempli d'esprits de différens ordres. Les astres sont autant de divinités. Le dieu suprême habite le firmament, la circonférence du monde et tout l'espace au delà de la lune. Là il agit seul, et par cette raison tout y est bien réglé, et l'est d'une manière stable. Mais au-dessous règnent les vicissitudes et le désordre, parce que tout s'y fait par des esprits qui participent plus de la matière, par des hommes qui participent peu de la divinité, et par la fortune, c'est-à-dire par l'action aveugle des corps.

Il serait difficile de comprendre comment les pythagoriciens, ayant les connaissances astronomiques que je viens de rapporter, ont pu mettre une si grande différence entre ce qui se passe au-dessus de la lune, et ce qui se passe au-dessous. C'est ce qui me fait penser que ces connaissances n'étaient pour eux que des opinions dont ils ne savaient pas donner la preuve. Les Égyptiens avaient entretenu Pythagore de leur système sur le monde, et vraisemblablement ils ne lui avaient pas communiqué les observations sur lesquelles ils le fondaient.

Idée fausse qu'ils se faisaient de la sagesse.

Si on demande aux pythagoriciens ce qu'ils entendent par sagesse ; c'est, répondent-ils, la science des êtres, c'est-à-dire la science de ce qui est immuable, la science des idées universelles. Car ils croient qu'il n'y a point de connaissance de ce qui change ; que les corps considérés

en particulier ne sont pas des êtres ; et que le corps en général doit être seul l'objet de l'étude du sage.

Pour l'élever à cette sagesse sublime, il faut que l'âme se dégage de la matière, qu'elle devienne insensible aux impressions de toute espèce, qu'elle se soustraie à l'empire des passions, qu'elle rentre en elle-même, qu'elle y vive uniquement, et qu'elle se dérobe à tout ce qui l'environne. Par-là elle s'élevera aux choses immuables, éternelles, divines : elle remontera à son principe, deviendra semblable aux dieux, deviendra Dieu.

Les pythagoriciens n'étaient que des enthousiastes.

Vous voyez, Monseigneur, que les pythagoriciens n'étaient que des enthousiastes ; et cela devait être. Leur chef, dont l'imagination était contagieuse, n'avait rien oublié pour échauffer des esprits qu'il savait sans doute bien choisir. Habitation en commun, renoncement à toute propriété, exercices superstitieux, silence, mystère, flétrissures répandues sur ceux qui se dégoûtaient de leurs engagemens, voilà les moyens qu'il avait employés. Après avoir écouté, pendant des années, un homme annoncé comme un dieu, était-il possible de soupçonner qu'on n'avait rien appris ? C'était assez, sans doute, qu'un seul devînt enthousiaste, pour que tous les autres le devinssent bientôt. Aussi, parmi les pythagoriciens, *il a dit* était la grande raison de croire. Mais ce mot suffirait seul pour prouver que ni le

chef ni les disciples ne savaient raisonner. Je vois, d'un côté, un imposteur ambitieux de se faire un nom, et de l'autre, des enthousiastes imbéciles.

Il est vrai qu'il est sorti de cette école des hommes très-propres au gouvernement de leur république : ce qui peut faire juger qu'à cet égard Pythagore avait réellement des connaissances ; mais elles ne faisaient pas partie de sa doctrine secrète, qui est seule l'objet de ma critique. D'ailleurs il faut reconnaître que l'enthousiasme auquel on se formait dans cette secte, pouvait produire de grands hommes, quand il se tournait vers des objets utiles.

Abus que Pythagore fit de la géométrie.

Ce que ce philosophe fit de mieux, fut de contribuer, comme Thalès, à répandre le goût des mathématiques. Mais il abusa de cette science, lorsqu'il voulut expliquer par la génération des nombres la génération de tout ce qui existe. L'âme fut un nombre qui se meut de lui-même. Dieu fut la monade première, ou l'unité d'où tout émane. En un mot, les propriétés des nombres expliquèrent les propriétés des choses. Toute cette doctrine est fort obscure, et il y a apparence que, quand on l'entendrait, on ne saurait rien.

Heureuse application qu'il fit des nombres à la musique.

Pythagore fit une heureuse application des nombres à la musique, lorsqu'il s'en servit pour déterminer entre les tons des rapports que l'oreille n'apprécie qu'imparfaitement. Il eut occasion de faire cette découverte un jour que, passant

devant la boutique d'un serrurier, il remarqua des consonnances produites par des marteaux qui frappaient sur l'enclume. Il entra, et jugea que la variété des tons venait de la différente masse des marteaux. De retour chez lui, il tendit des cordes de même grosseur et de même longueur, il suspendit différens poids à l'extrémité de chacune, et après quelques tentatives, il exprima par des nombres les rapports des tons.

Il a imaginé que les corps célestes font un concert.

Mais, parce qu'il fallait que ce philosophe dît des choses extraordinaires, il imagina de pareils rapports entre les astres. En conséquence il conclut que les cieux font, par leur mouvement, un concert parfait, et il assura même l'entendre. C'est ainsi qu'il disait se souvenir d'avoir été successivement Céthalide, fils de Mercure, Euphorbe, Hermotime, et Pyrrhus, pêcheur de Délos.

Il abusait de la crédulité.

Persuadé que le merveilleux est fait pour réussir, il ne se faisait point un scrupule d'abuser de la crédulité des peuples. Étant à Crotone, il s'enferma dans un souterrain, recommendant à sa mère de répandre le bruit de sa mort, et de tenir un journal de tout ce qui se passerait. Quelque temps après il reparut avec un visage pâle et défiguré : il assembla le peuple ; il dit ce qu'il avait vu aux enfers ; il raconta ce qui était arrivé aux Crotoniates, depuis sa prétendue mort ; et on ne douta point qu'il ne revînt en effet de l'autre monde, puisqu'il savait ce qui s'était passé dans

celui-ci. Les Crotoniates accoururent donc à ses leçons avec un nouvel empressement. Ils y menèrent même leurs femmes : car Pythagore en recevait volontiers parmi ses disciples. Elles sont propres à prendre de l'enthousiasme, et elles sont encore plus propres à le répandre.

Tel a été Pythagore. Je l'ai surtout représenté par sa conduite, parce qu'elle fait connaître l'esprit de son siècle ; et je me suis d'autant moins étendu sur ses opinions, que nous les retrouverons dans des philosophes qui sont venus après lui.

CHAPITRE XVI.

De la secte éléatique.

Xénophane, chef de la secte Eléatique.

Xénophane est le chef de la secte éléatique. Il naquit à Colophon, 550 années avant J. C., peu après la mort de Solon, et lorsque Pisistrate usurpait la tyrannie pour la seconde fois. C'est le temps où florissait Anaximandre, successeur de Thalès. Il vécut près de cent ans.

Il fut banni pour avoir dit, dans un poëme, qu'il est absurde de penser, avec les poëtes Homère et Hésiode, que les dieux naissent, comme de penser qu'ils meurent ; parce que, dans l'un et l'autre cas, il est également vrai qu'ils n'existe-

raient pas toujours. Il se retira en Sicile, où, manquant de tout, il fut réduit à réciter ses vers au peuple. Il ne nous reste que quelques fragmens de ses poëmes.

Pourquoi cette secte a été nommée éléatique.

Sa secte fut nommée éléatique, parce qu'elle dut surtout sa célébrité à Parménide, à Zénon et à Leucippe, tous trois d'Élée, ville fondée en Italie par les Phocéens, lorsqu'ils abandonnèrent leur patrie pour se soustraire à la domination de Cyrus.

Tout le système de Xénophane, de Parménide et de Zénon n'est qu'une notion abstraite qu'ils ont réalisée.

Ces philosophes s'exprimaient d'une manière obscure et symbolique, et toute leur doctrine n'est qu'une métaphysique très-subtile, qu'ils n'entendaient pas eux-mêmes.

Jusqu'à Xénophane, tout ce qu'on avait imaginé sur la cosmogonie pouvait se réduire à trois systèmes. Dans l'un, la matière se meut et s'arrange d'elle-même: dans l'autre, il n'y a qu'un premier principe, d'où tout émane: dans le troisième, il y a deux principes, la matière, qui est par elle-même sans action, et une âme universelle, qui lui donne le mouvement.

Xénophane, voyant qu'aucun de ces systèmes n'expliquait la génération des choses, imagina de dire qu'il n'y a point de génération.

Rien ne se fait de rien, dit-il avec tous les philosophes. Donc rien ne commence, rien ne finit, rien ne change. Donc il n'y a proprement ni naissance, ni altération, ni mort. Il n'y a donc point

de mouvement. Le monde est donc nécessairement immuable. Par conséquent les sens, qui le présentent changeant, ne nous offrent que des phénomènes, des apparences : ils ne sauraient pénétrer dans la réalité des choses, ils ne sont propres qu'à nous jeter dans l'erreur. Tel est le système de Xénophane. Cherchons comment il l'a pu concevoir.

Quelque changement qu'on fasse d'un jour à l'autre à l'ordre de vos livres, je puis dire que votre bibliothéque est la même, tant qu'on n'ajoute et qu'on ne retranche rien. Mais alors j'entends seulement par bibliothéque, la collection d'un certain nombre de livres, et je fais abstraction de tout arrangement. Je dirai également que le monde est immuable, si, faisant abstraction de ce qui arrive à chaque être en particulier, je n'entends par ce mot *monde* que la collection de tout ce qui existe. Mais cette collection n'est pas un être : ce n'est qu'une notion abstraite, une simple dénomination qui comprend la totalité des êtres.

Or cette notion abstraite, Xénophane, et après lui Parménide et Zénon, la réalisèrent. En conséquence ils dirent que le monde est un, éternel, infini, toujours semblable à lui-même, immuable; que c'est là Dieu, l'être proprement dit, le seul être, et que, dans le vrai, les choses particulières ne sont pas des êtres. C'est ainsi que ces mauvais

métaphysiciens ôtèrent la réalité aux seules choses qui en ont, c'est-à-dire aux choses particulières, pour la transporter toute à une notion abstraite, qui n'en peut avoir. C'est à peu près comme si je disais que votre bibliothéque est quelque chose, et que vos livres ne sont rien. Telle a été leur manière de raisonner.

Comme ils n'admettaient que l'être universel, ils ne connaissaient aussi que des vérités universelles. Ils disaient, comme les pythagoriciens, que puisque les choses particulières changent continuellement, nous n'en saurions avoir aucune connaissance; mais ils abusaient du mot connaissance, ou plutôt ils n'y attachaient point d'idées. Certainement rien n'a été plus changeant que les philosophes : nous les connaissons cependant, au moins par les absurdités qu'ils ont dites. Je n'en dirai pas davantage : il y a des opinions, Monseigneur, qui ne méritent pas une critique sérieuse.

Pourquoi Xénophane rejetait la divination.

Tous les philosophes croyaient à la divination, sur ce principe que la divinité est répandue dans toutes les parties du monde. Xénophane la rejeta le premier, parce que, selon lui, Dieu n'est pas dans les parties, mais dans l'être unique et universel.

Comment Zénon expliquait l'être unique.

Qu'est-ce donc que cet être? Zénon, encore plus subtil que Xénophane, répond qu'il n'est ni fini, ni infini, ni mobile, ni immobile, ni être, ni non-être. On ne sait ce qu'il veut dire.

Dans le point de vue où les anciens ont considéré la physique, il ne leur a pas été possible de faire un pas en avant. Vous en comprendrez la raison, si vous observez comment ils ont commencé. Par la manière dont les anciens philosophes ont commencé, ils ne pouvaient pas penser à faire des observations.

Voulant expliquer comment tout se fait, ils ont établi pour principe que rien ne se fait de rien. Dès lors il a fallu conclure que tout est fait de toute éternité, ou que toutes les choses étaient dans une chose d'où elles sont émanées, ou qu'elles étaient toutes confondues dans un chaos qui s'est développé, soit par lui-même, soit par l'action d'une âme universelle, ou qu'enfin rien ne se fait. C'est à quoi se réduisent les opinions des philosophes anciens. Vous voyez qu'ils ont commencé par former un nœud, qu'il ne leur était pas possible de dénouer.

Si au lieu de vouloir expliquer la génération des choses, ils s'étaient bornés à observer ce qu'elles sont, ils auraient pu faire des découvertes. Mais ils n'ont pas été capables d'une conduite aussi sage. Il semble même que la secte éléatique ait pris des précautions pour s'en écarter. En effet il ne peut pas venir à l'esprit de faire des observations, quand on établit que les sens ne sont propres qu'à jeter dans l'erreur, et que les choses particulières ne sauraient être l'objet de nos connaissances. Des principes si absurdes ne pouvaient se défendre que par d'autres absurdités.

Système des atomes de Leucippe et de Démocrite.

On se dégoûta donc de cette philosophie, et Leucippe, disciple de Zénon, en introduisit une toute différente. Il fut suivi de Démocrite d'Abdère, qui eut pour disciples Protagoras, aussi d'Abdère, et Diagoras de Mélos.

Au lieu d'un seul être, ces philosophes en admettaient une infinité, qu'ils regardaient comme les élémens des choses, et qu'ils nommaient *atomes*.

De toute éternité ces atomes sont mus dans un espace immense, où ils laissent entre eux des vides. Ils se heurtent, se réfléchissent, s'accrochent et se combinent d'une infinité de manières. De là des mondes en nombre infini. Là ils commencent; ici ils se détruisent : les uns croissent, les autres décroissent; il y en a de semblables, il y en a de différens; et les choses varient suivant l'ordre, la disposition et la figure des atomes.

Démocrite disait qu'il n'y a point de vérité pour nous.

Or, disait Démocrite, il n'y a proprement de réalité que dans les atomes et dans le vide; et les choses sensibles ne sont pas des êtres, ce ne sont que des collections. Cependant nous n'apercevons que les choses sensibles; nous n'apercevons pas les atomes : nous n'apercevons donc pas la réalité des choses. Il n'y a donc point de vérité pour nous : ce qu'il exprimait en disant que la vérité est au fond du puits. Ce philosophe aurait été bien embarrassé, si on lui eût fait remarquer que ses atomes, tout indivisibles qu'il les supposait,

n'étaient eux-mêmes que des collections. Car alors où aurait-il mis la réalité des choses.

Et Protagoras, au contraire, que nos sens sont la règle de la vérité.

Protagoras, son disciple, raisonnait différemment. La raison, disait-il, de l'impression que les choses font sur nous, est dans la matière même. Donc les choses sont ce qu'elles nous paraissent. Ce que chacun de nous aperçoit est réel; ce que personne n'aperçoit n'est rien. Ainsi nos sens sont la règle de la vérité. Nous sommes même tous également fondés à soutenir des opinions contraires, et à juger que les choses changent toutes les fois que nous sommes affectés différemment; car, ajoutait-il, la matière est dans un mouvement continuel, et la disposition des atomes n'est pas deux instans la même. Il n'y a donc de réalité et de vérité que dans nos sensations.

Il est démontré, Monseigneur, que nous ne connaissons pas la nature des êtres; mais il l'est aussi que nous connaissons plusieurs des rapports qu'ils ont à nous. Si les anciens avaient su faire cette distinction, ils se seraient épargné beaucoup de mauvais raisonnemens : ils auraient du moins su quel devait être l'objet de leurs recherches.

Tous les systèmes des anciens se réduisent à celui des atomes.

Le système des atomes est plus ancien qu'il ne paraît; car, dans le vrai, tous les autres s'y réduisent. Dans tous on retrouve des atomes, qui sont principes ou élémens de tout ce qui existe.

En effet tous ces philosophes ont été forcés d'imaginer une matière préexistante, puisqu'ils

établissent tous que rien ne se fait de rien. Les uns conçoivent cette matière comme un seul principe; d'autres veulent qu'elle en renferme deux ou davantage, ou même une infinité.

Quoique ceux qui n'admettent qu'un principe l'appellent Dieu, ce dieu cependant n'est qu'une matière très-subtile, un feu très-pur. Or les parties de ce feu sont certainement de petits corps ou des atomes; et par conséquent le feu est moins un principe qu'un élément dont les parties, semblables par leur nature, produisent toutes choses, en se transformant et en se combinant d'une infinité de manières.

Il y avait un système qui s'accommodait mieux à l'imagination du grand nombre, et qui, par cette raison, a été plus général : c'est celui d'une matière informe, mue par un feu qui se répand dans toutes ses parties. Dans ce système il y a en apparence deux principes, le chaos et Dieu, et cependant il n'y en a véritablement qu'un, qui est la matière. Si la matière est grossière, elle ne saurait se mouvoir d'elle-même; si elle est subtile, elle se meut par sa nature, elle communique le mouvement; et ses parties, qui sont des élémens de tout, sont proprement des atomes.

Au feu, l'eau a été substituée par Thalès; l'air par ses disciples. Il y en aura qui supposeront quatre élémens, le feu, l'air, l'eau et la terre; et nous avons vu qu'Anaxagore en reconnaissait

d'autant d'espèces qu'il remarquait de corps d'espèces différentes.

On retrouve donc les atomes dans tous les systèmes, puisque dans tous on retrouve des corpuscules élémentaires. Mais avant Leucippe on avait donné aux atomes des qualités analogues à celles des choses; au lieu que ce philosophe ne leur donna que du mouvement et différentes figures. Son système différait encore des autres, en ce qu'il admettait le vide, qui, depuis Thalès, paraissait banni de la philosophie.

Vous voyez, Monseigneur, que tous ces philosophes n'ont fait que combiner une matière préexistante, à laquelle ils ont donné différens noms; que chacun d'eux a eu raison d'être mécontent de ce qui avait été dit, et qu'aucun cependant n'a eu rien de mieux à substituer : c'est le fruit de leur obstination à vouloir développer les premiers principes des choses.

Il y a des philosophes qui paraissent n'appartenir à aucune secte. Tel est Héraclite.

Comme aucune de ces opinions ne portait la lumière avec elle, il n'était pas possible de s'attacher toujours scrupuleusement à la secte qu'on embrassait. On était tenté d'innover, et on croyait trouver la vérité toutes les fois qu'on changeait quelque chose aux systèmes déjà faits. C'est pourquoi il y a des philosophes qui paraissent n'appartenir à aucune secte. Tel est entre autres Héraclite, qu'on dit s'être instruit par sa seule méditation, et qui cependant a fréquenté les écoles

de Xénophane et d'Hypase, pythagoricien. Il paraît avoir préféré les opinions de Pythagore ; il a affecté la même obscurité, et il a regardé le feu comme principe de tout. Il a écrit en prose : je le remarque, parce que l'usage n'en était pas encore général. Il florissait 500 ans avant Jésus-Christ.

Héraclite était d'Éphèse. Il eût pu jouer un rôle dans sa patrie ; mais il refusa la magistrature ; et un jour que les Éphésiens le surprirent jouant aux osselets, il leur dit qu'il aimait mieux jouer avec des enfans, que de gouverner des citoyens corrompus. Il se distinguait surtout par le mépris et la haine qu'il conçut contre le genre humain, et il se retira dans les montagnes, pour vivre loin de toute société. On a dit qu'il pleurait toujours, comme on a dit que Démocrite ne cessait de rire ; et ce qui a pu donner lieu à ce conte, c'est que, méprisant également les hommes, l'un faisait des sujets de plaisanterie des mêmes choses dont l'autre se courrouçait.

Après avoir eu part au gouvernement, Démocrite s'éloigna de bonne heure des affaires. Il voyagea dans tous les lieux où l'on allait chercher des connaissances, et ensuite il vécut dans la retraite, afin de vaquer tout entier à la philosophie. On a même dit qu'il s'aveugla pour éviter toute distraction : ce qui ne peut être vrai, puisque l'anatomie fut une de ses principales études. Il a été contemporain d'Anaxagore, d'Archélaüs,

de Socrate, de Parménide, de Zénon et de Protagoras. On croit qu'il a vécu plus de cent ans.

Protagoras, disciple de Démocrite, s'est plus livré à l'éloquence qu'à la philosophie. Quoique fort subtil et peu solide, il a eu la gloire de donner des lois aux Thuriens. C'est le premier philosophe qui a enseigné pour de l'argent. Protagoras.

Enfin Anaxarque, qu'on met parmi les philosophes de la secte éléatique, n'est guère connu que parce qu'il a suivi Alexandre. C'est cet homme qui eut l'impudence de dire à ce conquérant : *Ne savez-vous pas que les actions des rois sont toujours justes ?*

CHAPITRE XVII.

De Socrate.

Dans la soixante-dix-septième olympiade, 469 ans avant J.-C., naquit à Athènes, de Sophronisque, sculpteur, et de Phénarète, sage-femme, Socrate, le plus savant des Grecs, le plus vertueux et le plus modeste, Monseigneur. Vous voyez que sa naissance n'est pas illustre. Son nom ne remonte pas dans les siècles passés, mais il perce dans les siècles à venir. Voilà la différence qu'il y a entre un grand homme et un grand, entre Socrate et ce que vous êtes aujourd'hui. Naissance de Socrate.

Socrate fréquenta l'école d'Anaxagore, et après Ses vertus.



le départ de ce philosophe, celle d'Archélaüs et de quelques autres qui avaient de la réputation. Je vous ai déjà dit qu'il fut un des disciples d'Aspasie. D'ailleurs il ne voyagea point hors de la Grèce. Il reconnut de bonne heure combien il était inutile d'aller mendier des connaissances chez les barbares. Il vit ce que d'autres en avaient rapporté, et il chercha la philosophie en lui-même. Les meilleurs juges de l'antiquité l'ont reconnu pour l'homme de son siècle, qui avait le plus de lumières en tous genres, le plus d'éloquence, de justesse, de sagacité, d'équité. Sénateur dans un âge avancé, lorsqu'Athènes était assujettie à des tyrans, il se conduisit avec l'intrépidité d'un citoyen vertueux qui ne craint pas la mort. Dans sa jeunesse il avait donné des preuves d'une rare valeur. En un mot il avait toutes les qualités qui le pouvaient rendre utile à sa patrie : mais il vécut précisément dans cet âge où nous avons vu que le mérite était écarté des charges de la république; et Athènes, qu'il éclairait, ne fut pas assez heureuse pour qu'il la gouvernât.

Engagé par les circonstances à se livrer tout entier à la philosophie, il y fit une révolution, que je me propose de vous faire connaître. Dans ce dessein, il est nécessaire de tracer d'abord un tableau de l'état où étaient les sciences, s'il est permis de donner ce nom aux opinions qui partageaient les Grecs.

Il n'y avait pour les Grecs que deux sources de connaissances, les poëtes et les barbares. Parce que ce sont les poëtes et les barbares qui leur avaient apporté la religion, les lois, les arts les plus nécessaires, les lettres, l'astronomie, la géométrie, ou du moins un commencement de toutes ces choses; on jugeait d'après ce qu'on avait appris d'eux, qu'il n'y avait rien qu'on ne pût en apprendre, et on négligeait d'étudier la nature. De son temps les Grecs étaient prévenus pour le savoir des barbares.

Le temps, qui détruit tout, est lent à détruire les préjugés. Les Grecs ne purent jamais secouer l'autorité de leurs premiers maîtres; et leur esprit, fait pour inventer, pour créer, dégénéra en vaines subtilités. Quels progrès n'auraient-ils pas faits, si les circonstances, au lieu de les forcer à deviner la nature, les avaient portés à l'observer!

Les sophistes d'abord appelés par Pisistrate, se multiplièrent dans la suite sous Périclès, ainsi que les poëtes, les musiciens et les comédiens. Ce citoyen ambitieux, aimait à voir les Athéniens s'occuper de spectacles et d'opinions. Combien les sophistes étaient applaudis.

L'attention du public donnant de la considération aux sophistes, et du poids aux questions qu'ils agitaient, la jalousie faisait naître tous les jours de nouvelles disputes, et Athènes était le vrai théâtre pour ces sortes de jeux. Ce peuple avait toujours le même esprit et la même âme : mais les circonstances étaient changées; et il était temps qu'il devînt plus frivole que les autres,

parce qu'en tout il avait toujours été plus que les autres.

Les sophistes étaient chacun bien faibles pour se défendre, et par conséquent ils étaient chacun bien forts pour attaquer. Animés du désir de la considération, les uns s'étudiaient à soutenir les opinions les plus agréables au peuple; les autres s'élevaient contre les idées les plus reçues : deux moyens également faits pour réussir.

C'était une conséquence que tout parût bientôt problématique; que, sans se mettre en peine de ce qui est bon ou mauvais, juste ou injuste, l'homme éloquent se crût fait pour changer la nature des choses; que son art fût moins de montrer la vérité, que de vaincre dans la dispute, et qu'enfin il parût beau de soutenir indifféremment le pour et le contre. Il est évident que toutes ces opinions devaient naître, et elles naquirent.

Dans ces circonstances, Zénon vint à Athènes. Il lut aux Panathénées des dialogues, où il faisait disputer deux sophistes; et ce nouveau genre, conforme au goût du siècle, fut extraordinairement applaudi. On le nomma l'art éristique; et l'art éristique devint la passion favorite des Grecs.

Ce succès augmenta le goût des études frivoles, et donna une nouvelle émulation à ceux qui s'annonçaient pour maîtres dans l'art de parler, et qui ne savaient qu'abuser du langage. Venez à moi, disait Protagoras, j'enseigne la politique, la

morale, la physique; j'enseigne toutes les sciences. Venez, quittez tout, vos parens et vos amis. Dès le premier jour, vous vous en retournerez plus habile; au second, encore davantage : et à chaque leçon, vous vous apercevrez de la rapidité de vos progrès.

Aucun sophiste ne parut avec plus d'éclat que Gorgias, envoyé par les Léontins, ses compatriotes, pour obtenir des secours contre les Syracusains : il éblouit toute la Grèce assemblée aux jeux olympiques. Les Athéniens surtout, le regardant comme le dieu de l'éloquence, ne négligèrent rien pour fixer cette divinité parmi eux; et Gorgias ne rejeta pas un encens offert par le peuple qui avait le plus de goût. Quelque temps après, pendant la célébration des fêtes de Bacchus, il monta sur le théâtre d'Athènes, et il offrit de parler sur quelque sujet qu'on voudrait lui indiquer. Tout le monde applaudit.

On accourut à l'école de ce sophiste, et son éloquence devint une chose de mode. Elle ne consistait néanmoins que dans un abus d'antithèses, de consonnances et de tours recherchés. Mais il faut dire, à la gloire des Athéniens, qu'ils mirent enfin les ouvrages de Gorgias à leur juste valeur, et qu'ils ne se souvinrent plus de lui, que pour condamner sa manière d'écrire. Isocrate, qui le suivit, fut plus sage, sans être tout-à-fait exempt des mêmes défauts. Véritablement éloquent, il se

fit une réputation durable. Il a été le maître de Démosthène.

Les sophistes célèbres ne pouvaient manquer d'acquérir des richesses, par le nombre des disciples qui fréquentaient leurs écoles : Athènes d'ailleurs leur distribuait des couronnes, leur élevait des statues, leur confiait l'administration des affaires : en un mot, elle leur prodiguait la plus grande considération. Tout invitait donc à ce genre d'étude.

En quoi consistait l'art des sophistes.

Leur art néanmoins était bien méprisable. Ils se vantaient de deux choses : l'une de parler sans préparation sur toutes sortes de sujets; l'autre de soutenir indifféremment le pour et le contre.

Pour exécuter la première, Protagoras avait imaginé de rapporter à différentes idées générales tout ce qui concerne ce dont on peut avoir occasion de parler : la cause, l'effet, etc. C'est ce qu'on appela les lieux communs. Par ce moyen un sophiste n'était jamais embarrassé. Il parcourait ses lieux communs : il s'arrêtait sur ceux qui lui faisaient naître des idées. A la cause, par exemple, il disait tout ce qu'on peut dire d'une cause quelconque. Il le ramenait ensuite à son sujet par quelque transition, ou ne l'y ramenait pas. Content, pourvu qu'il parlât, il ne connaissait que l'art de dire des choses vagues, et ses auditeurs ne lui en demandaient pas davantage. Il semblait que parler sur une matière,

ne fût que parler à propos d'une matière, et personne n'y mettait de différence : c'est ce qui arrive quelquefois encore aujourd'hui.

C'était par un artifice aussi grossier qu'on défendait tour à tour les opinions les plus contradictoires.

En morale, en politique, en physique, partout il y a des mots susceptibles de différentes significations. De là les propositions où ils entrent, quoique les mêmes, quant au son, varient suivant le sens qui plaît à chacun d'y renfermer. Il n'est pas aisé de remédier à cet abus. Au contraire, comme la plupart des hommes ne saisissent qu'à peu près la valeur des termes, il leur est bien plus naturel d'en changer l'acception à leur insu, que de la conserver toujours la même. On pouvait donc, à l'abri d'une équivoque, établir toutes sortes de principes, tirer toutes sortes de conséquences : il ne fallait même qu'une comparaison, ou qu'une métaphore pour faire une démonstration. C'est par-là qu'on séduisait ses auditeurs, et qu'on se séduisait soi-même. On a tant de peine à déterminer l'état d'une question, lors même qu'on agit de bonne foi, qu'il n'est pas étonnant que les sophistes aient tout brouillé, puisqu'ils ne cherchaient qu'à brouiller. Que penser donc de Carnéade, qui, soutenant indifféremment le pour et le contre, n'a jamais défendu d'opinion, qu'il ne l'ait prouvée ; et qui n'en a jamais combattu,

qu'il ne l'ait détruite ? Que penser de Cicéron qui l'en loue ? De tout temps, Monseigneur, on a bien mal raisonné.

Conduite de Socrate avec les sophistes.

Ceux qui s'appuient sur des comparaisons, des métaphores et des équivoques, seraient bien embarrassés, si on les mettait dans la nécessité d'expliquer clairement ce qu'ils pensent. Tout leur artifice peut être détruit par deux ou trois questions. Socrate en fit, et par-là il obligeait de déterminer la signification des mots ; il ramenait forcément à la chose dont il s'agissait, ou il faisait tomber dans des contradictions palpables. Je ne sais rien, disait-il souvent. Expliquez-moi ce mot, développez-moi ce principe. Une réponse donnait lieu à une nouvelle question. On répondait encore. Enfin, quand la proposition et la confiance des sophistes étaient bien dans leur jour, Socrate tirait une conséquence, on la lui accordait ; il en tirait une autre, on ne la pouvait nier : et c'était une absurdité.

Sa conduite avec ses disciples.

La méthode de Socrate avec ses disciples était aussi simple que celle qu'il suivait avec les sophistes. Il leur faisait encore des questions ; et, les conduisant de ce qu'ils savaient à ce qu'ils ne savaient pas encore, il les engageait à observer, à réfléchir ; il leur enseignait à chercher ce qu'ils voulaient apprendre de lui, et il leur procurait le plaisir de l'avoir trouvé. Je suis, disait-il, à cette occasion, aussi peu fécond que ma mère ; mais je fais comme

elle, accoucher ceux qui sont plus féconds que moi.

Il se montrait beaucoup en public, et il se rendait surtout dans les lieux où il avait occasion d'instruire les jeunes gens. C'était à table, c'était à la promenade, c'était en jouant qu'il donnait ses leçons. Il les donnait sans aucun étalage de principes. Il paraissait causer. Ne philosophons pas, disait-il, pour l'école : philosophons pour la vie civile : il importe bien moins d'être savant que de savoir vivre.

Si supérieur dans l'art de montrer la vérité et de détruire l'erreur, il avait sans doute beaucoup réfléchi sur l'esprit humain, et sur ce qui doit être l'objet de nos recherches. Il connaissait les études qu'on doit négliger, celles qu'on peut entreprendre, et la manière dont il faut s'y conduire. L'utilité était sa règle générale, et sans rejeter les sciences, il en bannissait l'ostentation et la frivolité. Il rapportait toutes les études à l'utilité.

Fait pour les apprécier, il s'appliquait à montrer les bornes que nous ne devons pas tenter de franchir. Il voulait qu'on fût astronome, géomètre, physicien, tout en un mot ; mais il voulait aussi qu'on sût s'arrêter ; et il regrettait le temps et l'esprit qu'on perdait à des recherches vaines. Il blâmait surtout la manie des philosophes qui croyaient découvrir l'origine et la génération des choses.

Il s'appliqua surtout à la morale.

La morale fut sa principale étude : elle parut naître pour la première fois. Jusqu'à lui, on n'en avait vu que quelques maximes éparses dans des philosophes qui l'avaient bientôt abandonnée, pour se perdre dans ces systèmes que j'ai exposés. Il était réservé à Socrate de l'approfondir, de la faire connaître et de la faire aimer. Il avait tout pour cela : un amour vif de l'humanité, qui tournait toutes ses vues sur ce qui pouvait contribuer au bonheur des hommes ; un discernement fin, qui appréciait tout, et qui ne laissait rien échapper ; une mémoire heureuse qui lui retraçait tout ce qu'il avait appris, et qui rapprochait tous les temps ; une combinaison du présent et du passé, si prompte, si juste, qu'on était quelquefois tenté de croire qu'un dieu lui dévoilait l'avenir ; enfin, l'art de faire trouver dans les autres les qualités qu'il donnait lui-même ; en sorte que ceux qui le fréquentaient, se croyant et plus d'esprit et plus de vertu, ne pouvaient manquer d'aimer, et la doctrine et le maître, qui les rendaient plus estimables à leurs propres yeux. Il est donc le premier qui ait rappelé les hommes de la recherche des choses inutiles et au-dessus de notre intelligence, à la méditation des choses utiles et à notre portée. C'est ce qui fit dire que, par lui, la philosophie était descendue du ciel sur la terre. Il fut un vrai Prométhée.

Le génie de Socrate.

Deux fables qui se sont répandues après la

mort de ce philosophe, peuvent faire juger de l'opinion qu'il laissait après lui. La première est un oracle, qui avait prédit à Phénarète la sagesse de son fils : la seconde est un génie qui veillait sur lui, et qui l'avertissait de ce qui pouvait lui arriver.

Il me semble que ce génie aurait dû l'avertir de ne pas épouser Xanthippe, femme avec laquelle il était difficile de vivre, et que Socrate, comme il le disait lui-même, ne souffrait dans sa maison que pour apprendre à souffrir ce qui se passait dans la ville. Les avis qu'il lui donnait étaient d'un autre espèce : il lui disait, par exemple, de ne pas passer dans une rue, parce qu'il y rencontrerait un troupeau de cochons. Je conviens qu'on en cite de plus utiles, et qu'on donne pour supérieurs à ce que la raison peut prévoir. Après une déroute, dit-on, quelques Athéniens se trouvant dans un chemin qui se partageait en deux, le génie avertit Socrate de ne pas prendre à droite, parce qu'il tomberait entre les mains des ennemis. Ce philosophe, prenant donc à gauche, invita tous les autres à le suivre : mais plusieurs ne voulurent pas l'en croire, et ils eurent sujet de s'en repentir. Quand cette révélation n'aurait pas été imaginée après coup, il est naturel que la connaissance des lieux et de quelques circonstances fasse conjecturer par où les ennemis peuvent arriver.

Socrate n'était pas capable d'une imposture.

On ne lui a jamais attribué aucun propos qui l'en puisse faire soupçonner : on n'a jamais osé dire qu'il se soit expliqué sérieusement sur ce prétendu génie. Ce mot dans sa bouche n'était donc qu'une métaphore pour exprimer la prudence qui l'avait garanti de quelques dangers ; et il s'en sera servi comme nous nous en servirions nous-mêmes aujourd'hui. On a parlé de ce génie d'une manière si positive, on a tant écrit pour savoir si c'était un bon esprit, un mauvais ou tout autre chose, que je n'ai pas cru devoir le passer sous silence.

Quelques-unes de ses maximes.

Ce philosophe n'a point écrit. Sa doctrine nous a été transmise par Platon, qui paraît peu exact, et par Xénophon, que vous lirez. Je vais, en attendant, vous rapporter quelques-unes de ses maximes. Je choisirai surtout celles qui semblent avoir été faites pour vous.

« Il n'y a que frivolité dans ce qu'on nomme « communément biens. Ce n'est point là qu'il faut « chercher le bonheur : il est dans la science, et « tout ignorant est malheureux ». En effet, selon Socrate, être savant c'est avoir des connaissances utiles, ne rien ignorer de ce qui peut nous rendre, chacun dans notre état, chers à la société et contens de nous-mêmes.

« De la science naît la santé de l'âme, c'est-à-« dire la justice, la sagesse et la vertu, source de « sentimens voluptueux.

« Celui qui sait ce qu'il doit faire et qui ne le

« fait pas, est un fou qui se prépare des tourmens « sans nombre. Celui qui l'ignore et qui croit le « savoir est un imbécile. Celui qui s'avoue son « ignorance est dans le chemin des connaissances « et du bonheur. Le grand point est de commen- « cer par se connaître soi-même.

« Un ami vrai, qui ose nous dire nos défauts, « est le plus grand présent des dieux. Les flatteurs « sont nos plus grands ennemis.

« La mort est préférable à une vie honteuse. « Vivez vertueux et ne craignez ni les infirmités, « ni les maladies, ni la mort. Envisagez d'avance « les maux avec courage : quand ils arriveront, « ils vous paraîtront moins durs à supporter.

« Veillez cependant sur la santé du corps; mais « que ce soit par la sobriété et par la tempérance. « Du reste, priez la divinité, et laissez-lui le soin « de vous donner ce qu'il vous faut : elle le sait « mieux que vous ».

« On n'est pas roi par le trône, mais par la jus- « tice.

« Un prince avare ne fait du bien à personne : « un prince prodigue n'en fait d'ordinaire qu'aux « méchans.

« Ce n'est point au milieu de ses courtisans « que règne un roi, ce n'est pas dans le faste, « dans l'attirail qu'il traîne après lui : c'est au mi- « lieu de son peuple.

« L'état le plus florissant est celui où il y a le

« plus de citoyens vertueux; et l'état où il y a le « plus de citoyens vertueux est celui où le sou« verain est vertueux lui-même ».

Fondement de sa morale.

Socrate fondait toute sa morale sur la connaissance d'un dieu, qui récompensera les bons et qui punira les méchans. Il le voyait immense, souverainement intelligent, tout-puissant, parfaitement juste; et il s'en était formé cette idée, en considérant que le monde est son ouvrage. Cependant il reconnaissait des intelligences moyennes entre Dieu et les hommes. Il les préposait aux différentes parties de l'univers, jugeant qu'il les faut honorer comme ministres de la divinité, et croyant en conséquence à la divination : tant il est difficile de secouer tous les préjugés de son siècle.

Pourquoi il disait ne savoir rien.

Il disait souvent : *Tout ce que je sais c'est que je ne sais rien;* et il ne pouvait rien dire de plus honnête et de plus adroit pour confondre les sophistes dont la Grèce était inondée. D'ailleurs que sait l'homme quand nous songeons à ce qu'il ignore?

Sa mort.

Tant de talens et tant de vertus méritaient des autels chez un peuple idolâtre. Ce furent des crimes aux yeux des citoyens qui usurpaient ou qui ambitionnaient la tyrannie, et aux yeux des sophistes, qui voyaient diminuer le nombre de leurs disciples, leurs richesses et leur considération. Plus Athènes était frivole et corrompue, plus

il s'éleva d'ennemis contre Socrate. D'abord on sema des calomnies sourdes, ensuite on osa le produire sur le théâtre, enfin on lui dònna les ridicules des sophistes mêmes. A la vérité, le premier mouvement des Athéniens fut d'être révoltés. Ils écoutèrent cependant; ils commencèrent à rire des plaisanteries d'Aristophane : ils finirent par applaudir. Ce moment parut favorable. Socrate fut accusé comme un impie qui voulait renverser la religion et les lois ; et, aux yeux du peuple aveugle et superstitieux, l'accusation seule parut un crime prouvé. On ne songea qu'à venger les dieux. Socrate cependant ne permit à aucun de ses amis de prendre sa défense, jugeant que sa vie le justifiait assez.

Lorsqu'on vint lui dire que les Athéniens le condamnaient à mort, la nature les y condamne eux-mêmes, répondit ce sage philosophe ; et lorsque ses amis l'invitaient à s'enfuir, il leur demanda s'ils connaissaient hors de l'Attique un lieu où l'on ne mourût pas. Il but donc la cigüe : il vit approcher la mort; il la vit de sang-froid, consolant sa femme, ses amis, et raisonnant avec eux sur l'immortalité de l'âme. Il était âgé de soixante-dix ans.

A la nouvelle de cette mort, toute la Grèce fut indignée contre Athènes. Les jeunes gens regrettaient un maître ; les pères pleuraient celui qui avait instruit, ou qui devait instruire leurs fils.

Quiconque avait quelque sentiment de vertu répandait des larmes ; et au milieu de cette consternation générale, les calomniateurs de ce grand homme n'osaient se montrer. Les Athéniens reconnurent donc leur crime. Ils condamnèrent à mort Anitus et Mélitus, chefs de l'accusation ; ils flétrirent tous ceux qui y avaient eu quelque part : ils élevèrent une statue à Socrate, et ils rappelèrent tous ses amis qui s'étaient exilés.

CHAPITRE XVIII.

De quelques sectes formées par des disciples de Socrate.

Les abus que Socrate avait combattus renaissent, et se multiplient plus que jamais.

Comme un souverain, puissant par la seule supériorité de son génie, laisse après lui, et des états, et des successeurs faibles, tel fut en quelque sorte Socrate. La morale qu'il avait enseignée parut perdre tout son éclat et toute sa force ; et les sophistes recouvrèrent leurs écoles et leur considération.

Son nom restait. Ce nom suffisait pour donner de la célébrité aux disciples qui avaient écouté ce grand maître. Sous cet abri, ils eurent l'ambition de former de nouvelles sectes. Ils défigurèrent la doctrine de Socrate, ils outrèrent sa morale, et souvent, dans leur bouche, ce sage philosophe devint sophiste lui-même. C'est ainsi

qu'après lui, les abus qu'il avait combattus, et qu'il paraissait devoir détruire, reparurent et se multiplièrent plus que jamais.

De tous ces nouveaux chefs de secte, Phédon est le seul qui paraisse avoir été le fidèle interprète des leçons de Socrate. D'une famille noble d'Élide, contrée du Péloponèse, il avait été enlevé par des pirates, et réduit en esclavage, lorsque ce philosophe, qui conçut de lui une idée avantageuse, engagea Criton ou Alcibiade à le racheter. Sa secte fut nommée éléaque, du nom de sa patrie, et il eut pour successeur Plisthène, dont on ne dit rien, sinon que Ménédème d'Érétrée fut son disciple. Celui-ci, après avoir fréquenté bien des écoles, s'attacha principalement à celle de Plisthène, qu'il transporta à Érétrée, d'où elle prit le nom d'érétriaque. Ménédème, plus célèbre comme homme d'état que comme philosophe, rendit de grands services à sa patrie. C'est à peu près tout ce qu'on sait de cette secte, qui, ayant hérité du mépris de Socrate pour les sophistes, n'avait pas hérité de ses talens. Elle tomba bientôt dans l'oubli. La secte éléaque ou érétriaque.

Aristippe prit une autre route. Il conserva la morale de Socrate, mais il essaya de la plier aux mœurs du temps et à son caractère. Sa secte fut nommée cyrénaïque, de Cyrène, ville d'Afrique, où il était né. La secte cyrénaïque.

Il avait été obligé de quitter Athènes, pour

échapper à l'envie de ses condisciples, qui ne pardonnaient pas à un barbare d'avoir quelque avantage sur eux. Il s'y trouva néanmoins à la mort de son maître; et quelque temps après, il passa à la cour de Denis le jeune, tyran de Syracuse, où il réussit mieux que Diogène et que Platon, parce qu'au lieu d'affecter le faste philosophique, il employa les moyens les plus adroits pour ramener à l'humanité l'âme d'un prince qui devenait tous les jours plus féroce. Quoique ce succès eût une seconde fois armé la jalousie contre lui, il revint cependant à Athènes, où il établit son école. Il paraît qu'on l'a beaucoup calomnié. Il ne nous reste aucun de ses écrits.

Il pensait que la science s'acquiert par le choix, plutôt que par le nombre des lectures. Il la jugeait préférable à tout; mais il la bornait aux choses d'usage. Il recommandait aux sages de communiquer leurs connaissances, de fréquenter les riches, comme les médecins fréquentent les malades, et d'enseigner aux jeunes gens à être ce qu'il est important qu'ils soient un jour. Enfin une de ses maximes était, que le philosophe cherche la justice, et qu'il la suivrait, quand même il n'y aurait point de lois.

D'après cette façon de penser, on peut juger que sa morale ne s'écartait pas beaucoup de celle de Socrate; et si, comme on le lui reproche, il a mis la fin de la philosophie dans la volupté, il

y a lieu de présumer que son dessein n'a pas été d'abuser de ce mot.

Il est le premier qui ait bien parlé sur les sens. Il a vu qu'ils ne nous trompent que par les jugemens que nous joignons à nos sensations; que, propres à nous faire connaître les choses par leurs apparences et par leurs rapports à nous, ils ne sauraient faire découvrir ce qu'elles sont en elles-mêmes; et qu'enfin les causes de nos sensations sont telles, que nous les ignorerons toujours. Je serais porté à croire qu'il tenait ces principes de Socrate, qui, ayant démêlé le faux des systèmes, n'a pas, sans doute, ignoré ces vérités.

Aristippe eut un disciple célèbre dans sa fille Arété. Elle se distingua parmi les femmes savantes. Elle eut même plusieurs disciples, parmi lesquels fut son fils, qu'elle nomma Aristippe. Cependant cette secte ne dura guère au delà d'un siècle, encore se divisa-t-elle en plusieurs autres, qui s'éteignirent dès leur naissance.

On pouvait outrer la morale de Socrate, et on l'outra. Pour être vertueux, les cyniques imaginèrent de renoncer à toutes les commodités de la vie. Ils allaient vêtus de haillons: ils n'avaient pour équipage qu'un bâton et une besace: ils se nourrissaient des mets les plus communs; sans habitation, ils couchaient dans la rue, dans les lieux publics, au premier endroit où la nuit les Les Cyniques.



surprenait, glorieux de pouvoir se passer de toutes les choses dont on s'était fait des besoins.

En conséquence, ils condamnaient tous les arts, ou comme inutiles, ou comme dangereux; et, s'élevant contre toutes les études, le sage, disaient-ils, n'a rien à apprendre : puisqu'il est vertueux, il sait tout ce qu'il faut savoir : rien ne lui manque, parce qu'il ne désire rien; il ne dépend point de la fortune, parce qu'il ne s'y abandonne jamais; il n'a point de reproches à se faire, parce qu'il ne fait point de fautes. Seul digne d'estime et d'amour, il ne peut estimer, ni aimer, que son semblable : la vertu est son unique fin.

Si on' considère les vices répandus dans la Grèce, et l'abus qu'on y faisait des sciences, ces excès paraîtront excusables. J'en fais trop, disait Diogène, afin que ceux qui me suivront en fassent assez. Cependant les cyniques n'étaient que des enthousiastes.

Cet enthousiasme de vertu paraissait leur donner le droit de s'élever contre les vices : droit dont ils usaient avec d'autant plus de liberté, qu'ils n'avaient rien à acquérir, ni rien à perdre. Les railleries, les satires, les invectives furent leurs armes, et ils ne ménagèrent personne.

Voilà le caractère d'esprit qui était commun à tous les cyniques. D'ailleurs le maître n'exigeait pas que le disciple pensât toujours comme lui; et le disciple ne s'assujettissait pas à

penser toujours comme son maître : il était libre à chacun de prendre pour modèle les hommes qu'il reconnaissait pour les plus sages.

Faits pour avoir des admirateurs et des ennemis, s'ils furent applaudis, ils furent haïs. Mais le ridicule qu'on pensait jeter sur eux ne les décourageait pas. Tous les jours plus rigides et plus inconsidérés, ils continuèrent de fouler aux pieds les usages, les arts, les siences, les idoles et le culte.

Tout dégénère, et surtout les vertus portées à l'excès. D'ailleurs, comme il est plus aisé de les contrefaire, cette secte parut appeler à elle tous ceux qui, sans mérite, furent ambitieux de se faire un nom. Les cyniques passèrent donc du mépris des vices au mépris des mœurs et des bienséances. Ils devinrent impudens : ils mirent la sagesse à ne rougir de rien; ils furent vicieux, et le furent sans honte. Il ne faut pas néanmoins confondre ces cyniques avec ceux dont je vais parler.

Antisthène chef des cyniques.

Antisthène, Athénien, a été le chef de cette secte. Dégoûté des leçons de Gorgias, il avait passé à l'école de Socrate, où il entraîna le plus grand nombre des disciples de son premier maître. Se préparant dès lors à exécuter le projet qu'il méditait, il affectait d'être misérablement vêtu; et même il paraissait craindre qu'on ne remarquât pas que ses habits tombaient en lambeaux. *Pour-*



quoi, lui dit un jour Socrate, *cette ostentation avec nous ?*

La sagesse décente du maître contint le disciple. Mais à peine Socrate fut mort, qu'Anthisthène laissa croître sa barbe, quitta son vieux habit pour s'affubler d'un manteau encore plus vieux, prit une besace, un bâton, et alla de la sorte, prêchant la vertu, avec éloquence à la vérité, mais avec des dehors qui n'invitaient pas à le suivre. En effet personne ne vint à lui. Alors, indigné de la corruption des mœurs, il résolut de ne point former de disciple.

Diogène disciple d'Antisthène.

Sur ces entrefaites, Diogène se présente, on le repousse : il presse, il insiste ; on le menace, on lève le bâton sur lui. Frappe, dit-il, mais instruis-moi.

Diogène, d'une imagination plus ardente, et plus propre, s'il est possible, à l'enthousiasme, perfectionna le cynisme, c'est-à-dire qu'il renchérit sur les excès de son maître. C'est lui qui trouva le premier qu'une habitation est de trop, et qu'il ne convient point aux sages de coucher ailleurs que dans la rue. C'était Socrate fou, comme l'appelait Platon : mais Platon était peut-être un fou d'une autre espèce, et il n'était pas Socrate.

Diogène jouissait parmi les Athéniens de la réputation que donnent le mérite et la singularité, lorsqu'ayant entrepris un voyage à Égine, il fut pris par des pirates, et conduit en Crète,

pour y être vendu. On lui demanda ce qu'il savait faire. Je sais commander : qu'on me vende, dit-il, à celui qui a besoin d'un maître, à cet homme, en montrant Xéniade, Corinthien. Xéniade, l'acheta, l'emmena à Corinthe, lui confia l'administration de ses affaires, la conduite de sa maison, l'éducation de ses enfans, et la sienne propre.

Diogène était à Corinthe, dans le temps même qu'on veut qu'il ait eu une entrevue à Athènes avec Alexandre. Il serait à souhaiter qu'on n'eût pas fait d'autres fables sur son compte : car la calomnie, qui l'a voulu noircir, lui a reproché des débauches, qui sont démenties par sa doctrine et par sa conduite.

On dit qu'un des fils d'Onésicrite étant venu à Athènes, ne voulait plus retourner à Égine, ne pouvant se résoudre à quitter un lieu, où il avait le plaisir d'entendre Diogène. Le père envoya un autre fils, qui fut retenu par les mêmes attraits. Enfin il les vint chercher lui-même, et il resta comme ses fils. Il est certain que l'école de ce philosophe fut fréquentée par des hommes propres à lui faire honneur. Tels, entre autres, fut Phocion. Mais de tous ses disciples le plus fameux, c'est Cratès.

Né à Thèbes, avec de grands biens, Cratès les abandonna pour se dévouer au cynisme. Quelque temps après, ayant fait la conquête d'Hipparchia, qui avait des richesses et de la naissance, il agit

Cratès disciple de Diogène.

de concert avec les parens pour la détourner de l'épouser. Il montra sa misère, il montra sa bosse, car il était contrefait : mais elle s'obstina, disant qu'elle ne connaissait personne qui fût ni plus riche ni plus beau. Son père lui donna donc un manteau, une besace, un bâton, et ce fut une fille établie. Elle se rendit célèbre.

D'où les cyniques ont tiré leur nom.

On croit que les cyniques ont d'abord tiré leur nom du cynosarge, c'est-à-dire temple du chien blanc, lieu où Antisthène enseigna. Dans la suite ils l'ont conservé, parce qu'on les comparait à des chiens qui aboient et qui mordent. Ils ne s'offensaient point eux-mêmes de cette comparaison.

La secte mégarique.

Nous avons vu la doctrine de Socrate conservée par Phédon, accommodée aux mœurs du temps par Aristippe, et outrée par Antisthène. Il ne manque plus que de voir une secte de sophistes sortir de cette même école.

Euclide, de Mégare, venait à Athènes, attiré par le désir d'entendre Socrate, lorsque, peu de temps après, les Athéniens portèrent un décret de mort contre tout Mégarien qui paraîtrait dans l'Attique. Ne pouvant se résoudre à se priver d'un entretien dont il sentait tout le prix, Euclide imagina de se déguiser en femme ; et, profitant de l'obscurité de la nuit, pour entrer dans la ville, il en sortait avant le jour. Malheureusement il avait beaucoup lu les livres de Parménide. Imbu donc des dogmes de la secte éléatique, il profita

mal des leçons qu'il achetait au risque de sa vie. Socrate le lui reprochait souvent. Vous vous accommodez, lui disait-il, beaucoup mieux des sophistes que de moi. Vous voyez, Monseigneur, quelle est la force des premières habitudes.

En effet, du vivant même de Socrate, Euclide fonda l'école mégarique, dans laquelle il enseigna moins la philosophie que l'art de disputer sur tout. Sa méthode était de convenir d'abord de quelques principes, de tirer ensuite rapidement plusieurs conséquences, de presser par-là ses adversaires, et de les déconcerter. Il devait ce faible avantage à une imagination vive et bouillante, qui vraisemblablement ne lui permettait pas d'avoir l'esprit juste. Cette manie, au reste, ne prenait point sur son caractère. Il était doux et honnête : il en donna surtout des preuves, lorsque Platon et d'autres philosophes se réfugièrent à Mégare, après la mort de Socrate.

Eubulide, qui lui succéda, se fit un nom célèbre, parce qu'il inventa des sophismes, et qu'il en fit différentes classes. Rien n'est plus frivole. Il faut cependant que j'en apporte des exemples, afin de vous faire voir qu'on pouvait ignorer ce que c'est que l'esprit, dans un siècle où il y en avait beaucoup : reproche qu'on peut faire, plus ou moins, à tous les siècles.

Connaissez-vous votre gouverneur? Oui. Connaissez-vous cette personne couverte d'un voile? Non.

Vous ne connaissez donc pas votre gouverneur : car c'est lui. Ce sophisme s'appelait *le voilé*.

Si, à un premier grain, j'en ajoute un second, vous direz : ce n'est pas un monceau. Mais si j'en ajoute un troisième, un quatrième, et ainsi successivement, il arrivera enfin qu'après un dernier grain ajouté, vous direz : voilà un mouceau. Un grain fait donc un monceau. Ce sophisme se nommait *sorite* ou entassement, et on donnait le nom de *cornu* à celui-ci. *Vous avez ce que vous n'avez pas perdu. Or vous n'avez pas perdu des cornes. Donc, vous avez des cornes.*

Vous voyez que, lorsque Socrate ne fut plus, on en déraisonna davantage. Sa mort, qui rendit aux sophistes la liberté d'être absurdes, fut l'époque où les écoles se multiplièrent plus que jamais. Un homme ramassait des sophismes, il en faisait un corps, il s'arrêtait quelque part, il disait : *j'enseigne ici*, et aussitôt il avait des disciples. C'est ainsi qu'on délirait dans toute la Grèce.

CHAPITRE XIX.

De Platon.

Merveilleux qu'on a répandu sur l'enfance de Platon.

Platon descendait, par son père, de Codrus, et de Solon, par sa mère; mais, parce qu'on n'a pas trouvé cette origine assez belle, on l'a fait fils d'Apollon. Il naquit dans l'intervalle de 425 à

430 avant J. C. Peu de temps après, un essaim d'abeilles vint voltiger autour de ce divin enfant, et déposa du miel sur ses lèvres ; ce qui fut un présage de l'éloquence dont il serait doué. On dit encore que Socrate racontait avoir vu en songe un cygne qui était venu se reposer sur son sein, et que, Platon lui ayant été présenté dans le moment qu'il en parlait, il dit : *Voilà le cygne que j'ai vu.* Les Grecs, qui voyaient facilement des prodiges, voulaient que tout fût extraordinaire dans un homme dont ils admiraient l'éloquence.

On croyait alors que le cygne avait la voix fort mélodieuse.

Platon renonce à la poésie.

Platon avait cultivé la peinture, et surtout la poésie, lorsqu'à l'âge de vingt ans il entendit Socrate pour la première fois. Dès ce moment, il résolut de se livrer tout entier à la philosophie, brûlant plusieurs pièces de théâtre, et des poëmes épiques, qu'il jugeait trop au-dessous de ceux d'Homère : modestie d'un bon augure dans un fils d'Apollon.

Ses voyages dans la grande Grèce et en Egypte.

Son dessein néanmoins ne fut pas de se borner aux études de Socrate. Plus avide d'opinions que de connaissances, il avait déjà étudié la philosophie d'Héraclite, sous Cratile, et celle de Parménide, sous Hermogène. Après la mort de Socrate, il étudia sous Euclide l'art de disputer, qu'on nommait alors dialectique, et il entreprit plusieurs voyages.

Son premier voyage fut dans la grande Grèce, où la secte italique florissait encore. Il eut quelque accès auprès des pythagoriciens. De là il se rendit à Cyrène, où il apprit la géométrie sous Théodore. Il parcourut ensuite l'Égypte, et, la guerre ne lui ayant pas permis de voir la Perse ni les Indes, il revint en Italie, où les pytagoriciens parurent s'ouvrir à lui plus qu'ils n'avaient fait la première fois. Quelques années après, il acheta leurs écrits. C'est là qu'il put puiser des opinions. Quant à son voyage en Égypte, il lui fut vraisemblablement inutile, parce qu'il ne fut initié nulle part.

Il établit son école dans un gymnase nommé académie.

De retour à Athènes, Platon trouva les circonstances les plus favorables. De toutes les écoles ouvertes par les disciples de Socrate, la seule considérable était celle d'Aristippe, qui avait contre lui sa qualité d'étranger : car les Athéniens, qui lui auraient pardonné d'être savant en Afrique, ne paroissaient pas lui pardonner de l'être en Grèce.

Il y avait, hors des murs d'Athènes, un Gymnase, nommé académie, d'Académus, ou d'Écadémus, à qui ce lieu avait appartenu. Il était planté d'arbres, et orné d'autels consacrés à l'Amour, aux Muses, à Minerve, etc., et de plusieurs monumens élevés en l'honneur des Athéniens les plus illustres. Ce fut là, au milieu des dieux et des mânes des grands hommes, que Platon établit son école, dans une maison qu'il

tenait de ses pères : et c'est de ce lieu que ses sectateurs ont été nommés académiciens

Ses voyages en Sicile.

Il interrompit le cours de ses leçons pour faire trois voyages en Sicile, Dans le premier, qu'il entreprit pour observer les feux du Mont Etna, il fut introduit à la cour de Denis l'ancien, roi de Syracuse. Dion, son disciple, le présenta : persuadé que tout était possible à une éloquence qui le remuait et le subjuguait, il ne douta point qu'elle ne dût changer le caractère du tyran. Platon parla donc, ou plutôt il déclama contre la tyrannie, et dit fort inconsidérément de grandes vérités.

Il fallut bientôt quitter la Sicile, qu'il ne croyait plus un lieu sûr pour lui. Mais la vengeance du tyran le poursuivit : il fut vendu dans l'île d'Égine. Annicéris, disciple d'Aristippe, se hâta de le racheter, et refusa d'être remboursé par ses parens, disant qu'ils n'étaient pas les seuls à qui ce philosophe appartenait. Rendu à son école, Platon reçut des lettres de Denis. Ce prince voulut se justifier d'une trahison qui le déshonorait; mais ce philosophe lui répondit que ses occupations ne lui permettaient pas de se souvenir d'un roi de Syracuse.

Denis mourut. Denis le jeune, son fils et son successeur, échauffé par les discours de Dion, invita Platon à le venir voir, et offrit de lui donner une ville pour exécuter un nouveau plan de ré-

publique. Le philosophe, qui ne put se refuser à de pareilles offres, partit, et fut reçu magnifiquement : on fit même des sacrifices pour rendre grâces aux dieux de son arrivée. Mais bientôt tout changea. Dion fut banni, et Platon se vit entouré de gens qui, sous prétexte de rendre hommage à son mérite, observaient sa conduite et ses discours. Après avoir néanmoins été livré quelque temps à cette situation, il obtint la permission de se retirer : on lui laissa même concevoir l'espérance de ramener un jour Dion à Syracuse.

Comme cette retraite pouvait faire tort à la réputation de Denis, ce prince se hâta d'appeler à sa cour les philosophes les plus célèbres, Aristippe, Diogène, etc. Ils vinrent. Mais enfin, jugeant que Platon lui manquait encore, il lui écrivit : il lui fit écrire par la femme et par la sœur de Dion, par des pythagoriciens qui étaient à Syracuse. Tous le pressèrent, tous se rendirent caution pour le tyran; et Platon revint en Sicile pour la troisième fois. Aristippe jugea qu'il en serait de ce voyage comme des deux autres : il ne se trompa pas.

Platon et Denis se recherchaient, se craignaient, et dissimulaient également. Le tyran, pour écarter tout soupçon, affectait de combler d'honneurs le philosophe, et le philosophe, pour cacher son inquiétude, affectait de se livrer avec confiance au tyran. Il ne fallait plus qu'une circonstance

pour les faire sortir l'un et l'autre d'une situation où ils étaient si mal à leur aise. Elle se présenta, ou plutôt Platon eut l'imprudence de la faire naître : il parla en faveur d'un homme accusé d'être l'auteur d'une sédition. Denis alors ne dissimula plus; et Platon, chassé de la cour, fut abandonné aux insultes de ses ennemis.

Cependant les pythagoriciens, ayant représenté qu'il était venu sur leur parole, le réclamèrent, et obtinrent la permission de l'emmener. Denis même, forcé à respecter la réputation d'un homme qu'il haïssait, ne crut pas devoir s'en séparer, sans lui avoir donné de grands témoignages d'estime et d'amitié. Il lui fit présent de quatre-vingts talens.

Platon consacra le reste de ses jours à la philosophie et à son école. Après sa mort on lui éleva un tombeau dans l'académie, une statue, un autel; il fut gravé sur les monnaies, et ses sectateurs, pendant long-tems, célébrèrent le jour de sa naissance. Il mourut, dit-on, âgé de 81 ans, le même jour qu'il était né. Ce n'est pas qu'on puisse assurer le jour de sa naissance : mais on regardait comme un prodige qu'un homme eût précisément vécu neuf fois neuf ans.

Source où il a puisé.

Les principales circonstances de la vie de Platon, nous font connaître son caractère, et nous montrent que les sources où il a puisé sont Héraclite, Parménide, Socrate, Euclide, Théodore et Pythagore. Il donna la préférence à ce dernier,

parce qu'il était moins connu : mais il emprunta quelque chose des autres; et de plusieurs systèmes il en fit un, qui prit le coloris de son style. Il avait le talent de donner des couleurs aux objets, sans répandre sur eux aucune lumière : deux choses paraissent se contredire, et qui s'allient néanmoins, quand on a beaucoup d'imagination, et qu'on est mauvais métaphysicien.

Les Grecs étant remplis de respect pour la mémoire de Socrate, et en même temps avides de nouveautés, il y avait deux moyens de se rendre célèbre : l'un de se donner pour disciple de ce philosophe, et l'autre d'introduire une nouvelle philosophie. Platon réunit ces deux moyens, en faisant parler Socrate comme Pythagore; et il se fit un nom, parce qu'il donnait à l'un ce qu'il dérobait à l'autre. Du vivant même de Socrate, il osa faire usage d'un pareil artifice. *Combien de mensonges*, disait ce sage philosophe, *ce jeune homme débite sous mon nom !*

Pourquoi les opinions de Platon doivent être étudiées.

Ses opinions ne paraissent qu'un délire, qui mériterait peu de nous occuper; mais comme ce délire a duré, il est nécessaire de le faire connaître. Il ne serait pas possible de suivre l'esprit philosophique dans les siècles postérieurs, si on n'observait pas d'abord Platon comme un philosophe dont l'imagination devait être contagieuse. C'est sous ce point de vue que je vais le considérer. L'histoire s'occupe de ceux qui ont retardé les

progrès de la raison, comme de ceux qui les ont avancés.

Toute sa philosophie est répandue dans des dialogues. Cette forme eût été très-propre à faire connaître les sentimens de Socrate, ainsi que la force et l'adresse avec laquelle il combattait les sophistes. Il ne fallait que transcrire les conversations de ce philosophe, pour en faire un portrait fidèle et intéressant. Mais Platon trouvait d'autres avantages dans cette forme : c'était de pouvoir parler de tout sans rien approfondir, de pouvoir passer sans ordre de question en question, et de pouvoir enfin cacher ses opinions, en sorte qu'on eût de la peine à deviner si c'était les siennes qu'il exposait ou celles de ses interlocuteurs. Il y a des choses, disait-il, sur lesquelles il n'est ni possible ni permis de dire tout ce qu'on pense. Cela est vrai, mais il faut être clair, quand il est permis de l'être; et cela est toujours possible, quand on s'entend soi-même. Pourquoi il les a exposées dans des dialogues.

Une inscription qu'il avait mise sur la porte de son école, en défendait l'entrée à tout homme qui ignorait la géométrie. C'est des pythagoriciens qu'il avait appris à faire cas de cette science. Mais, ainsi qu'eux, il l'estimait sans en connaître le prix. Aucun de ces philosophes ne savait l'appliquer à la physique, ils ne s'en doutaient seulement pas. Ce n'était guère pour eux qu'une science abstraite, qui préparait l'esprit à d'autres Inscription qu'il avait mise sur la porte de son école.



abstractions. Ils se croyaient physiciens, quand ils avaient imaginé des rapports et des proportions qui ne sont point dans la nature; et de médiocres géomètres, ils devenaient mauvais métaphysiciens. Cependant la géométrie, étant alors peu connue dans la Grèce, donnait du savoir de Platon une idée d'autant plus grande, qu'elle fermait l'entrée de son école au grand nombre.

Il distingue trois parties dans la philosophie.

Platon distingue trois parties dans la philosophie, la physique, la dialectique et l'éthique. Je ne vous exposerai pas ce qu'il dit sur chacune: il serait difficile d'y trouver des vérités bien développées. La manière dont il raisonne est l'unique chose qui puisse intéresser votre curiosité et vous instruire.

Sa physique traite proprement de l'origine et de la génération de toutes choses, en supposant que rien ne se fait de rien; et les notions qu'il se fait à ce sujet, sont les fondemens de sa dialectique et de son éthique. N'êtes-vous pas étonné de cette manie qui fixe si long-temps l'esprit humain sur des recherches où les découvertes sont impossibles? Cette manie viendra cependant jusqu'à nous.

Principes et raisonnemens des philosophes qui ont précédé Platon.

Pour vous faire connaître la philosophie de Platon, il faut remettre sous vos yeux ce qui a été dit avant lui, et surtout vous développer des choses sur lesquelles j'ai passé légèrement,

afin d'éviter des répétitions où Platon m'aurait entraîné.

Un fleuve n'est jamais deux instans le même ; c'est ainsi que toute la matière coule en quelque sorte, et change d'un instant à l'autre. L'eau que je vois n'est plus celle que j'ai vue, elle passe au moment même que je parle, et j'en vois une autre qui est déjà passée. Voilà l'image de l'univers sensible ; il est comme le temps, il n'est rien. Qu'est-ce en effet que le temps, ce fleuve immense qui entraîne et précipite tout avec lui ? Le passé n'est plus, l'avenir n'est point encore, et le présent nous échappe.

Cette idée a paru si lumineuse aux anciens, que presque tous ont dit : *Il n'y a point de science de ce qui change, et par conséquent ce qui change n'est rien*. Où est donc la réalité ? C'est ici qu'ils ont fait un usage singulier de la géométrie.

Les objets de cette science sont permanens et immuables, parce que ce sont des notions générales et abstraites. En vain tout change, les idées de proportion demeurent et ne varient jamais. Voilà, a-t-on dit, voilà les êtres. Les corps proprement n'ont point de réalité. Ils n'en ont qu'une d'emprunt ; ils n'en ont qu'autant qu'ils participent à ce qui ne change point. Il y a donc des essences qui sont toujours et toujours les mêmes, et qui, par cette raison, sont seules l'objet de la philosophie.

Pythagore, raisonnant d'après ces idées, eut sans doute de la peine à trouver un premier principe permanent. Que fit-il? Il subtilisa la matière, il imagina un feu qui ne tombe pas sous les sens; et parce qu'on ne peut pas observer les changemens d'un feu de cette espèce, il crut tenir un être immuable.

Ce feu fut Dieu. De lui émanent les essences immuables comme lui; et de ces essences émanent les choses qui changent, c'est-à-dire les corps.

Ce feu est un esprit. Il est invisible, intelligent, tout différent de la matière. Il donne le mouvement à tout; il se répand dans toutes les parties de l'univers; de lui naissent nos âmes, et des esprits de toute espèce.

Dans ce système, Héraclite ne vit avec raison que de la matière. Il admit, avec Pythagore, que le feu est le principe de tout; mais il conclut qu'il n'y a rien d'immuable. Tout change continuellement, selon lui, et les corps et les esprits, et Dieu même. Ce n'est qu'une révolution continuelle, où tout naît ponr périr, et périt pour renaître. Cette manière de raisonner est au moins plus conséquente. Ce philosophe croyait pourtant qu'il n'y a point de science de ce qui change. Quelle règle avait-il donc pour s'assurer de quelque chose? Il n'est pas possible de le deviner; on entrevoit seulement de grandes absurdités, où il n'est pas nécessaire de le suivre.

Les éléatiques, comme vous l'avez vu, ont cherché la réalité, les uns dans un seul être général et abstrait, les autres dans les atomes, et quelques-uns dans nos sensations mêmes.

Socrate vit toutes ces opinions comme des délires de gens dont la folie est de se croire sages. Il dit ou du moins il put dire : il y a un dieu. Tout en parle dans la nature, tout prononce son nom. Il est éternel, immense, infini, tout intelligent, tout-puissant; il est tout différent de la matière. Je n'en sais pas davantage; je crois même qu'il serait raisonnable de se borner à n'en savoir pas plus que moi, et d'observer les rapports que les choses ont à nous, plutôt que de chercher ce qu'elles sont, et comment elles sont.

En suivant ce conseil, on se fût trouvé dans le chemin des découvertes. Mais on continua de marcher sur les anciennes traces, et d'après les mêmes principes, on répéta les mêmes absurdités, parce qu'il n'y en avait pas d'autres à dire. Platon en est un exemple. Tout le fond de son système est renfermé dans les systèmes que je viens d'exposer. Il ne fait qu'emprunter des uns et des autres. Si ce sont des idées contradictoires, ou il ne s'en aperçoit pas, ou il entreprend de les concilier. Idée que Platon se fait de Dieu.

Il pense, d'après Socrate, que Dieu est une cause première et unique de l'univers; qu'il est souverainement bon, souverainement puissant, souverainement intelligent. Il en parle magnifi-

quement ; il en reconnaît la liberté, l'immutabilité, la providence. Il le dit même incorporel, et tout différent de la nature.

Cependant il rêve, d'après Pythagore et d'après Héraclite, que ce dieu même n'est qu'un feu; et, comme le premier, il ne voit plus de matière dans la matière rendue subtile.

Le systême le plus généralement reçu avant lui supposait deux principes également éternels, également nécessaires, et d'une nature tout-à-fait opposée; mêlés cependant, et confondus ensemble, pour ne former qu'un tout, dont l'un était l'âme et l'autre le corps. L'univers devenait l'effet nécessaire de cette union. Dieu ne pouvait pas ne pas agir, et il ne pouvait agir que sur la matière dans laquelle il existait, et qui par-là s'arrangeait nécessairement.

Anaxagore changea le premier ce système, ou plutôt il le corrigea. Il ne considéra pas ces deux principes comme ne formant qu'un tout : il les sépara, il leur donna des attributs différens. La matière ne fut qu'un chaos, une masse informe, sans mouvement et sans vie. Dieu n'eut rien de commun avec elle ; il n'en fut pas l'âme : il fut l'artisan qui la mit en œuvre. Elle se meut, parce qu'il la veut mouvoir; l'ordre s'établit, parce qu'il le règle; et l'univers sort du chaos. Cette idée est belle, elle nous retrace au moins un être intelligent, puissant et libre.

Platon voulut l'adopter en partie, et quoique son dieu ne fût qu'un feu, et fût par conséquent bien différent du dieu d'Anaxagore, il le sépara de la matière, et le représenta avec tous les attributs de la divinité. Mais il rejeta ce chaos, où tout est supposé dans un repos parfait; et il en substitua un autre où le mouvement, ne cessant point, entretient toujours le désordre. Il imagina donc la matière mue de toute éternité sans règle, se divisant, se subdivisant à l'infini; n'ayant aucune consistance, aucune forme, aucune qualité, aucune propriété. Il l'imaginait ainsi, afin de pouvoir dire : elle change toujours : donc, on ne la peut pas connaître; car il n'y a point de science de ce qui change.

Idée que Platon se fait de la matière.

Cette matière, dépouillée de toutes ses modifications, n'est qu'une notion abstraite. Or ce serait un grand travers que de faire naître les objets sensibles d'une idée qui n'existe que dans notre manière de concevoir. Voilà pourtant d'où ils naissent. Selon Platon, Dieu ne crée rien; il ne meut rien; il règle seulement, autant qu'il peut, le mouvement que la matière a déjà par elle-même. Je dis *autant qu'il peut* : car la matière, nécessairement mue de toute éternité, résiste plus ou moins à l'action de Dieu; et c'est là la cause des imperfections qu'on remarque dans l'univers.

Comment dans ses principes se forme l'univers sensible.

L'ordre s'établit donc, et quoique imparfait, il

donne naissance aux formes, aux figures, aux qualités : et l'univers sensible sort de cette matière qui ne tombe pas sous les sens.

Vous commencez à voir comment Platon, voulant passer pour l'auteur d'un nouveau système, prend dans tous, sans en adopter aucun. Semblable au dieu qu'il imagine, il agit sur une matière préexistante, et il l'arrange autant qu'il peut.

Les essences de Platon.

La matière change, dit ce philosophe, en raisonnant comme Pythagore. Elle ne saurait donc être l'objet de la science. Les choses sensibles ne méritent donc pas le nom d'êtres. La réalité de tout ce qui existe, est donc dans les essences éternelles, immuables, nécessaires.

Ces essences se nomment idées. Elles existent donc dans l'entendement divin, comme dans leur source. Elles en émanent pour exister chacune à part : ce sont autant d'êtres; ce sont même autant de dieux; car tout ce qui est en Dieu, est dieu.

Elles prennent encore différens noms, suivant les rapports sous lesquels on les considère. Par rapport à Dieu, elles sont la raison même. Par rapport à nous, elles sont tout ce qui est proprement intelligible, parce qu'il n'y a d'intelligible que ce qui est immuable. Par rapport à la matière, elles sont ce qui lui donne différentes formes. Par rapport au monde sensible, elles sont l'exemplaire que Dieu a consulté, lorsqu'il l'a voulu produire :

elles sont un monde intelligible. En elles-mêmes enfin elles sont des êtres, des dieux.

Tout ce qui émane de Dieu, est Dieu, selon Platon. Quelle est donc cette suite d'émanations par laquelle la divinité descendra jusque dans la matière, sans que les parties de cette matière deviennent autant de dieux? Voici ce que ce philosophe imagine.

Ce qu'il appelle l'âme du monde.

Cette raison, cet exemplaire dont nous venons de parler est une substance qui vient immédiatement de Dieu. Elle doit donc lui être tout-à-fait semblable. Mais ce qui en vient par une seconde émanation en est plus éloigné, et doit par conséquent être moins parfait. Il n'y a donc qu'à supposer une âme qui naisse de cet exemplaire, de cette raison; elle participera de Dieu, parce qu'elle en émane; et elle participera de la matière, parce qu'elle y sera unie.

Ainsi Platon se représente cette âme, comme un être mitoyen. C'est un troisième principe qu'il ajoute à Dieu et à la matière. C'est un moyen, un instrument avec lequel Dieu produit l'univers sensible. C'est une espèce de canal, par lequel la source divine répand ses eaux, et donne la vie à tout ce qu'elle arrose. C'est un exemplaire, qui est en même temps dans Dieu et hors de Dieu, en quelque sorte, comme le dessein d'un bâtiment est tout à la fois dans l'esprit de l'architecte, et sur le papier où il est tracé.

Vous voyez que plus ce philosophe emploie d'expressions pour se faire entendre, moins on l'entend. On entrevoit seulement qu'il veut expliquer le système des émanations. Continuons.

Dieux et démons qui émanent de cette âme.

Cette âme n'a été produite que lorsque Dieu a voulu former l'univers. C'est elle qui, réglant le mouvement, a mis de l'ordre où il n'y avait que du désordre; et qui, s'insinuant dans toutes les parties de la matière, les a préparées à recevoir les essences divines.

C'est de ces essences que l'univers reçoit toutes ses formes, toutes ses propriétés. Il est donc l'image de la divinité, il est le fils de Dieu; et ses parties principales, le soleil, la lune, la terre, etc., sont des dieux elles-mêmes. Mais ces dieux sont moins parfaits que le Dieu suprême, parce qu'au lieu d'émaner immédiatement de sa substance, ils n'émanent que de cette âme, de cet être mitoyen, par où la divinité se répand et se communique.

Cette âme est partout : il y a donc des dieux partout. Or ces dieux, qui se multiplient à l'infini, sont proprement ce qu'on nomme démons. Voici comment le Dieu suprême leur parle :

Dieu confie aux démons une semence pour animer leurs ouvrages.

O vous, qui êtes mortels, puisque vous avez été produits, vous serez immortels : je le veux, ma volonté assure votre existence. Vivez pour m'imiter. Formez, multipliez les animaux. Il ne me convient plus de rien produire : je ne ferais que des dieux. Mais voilà une semence divine :

je vous la donne; elle animera vos ouvrages. C'est par vous que doit naître tout ce qui doit périr. Allez, je vous laisse le soin de l'univers.

Ces démons sont des médiateurs entre Dieu et les hommes.

Il y a donc deux sortes de dieux : les uns éternels, et ce sont les idées ou les essences; les autres produits, mais qui ne mourront point, et ce sont les démons. Ceux-ci, d'une nature moyenne, se distribuent en plusieurs classes; ils sont des médiateurs qui portent les prières des hommes aux dieux, et les volontés des dieux aux hommes. De là la divination, le culte idolâtre, et toutes les superstitions du paganisme.

Toutes les âmes sont renfermées dans la semence qui est confiée aux démons.

Quant à cette semence, confiée aux démons, elle émane de l'âme du monde, et elle renferme toutes les âmes destinées aux différentes espèces d'animaux, c'est-à-dire tous les êtres spirituels du dernier ordre, et les moins parfaits par conséquent. Platon néanmoins pense que les âmes des héros, supérieures à celles des autres hommes, sont des démons; et c'est, selon lui, par cette raison qu'on leur élève des autels.

Ce sont les démons qui les forcent à descendre dans les corps.

Les âmes ne descendent pas dans les corps par choix. Elles y sont entraînées par les démons, à qui le Dieu suprême a donné le soin de former l'homme, et c'est malgré elles, parce que les corps sont des prisons, dans lesquelles les facultés de ce qu'elles ont de divin sont empêchées, et ne s'exercent qu'avec peine.

La science que nous acquérons

Nous pouvons donc considérer nos âmes dans

n'est qu'une réminiscence.

l'âme du monde où elles ont existé, et dans les corps où elles existent. Dans l'âme du monde, elles participaient aux perfections divines, et par conséquent elles voyaient les essences. Dans les corps, elles participent aux imperfections de la matière, et par conséquent elles ne voient plus les essences : elles sont ignorantes, et leur ignorance est la cause du mal moral.

Cependant elles ne sont pas nécessairement ignorantes. Elles peuvent se dégager peu à peu de la matière. Elles peuvent donc s'élever jusqu'aux essences ; et c'est alors qu'elles s'instruisent, ou plutôt c'est alors qu'elles paraissent s'instruire. Car, dans le vrai, elles ne font que rapprendre ce qu'elles ont su ; toute la science de l'homme n'est qu'une réminiscence.

En quoi consiste le bonheur, selon Platon.

Renfermé dans une chambre obscure, vous ne voyez que les images des objets ; et vous voyez les objets mêmes, si vous sortez de cette chambre. Ainsi l'âme renfermée dans le corps ne voit que les images des choses ; et elle ne voit les choses mêmes que, lorsque sortie du corps, elle est retournée à son principe, à l'âme du monde. C'est alors que, dégagée tout-à-fait de la matière, elle connaît de nouveau toutes les essences. Or voilà le souverain bonheur.

Comment l'âme s'y élève.

Mais pour s'élever à cet état heureux, il faut qu'elle se purifie, qu'elle consume, pour ainsi dire, tout ce qu'il y a de matériel en elle ; et que, s'ac-

coutumant à résister au mouvement désordonné de la matière, elle n'obéisse qu'au mouvement réglé que Dieu imprime.

Elle peut dans cette vie approcher, selon Platon, plus ou moins de ce bonheur : mais elle n'y arrive tout-à-fait que lorsqu'après plusieurs révolutions elle a été tout-à-fait purifiée, et, en conséquence, ce philosophe adopte la métempsycose. Les âmes néanmoins, dans son système, ne remontent pas, comme dans celui de Pythagore, jusqu'à Dieu même : elles ne remontent que jusqu'à l'âme du monde. Encore cet avantage est réservé uniquement à la partie raisonnable ou divine; et les parties irrascibles et concupiscibles sont mortelles. Platon croit voir distinctement ces trois parties dans l'âme.

C'est sur ce bonheur qu'il fonde son éthique, c'est-à-dire sa morale et sa politique. Vous voyez que ses principes tendent à faire des contemplatifs, qui penseront s'unir à Dieu en s'abîmant dans des notions abstraites. C'est en effet ce qu'ils produiront. L'histoire en fournira plus d'un exemple.

CHAPITRE XX.

Des académiciens.

Speusippe. Platon laissa son école à Speusippe, son neveu, qui, huit ans après, étant tombé en paralysie, la laissa lui-même à Xénocrate, autre disciple de Platon. Tous deux avaient accompagné ce philosophe dons son dernier voyage en Sicile.

Le premier a écrit plusieurs ouvrages qu'on estimait, et qu'Aristote est accusé d'avoir supprimés. D'ailleurs on a autant critiqué ses mœurs, qu'on a loué son esprit.

Xénocrate. Xénocrate était de Chalcédoine. Né avec une conception dure, il prouva que les dispositions les plus ingrates peuvent être vaincues par un travail assidu. Il a fait plusieurs ouvrages, dont aucun n'est venu jusqu'à nous; mais ses mœurs nous sont connues, et tous les anciens rendent unanimement témoignage à sa vertu. Pauvre par choix, il fut le seul des ambassadeurs d'Athènes que Philippe ne put corrompre; il se conduisit avec le même désintéressement dans une autre ambassade auprès d'Antipater; et lorsque Alexandre lui envoya cinquante talens, il retint à souper ceux qui les lui apportaient, et leur fit voir, au repas qu'il leur donna, combien les richesses

lui étaient inutiles. Il accepta néanmoins trente mines, afin de ne pas paraître refuser par mépris les bienfaits de ce monarque. Sa réputation de probité était si bien établie, que les Athéniens le dispensaient de confirmer sa déposition par le serment. Il mourut après avoir vécu quatre-vingts ans, et en avoir enseigné vingt-cinq.

Polémon, Athénien, lui succéda. Il avait été livré à la débauche; il était même ivre la première fois qu'il parut à l'académie; et il n'y était entré que dans le dessein de tourner en ridicule ce qui s'y disait, lorsque, frappé d'un discours sur la tempérance, il fut honteux de ses mœurs, et devint aussitôt disciple de Xénocrate et de la vertu. Il eut pour condisciple Crantor, et pour successeur Cratès. Tous trois ont eu de la réputation. Voilà les hommes les plus célèbres de l'ancienne académie. Ils ne paraissent pas s'être écartés des opinions de leur chef.

Polémon.

Arcésilas, de Pitane en Éloïde, fut le chef de l'académie moyenne. Instruit dans tous les genres de littérature, il avait une éloquence vive et pressante, un ton modeste, une âme généreuse; et à ces avantages il joignait encore ceux de la figure. Ces qualités lui firent beaucoup de disciples et beaucoup d'ennemis.

Arcésilas, chef de l'académie moyenne.

Il avait quitté l'école d'Aristote, et Crantor, son ami, l'avait présenté à Polémon. Cependant après avoir adopté la doctrine des académiciens,

il ne crut pas devoir l'enseigner ouvertement; et, quoique dans le fond il pensât comme eux, il s'exprima différemment. Les circonstances où il était l'engagèrent à tenir cette conduite.

Pendant que la première académie florissait, elle vit naître plusieurs sectes, contre lesquelles elle eut à se défendre. Les quatre principales ont eu pour chefs Aristote, Zénon, Épicure et Pyrrhon. Celui-ci doutait de tout, et combattait toutes les doctrines. Les trois autres recevaient dans les sciences le témoignage des sens, et se trouvaient, par cette raison, tout-à-fait opposés à l'académie. Zénon surtout, quoique disciple de Polémon, se déclarait contre les académiciens, et les attaquait avec chaleur.

Il y avait encore alors un grand nombre d'écoles de dialecticiens. Ce n'étaient proprement que des sophistes, qui brouillaient toutes les idées par l'abus qu'ils faisaient des mots. Sans connaissanees, ils se soulevaient contre tous ceux qui passaient pour en avoir; et l'académie était plus en butte à leurs critiques, parce qu'elle avait plus de réputation.

Assailli par tant d'adversaires, Arcésilas songea moins à se défendre qu'à leur échapper; et, considérant combien il lui serait difficile de mettre ses dogmes à l'abri de toute critique, il entreprit de les cacher, et il prit le parti d'attaquer lui-même ceux qui le voulaient combattre.

La philosophie de Platon portait, comme nous l'avons vu, sur deux principes : le premier, qu'il n'appartient qu'à l'entendement d'apercevoir les choses qui sont toujours les mêmes, c'est-à-dire les essences, qui seules sont l'objet de la vraie science ; le second, qui est une conséquence du premier, que les sens, étant incapables par eux-mêmes d'apercevoir les essences, sont incapables aussi de nous donner de vraies connaissances.

Arcésilas parut abandonner le premier de ces principes ; au moins il ne le mit plus en avant ; et, se bornant au second, qui rejette le témoignage des sens, il dit : Je ne sais rien. Je ne sais pas même, comme Socrate, que je ne sais rien. Tout est hors de la portée des sens, et même de la raison : tout est incompréhensible. Il n'y a point de science. On peut affirmer ce que les philosophes nient, on peut nier ce qu'ils affirment : on est toujours également fondé.

Par cette conduite, ce philosophe dérobait l'académie aux railleries et aux difficultés des autres sectes. Il n'avait plus rien à établir ; et, passant de la défensive à l'offensive, il était sûr de vaincre. Il pouvait facilement exagérer les erreurs des sens : il pouvait tout aussi facilement renverser les systèmes des autres philosophes ; et, quand il avait réussi, il pouvait ramener ses disciples aux idées intellectuelles de Platon, à ce qu'il nommait la vraie science. En effet il ne professa l'incompré-

hensibilité de tout qu'aux yeux de ceux qu'il voulait combattre, et il réservait ses dogmes pour des disciples suffisamment éprouvés. Il renouvela donc l'usage de la double doctrine.

Il eut les plus grands succès : mais la généralité avec laquelle il paraissait assurer l'incompréhensibilité de toutes choses, le fit accuser de renverser les fondemens de la morale et de la religion. Sur quoi Cléanthe, tout stoïcien qu'il était, dit à ceux qui faisaient ce reproche : *arrêtez ; ce qu'il détruit par ses discours, il l'établit par ses mœurs.* Ce témoignage fait honneur à tous deux.

Successeurs d'Arcésilas.

Lacide fut le successeur d'Arcésilas; Évandre, de Lacide; Égésine, d'Évandre; et Carnéade, d'Égésine. Les trois premiers ont eu peu de réputation, et le dernier a été le chef de l'académie nouvelle. Il était de Cyrène en Afrique.

Carnéade, chef de la nouvelle académie.

Carnéade, avec la même doctrine et la même politique qu'Arcésilas, se fit un langage un peu différent, parce qu'il ne voulait pas s'exposer aux mêmes reproches.

Arcésilas avait dit qu'il n'y a rien de vrai en soi. Or il suffisait de prendre cette proposition à la lettre, pour en faire un principe tout-à-fait absurde. Les adversaires de l'académie n'eurent garde de le prendre autrement; et Carnéade fut dans la nécessité de s'expliquer avec plus de précaution. Il distingua donc ce qui est vrai en soi

de ce qui le serait par rapport à nous ; et, reconnaissant qu'il y a des vérités, il dit seulement que nous ne sommes pas faits pour les connaître.

Après avoir pris cette précaution, il dit que le vrai et le faux sont si mêlés et si confondus, qu'il ne nous est jamais possible de les discerner. Il voulait donc que le philosophe suspendît toujours son consentement. Si on lui objectait, par exemple, que deux choses égales à une troisième sont égales entre elles, il ne niait pas cette proposition, comme on le lui a reproché : il répondait qu'elle ne peut être d'aucun usage, parce qu'on ne peut jamais s'assurer que deux choses soient égales à une troisième. En un mot il rejetait toute science. Mais pour n'être pas accusé de détruire la morale, il convenait que nous pouvons connaître les vérités relatives aux mœurs ; que par conséquent nous avons des règles de conduite, auxquelles nous devons nous conformer ; et il appelait *opinion* la connaissance de ces règles. Il ne permettait donc au sage que des opinions.

Cependant il serait difficile de comprendre ce que le mot *opinion* signifiait dans sa bouche. Entendait-il par opinions, des jugemens fondés sur des préjugés, sur un penchant dont on ne saurait se rendre raison, sur des idées qu'on supposerait vraies, parce qu'on ne verrait pas pourquoi elles seraient fausses ? On ne pourrait se permettre de pareils jugemens, que lorsqu'il s'agit de choses

indifférentes, et il faut plus de certitude en morale.

On peut donc supposer que Carnéade entendait par opinions des jugemens probables. Or, si cela est, chacun est fondé à croire tout ce qu'il croit : car lorsqu'on adopte un sentiment, on le juge probable tout au moins. Il aurait donc fallu donner des règles de probabilité, et c'est ce que Carnéade ne pouvait faire dans ses principes. Puisque ce qu'il y a de plus sûr, ne serait, selon lui, que probable, les règles qu'il aurait données n'auraient été que probables elles-mêmes. On aurait donc été en droit de lui demander d'autres règles, pour s'assurer de la probabilité de celles qu'il aurait d'abord imaginées : et ainsi à l'infini. S'il n'y a donc pas pour nous des vérités proprement dites, comme le soutenait Carnéade, on ne voit pas sur quel fondement il y aurait des jugemens probables.

Avec beaucoup de subtilité, une grande abondance de paroles et une voix tonnante, Carnéade eut le talent frivole de soutenir et de détruire alternativement les mêmes thèses, et, tout étranger qu'il était, il parut si éloquent aux Athéniens, qu'ils le choisirent pour l'envoyer à Rome en ambassade avec Diogène le stoïcien, et Critolaüs, péripatéticien. Hâtons-nous, dit Caton le Censeur, voyant le concours de la jeunesse romaine autour de ces trois hommes, hâtons-nous de leur accorder

ce qu'ils demandent, et de les renvoyer. Ils répandraient parmi nous le goût de ces vaines disputes: il vaut mieux qu'ils l'entretiennent parmi les Athéniens.

Les changemens apportés par Carnéade à la doctrine d'Arcésilas furent si fort applaudis, que la nouvelle académie fit oublier les deux autres. Alors le nom d'académicien fut borné à désigner un homme qui dispute de tout, qui suspend toujours son jugement, qui ne veut rien savoir, et qui soutient indifféremment le pour et le contre; c'est-à-dire une homme qui n'a rien à étudier, et qui n'a besoin que de mots et de sophisme. Cette manière de philosopher était trop commode, pour n'avoir pas beaucoup de sectateurs.

Clitomaque, disciple et successeur de Carnéade, laissa l'école à Philon, dont Cicéron parle avec éloge, et que quelques-uns regardent comme chef d'une quatrième académie. Il disait pourtant lui-même qu'il n'y en avait jamais eu qu'une, et il paraît s'être rapproché de l'ancienne. Autres académiciens.

C'est en lui proprement que finit l'académie; car Antiochus d'Ascalon, son disciple, ne s'attacha pas scrupuleusement aux opinions de cette secte. Il entreprit au contraire de concilier les péripatéticiens, les stoïciens et les académiciens, assurant qu'ils ne différaient que dans la manière de s'énoncer: ce qui était peut-être plus vrai qu'il ne pensait; car si tous ces philophes ne di-

saient que des mots, ils ne pouvaient différer que par des mots.

Parce qu'Antiochus avait été disciple de Philon, on a dit qu'il était académicien; et parce qu'il ne pensait pas comme ses prédécesseurs, on a dit qu'il était le chef d'une cinquième académie. Celle-ci fut au moins la dernière: car les troubles de la Grèce ayant dispersé les académiciens, ils ne tinrent plus d'école.

CHAPITRE XXI.

D'Aristote, chef de la secte péripatétique.

Principales circonstances de la vie d'Aristote.

Aristote naquit à Stagire, ville de Macédoine, 384 ans avant J. C. Il descendait d'Esculape, et Nicomachus, son père, exerçait la médecine à la cour d'Amintas, père de Philippe. Nicomachus étant mort, Aristote resta sous la tutelle de Proxénus, qui ne négligea rien pour son éducation. Plein de reconnaissance, Aristote n'oublia jamais ce qu'il devait à son tuteur: il lui éleva des statues; il en adopta le fils, Nicanor, auquel il tint lieu de père.

Il commença dès l'âge de dix-sept ans à fréquenter l'académie. Mais, ne pouvant se borner aux études qu'on faisait dans cette école, il recherche tous les livres où il crut pouvoir puiser

des connaissances, et il acquit de bonne heure une grande érudition. Platon l'appelait *l'esprit*, *l'intelligence*, et le comparait à un coursier dont l'ardeur a besoin d'être soutenue par un frein.

Après la mort de Platon, Aristote se retira chez son ami et condisciple, Hermias, qui régnait à Atarne dans la Mysie. Trois ans après, ce souverain, vaincu par Memnon de Rhodes, fut envoyé à Ochus, qui le fit mourir, et laissa sans bien une nièce aimable et vertueuse, Pythia, qu'il avait désignée pour lui succéder. Aristote consacra, dans le temple de Delphes, une statue à son ami; il en célébra la mémoire dans des vers, et il en épousa la nièce, également sensible aux malheurs et aux vertus d'Hermias et de Pythia. Peu de temps après il fut appelé à la cour de Macédoine. Il avait alors quarante et un ans.

Il eut beaucoup de part à la confiance de Philippe et d'Olympias. Je ne prétends pas faire par-là son éloge, Monseigneur : c'est seulement un fait que je rapporte. Peut-être donnerais-je de ce philosophe une idée peu avantageuse, si je n'ajoutais qu'il ne se servit de son crédit que pour faire du bien. Il fut utile à tous ceux pour qui il fut honnête de l'être. Bienfaiteur des peuples, il empêcha les vexations, autant qu'il fut en lui. Sa patrie surtout se ressentit de sa faveur. Stagire avait été ruinée : on la rétablit à sa considération; on lui accorda plusieurs priviléges; on permit

même à Aristote de lui donner des lois. C'était le cas de dire, avec Aristippe, que les philosophes sont faits pour être auprès des grands, comme les médecins auprès des malades.

Après avoir donné huit ans à l'éducation d'Alexandre, il vint à Athènes, lorsque ce conquérant partit pour l'Asie, et il entretint un commerce de lettres avec son disciple.

Ce prince ayant contracté avec lui le goût des sciences et le désir de contribuer à leurs progrès, elles parurent le premier fruit de ses conquêtes : car il se hâta de procurer à son précepteur les moyens de travailler à l'histoire des animaux. Des milliers de chasseurs et de pêcheurs furent répandus dans les provinces de sa domination; et il envoya huit cents talens pour fournir aux frais de cette entreprise. Cet ouvrage fut parfaitement bien exécuté. Malgré les découvertes qu'on a faites depuis, il est encore regardé comme un des meilleurs que nous ayons en ce genre.

Les étincelles de vertu qui parurent d'abord dans Alexandre ont été l'effet des leçons d'Aristote. Ce prince disait alors : Je dois le jour à mon père; mais je dois à mon précepteur de savoir me conduire; et si je règne avec quelque gloire, je lui en ai toute l'obligation. Malheureusement ce philosophe avait semé dans un âme où les vices avaient jeté de profondes racines, et où les vertus ne pouvaient naître que pour mourir bientôt.

Jugez de son chagrin, lorsqu'il apprenait les extravagances et les cruautés de son élève. Ne devait-il pas craindre que la honte dont il le voyait se couvrir ne rejaillît un jour sur lui-même ? Mais Alexandre l'a lavé de tout reproche. A mesure que ce conquérant se livrait à des excès, il s'éloignait d'Aristote ; et, lorsqu'il eut fait périr Callisthène, il rompit enfin tout commerce avec le seul homme qui pouvait le rappeler à ses devoirs. Cette conduite achève de déshonorer ce monarque. Vous serez vertueux, Monseigneur, ou vous haïrez votre gouverneur et votre précepteur.

Aristote enseigna dans le Lycée avec beaucoup de talens, avec la considération que lui donnait la faveur d'Alexandre, et par conséquent avec beaucoup d'ennemis. La jalousie, qui n'avait osé se montrer, éclata après la mort de ce conquérant ; et Aristote, accusé d'impiété, se retira à Chalcis en Eubée, disant qu'il ne voulait pas que les Athéniens fissent un nouvel outrage à la philosophie. Il avait enseigné douze ans dans le Lycée, et il mourut peu après, dans la soixante-troisième année de son âge. Son corps fut transporté à Stagire, où on lui éleva un tombeau, un autel, un temple même : et un jour de l'année fut consacré à sa mémoire.

On reproche à ce philosophe l'ambition démesurée d'Alexandre. Mais dans une cour telle que

celle de Macédoine, était-il en son pouvoir d'inspirer à son élève des sentimens à son choix? et faut-il qu'on soit responsable à la postérité de toutes les actions d'un prince, parce qu'on a présidé à son éducation? C'est aux Grecs, c'est aux Asiatiques même qu'il faut reprocher l'ambition d'Alexandre, puisqu'enfin toutes les nations sont assez folles pour applaudir aux conquérans.

Célébrité d'Aristote.

Aristote est le plus célèbre des philosophes de l'antiquité. Il n'y en a point dont on ait dit, ni plus de bien, ni plus de mal. Mais ceux qui ont tenté de noircir sa personne ont été ses ennemis déclarés, et leurs calomnies n'ont pas pu détruire les monumens qui prouvent la noblesse de son âme. Quant à sa philosophie, on l'a presque toujours ou trop louée, ou trop critiquée.

Raison de l'obscurité de ses écrits.

L'obscurité est surtout le défaut qu'on peut lui reprocher. Cependant on le traitera avec moins de rigueur, si on se transporte au temps où il a vécu. Certainement il n'était pas prudent à un philosophe de découvrir toujours sa façon de penser. Aussi paraît-il affecter une grande brièveté, franchissant les idées intermédiaires, définissant rarement les mots, les employant dans des acceptions différentes, paraissant quelquefois se contredire, et ne prenant pas même toujours la peine de faire connaître s'il parle en son nom, ou s'il rapporte l'opinion d'un autre. Alexandre, à qui une vanité puérile aurait fait désirer d'être seul

initié dans les sciences, lui ayant reproché d'avoir donné quelques ouvrages au public, il répondit que c'était à peu près comme s'il ne les avait pas donnés, parce qu'ils ne seraient entendus que de ceux à qui il en communiquerait l'intelligence.

Vous voyez qu'il était partisan de la double doctrine. Le matin il enseignait la partie secrète de sa philosophie à un petit nombre de disciples choisis. Le soir il ouvrait son école à tout le monde, et il donnait des leçons sur la rhétorique, la poétique, la morale, etc.

Un événement a contribué encore à l'obscurité de ses écrits. Tant qu'Aristote a vécu, il a rarement permis que ses ouvrages se répandissent dans le public. En mourant, il les laissa avec sa bibliothéque à Théophraste, qu'il choisit pour son successeur. Celui-ci les légua à Nélée, de Scepsis en Mysie. On croit qu'alors Ptolémée-Philadelphe en acheta quelques-uns, qui furent brûlés avec la bibliothéque d'Alexandrie. Les autres restèrent aux héritiers de Nélée, qui les enfouirent dans un caveau, de crainte de se les voir enlever par le roi de Pergame. Ils ne sortirent de ce souterrain que plus d'un siècle après. Ils étaient donc fort mutilés, et ils ont encore été défigurés par des éditeurs, qui ont entrepris de les réparer sans les entendre.

Cette philosophie, si peu connue, a été enseignée pendant des siècles; et plus elle a été

enseignée, plus elle est devenue obscure. Un nuage de commentateurs s'est placé entre Aristote et nous. Ses passages ont été expliqués de mille manières; l'ordre de ses livres a été bouleversé, et on ne peut plus reconnaître la route qu'il a suivie.

Enfin ceux qui le lisaient le regardaient, les uns comme un impie, les autres comme un orthodoxe que la révélation aurait éclairé, et quelques-uns comme un ignorant à qui on serait tenté de refuser le sens commun. En un mot ce sont toujours des hommes trop prévenus pour ou contre Aristote qui ont entrepris d'en faire connaître les opinions: c'est par leur canal que sa doctrine est venue jusqu'à nous.

Aristote avait un grand génie.

On démêle dans ce philosophe une grande érudition, un génie vaste; et les ouvrages où on l'entend font regretter qu'on ne l'entende pas également dans tous. Quoique plusieurs se soient perdus, il en reste encore un grand nombre; et quand on songe qu'il était d'une santé délicate, qu'il a passé plusieurs années de sa vie au milieu du tumulte d'une cour fort inquiète, et que depuis il a donné chaque jour plusieurs heures à ses disciples, on a de la peine à comprendre comment il a pu suffire à tant de travaux.

La supériorité d'Aristote paraît surtout dans les écrits où il a pu exposer sa pensée sans mystère. Tels sont sa rhétorique et sa poétique. On

conjecture qu'il les composa pour l'instruction d'Alexandre. Il y montre ce discernement fin, qui est le caractère d'un goût éclairé. Les principes qu'il y établit sont en général vrais, et ont été adoptés par les meilleurs esprits.

Sa logique est beaucoup moins bonne. On y admire à la vérité une grande sagacité; mais on est fâché de voir qu'il s'arrête plus sur le mécanisme du raisonnement que sur le raisonnement même.

Sa physique est le plus imparfait de ses ouvrages.

Sa physique, si on excepte l'histoire des animaux, est le plus imparfait de ses ouvrages. Il eût pu être, et il eût été un bon observateur, si l'usage ne l'eût pas condamné, comme tous les autres philosophes, à deviner la nature. Il fit donc un système. Il est vrai que cette partie de sa philosophie pouvait être moins défectueuse qu'elle ne le paraît aujourd'hui; car c'est celle qui a été le plus défigurée.

On lui reproche d'avoir exposé infidèlement les opinions des autres.

Ce qui lui fait le plus de tort, c'est l'infidélité avec laquelle il a exposé les opinions des autres, afin de les réfuter plus facilement. Il ne lui eût pas été impossible d'être plus fidèle, et en même temps bon critique. Mais il n'imagina de combattre tous les philosophes, que dans le dessein de paraître dire mieux, quoiqu'il n'eût rien de mieux à dire. Ambitieux de fonder une secte qui fît oublier toutes les autres, il ressemblait, dit Bacon, à ces princes ottomans qui ne pensent

régner en sûreté qu'après avoir fait périr tous leurs frères.

Ses opinions ne sont pas mieux fondées que celles qu'il combat.

Il rejeta avec raison les idées intellectuelles de Platon, les nombres de Pythagore, les élémens d'Anaxagore, les atomes de Leucippe. Il ne substitua cependant à des notions vagues et abstraites que des notions aussi vagues et aussi abstraites.

Je ne me propose pas de vous exposer toutes ses opinions; je n'en veux parler que pour vous faire connaître sa manière de raisonner, et pour vous mettre en état d'en observer l'influence sur l'esprit prétendu philosophique des siècles postérieurs. C'est, comme nous l'avons déjà remarqué, le seul point de vue sous lequel l'étude des systèmes anciens peut être curieuse et utile.

Selon Aristote, il y a trois principes des choses.

Les principes, dit Aristote, sont ce qu'il y a de premier, ce par quoi toutes choses sont. Ainsi ils ne naissent pas les uns des autres, ni de rien qu'on puisse supposer leur être antérieur.

Il faut qu'il y ait de pareils principes, puisqu'il existe quelque chose; et il faut qu'il y en ait de contraires, puisque les choses s'engendrent et périssent.

Mais combien y en a-t-il? Il serait embarrassant d'en admettre une infinité. Ce ne serait pas assez non plus de n'en admettre que deux. Comme ils seraient opposés, ils ne produiraient rien : ils se détruiraient au contraire. Il y en a donc trois, et ce sont la matière, la forme et la privation.

La matière est ce qui n'est, ni qui, ni quoi, ni combien grand, ni ce par quoi l'être est déterminé ; c'est-à-dire que la matière n'est rien par elle-même. C'est seulement un sujet vague qui peut devenir quelque chose. Ce sujet n'est point corps, parce qu'il n'a ni quantité, ni qualité d'aucune espèce ; mais il devient corps aussitôt qu'il est doué de quantité et de qualité. Idée qu'il se fait de la matière.

Vous voyez que cette matière incorporelle d'Aristote n'est que le corps même, considéré en faisant abstraction des qualités qui lui sont propres. Cependant ce philosophe s'applaudit de cette découverte ; et il ne néglige rien pour prouver que la matière incorporelle est le principe des corps.

Les formes sont d'autres idées abstraites qu'il réalise encore. Elles ne sont autre chose que les qualités qu'il a enlevées aux corps, lorsqu'il a fait des abstractions. Il a détruit des corps en leur enlevant ces formes, et il n'est resté qu'une matière incorporelle : en rendant ces formes à cette matière, elle redevient corporelle, et les corps se reproduisent. Voilà la génération des choses. Elle n'est qu'un ouvrage de l'imagination, qui refait ce qu'elle a défait. Idée qu'on doit se faire des formes d'Aristote.

Les formes naissent et meurent. Ce qui est noir, par exemple, ne devient blanc, que parce que la forme du noir est détruite, lorsque la forme du blanc se produit. C'est ainsi que les contraires Et du principe qu'il nomme privations.

viennent de leurs contraires; et c'est, autant qu'on le peut comprendre, tout le mystère du troisième principe qu'Aristote nomme la privation.

De ce que les corps sont produits par la réunion de la forme à la matière, c'est une conséquence que la nature des substances corporelles soit dans ces deux principes réunis. C'est aussi ce que dit Aristote; et il veut que cette nature se trouve plus dans la forme que dans la matière; parce qu'en effet, les corps ne sont sensibles que par leurs formes, c'est-à-dire par leurs qualités. Il est évident que ce langage, bien apprécié, ne nous apprend rien. Passons à d'autres principes de ce philosophe.

Comment il raisonne sur le mouvement.

Les corps sont mus. Donc, conclut-il avec raison, il y a un premier moteur immobile; car autrement il faudrait admettre une progression de causes à l'infini. Cependant il ne conçoit pas que le mouvement ait commencé : il ne prouve même que le premier moteur est éternel, que parce qu'il n'imagine pas comment le mouvement ne le serait pas lui-même; et il en infère que l'univers a toujours été, et sera toujours tel qu'il est. N'est-ce pas là reconnaître une progression à l'infini?

Dès que le premier moteur est immobile, il est immatériel. Comment donc meut-il la matière? Comme l'âme meut son corps; et, à cette comparaison, Aristote ajoute des explications qu'on n'entend pas.

Après avoir donné du mouvement une définition fort obscure, il en distingue de deux sortes; l'un en ligne droite, l'autre en ligne courbe. Le premier appartient aux choses sublunaires, qui sont pesantes ou légères, parce qu'elles s'approchent du centre, ou qu'elles s'en éloignent. Le second appartient aux choses célestes, qui ne sont ni pesantes ni légères, parce qu'elles se meuvent toujours à une égale distance du centre.

Sur ces principes, qu'il est inutile de réfuter, il détermine le nombre des élémens dont les choses sublunaires doivent être formées. La terre est un élément pesant, le feu est un élément léger. Entre ces deux espèces, il en pouvait distinguer une infinité d'autres, et il se borne à deux : l'eau, qui tient de la légèreté du feu, mais qui participe plus de la pesanteur de la terre; l'air, qui tient de la pesanteur de la terre, mais qui participe plus de la légèreté du feu. Il n'y a donc que quatre élémens des choses sublunaires : la terre, l'eau, l'air, le feu. Quatre élémens des choses sublunaires, selon Aristote.

Or les cieux, selon lui, ne sont ni pesans ni légers. Ils ne sauraient donc être composés de ces quatre élémens; et il imagine, pour les choses célestes, un cinquième élément, qu'il nomme quintessence. Il admet pour les choses célestes un cinquième élément.

Dès qu'au delà de la lune, il n'y a qu'un élément, le combat des élémens n'y peut avoir lieu. Les choses célestes ne sont donc jamais altérées par des principes contraires. Elles ne sont donc Pourquoi il juge que les cieux sont incorruptibles.

susceptibles, ni de génération, ni de corruption, ni d'accroissemens, ni de décroissemens. Les cieux sont donc incorruptibles.

Dieu gouverne les choses célestes, et laisse à la fortune les choses sublunaires.

Le premier moteur, qu'Aristote nomme Dieu, ne s'occupe que des choses incorruptibles ou célestes. Relégué dans les cieux, il abandonne aux élémens et à la fortune les choses sublunaires. Il ne donne lui-même aucun mouvement à celles-ci, et elles se meuvent uniquement par une espèce de sympathie avec les choses célestes.

Comment Aristote conçoit l'âme.

L'âme est une entéléchie, c'est-à-dire, autant qu'on peut conjecturer, le principe actif de tout ce qui se produit en nous. Or sur ce que nous végétons, nous sentons, nous raisonnons, Aristote distingue, dans cette entéléchie, trois facultés, la végétative, la sensitive et la raisonnable.

Quoique ces trois facultés ne fassent, selon lui, qu'une seule âme, il pense que les deux premières meurent avec la dissolution du corps : et il distingue dans la troisième deux parties, un entendement passif, qui aperçoit les formes des objets et qui est mortel, et un entendement actif, qui conçoit et qui est immortel.

Il ne s'explique point clairement sur l'origine de ces parties de l'âme. Dans ses principes, l'entendement actif ne peut émaner ni de Dieu, ni de l'âme du monde; et il paraît supposer une intelligence éternelle, qui est dans toute l'espèce humaine. Cette intelligence est le principe d'où il

tire la partie immortelle de chaque âme, et où il la fait retourner après la mort.

Je passe rapidement sur ces opinions. Il me suffit de vous prévenir que les formes d'Aristote, sa manière, ses quatre élémens, sa quintessence, ses âmes végétatives, sensitives et raisonnables, seront, pendant des siècles, tout ce qu'on croira avoir de mieux en philosophie.

Théophraste d'Érisse, ville de l'île de Lesbos, enseigna dans le Lycée, après la mort d'Aristote. Versé dans tous les genres de littérature, il parlait avec autant d'éloquence que de clarté. Il eut jusqu'à deux mille disciples, parmi lesquels on compte Démétrius de Phalère. Il fut généralement estimé, et surtout infiniment cher aux Athéniens. Il nous reste peu de ses ouvrages, quoiqu'il ait beaucoup écrit. Il paraît qu'il ne suivait pas servilement les opinions d'Aristote. Il est mort dans la quatre-vingt-cinquième année de son âge, 286 ans avant Jésus-Christ. Théophraste lui succède.

Après lui on ne compte plus dans le Lycée que cinq philosophes qui ont successivement tenu l'école. Le premier et le plus célèbre est Straton, dont nous n'avons aucun ouvrage. Les autres se sont succédés dans cet ordre : Lycon, Ariston, Critolaüs, Diodore. Vous savez que les sectateurs d'Aristote ont été nommés péripatéticiens, parce que d'ordinaire ils agitaient les questions en se promenant. Les successeurs de Théophraste.

CHAPITRE XXII.

Des pyrrhoniens ou sceptiques.

Pourquoi le scepticisme ne pouvait manquer de s'introduire.

Pendant qu'Aristote jetait les fondememens du péripatétisme, Pyrrhon d'Élide s'élevait contre toutes les sectes, croyant trouver la tranquillité de l'âme dans l'indifférence que le septicisme, ou un doute universel, paraît devoir produire.

Si nous considérons cette multitude de sectes qui se combattaient sans rien établir, nous comprendrons que le septicisme ne pouvait manquer de s'introduire. En effet, dans un temps où l'on connaissait si peu l'art de raisonner, il était naturel de remarquer d'abord la faiblesse de l'esprit humain, de l'exagérer ensuite, et de finir par dire qu'on ne peut rien savoir. Pour éviter cet excès, il eût fallu avoir beaucoup médité sur les facultés de l'entendement, et sur les choses à notre portée; ce qu'on n'avait pas fait encore.

Pyrrhon, chef des sceptiques.

Pyrrhon, dans sa jeunesse, ayant eu occasion de lire les ouvrages de Démocrite, goûta si fort ce philosophe, que depuis il en parla toujours avec de grands éloges. Il crut apprendre de lui que nous ne saurions connaître les vraies qualités des choses; que ce que nous prenons pour réel, n'est

qu'apparence; et qu'il n'y a de réalité que dans notre manière de sentir. Ce fut vraisemblablement, d'après ces principes, qu'il forma le projet d'attaquer tous les dogmatistes, et d'établir qu'on ne peut s'assurer d'aucune vérité.

Disciple ensuite de Drison, fils de Stilpon, et instruit par ce maître dans l'art éristique, que professait la secte de Mégare, il se confirma dans son premier dessein, parce qu'il se sentit plus capable de l'exécuter.

Enfin il puisa dans la source de l'art éristique: car Anaxarque, qui fut aussi son maître, lui enseigna les opinions de Xénophane, de Parménide et de Zénon d'Élée. Or la doctrine de ces philosophes était une des plus favorables au septicisme, puisqu'ils rejetaient le témoignage des sens, et qu'ils étaient de tous les sophistes les plus propres à prouver également le pour et le contre.

Pyrrhon suivit Anaxarque dans les Indes; et on peut conjecturer que les conversations qu'il eut avec les gymnosophistes contribuèrent à l'entretenir dans son doute. Plus il voyait de sectes différentes, moins il lui était possible d'en choisir une. D'ailleurs il est vraisemblable qu'il ne voyageait que pour se confirmer dans le parti qu'il avait déjà pris.

Avantages qu'avait Pyrrhon sur les dogmatistes.

Il avait naturellement l'esprit juste, assez du moins pour discerner le faux des opinions des autres, et il les combattait avec beaucoup de clarté.

Il paraissait d'autant plus clair, que les dogmatistes l'étaient moins; et pour être entendu, il n'avait qu'à faire voir qu'ils ne s'entendaient pas eux-mêmes. N'ayant point d'opinions, il n'avait rien à prouver; et les opinions de toutes les sectes semblaient ramener à son doute. Il faut convenir qu'il était moins déraisonnable de douter de tout avec lui, que de croire quelque chose avec les autres philosophes de son siècle.

Comment les pyrrhoniens combattaient les dogmatistes.

Les pyrrhoniens ne rejetaient absolument ni le témoignage des sens, ni celui de la raison, quoique les dogmatistes le leur aient reproché : ils les regardaient comme des guides que nous devons suivre provisionnellement, en attendant la certitude à laquelle ils ne nous conduiront jamais. Ils disaient donc qu'avec leur secours, il n'est pas possible d'arriver à des vérités certaines. Ils rapportaient les différentes opinions qu'on enseignait dans les écoles. Ils opposaient secte à secte, raisonnement à raisonnement : et ils inféraient qu'on ne sait rien. Leur conclusion ordinaire était : l'un n'est pas plus vrai que l'autre.

Les moyens qu'on avait imaginés jusqu'alors pour se conduire dans la recherche de la vérité, les règles qu'on avait données sur la logique, les détails où l'on était entré sur les syllogismes etc., fournissaient aux sceptiques des avantages dont ils surent profiter. Rien n'était en effet plus frivole que toutes ces méthodes. Aucune n'allait au

vrai, parce qu'aucune ne remontait à l'origine et à la génération des idées.

Les sceptiques, qui en sentirent le faible, revenaient toujours à leur conclusion : on ne peut rien savoir. Il eût sans doute été plus sage de dire : on ne peut rien savoir avec les anciennes méthodes; mais ne serait-il pas possible de s'en faire une meilleure? et n'est-ce pas ce qu'il faudrait chercher?

Cependant le doute universel conduisait à des absurdités, et les pyrrhoniens devaient être d'autant plus absurdes, qu'ils étaient plus conséquens. Ils dirent, par exemple, qu'ils ne savaient s'il y a du bien et s'il y a du mal; parce qu'en effet on ne peut assurer ni l'un ni l'autre, quand on veut absolument douter de tout. Or cette manière de penser est destructive de toute société : on ne sait plus s'il y a des vertus, s'il y a des vices, et tout devient indifférent. Quelque absurde que soit cette conséquence, non-seulement les pyrrhoniens l'adoptèrent, ils voulurent encore qu'elle fût une preuve des avantages qu'ils croyaient voir dans le septicisme. Absurdités où ils tombent.

Ceux, disaient-ils, qui croient qu'il y a des choses, par leur nature, bonnes et mauvaises, sont tourmentés par le désir des unes et par la crainte des autres. S'ils sont heureux, ils appréhendent de cesser de l'être : s'ils sont malheureux, ils se croient souvent menacés de plus grands malheurs. Mais nous, ajoutaient-ils, qui Comment ils les défendent.

ne savons pas s'il y a du bien, ou s'il y a du mal, nous ne connaissons ni la crainte, ni les désirs, et nous jouissons d'une tranquillité parfaite.

Il semble que ces philosophes aient imaginé qu'il suffit de dire qu'il n'y a ni bien ni mal, pour se rendre insensible à l'un et à l'autre. En vain cependant s'appliquaient-ils à prouver qu'on ne sait pas si les choses sont bonnes ou mauvaises en elles-mêmes ; ils ne pouvaient pas ignorer qu'elles étaient bonnes ou mauvaises par rapport à eux : c'est en confondant ces deux manières de les envisager, qu'ils ont avancé des paradoxes que le sentiment et la plus légère réflexion détruisent.

Ils jettent des doutes sur la divinité.

N'étant arrêtés ni par l'absurdité, ni par le danger des conséquences, ils tentèrent de répandre des doutes jusque sur l'existence de la divinité même. Ils disaient, à la vérité, que, comme citoyen, on doit reconnaître les dieux de sa patrie, et les adorer ; mais ils prétendaient que, comme philosophe, on ne pouvait assurer s'ils sont ou s'ils ne sont pas ; et que c'était encore le cas de dire, *je ne sais*, ainsi que sur toute autre question. Ils se prévalaient des idées fausses que la superstition avait répandues, de l'ignorance des législateurs qui avaient laissé subsister ces idées, et du peu d'accord des dogmatistes, qui faisaient Dieu chacun à leur manière. C'était douter d'une vérité, parce que des peuples, des législateurs et des philosophes avaient mal raisonné.

On avait d'abord applaudi aux pyrrhoniens : on se souleva contre eux, quand on vit les conséquences de leur doute ; et leur tranquillité parut se troubler. Alors ils cherchèrent à se faire un rempart des noms les plus illustres ; et eux qui n'assuraient rien, ils osèrent assurer que tous les grands hommes avaient été sceptiques : Homère, les sept sages, Archiloque, Euripide, Xénophane, Héraclite, Démocrite, Socrate, Zénon d'Élée, Platon même, et tous les dialecticiens. Mais si on trouve dans tous ces philosophes des maximes qui conduisent au doute, il est certain qu'aucun d'eux n'a été véritablement sceptique. Ils disent que tous les grands hommes ont été sceptiques.

L'académie, après les changemens faits par Arcésilas et surtout par Carnéade, devint un asile pour les sceptiques. Forcés à déguiser leurs sentimens, ils se dirent académiciens, et ces deux sectes se confondirent. Pyrrhon est mort 287 ans avant J. C. ou environ. Ils sont forcés à ne se donner que pour académiciens.

CHAPITRE XXIII.

De Zénon ou des stoïciens.

Depuis Socrate, la Grèce est toujours plus agitée. C'est un théâtre qui s'ouvre à tous les genres d'ambition, et il est même difficile d'y être spectateur impunément. Les successeurs de Comment les philosophes ont été conduits à chercher le bonheur dans une tranquillité parfaite.

ce philosophe se disputent l'empire de l'esprit, et ils combattent encore, lorsque ceux d'Alexandre se ravissent tour à tour l'empire des armes. Cette contrée est tout à la fois livrée aux orateurs, aux sophistes, aux philosophes et aux soldats.

Il n'y avait plus de patrie. Ce temps était passé où l'on cherchait le bonheur sur les traces des Miltiade, des Thémistocle, des Aristide, etc. On y voulait arriver sans être citoyen; et toutes les écoles offrirent d'y conduire.

Cependant, après s'être éloignés des affaires pour étudier les opinions, les meilleurs esprits cherchèrent le repos dans une vie obscure, persuadés qu'il fallait aussi peu se mêler des sectes, que des dissensions des républiques. En effet s'ils gémissaient de ne pouvoir être citoyens, ils devaient craindre de devenir philosophes.

Un repos parfait parut donc l'état le plus heureux : façon de penser, qui elle-même était un malheur auquel on avait été forcé par les circonstances. Mais les philosophes, qui pensent d'après leur siècle, lors même qu'ils se flattent de l'éclairer, crurent voir dans ce repos le fondement du bonheur, et ils dissertèrent sur les moyens de se le procurer.

La philosophie va donc prendre une nouvelle face, et cependant elle ne dira rien de nouveau. Ce sera toujours le même fond d'idées : il se rapportera seulement à un bonheur qu'on promet da-

vantage, et dont on jouit moins que jamais. C'est à cela que se réduit la révolution qu'il me reste à vous faire connaître. Le fanatisme d'une fausse sagesse, un masque de vertu, une barbe et un bâton : voilà, dans l'âge dont je vais vous parler, ce qui attira ces mêmes regards que vous avez vus se fixer auparavant sur Aristide et sur Thémistocle.

La plus légère considération sur les facultés de l'homme, suffit pour dissiper ce fantôme de bonheur, que les philosophes croyaient trouver dans une tranquillité parfaite. Nous avons des besoins. De ces besoins, naissent nécessairement des craintes et des désirs. De ces craintes et de ces désirs, naît également la nécessité d'agir : heureux, si nos actions sont dans l'ordre de nos devoirs; malheureux, si elles s'en écartent. Nous enlever, comme Pyrrhon, nos craintes et nos désirs, c'est nous anéantir. Aussi ce philosophe conséquent disait-il que la vie et la mort ne sont qu'une même chose; et lorsqu'on lui demandait pourquoi il ne mourait pas : précisément, répondait-il, parce que la vie et la mort ne sont qu'une même chose. Il répondait avec esprit, et cela passait pour de la philosophie. Notre bonheur ne peut se trouver dans une tranquillité parfaite.

Deux autres philosophes entreprirent aussi de montrer la route du bonheur, et furent également de mauvais guides. Ils florissaient, ainsi que Pyrrhon, plus âgé qu'eux, trois cents ans avant J. C. Zénon et Epicure tentent d'arriver à cette tranquillité par des routes différentes.

Avec un caractère opposé, ils cherchèrent une tranquillité parfaite par des moyens différens. D'un tempérament mélancolique et d'une imagination forte, Zénon de Citium, ville de Chypre, se fit des principes sublimes, mais tristes et sévères; tandis qu'Épicure, doux et sociable, parut ne donner que des leçons de volupté. L'un se pliait aux mœurs du temps, et devait plaire par cette raison : l'autre les choquait ouvertement, et devait étonner et plaire encore. Tous deux se firent un grand nombre de sectateurs, et fondèrent des sectes toujours jalouses et toujours ennemies.

Dessein de Zénon en formant un système.

Zénon eut pour maîtres Cratès le Cynique, Stilpon et Diodore Cronus, de la secte mégarique, Xénocrate et Polémon, de l'Académie. Il s'appliqua d'abord à la dialectique, parce que c'était alors l'étude favorite des Grecs. Il entreprit ensuite de faire un système pour servir de fondement à une morale, dont les cyniques lui avaient donné les principes. Il fouilla pour cela dans toutes les sectes : il puisa surtout dans Héraclite et dans Platon; on peut dire encore qu'il dut beaucoup à Épicure; car on remarque des opinions qu'il paraît n'avoir adoptées que parce qu'il les voulait combattre. Il enseigna dans un portique d'Athènes, d'où ses sectateurs ont été nommés stoïciens.

Son système sur l'univers.

Avant tout, dit Zénon, était le chaos, et le monde n'est que le chaos débrouillé. Il est formé

de deux principes : l'un, actif, est une âme, qui agit en lui, et qui le meut ; l'autre, passif, est la matière, qui par elle-même est indifférente à toutes sortes de formes. De ces deux principes, il résulte un seul tout, qui comprend l'universalité des choses, et qui nage dans un espace immense. C'est un animal formé d'un corps et d'une âme, et cet animal est proprement Dieu.

L'âme de ce tout est l'éther, ce feu qui habite dans la région la plus élevée, dans la circonférence des cieux, et qui de là se répand dans toute la nature. Le corps est cette matière grossière, qui, incapable de donner le mouvement, est propre à le recevoir.

Cette âme n'est point hors de son corps, elle n'est point hors du monde. Elle est dans tout ce que nous voyons, et dans tout ce que nous ne voyons pas. C'est un premier principe éternel et incorruptible, parce que rien ne se fait de rien, et que rien ne rentre dans le néant. Elle est partout, connaît tout, règle tout : unique source de toute activité et de toute perfection, elle est souverainement parfaite.

D'abord enveloppée dans le chaos, elle ne l'a pas débrouillé par un acte libre de sa volonté ; mais, toujours agissante par sa nature, elle a enfin surmonté la résistance de la matière, et ce monde n'est que le résultat de l'action du principe actif sur le principe passif.

Cette âme, ayant nécessairement toujours la même activité, entretient l'ordre qu'elle a une fois établi : elle seule conserve tout.

Elle agit de toute éternité, et le chaos commence à se débrouiller. Elle continue d'agir, et le chaos se débrouille encore ; et, parce que son action est toujours la même, le monde enfin s'achève.

Son action est toujours relative à l'état des choses. Ce qui est produit dans un moment est déterminé par ce qui a été produit le moment précédent ; et ainsi de suite, en remontant jusqu'au premier développement du chaos.

Il y a donc dans le monde un enchaînement de causes et d'effets. Par conséquent les choses à chaque instant sont ce qu'elles doivent être : elles ne sauraient être autrement qu'elles sont. Cet enchaînement est le destin à qui tout obéit ; non-seulement la matière, mais encore cette âme qui est le principe actif de tout. Car Dieu ne peut rien faire que conséquemment à ce qu'il a déjà fait.

Le monde ou Dieu, comme nous l'avons dit, comprend tout ce qui existe dans l'espace. Il n'y a donc rien hors de lui qui ait le pouvoir de le nécessiter. Il agit uniquement par sa nature : il est sa nécessité à lui-même. C'est par là qu'il est libre.

Cette liberté s'étend à toutes les parties du

monde, et par conséquent à l'homme; car si le destin entraîne celui qui résiste, il ne fait que guider celui qui veut. L'homme obéit, semblable à un animal qui, retenu par un cordon, suit parce qu'il le veut bien; mais qui suivrait encore quand il ne le voudrait pas.

La matière est éternelle. Elle ne croît, ni ne décroît; puisque rien ne se fait de rien, et que rien ne rentre dans le néant. Invariable dans son tout, dans son essence, elle change dans chaque partie, à chaque instant. Elle est bornée, puisqu'elle est circonscrite par un vide immense : mais ses plus petites parties sont divisibles à l'infini, et par conséquent susceptibles d'une infinité de formes différentes.

C'est de cette disposition ou changement que tout naît. Tout vient de Dieu, comme d'une semence qui contient tout. C'est une raison génératrice d'où sortent les quatre élémens, la terre, l'eau, l'air et le feu.

Ces élémens se mêlent et se combinent d'une infinité de manières. Ce qui n'est plus dans un corps a passé dans un autre. C'est une circulation continuelle : mais, pendant que chaque chose cesse d'être ce qu'elle était, la matière en général est toujours la même.

Au milieu de ces révolutions, le feu, comme plus léger, se porte à la circonférence, d'où il reflue vers le centre, pénétrant tout, animant tout.

Ce principe actif prend différens noms, suivant les différentes manières dont on le considère. Dans l'air, c'est Jupiter; dans le feu, Vulcain; dans la terre, Vesta. On le nomme le monde ou la nature, lorsqu'on veût comprendre tout ce qui existe; on le nomme destin, pour marquer plus particulièrement l'enchaînement des causes et des effets; enfin il prend les noms des dieux, qui se multiplient sans nombre dans toutes les parties de l'univers: parce que cette âme, qui a développé le chaos, est partout.

Les astres sont doués d'intelligence, puisqu'ils sont de feu, et que d'ailleurs ils se meuvent régulièrement. Ce sont des dieux qui connaissent l'avenir, et qui l'annoncent même par des signes eertains; car leur action est liée à tout, puisque tout est lié.

Le monde est sphérique, et la terre est au centre. Les exhalaisons de ce globe nourrissent les astres. Elles s'épuiseront, et, le feu consumant tout, le monde rentrera dans Jupiter. Alors ce dieu se reposera quelque temps en lui-même: il s'enveloppera dans ses propres pensées. Cependant, rendu à sa première activité, il développera une autre fois le chaos. Ainsi le monde est né pour périr; il périra pour renaître, et ces révolutions se succéderont sans fin.

C'est ainsi, Monseigneur, que les stoïciens expliquent la génération des choses. Voilà du

moins le fond de leur système. Vous y reconnaissez les principes que vous avez déjà vus ailleurs.

Différence entre la doctrine des stoïciens et celle des cyniques.

Zénon, comme je l'ai dit, avait été disciple de Cratès. Il en goûta la doctrine, et il ne fit guère que transporter le cynisme du Cynosarge au Portique. Il conserva même à peu près le vêtement de son maître. La principale différence qu'on a remarquée entre les cyniques et les stoïciens, est dans la fin qu'ils se proposent : encore est-elle assez subtile. Ceux-là, a-t-on dit, veulent aller au delà de la nature, et ceux-ci la veulent dompter.

Quoi qu'il en soit, Zénon ne se borna pas à la morale. Il était trop ambitieux de se faire un nom, pour ne pas s'essayer dans tous les genres. Il voulut donc, comme les autres, expliquer la génération des choses ; et parmi les principes reçus, il choisit ceux qui pouvaient servir de base à sa morale.

Idée que Zénon se fait de l'homme.

Il dit que l'homme, étant composé d'un corps et d'une âme, est l'image de Dieu ; et cela n'est pas étonnant, puisqu'il est évident qu'il a fait Dieu à l'image de l'homme.

Si notre corps est selon lui formé d'une matière grossière, l'âme est une portion de la divinité, une étincelle de ce feu céleste qui anime les astres.

Mais, parce que les fibres de notre corps ne résisteraient pas à l'action d'un principe aussi puissant, ce feu, en traversant l'air, se refroidit

un peu, et s'accommode par ce moyen à la faiblesse de nos organes.

L'homme tient au tout dont il fait partie : il en suit les lois. Son âme, assujettie au destin comme Dieu, est libre comme lui. Car étant une portion de la divinité, elle agit uniquement par la nature qui lui est propre ; et elle est, comme Dieu, sa nécessité à elle-même.

Elle n'est donc pas libre en ce sens, qu'elle puise faire ou ne pas faire en sorte que ses actions soient absolument indifférentes. Elle l'est en ce sens, qu'elle obéit volontairement au destin, auquel elle obéirait encore, quand elle ne le voudrait pas.

Il faut se soumettre à cette loi. Ce n'est pas à nous à faire des reproches à la nature. Il n'arrive que ce qui doit arriver. Par conséquent il est sage de souffrir ce que nous ne pouvons empêcher, et de suivre sans murmure le Dieu qui nous conduit, et qui conduit avec nous le tout dont nous sommes partie.

Le sage des stoïciens. Le caractère du sage est donc de tenir étroitement à ce tout. Le monde n'est pour lui qu'une cité, qu'une patrie, qu'une famille. Il ne se considère jamais à part. Quels que soient les événemens, rien ne lui manque, parce qu'il sait que tout tend à la perfection du tout. Au lieu de désirer que les choses se conforment à sa volonté, il demande qu'elles arrivent comme elles arrivent,

et il est heureux. C'est ainsi qu'il vit selon l'ordre du monde, selon la nature, selon Dieu, selon la vertu : car ce n'est là qu'une même chose exprimée différemment.

En suivant ces principes, le sage ne considère le bien et le mal que relativement au tout. Ce qu'il trouve y être utile est bien ; ce qu'il trouverait y être inutile est mal.

Par conséquent le plaisir et la joie, la douleur et le chagrin ne sont rien dans le vrai : car ces choses n'intéressent que l'individu, et ne font rien au tout.

Le plaisir et la joie sont tout au plus des accessoires du bien ; la douleur et le chagrin sont des accessoires du mal. Or le sage ne s'occupe pas des accessoires. Sans désir et sans crainte, rien ne l'agite, rien ne l'inquiète, rien ne le trouble. Son bonheur est en lui : il n'attend de dehors ni peine ni plaisir. Il est impassible.

Vous voyez, Monseigneur, que ce système ne conduit qu'à l'enthousiasme. Ce sont des principes qui ont de quoi nous étonner. Ils nous élèvent au-dessus de nous-mêmes ; et nous les trouvons magnifiques, parce qu'ils nous font plus grands à nos yeux. Zénon y conforma tout son extérieur. Il lui était plus facile d'avoir des apparences de cette sagesse sublime, que d'en avoir la réalité même ; les apparences lui suffisaient. Il pouvait même, sans hypocrisie, se donner pour Ce sage n'était qu'un enthousiaste.



ce sage, parce qu'il pouvait croire l'être en effet. Son imagination forte, son tempérament triste, les applaudissemens, les contradictions mêmes, tout l'amenait par degrés à jouer ce personnage, et peut-être à le jouer de bonne foi.

Il faut convenir que cette idée chimérique du sage est capable d'élever au-dessus du commun une âme forte et courageuse. On en a vu plus d'un exemple. Mais le faux de ces principes s'est montré sensiblement, surtout dans ceux qui, se disant stoïciens, n'ont conservé de leurs chefs que les grands mots, la démarche, le manteau, la barbe et le bâton. Cette secte a produit quelques grands hommes et beaucoup d'hypocrites.

Lorsque les stoïciens étaient pressés, ils avouaient qu'aucun mortel ne peut arriver à ce dernier degré de sagesse où ils plaçaient le bonheur; et que le plus sage est seulement celui qui en approche de plus près, c'est-à-dire que le plus sage est celui qui approche le plus de l'état d'impassibilité.

Mais si nous étions tout-à-fait impassibles, serions-nous donc capables d'un sentiment de bonheur? Pour être sensibles à la douleur, n'est-ce pas assez qu'elle soit un mal pour nous? et, parce que nous nous dirons qu'elle n'est pas un mal pour le tout, sera-t-il en notre pouvoir d'y être insensibles?

Tels sont les fondemens que les stoïciens ont

cru devoir donner à la morale des cyniques. D'ailleurs tout est commun entre ces deux sectes. Les maximes sont les mêmes, ou à peu près. Si elles sont outrées dans la bouche du cynique, elles sont frivoles et puériles dans celle du stoïcien. Le cynisme, se bornant à la morale, a du moins l'avantage de ne pas s'égarer dans des principes de cosmogonie.

Zénon n'a pas mieux raisonné sur la logique. Il distingue deux parties dans cet art, la rhétorique et la dialectique. Il avait coutume de représenter la rhétorique par la main ouverte, parce qu'elle aime à s'étendre ; et la dialectique par la main fermée, parce qu'elle aime à resserrer les idées. La dialectique des stoïciens.

Il dit que toutes nos connaissances viennent des sens : mais il ne le dit que pour contredire Platon. D'ailleurs il n'avait aucune idée de ce principe. Il aurait mieux raisonné, s'il avait été capable de le connaître et d'en suivre les conséquences. Sa dialectique, comme celle des autres philosophes, n'était que l'art d'abuser des mots.

Les stoïciens ont été en général des sophistes très-subtils : leur goût pour les paradoxes leur faisait un besoin de l'être. De ce que, selon eux, le bien n'est que ce qui est relatif à l'avantage du tout, ils ont conclu qu'il n'y en avait pas un plus grand, ni un moindre, parce que les choses sont utiles au tout, ou inutiles. De conséquence en

en conséquence, ils ont dit ensuite : donc il n'y a pas de milieu entre le vice et la vertu; donc toutes les fautes sont égales; donc celui qui a une vertu les a toutes; donc il n'y a proprement qu'une vertu, et c'est d'obéir volontairement au destin.

Ils croyaient confirmer ces paradoxes, en disant encore : il n'y a pas un vrai plus vrai, un faux plus faux; donc il n'y a pas un bien plus bien, un péché plus péché. Qu'on s'écarte peu ou beaucoup de la route qu'on doit prendre, on est également hors du chemin.

Enfin les sophismes des stoïciens ont dégénéré en puérilités, pour ne rien dire de plus. Je n'en donnerai qu'un exemple. *Rat est une syllabe. Or un rat a mangé le fromage. Donc une syllabe a mangé le fromage.* Représentez-vous de pareils propos dans la bouche de ces philosophes, qui, fiers de leur sagesse, disaient avec tous les autres, que la philosophie est la science des choses divines et humaines.

Idée que les stoïciens se faisaient de la mort.

Zénon, âgé de plus de 80 ans, se donna la mort, après une chute où il se cassa le doigt. Les stoïciens avaient pour principe que la vie et la mort sont au nombre des choses indifférentes; que l'âme du sage remonte au feu céleste, d'où elle tire son origine; et qu'il doit cesser de vivre lorsqu'il cesse d'être utile au tout. Quant aux âmes des autres hommes, ils les faisaient errer quelque temps dans l'air, d'où ils les conduisaient dans

la lune, pour achever de se purifier. Mais je vous arrête trop long-temps sur ces misères.

Les successeurs de Zénon, qui ont eu le plus de réputation, sont Cléanthe, Chrysippe et Posidonius. Cette secte a eu parmi les Romains d'illustres partisans.

CHAPITRE XXIV.

Considérations sur le bonheur et sur les opinions des philosophes à ce sujet.

La distinction qu'on fait des plaisirs de l'âme et des plaisirs du corps n'est pas exacte.

Avant de passer à Épicure, dont il me reste à parler, je crois à propos de considérer d'un coup d'œil les différentes opinions des philosophes sur le bonheur, et les idées que nous devons nous en faire nous-mêmes.

On distingue deux sortes de plaisirs, ceux de l'âme et ceux du corps. Mais, quoiqu'au premier coup d'œil, cette distinction paraisse naturelle, elle n'offre certainement pas des idées bien précises.

Les plaisirs n'appartiennent qu'à ce qui sent. Il n'y en a donc point pour le corps.

Tous sont l'effet de quelque mouvement dans les organes, et ce mouvement se passe dans les organes extérieurs ou dans les organes intérieurs.

Lorsque le mouvement se fait dans les organes extérieurs, on a dit : le plaisir appartient au corps; lorsqu'il se fait dans les organes intérieurs, on a dit : le plaisir appartient à l'âme. Il est évident que, si dans l'un de ces cas, il appartenait au corps, il lui appartiendrait dans les deux. Une distinction aussi mal faite a occasioné beaucoup de mauvais raisonnemens. Essayons de nous en faire des idées plus exactes.

Les plaisirs sont de sensation ou de réflexion.

Tout ce que nous pouvons remarquer en nous n'est, dans le principe, que différentes manières de sentir; et vous connaissez toutes les formes que prend la sensation. C'est d'elle que naissent toutes nos idées, tous nos plaisirs, toutes nos facultés. A mesure qu'elle se développe, notre moi se développe avec elle; il s'étend, pour ainsi dire, et les sentimens agréables se multiplient.

Les uns se bornent à ce qui se passe en nous, quand la sensation est uniquement déterminée par l'action des objets sur les sens : je les nommerais plaisirs de sensation. Les autres s'étendent à toute la faculté de sentir : ils l'occupent tout entière; ils sont dans l'exercice de toutes les facultés. Je les nommerais plaisirs de réflexion. Tous les sentimens agréables peuvent se rapporter à ces deux classes.

Lorsque Thémistocle arrive aux jeux, le spectacle qui s'offre à lui n'est d'abord qu'un plaisir de sensation. Mais lorsqu'il remarque tous les

regards qui se tournent sur lui, Salamine alors se retrace à sa mémoire : il voit l'amour des Grecs, la considération de l'étranger, son nom porté aux deux bouts de la terre, et transmis à la postérité la plus reculée. Il semble que les sentimens de toute cette multitude qui l'environne viennent se réunir en lui avec la promptitude du coup d'œil qui les exprime. Ce plaisir de réflexion est sans doute le plus délicieux : et c'est uniquement parce qu'il remue l'âme tout entière, au lieu que l'autre n'a fait que l'effleurer.

Après avoir fait cette distinction, voyons comment nous sommes déterminés à rechercher toujours quelque plaisir.

Il y a aussi des besoins de sensation et des besoins de réflexion.

Le besoin n'est que la privation d'une chose que nous jugeons ou que nous sentons au moins confusément nous être nécessaire. Il est accompagné d'un malaise ou d'une inquiétude, qui détermine les facultés de l'âme ou du corps vers un objet ; et c'est par ce moyen que les désirs et les passions naissent. Je ne fais que vous rappeler ce que vous savez déjà.

On peut également distinguer des besoins de sensation et des besoins de réflexion. Le malaise que ceux-là nous font éprouver paraît se renfermer dans un organe : tel est le sentiment de la faim. Au contraire l'inquiétude, qui accompagne les autres, semble remuer toutes les facultés, se répandre partout avec l'âme, et remplir toute

la capacité du corps. Tel est l'amour de la considération dans une âme forte et courageuse.

Comment ces plaisirs et ces besoins concourent au bonheur.

Ce malaise, cette inquiétude sont une peine, un commencement de douleur. Que ces sentimens durent, ils deviennent des tourmens, des chagrins cruels, qui peuvent conduire au tombeau.

C'est déjà un bien que de dissiper ce malaise. Mais la jouissance de l'objet qu'on a désiré y ajoute un nouveau bien, des sentimens agréables : sentimens qui ont plus de vivacité, à proportion qu'ils appartiennent plus à la réflexion qu'à la sensation. Régulus affronte une mort certaine : il périt dans les tourmens. Cependant il a joui quelques jours de la gloire ; et ces jours sont plus délicieux pour lui qu'une plus longue vie, où il eût toujours senti le besoin de cette gloire, sans jamais le satisfaire. Voilà le bonheur. En effet on est heureux toutes les fois qu'on chasse un besoin par des sentimens agréables ; et, quand ce besoin a été le plus grand, quand les sentimens ont été les plus vifs, que reste-t-il à désirer ? On a suffisamment vécu.

Les positions comme celle de Régulus ne sont pas communes. Mais, quelles que soient les circonstances où nous nous trouvons, il est certain que nous sommes plus ou moins heureux, toutes les fois que nous avons des sentimens agréables. Le bonheur suppose donc des besoins et des

moyens pour les satisfaire. Avec des besoins qu'on ne peut satisfaire, on est malheureux : on le serait encore dans une abondance qui, prévenant tous nos besoins, ne nous laisserait pas le temps de les sentir : c'est donc dans le passage alternatif des besoins sentis à la jouissance, et de la jouissance à d'autres besoins sentis pour jouir encore, que consiste tout le bonheur auquel nous pouvons prétendre.

Un état n'est proprement riche que par les denrées qui se consomment pour se reproduire, et qui se reproduisent pour se consommer. Voilà l'image de notre bonheur : manquer et recouvrer; manquer encore et recouvrer encore, et ainsi tant que nous vivons.

Ce repos parfait, cette tranquillité inaltérable, qui faisait retentir les écoles de la Grèce, n'est donc qu'une illusion à laquelle se livraient des enthousiastes; et leurs déclamations prouvent seulement qu'ils n'étaient pas heureux.

Circonstances où les disputes sur le bonheur se sont élevées parmi les Grecs.

Tant que la Grèce fut occupée du soin de se donner des lois, on ne disputa point sur le bonheur : mais on le chercha avec succès; et, si on eût demandé en quoi il consiste, je m'imagine entendre les plus sages répondre : *à être bon citoyen dans une république bien gouvernée.*

C'est au temps de Socrate que commencent les disputes sur le bonheur : dans ce siècle, où les Grecs, dégénérant de leurs premières vertus,

cessaient d'être citoyens ; où les hommes de mérite, mis à l'écart, ne pouvaient plus servir leur patrie; où des haines mutuelles divisaient des républiques mal gouvernées, et où Sparte elle-même était au moment de se corrompre.

De nouveaux désordres s'accumulèrent sur ces désordres, qui croissaient d'un jour à l'autre; et les Grecs, hors du chemin du bonheur, s'en éloignaient tous les jours davantage. Dans ces circonstances, il était naturel qu'ils le cherchassent avec plus de passion que jamais; et, puisqu'ils le cherchaient inutilement, il était encore naturel qu'il s'élevât beaucoup de disputes.

En quoi consiste le bonheur, selon Socrate.

Socrate, abandonnant aux dieux la contemplation de la nature, voulait que le citoyen se renfermât dans les connaissances d'usage, et dans cette vie active qui lui fait trouver son propre bien dans le bien général. Connaître ce qu'il est du devoir de connaître, aimer ce qu'il est du devoir d'aimer, était l'unique fin de toute sa morale. Un païen ne pouvait certainement rien enseigner de mieux pour le bonheur de l'humanité. Mais les Grecs n'étaient plus capables d'écouter de pareilles leçons.

Le plan de Socrate n'excluait pas l'étude des arts et des sciences utiles. Cependant il faut avouer que ce philosophe n'accordait point assez à la géométrie, à l'astronomie et à la physique. C'est peut-être parce que, jugeant de ces sciences d'après la

manière dont on les traitait, il ne prévoyait pas toute l'utilité qui en pouvait naître.

Opinion de quelques autres philosophes.

Il y avait deux objets dans sa doctrine : l'un, de nous faire chercher le bonheur dans une vie active, qui rapporte tout à la vertu; l'autre, de nous dégoûter des spéculations par l'impossibilité où nous sommes de connaître la nature des choses.

Antisthène, plus rempli du premier objet, condamna tout ce qui lui parut superfluité; et la plupart de nos besoins ne furent à ses yeux que des distractions qui nous écartent du chemin de la vertu.

Aristippe, au contraire, s'occupa plus particulièrement du second objet. Je ne sais point, disait-il, ce que les choses sont en elles-mêmes : je sais seulement que j'en reçois des sensations agréables ou désagréables. Voilà tout ce qu'il y a de réel pour moi. Je dois donc songer à me procurer des plaisirs, et je serai heureux si j'y réussis.

Ces philosophes s'occupaient uniquement de la morale : en conséquence ils n'imaginaient pas que le bonheur pût être séparé de la vie active. Les dialecticiens, accoutumés à des subtilités, ne pouvaient pas le voir de la même manière. C'est pourquoi Euclide de Mégare le plaçait dans un état unique, uniforme et toujours le même.

Dans la vie active, l'âme, selon Platon, est assujettie à la matière : elle est toujours agitée, toujours troublée. Dans la contemplation, au con-

traire, elle s'échappe de sa prison, jouit d'elle-même, se suffit, découvre l'enchaînement des causes et des effets, embrasse le système du monde, et c'est là le bonheur.

Ce philosophe ne mettait pas au nombre des biens les avantages de la figure et de la fortune. Il croyait seulement qu'ils pouvaient contribuer au bonheur par l'usage qu'en fait un homme vertueux. Mais quand on songe que toute cette vertu est renfermée dans des connaissances frivoles, et qu'elle exclut la vie active, on ne sait trop ce qu'il veut dire.

Aristote voulait que les avantages de l'esprit, de la figure et de la fortune, concourussent au bonheur. S'il en demandait trop, il exigeait au moins une vie active, et en cela, il se rapprochait de Socrate.

C'est après toutes ces tentatives que Pyrrhon imagina de mettre le bonheur dans une tranquillité parfaite, et que Zénon chercha cette tranquillité dans un état où le sage serait tout-à-fait impassible.

Enfin la question sur le bonheur a si fort divisé les philosophes, qu'on prétend avoir compté à ce sujet jusqu'à deux cent quatre-vingt-huit opinions; c'est-à-dire qu'être heureux, c'était, selon les uns, être stoïcien; selon d'autres, être académicien : et les opinions se multipliaient comme les sectes. Vous aurez de meilleurs guides, si vous suivez les

Miltiade, les Thémistocle, les Aristide, les Épaminondas, les Aratus.

CHAPITRE XXV.

D'Épicure.

Épicure met le bonheur dans la volupté, c'est-à-dire dans l'exercice des vertus.

Épicure naquit à Gargétium en Attique, 342 ans avant J.-C. Il se fixa à Athènes dans la trente-sixième année de son âge; et parce que tous les lieux publics étaient occupés par les autres philosophes, il acheta une maison où il fit un jardin, et il y vécut avec ses disciples.

Toutes les sectes qui tenaient école dans cette ville déclamaient contre la volupté; et le public applaudissait. Ce n'est pas qu'il aimât, ou que même il comprît cette doctrine : mais il applaudissait, parce qu'il était étonné. L'ostentation de ces prétendus sages lui en imposait, et d'ailleurs il s'amusait de leurs disputes.

Épicure plaça le bonheur dans la volupté : c'était tout à la fois paraître s'accommoder aux mœurs du temps, et combattre les philosophes qu'on admirait. A ces deux titres, il devait attirer l'attention, et il l'attira.

Dans sa bouche néanmoins ce mot n'était qu'un piége : car, d'après ses principes, la volupté ne

pouvait se trouver que dans l'exercice des vertus. On accourut cependant : on écouta. On fut sensible aux charmes de son éloquence. La vertu, qu'elle faisait connaître, parut avec les mêmes charmes : le caractère qu'elle prenait, dans le caractère même d'Épicure, acheva de persuader; et l'école de ce philosophe fut bientôt une des plus célèbres.

Il aimait la clarté.

Ennemi de la doctrine secrète, il aimait la clarté, il la recommandait : il voulait ne parler que pour être entendu; et il aurait toujours été clair, s'il n'avait pas entrepris d'expliquer la génération des choses.

Comment il recevait le témoignage des sens.

Il avait réfléchi sur les abus de la dialectique, et il a senti, mieux qu'aucun des anciens, comment nos connaissances viennent des sens. Il a su démêler deux choses dans nos sensations : la perception, qui est toujours vraie, parce qu'elle n'assure que ce que nous sentons; le jugement, qui peut être faux, lorsque, d'après nos perceptions, nous jugeons de ce que les choses sont en elles-mêmes. C'est pourquoi il reçoit le témoignage des sens, quand il s'agit uniquement des apparences; et c'est ainsi qu'il faut l'entendre, toutes les fois qu'il paraît dire que les objets ont la figure et la grandeur que nous leur voyons. Mais considérons-le d'abord dans la morale, parce que c'est la science où il a le mieux raisonné.

Le plaisir était, selon lui, la fin

Le plaisir est le motif ou le but de toutes nos

actions. Malheur à celui qui ne le goûterait pas dans la vertu. Quel est en effet le caractère de l'homme vertueux, sinon de trouver son plaisir dans ses devoirs, et de ne le trouver que là? C'est donc pour le plaisir que nous cherchons la vertu : c'est parce qu'elle nous plaît, et qu'elle nous plaît plus que d'autres plaisirs, que nous lui sacrifions. de toutes nos actions.

Cette vérité est bien simple. Cependant on n'en voit aucune trace dans les philosophes qui ont précédé Épicure; et depuis elle a été fort combattue. D'un côté, les stoïciens voulaient qu'on aimât la vertu, pour elle-même; et le plaisir, ainsi que la douleur, n'était rien, selon eux. D'un autre, la volupté, à laquelle les cyrénaïques rapportaient tout, n'était qu'un plaisir de sensation; et, pour en jouir, ils se livraient indifféremment à tout ce qui peut faire une impression vive et agréable. Cette doctrine serait une source de désordres dans la société, et de remords dans l'homme assez stupide pour la suivre.

La vérité est entre ces deux opinions; Épicure la montra, et il distingua deux choses dans la volupté : l'exemption d'inquiétude, de trouble, de peine, de douleur; et les sentimens qui, au moment de la jouissance, nous remuent agréablement, avec plus ou moins de vivacité. En effet, il est certain que ce sont là les seuls motifs qui nous déterminent. Il distinguait deux choses dans la volupté.

Ce philosophe mit, avec raison, de la diffé-

rence entre ces deux choses. Il se représenta la première comme une volupté douce, qui répand le calme dans l'âme ; et la seconde, comme une volupté vive, qui cause toujours quelque émotion, et qui tend à produire le trouble.

Celle-là doit toujours être le principal objet de nos désirs, et nous sommes heureux tant que nous en jouissons. Celle-ci ne fait pas le bonheur : elle y peut seulement conduire, toutes les fois qu'elle est nécessaire pour amener le calme dans l'âme : il ne la faut donc pas rechercher pour elle-même. Si vous remarquez bien cette distinction, vous ne confondrez pas les épicuriens avec les cyrénaïques. En effet Épicure tirait de ces principes les conséquences suivantes :

Maximes morales d'Épicure.

« Ce n'est pas dans le luxe qu'il faut chercher « le bonheur : peu de choses suffisent aux besoins « de la nature. Le sage trouve ses commodités « dans un bâtiment simple : une étoffe commune « le garantit des injures de l'air ; les mets les moins « rares apaisent également sa faim.

« Le grand, qui se fait un besoin de tout son « attirail, n'en impose qu'aux yeux du vulgaire. « L'apparence du bonheur est au dehors, l'ennui « le dévore au dedans. Il succombe sous le faix, « il souffre, et n'ose se plaindre.

« Parmi ceux qui soupirent après la grandeur, « il en est donc bien peu qui sachent ce qu'ils « désirent. Ils s'agitent, ils se tourmentent pour

« des superfluités qu'ils n'obtiendront pas, ou « qui ne les rendront pas heureux.

« Ce n'est pas qu'il faille toujours se garantir « de l'ambition. Il est beau d'occuper les pre- « mières places avec des lumières, du courage et « des vertus. Le calme qu'un souverain répand « dans l'âme de ses sujets passe bientôt dans la « sienne. Il est heureux du bonheur des autres.

« Consultez-vous donc. Si vous avez tout ce « qu'il faut pour conduire la république, soyez « ambitieux : autrement, vivez éloigné des affaires.

« Cependant ne vous flattez pas que votre choix, « quel qu'il soit, puisse jamais vous mettre à « l'abri de toute peine. Enveloppé dans le tour- « billon des choses, en vain vous voudriez que « rien ne vous remuât. Tout vous entraîne, parce « que vous tenez à tout.

« Dans un vaisseau que les flots agitent, est-il « une place où les secousses puissent ne se pas « faire sentir ? Ne cherchons donc point à nous « rendre insensibles. Attendons-nous à des maux, « puisqu'à chaque instant les chagrins, les infir- « mités, les maladies nous menacent.

« Le sage combine. Il se résout à souffrir un « mal, pour se procurer un plus grand bien ; et « à se priver d'un bien pour éviter un plus grand « mal. S'il cherche le plaisir, c'est un plaisir « éclairé ; et il le trouve dans la modération. « Sobre, il entretient la santé de son corps, ou

« du moins il se garantit de bien des douleurs.
« Citoyen vertueux, il est cher à sa patrie, à ses
« amis, à l'étranger même. Ainsi, quelle que soit
« sa position, toujours des compensations s'of-
« frent à lui de quelque part. Il est malheureux
« dans les tourmens, sans doute; il l'est moins
« cependant qu'un autre. Il sait la considération
« et l'amour qu'il inspire; il voit l'intérêt que
« les citoyens prennent à ses maux; il jouit des
« soins d'une multitude d'amis, et ces idées, tou-
« jours présentes à son esprit, le pénètrent d'un
« sentiment vif et délicieux qui paraît, par inter-
« valles au moins, le dérober à la douleur.

« Un bonheur permanent n'est pas fait pour
« l'homme. Supposons que la nature se changeât
« au gré des vœux inconsidérés de ceux qui pen-
« sent qu'une exemption de tous soins nous ren-
« drait heureux, et réalisons toutes les fictions
« de l'âge d'or : un printemps éternel, un ciel
« toujours pur et serein, des fruits qui naîtraient
« sous nos pas, des champs qui préviendraient
« nos désirs, etc. Alors, sans art, sans sciences,
« sans études, sans travail, en un mot, sans aucun
« besoin des choses qui nous occupent aujour-
« d'hui, vous n'auriez point de leçons à prendre,
« je n'en aurais point à vous donner : mais bientôt,
« dégoûtés d'un état qui n'aurait du bonheur que
« le nom, nous redemanderions, et notre terre,
« et nos charrues, et nos leçons ».

Tel est, Monseigneur, l'esprit de la morale d'Épicure. La conclusion qu'on en peut tirer, c'est que nous n'avons qu'à remplir nos devoirs, et nous nous trouverons bien comme nous sommes. Vous voyez que ce philosophe s'est également écarté des stoïciens et des cyrénaïques.

Un mot peut faire la fortune d'un système. Au cri de volupté, on accourut au jardin d'Épicure. Un autre cependant était encore favorable à son dessein, c'est celui de tranquillité dont retentissaient les écoles des stoïciens et des sceptiques. Ce philosophe dit donc avec eux, que le bonheur est dans la tranquillité de l'âme : mais il le dit dans un sens bien différent.

En quel sens Épicure a mis le bonheur dans la tranquillité de l'ame.

Convaincu que nous sommes nés pour agir et par conséquent pour sentir et pour croire, il ne songea qu'à régler notre sensibilité et nos opinions. Or le calme auquel il invitait n'est, comme nous venons de le voir, qu'un état moins agité, où le sage, compensant les biens et les maux, cherche ce qui peut être utile, et se refuse à ce qui peut nuire. Les mots de *repos*, *tranquillité*, devenus fort à la mode, étaient propres à son objet; et il les adopta.

Se proposant d'écarter toutes les craintes capables de nous troubler, il s'appliqua surtout à dissiper celle de la mort. Si vous êtes malheureux, disait-il, que regrettez-vous ? La mort finira vos maux. Pouvez-vous compter que l'avenir fasse

Il s'appliquait à dissiper la crainte de la mort.

pour vous ce que le passé n'a pas fait? Ne prévoyez-vous pas que vos pertes s'accumuleront avec vos années, et que le temps ne les réparera pas? Si au contraire vous êtes heureux, si vous avez vécu dans l'affluence des biens, s'il en est peu qui vous aient échappé, qu'attendez-vous encore? Sortez de la vie comme on sort d'un festin. Tout s'use insensiblement pour vous : ce qui vous à plu cesse de vous plaire, et cependant la nature n'a plus de nouveaux plaisirs à vous donner. Vous verriez donc avec dégoût toujours les mêmes choses, si vous viviez plusieurs siècles, et avec plus de dégoût encore, si vous ne mouriez pas. Cependant un autre doit venir, pour qui tout sera nouveau. Cédez une place qu'on vous a cédée: cédez-la lui, elle n'est plus à vous : vous devez mourir pour qu'il vive. C'est ainsi que la nature se répare.

Pourquoi Epicure adopta le système des atomes.

Leucippe et Démocrite ne demandaient, pour produire le monde, que de la matière et du mouvement. Épicure adopta leur système, et il en tira deux conséquences: la première, qu'aucune intelligence n'a présidé à la formation de l'univers; et la seconde, que, n'étant nous-mêmes que le résultat d'un certain nombre d'atomes combinés d'une certaine manière, nous cessons d'être, lorsque cette combinaison cesse. Tout meurt donc en nous : la mort, par conséquent, n'est rien; et, après cette vie, nous n'avons rien à craindre,

comme nous n'avons rien à espérer. Voilà le motif qu'avait Épicure lorsqu'il a choisi ce système.

S'il eût été plus éclairé, il eût offert un dieu juste à l'homme qui remplit ses devoirs, et il n'eût laissé les frayeurs qu'aux coupables. Mais, pour les enlever également à tous les hommes, il fait présider à la formation de l'univers, le hasard, c'est-à-dire un mot vide de sens. Avec ce mot il veut, sans une cause intelligente, former un ouvrage où tout annonce une intelligence infinie. Les atomes sont, chacun séparément, incapables de sentiment, et il croit produire le sentiment, après les avoir combinés d'une certaine manière: comme si cette combinaison, qui n'est que le résultat des différentes positions où ces atomes sont les uns par rapport aux autres, pouvait être le sujet de la pensée. Les études que vous avez faites vous font voir, Monseigneur, l'absurdité de ces principes. Je ne m'arrêterai donc pas davantage à les réfuter ; et je vais vous exposer le système d'Épicure, puisqu'il faut vous le faire connaître pour achever l'histoire des opinions des philosophes de la Grèce. Absurdité de ses principes.

L'univers est tout ce qui est. Il a toujours été et il sera toujours. Il est même immuable en ce sens qu'il ne peut rien acquérir, car rien ne se fait de rien ; et qu'il ne peut rien perdre, car rien ne peut être anéanti. Exposition de son système.

On n'y peut distinguer que deux choses : les



corps, dont les sens déposent l'existence et l'espace dans lequel ils se meuvent. La partie de l'espace que chacun d'eux occupe, se nomme lieu; et les intervalles qu'ils laissent entre eux se nomment vide.

Si les corps, finis en nombre, nageaient dans un espace immense, ils ne se réuniraient jamais. Si les corps étaient infinis et l'espace borné, il n'y aurait pas assez de lieux pour les recevoir. L'espace et les corps sont donc également infinis.

Mais les choses qui tombent sous les sens naissent, croissent et meurent. Il y a donc des élémens dont la réunion les forme, et dont la dissolution les détruit.

Or si ces élémens, tant qu'on les conçoit étendus, pouvaient eux-mêmes se résoudre, ils se diviseraient, jusqu'à ce qu'ils cessassent d'être étendus. Il n'y aurait donc plus de corps : les corps tomberaient donc dans le néant. Concluons que les premiers élémens sont indivisibles. Nous les nommerons atomes.

Les atomes étant indissolubles, ils sont tous d'une égale solidité; et ils ne diffèrent que par la grandeur, la figure et le poids. Quant aux autres qualités, telles que le chaud et le froid, elles n'appartiennent qu'aux choses sensibles, elles sont uniquement l'effet de la combinaison des premiers élémens.

Les atomes se meuvent en vertu d'une force

intérieure que nous nous représentons dans la pesanteur.

Le vide ne saurait leur opposer de résistance. Ils parcourent donc en un instant le plus grand espace possible. On ne peut donc pas dire que les uns aient plus de vélocité que les autres.

Ils tombent d'abord perpendiculairement et parallèlement. Or, s'ils continuaient à se mouvoir de la sorte, ils ne se rencontreraient jamais. Il est donc nécessaire de supposer encore qu'ils ont le pouvoir de décliner un peu de la ligne droite. Alors ils se choqueront, se réfléchiront, et ils seront mus dans toutes sortes de directions.

Dans ces différens chocs, ils ne se réfléchiront pas toujours. Comme il y en a de toutes les figures imaginables, et que chaque figure est commune à une infinité, ils s'embarrasseront les uns les autres, et plusieurs s'accrocheront. Il se formera donc déjà de petits composés, qui seront moins mobiles que les élémens simples, et plus irréguliers. Par conséquent ils seront faits pour s'accrocher encore davantage, et il se formera quelque part une masse informe, où tout sera pêle-mêle et sans ordre.

Cependant le mouvement ne cessera pas dans cette masse. Par conséquent ses parties se combineront de toutes les manières, et enfin elles s'arrangeront avec ordre; car l'ordre est au nombre des combinaisons possibles.

Alors il y aura des corps de différentes espèces. Les uns seront plus denses et les autres plus rares, suivant les interstices que les parties laisseront entre elles. Les uns auront plus de mouvement intérieur, les autres moins, suivant la figure des atomes dont ils seront composés, et de ces différences naîtront toutes les qualités des choses sensibles.

Puisque le mouvement ne cesse jamais, il n'y a point de combinaison qui puisse se conserver toujours la même. Les composés qui se sont faits se défont ; et de leurs élémens de nouveaux composés se font encore. Tout naît, tout meurt : la naissance d'une chose est la mort d'une autre. C'est une suite de révolutions, qui n'a point eu de commencement, et qui n'aura point de fin.

Nous remarquons ces révolutions dans les objets qui nous environnent. Le monde n'y est pas moins sujet : le mouvement qui l'a produit le détruira, et il s'en formera un nouveau.

L'espace est immense. Ce que le concours des atomes fait dans un endroit, il le fait donc dans d'autres. Il y a donc une infinité de mondes. Les uns commencent, les autres finissent : les uns sont semblables, les autres différens.

La masse de la terre pèse, et son poids est le poids total des atomes dont elle est formée. Elle a donc d'abord tombé : mais elle a cessé de tomber, lorsqu'elle a eu assez de surface pour se soutenir

sur l'air inférieur, et que cet air, contenu par les mondes environnans, n'a plus cédé. C'est ainsi qu'elle se soutient au milieu de notre monde. Elle a par conséquent la forme d'un disque, et il n'y a point d'antipodes.

Tous les corps continuent de peser perpendiculairement vers le lieu où la terre s'est arrêtée. Or c'est une suite de l'inégalité de leur poids, que les moins pesans soient chassés par ceux qui le sont davantage, et qu'ils s'élèvent à proportion que leur figure est moins régulière, et que le mouvement primitif de leurs atomes est moins altéré. C'est de ces corps qui remontent, que se forment l'air, la matière éthérée et les astres.

Tout étant ainsi arrangé, la terre produisit d'abord des plantes, et ensuite des animaux de toute espèce. Effets du concours aveugle des atomes, ces premières productions furent informes sans doute, et ne se conservèrent pas. Mais, parce que dans un nombre infini de combinaisons il faut que toutes les combinaisons se rencontrent, il naquit enfin des plantes bien conformées et des animaux bien organisés. Alors la terre, comme fatiguée, se reposa, laissant à ces premiers individus le soin de se perpétuer.

Dès que la nature n'est que le concours aveugle des atomes, elle agit sans dessein. Ce n'est pas avec dessein qu'elle nous a donné, par exemple, les organes des sens. Nous nous sommes trouvé

des yeux, nous nous en sommes servis pour voir : nous nous sommes trouvé des oreilles, nous nous en sommes servis pour entendre, etc.

Nous nommons âme ce qui est en nous le principe de la vie et du sentiment. Or nous ne sentons que parce que quelque chose nous touche; et rien autre que le corps ne peut toucher ni être touché. L'âme est donc un corps, un corps subtil, à la vérité, un corps composé de parties d'air, de feu, des atomes les plus ronds et les plus mobiles.

Notre âme, notre moi n'est donc que le résultat de plusieurs atomes combinés. Or la mort détruit cette combinaison. Le moi cesse donc, et nous ne sommes plus.

Par un hasard, les mêmes atomes, dont je suis formé, pourraient être une seconde fois combinés de la même manière. Cependant ce ne serait plus la même personne, parce que cette combinaison ne se souviendrait plus d'avoir existé.

Réfutation de ce système.

Quelques questions suffisent, Monseigneur, pour réfuter ce système. Comment les atomes, s'ils sont de différentes figures, de différentes grandeurs, de différens poids, sont-ils indivisibles? comment peut-on assurer que rien ne rentre dans le néant, si c'est assez de diviser les atomes pour les anéantir? qu'est-ce que cette force intérieure, qui est en eux le principe du mouvement? comment parcourent-ils en un instant le plus grand espace possible? que signifient ces mots *un instant*

et *le plus grand espace possible ?* que veut dire Épicure, lorsqu'il dit que les atomes tombent? y a-t-il, dans un espace immense, un haut et un bas absolus ? sur quoi, dans cet espace immense, leur chute est-elle perpendiculaire? comment ont-ils le pouvoir de décliner? qu'est-ce que l'air inférieur, qui est contenu par les mondes environnans? pourquoi, comme l'air supérieur, ne cède-t-il pas au poids de la terre? comment le concours fortuit des atomes a-t-il produit sur ce disque des plantes et des animaux? pourquoi cesse-t-il d'en produire? que veulent dire ces mots *la terre étant comme fatiguée ?* enfin comment l'âme est-elle un composé d'atomes ? parce que ces petits corps, qui sont chacun privés de sentiment, sont forts ronds et forts mobiles, est-ce une conséquence que leur combinaison devienne elle-même le sujet du sentiment et de la pensée ?

Il est évident qu'Épicure raisonne sur des mots auxquels il n'attache aucune idée. Voilà les élémens avec lesquels il s'imagine former une infinité de mondes. D'après ces vues générales on peut juger de la manière dont il explique les différens phénomènes. J'apporterai pour exemple l'explication qu'il donne de la vision.

Comment Epicure explique la vision.

Il n'y a point, dit-il, de corps d'où il ne s'échappe toujours des corpuscules. Souvent même ces exhalaisons sont assez grossières pour être aperçues. Il peut donc y en avoir de très-subtiles.

Imaginons que ce sont des atomes, qui conservent entre eux le même ordre qu'ils avaient dans les objets : imaginons-les comme une multitude de légères surfaces, d'images, de simulacres, qui, se détachant continuellement les uns après les autres, se renouvellent sans interruption, se répandent de tous côtés, et remplissent l'air. Dans cette supposition nous comprendrons que nous voyons les objets, parce que ces simulacres subtils pénètrent de l'œil jusqu'à l'âme, contre laquelle ils viennent heurter.

Antres absurdités de ce philosophe.

C'est avec ces simulacres qu'Épicure explique les visions que nous avons en songe. Mais je me suis déjà trop étendu sur ce système. Au moins n'est-il pas nécessaire que j'entre dans de plus grands détails. Que penseriez-vous de voir des atomes former des dieux de figure humaine, parce que cette figure est la plus belle de toutes ? Des dieux qui sont nés, et qui ne mourront point, parce qu'ils sont composés d'un tissu si subtil, que rien ne les peut blesser : qui ne mourront point, dis-je, quoique le mouvement tende toujours à détruire les premières combinaisons pour en faire de nouvelles : des dieux dont la substance n'est ni corporelle ni incorporelle, mais seulement quelque chose qui approche du corps, quoique dans les principes d'Épicure ils ne soient qu'un assemblage d'atomes arrangés d'une certaine manière : des dieux qui existent dans les

espaces que les mondes laissent entre eux, quoiqu'il ne puisse pas y avoir de pareils espaces, puisque l'air, qui soutient la terre, est contenu par les mondes environnans. Tant de contradictions, tant d'absurdités se réfutent d'elles-mêmes, et ne méritent pas d'être combattues.

Mort d'Epicure.

Épicure mourut dans la soixante-douzième année de son âge. Se voyant près de sa fin, il disposa de ses biens, affranchit ses esclaves, assura l'état de plusieurs enfans qu'il avait pris sous sa tutelle, et légua ses jardins à ses disciples.

Nombre de ses ouvrages

Il a toujours été fort adonné à l'étude, et il n'y a pas de philosophe qui ait autant écrit : mais de trois cents ouvrages qu'il a laissés, il ne reste que quelques fragmens.

Pourquoi il a été calomnié.

Tant qu'il vécut il fut exposé à la haine de toutes les sectes. On ne lui pardonnait pas d'avoir mis au jour les subtilités des académiciens, les puérilités des dialecticiens, la vanité du Portique. C'est pourquoi ses mœurs ont été calomniées. Cependant sa réputation fut toujours entière chez les Athéniens, si faciles à surprendre. Ils le regrettèrent, ils lui élevèrent un monument; ses disciples transmirent le respect et l'amour qu'il leur avait inspirés; ils consacrèrent des jours à sa mémoire, et ils vécurent dans la plus grande union. Si quelques-uns abusèrent de la doctrine d'Épicure, ils furent désavoués; et nous ne les devons pas confondre avec les vrais sectateurs de ce philosophe.

Ses successeurs.

Ceux qui se sont succédés dans cette école, sont Hermachus, Polystrate, Dyonisius, etc. On en a compté dix jusqu'à Auguste; mais il n'est pas possible de rien assurer sur ce qui les concerne : on ne nous a pas même conservé les noms de tous.

CHAPITRE XXVI.

Réflexions sur la manière dont les anciens ont raisonné.

La crédulité a été long-temps un obstacle à l'art de raisonner.

Les anciens ont cru avant de raisonner sur ce qu'ils devaient croire. Souvent il nous arrive d'en faire autant. C'est pourquoi il nous importe de réfléchir sur la manière dont ils ont raisonné, et de considérer comment les hommes, toujours curieux, n'ont jamais été plus crédules que lorsqu'ils ont été plus ignorans.

Dans les premiers siècles, les meilleurs esprits n'avaient qu'un moyen de se distinguer, et c'était de dérober, pour ainsi dire, les opinions qui étaient à tout le monde, et de se les rendre propres, en les exposant d'une manière nouvelle, plus ingénieuse, ou moins grossière.

Élevés dans un siècle crédule, ils en ont eu la crédulité; ce sera donc fort tard et de loin à loin qu'on aura songé à combattre les préjugés. Par conséquent la crédulité aura passé d'une génération à l'autre, et plusieurs se seront succédées, avant qu'on ait raisonné sur ce qu'on croyait.

Ce n'est même qu'en pensant après les préjugés, qu'on aura pu s'assurer des succès. Pour embellir les fables qu'on croyait, on aura donc imaginé des fictions qu'on pouvait croire; on aura prodigué les métaphores, les hyperboles, les expressions les plus exagérées. Voilà quels ont été, pendant long-temps, les matériaux de ce qu'on a nommé histoire et philosophie. Vous comprenez qu'on était encore bien loin de commencer à raisonner avec quelque justesse.

Chez les Grecs la politique a contribué aux premiers progrès de l'art de raisonner.

C'est par la politique qu'a commencé, chez les Grecs, l'art de raisonner, et le siècle de Solon en est plus particulièrement l'époque. Alors pour être éloquent il fallait persuader des peuples qui s'éclairaient sur leurs intérêts; il fallait raisonner avec des citoyens qui raisonnaient eux-mêmes, et qui, quoique souvent trompés, avaient dans l'amour de la liberté un grand motif pour se tenir en garde contre toutes surprises. De pareilles circonstances apprenaient peu à peu à raisonner sur les intérêts des républiques.

Les beaux-arts lui ont fait faire de plus grands progrès.

La poésie dramatique, qui naquit alors, fit faire à l'art de raisonner des progrès encore plus rapides, parce qu'on raisonne plus facilement, et mieux par conséquent, sur ce qui plaît que sur ce qui est utile. On peut faire la même observation sur la peinture, sur la sculpture et sur tous les beaux-arts.


Pourquoi la philosophie ne

Mais on n'a pas le même intérêt à juger de la

lui en a pas fait faire.

vérité d'un système que de l'utilité d'une loi ; et il n'est pas aussi facile de s'en assurer, que de sentir la beauté d'un drame. L'art de raisonner n'eut donc pas, dans la philosophie, les mêmes secours que dans la politique et dans les beaux-arts.

On continuait de laisser la philosophie aux poëtes, qui étaient en possession de l'enseigner; et on adoptait sans examen des opinions pour lesquelles on se prévenait. Si on commença dès le temps de Solon à écrire en prose, cet usage ne prévalut que lentement; et, quoiqu'il dût tôt ou tard accoutumer à plus de précision, il ne changea rien d'abord à l'art de raisonner. Les philosophes, occupés séparément à établir chacun leur doctrine, ne songeaient pas même encore à se contredire.

Les éristiques ont retardé les progrès de cet art.

Enfin les éristiques, sortis de la secte éléatique, répandirent le goût de la dispute. Cette circonstance paraissait favorable à la philosophie. On pouvait présumer que les erreurs allaient se détruire mutuellement, et qu'il sortirait quelque étincelle du choc des opinions.

Mais le genre de dispute qui s'éleva ne devait pas produire un effet si salutaire; parce que les éristiques n'étaient que de mauvais discoureurs, qui ne combattaient rien, et qui n'établissaient rien. Ils parlaient de tout, parce qu'ils ignoraient tout, et le vulgaire applaudissait.

C'est dans ces circonstances que Socrate entreprit de dessiller les yeux des Grecs. Sa méthode était excellente pour démasquer les sophistes, et pour montrer le faux de tous les systèmes; et c'est par-là qu'il fallait commencer. Cependant il aurait fallu donner ensuite des règles pour nous conduire dans l'étude de la nature. Il est vrai que la chose alors était difficile, ou peut-être même impossible; parce que le hasard, qui prépare aux découvertes, n'avait pas fait sentir la nécessité des expériences; que la géométrie avait fait peu de progrès, et qu'on n'avait pas les instrumens qui depuis ont été d'un si grand secours. Socrate, jugeant donc de l'avenir par le passé, se hâta de penser que les tentatives des physiciens seraient toujours inutiles; et, considérant avec quels succès on s'était occupé jusqu'alors de la morale et des arts d'usage, il voulut retenir dans les limites de ces objets l'esprit humain, qui avait pris un nouvel essor. Mais ce fut inutilement, et vous avez vu toutes les sectes qui sont sorties de l'école de ce philosophe. Si l'art de raisonner, tel qu'il l'a enseigné, suffisait pour combattre l'erreur, il ne suffisait donc pas pour conduire à la vérité dans des recherches de tout genre.

L'art de raisonner, enseigné par Socrate, suffisant pour détruire l'erreur, ne suffisait pas pour conduire à la vérité dans toutes nos recherches.

Si on put enfin reconnaître la nécessité d'apprendre à raisonner, ce fut pour s'égarer dans des subtilités ou dans de vaines recherches.

Pourquoi dans la suite on étudia inutilement l'art de raisonner.

Raisonner, c'est comparer des idées, afin de

passer des rapports qui sont connus à la découverte de ceux qui ne le sont pas. Or comment saisir exactement ces rapports, si on ne détermine pas les idées avec précision? et comment déterminer les idées, si on ne les connaît pas parfaitement? Il fallait donc remonter à leur origine, et en développer toute la génération : il fallait soupçonner qu'elles sont l'ouvrage de l'expérience, reconnaître qu'elles avaient été mal faites pour la plupart, et oser former le projet de les refaire. C'est à quoi les anciens n'ont jamais pensé, et ils se sont contentés de répandre quelque ordre dans les idées.

En distribuant les choses par classes, les philosophes crurent en déterminer la nature.

Avant qu'il y eût des philosophes, les hommes avaient déjà distribué les êtres en plusieurs classes, suivant les différences ou les ressemblances qu'ils y avaient remarquées. Sans cela il ne leur eût pas été possible de s'entendre. Vous savez que cet usage est une suite de la formation et du progrès des langues.

Ces distributions furent l'ouvrage des circonstances. Ce sont les besoins qui firent remarquer des qualités différentes, et imaginer autant de termes généraux, afin de mettre sous chacun d'eux toutes les choses auxquelles une même qualité est commune.

Cela fut exécuté avec d'autant moins de netteté et de précision, qu'il y avait plus d'ignorance et de préjugés. Il était important d'y mettre plus

d'ordre. Les philosophes le sentirent. Ils s'appliquèrent donc à mieux marquer les genres et les espèces, et ils firent de nouvelles distributions. C'est ce qu'on nomma *catégories*.

Cette entreprise avait son utilité. Cependant ce n'était que refaire avec réflexion ce qui avait déjà été fait comme par instinct.

Les philosophes ne s'en aperçurent pas, ou ne voulurent pas qu'on s'en aperçût. Ils parurent donc avoir fait ce qu'on n'avait point fait avant eux; et, parce que leurs distributions répandaient quelques lumières, parce qu'alors ils pouvaient souvent dire à quelle classe une chose appartenait, ils s'imaginèrent que leurs catégories les conduisaient à déterminer la nature des êtres.

Ces classes ne font que montrer l'ordre qu'ont les choses dans notre manière de concevoir.

Cependant, au lieu de représenter l'ordre que les choses ont réellement entre elles, ces classes ne représentent que celui qu'elles ont dans notre manière de concevoir; et par conséquent ce ne sont que des distributions fort arbitraires. On a beau diviser et subdiviser, il reste toujours des êtres qu'on ne sait à quelle classe rapporter. Vous vous souvenez que je vous ai fait remarquer qu'il y a tel panier ou telle corbeille, qu'on ne peut déterminer si c'est un panier plutôt qu'une corbeille, ou une corbeille plutôt qu'un panier. C'est sur des questions de cette espèce que les philosophes ont beaucoup disputé, et disputent souvent encore.



Tel a été l'abus d'une méthode qui aurait toujours été utile, si on avait su qu'elle ne doit être employée que pour mettre de l'ordre et de la précision dans nos idées. On l'ignora, et il en naquit un autre abus qu'il faut expliquer.

Pourquoi en géométrie les définitions font connaître l'essence des choses.

Les choses dont la géométrie s'occupe sont des notions abstraites, qui se déterminent facilement, et le géomètre qui en cherche les rapports n'examine pas s'il existe quelque chose de semblable: en les définissant comme il les conçoit, il en montre l'essence. Il dit, par exemple, que le triangle est une surface terminée par trois côtés; or le triangle, qu'il y en ait, ou qu'il n'y en ait pas, ne saurait être autre chose.

Dans cette définition, le mot *surface* exprime une idée abstraite, qui est commune au *triangle*, au carré, au cercle, etc., que par cette raison les philosophes nomment *genre*. Les mots *terminés par trois côtés* expriment une autre idée abstraite, qui est commune à tous les triangles, qui marquent en quoi leur surface est d'une espèce différente des surfaces du cercle, du carré, etc., et que les philosophes nomment *différence spécifique*. Voilà tout l'artifice des définitions. Vous concevez qu'elles seraient également bonnes, quand on ne saurait pas qu'il y a des genres et des différences spécifiques. C'est néanmoins ce langage qui a trompé les philosophes : ils ont cru qu'ils saisiraient les essences, toutes les fois qu'ils

connaîtraient les genres et les différences spécifiques.

Cependant lorsque les géomètres définissent les choses, ils ne font proprement que les classer; et si en les classant ils en montrent l'essence, c'est qu'il suffit de les classer pour faire connaître tout ce qu'elles sont : il suffit de dire de quel genre est une figure, et de quelle espèce elle est dans ce genre.

Pourquoi en physique les définitions ne font pas connaître les choses en elles-mêmes.

En physique les définitions montrent également à quel genre, à quelle espèce nous rapportons les choses : elles montrent l'ordre dans lequel nous les concevons : elles les classent, en un mot; et nous pouvons nous en servir à cet usage. Mais elles ne font point voir ce que les choses sont en elles-mêmes, et c'est cependant en elles-mêmes que la physique les doit considérer.

Erreur des philosophes à ce sujet.

L'erreur des philosophes grecs a donc été de juger qu'avec des définitions ils montreraient l'essence des choses en physique, parce qu'avec des définitions, ils la montraient en géométrie. Ils auraient dû analiser les objets de la nature, et ils se sont contentés de les classer : et quoiqu'il ne leur ait jamais été possible de marquer où une espèce commence et où une autre finit, ils ont cru qu'en les définissant, ils en feraient connaître l'essence. Voilà pourquoi leur physique n'est qu'un jargon inintelligible.

Pourquoi les anciens n'ont

Après s'être égarés de la sorte, les anciens ne

pas connu les principes de l'art de raisonner.

pouvaient plus connaître les vrais principes de l'art de raisonner. Il les ont cherchés néanmoins; et, dans l'espérance de les trouver, ils ont considéré les syllogismes sous toutes sortes de formes; ils ont distingué toutes les espèces de propositions; ils ont fait des règles sans nombre. Mais leurs efforts ont été inutiles, parce que l'esprit de l'art leur a échappé, et qu'ils n'en ont connu que le mécanisme.

CHAPITRE XXVII.

De l'influence des langues sur les opinions, et des opinions sur les langues.

C'est M. de Maupertuis qui a proposé, au nom de l'académie de Berlin, la question que je vais traiter, et qui est très-propre à faire voir combien il faut peu de chose pour nous égarer. Vous connaissez ce philosophe, Monseigneur; je vous ai fait lire plusieurs de ses ouvrages, parce que je les ai regardés comme des modèles qui pouvaient vous apprendre à penser avec clarté et avec précision.

Comment les langues influent sur notre façon de penser, et notre façon de penser sur les langues.

En étudiant la grammaire, vous avez vu combien les mots nous sont nécessaires pour penser: vous avez reconnu que nous pensons dans notre langue et d'après notre langue. Il faut, par con-

séquent, que notre langue influe sur notre façon de penser.

Si elle a peu de mots, nous n'avons donc que peu d'idées; et nous n'avons que des idées confuses, si la signification des mots est mal déterminée. Tel a été le premier état de toutes les langues.

Cependant à mesure que nous acquérons des connaissances nous sentons le besoin d'en acquérir : plus même nous en acquérons, plus nous sentons ce qui nous manque à cet égard. Alors plus capables de réflexion, c'est aussi avec plus de réflexion que nous nous occupons de notre langue. Nous la corrigeons, nous la refaisons. Elle devient donc plus exacte, et notre esprit, qui par-là le devient lui-même davantage, la rend tous les jours plus exacte encore. C'est ainsi que les grands écrivains, qui n'ont d'abord pensé que d'après leur langue, la font ensuite penser d'après eux.

Dans la grammaire nous avons considéré les langues comme autant de méthodes analitiques. Cette seule considération suffit pour faire comprendre l'influence réciproque des langues sur notre façon de penser, et de notre façon de penser sur les langues.

C'est aux méthodes que notre esprit doit ses progrès en tous genres : notre langue influe donc sur notre façon de penser, et elle lui donne de

la clarté et de la précision, à proportion qu'elle en a davantage elle-même.

C'est notre esprit qui invente et qui perfectionne les méthodes. Il influe donc sur notre langue, et il lui rend de la clarté et de la précision, à proportion qu'il en est devenu plus capable. En un mot, il en est des langues comme de toutes les méthodes analitiques, qui sont tout à la fois, et l'ouvrage du génie qui les invente, et un secours qu'il se procure.

Quel est l'effet de l'influence réciproque des langues sur les opinions, et des opinions sur les langues.

Si les langues avaient été autant de méthodes, où l'analise des idées se fût faite de la manière la plus simple, la plus claire et la plus précise, combien d'opinions auxquelles on n'aurait jamais pensé! Alors en effet on aurait vu dans le langage l'origine et la génération des idées; on les aurait vues se développer avec ordre, et se déterminer avec précision. On n'aurait jamais, par exemple, demandé d'où viennnent nos connaissances. On aurait su la réponse avant de faire la question, ou plutôt on n'aurait pas imaginé d'avoir des doutes à ce sujet.

On demande: *qu'est-ce que la substance? qu'est-ce que l'essence de tel ou tel être? comment le monde a-t-il été formé?* Si nous apercevions sensiblement dans notre langue l'origine et la génération de nos idées, nous saurions que nous n'avons des connaissances qu'autant que nous observons, et que nous n'observons qu'au-

tant que nous avons des sensations. Nous ne nous demanderions donc pas des réponses que nous ne pouvons pas nous faire, puisque nos sens ne nous les fournissent pas.

Or, si on n'avait pas fait ces questions, nous n'aurions pas vu naître ces opinions qui, ne répandant que des doutes, ont donné lieu à beaucoup d'autres. Je n'aurais pas eu à vous faire l'histoire de la philosophie. L'étude de la langue vous apprendrait tout : il ne nous faudrait qu'une bonne grammaire et un bon dictionnaire.

Les langues, parce qu'elles ont été faites avec trop peu de méthode, ont donc fait agiter toutes ces questions, et par-là elles ont influé sur les opinions ; et les opinions qu'on a adoptées, lorsqu'on a voulu répondre à ces questions, ont à leur tour influé sur les langues, parce qu'il a fallu se faire un langage pour les défendre.

Comme les règles de la syntaxe sont plus connues et plus faciles à observer que les règles de l'art de raisonner, on contracte l'habitude de parler correctement, plutôt que l'habitude de penser avec justesse. Alors, prévenu pour des opinions qu'on a prises sans examen, on ne sentira pas la nécessité de s'assurer de ses principes et des conséquences qu'on en tire. On se contentera de mettre quelque ordre dans les idées vagues et confuses qu'on s'est faites, et on les exposera avec toute l'élégance dont on est capable. Mais on ne déter-

minera pas la signification des mots : on l'altérera, on la changera sans raison : une métaphore, une comparaison paraîtra répandre la lumière ; et, pour expliquer une expression qu'on n'entendra pas, on en imaginera d'autres qu'on n'entendra pas davantage. C'est de la sorte que d'un langage confus naissent des opinions, et que de ces opinions naît un autre langage, qui, tout aussi confus que le premier, produit de nouvelles opinions, pour produire bientôt de nouveaux langages également confus : et ainsi de suite, pendant des siècles.

Tel est donc l'effet de l'influence réciproque des opinions sur les langues, et des langues sur les opinions. Les opinions n'influent sur les langues que pour y répandre la confusion, et pour les rendre, par conséquent, toujours moins propres aux analises. On en voit la preuve dans le précis que j'ai fait des systèmes des philosophes anciens. Les langues influent sur les opinions pour les multiplier, et elles les multiplient au point qu'un seul terme vague peut en faire naître plusieurs. J'en vais donner quelques exemples.

Premier exemple de plusieurs opinions nées d'un seul mot.

La vérité peut être considérée dans les idées que nous formons, ou dans les choses mêmes.

Dans le premier cas, la vérité n'est que le rapport aperçu entre deux idées. *Le tout est plus grand qu'une de ses parties*, est une vérité, parce que cette proposition exprime le rapport de l'idée

que nous désignons par *le tout*, avec l'idée que nous désignons par *une partie*. Cette proposition serait vraie, quand même les objets auxquels nous en pouvons faire l'application n'existeraient pas. Voilà les fondemens des mathématiques pures : car dans cette science les vérités ne sont que des rapports aperçus entre des idées.

Quand nous considérons la vérité dans les choses, il faut encore distinguer. Ou nous observons les choses en elles-mêmes, ou nous observons les rapports qu'elles ont à nous, ou nous observons les rapports qu'elles ont entre elles, non d'après ce qu'elles sont, mais d'après ce qu'elles nous paraissent.

Si nous voulons observer les choses en elles-mêmes, nous ferons de vains efforts pour les connaître. Nous n'arriverons à aucune vérité, parce que les sens, auxquels nous devons toutes nos connaissances, ne découvrent que des qualités relatives, et ne peuvent percer jusqu'aux qualités absolues. Il ne nous reste donc à observer dans les choses que les rapports qu'elles ont à nous, et ceux qu'elles ont entre elles, d'après ce qu'elles nous paraissent.

Lorsque nous nous bornons à juger des rapports que les objets ont à nous, ces rapports aperçus sont autant de vérités. Alors il est vrai que les corps sont éclairés, colorés, en mouvement ou en repos, chauds ou froids, nuisibles ou utiles, etc.

C'est une conséquence, que lorsque nous jugeons des objets d'après ce qu'ils nous paraissent, il y ait autant de vérités que nous apercevons de rapports entre eux. Il est donc vrai que les corps sont, les uns par rapport aux autres, plus ou moins éclairés, plus ou moins pesans, plus ou moins durs, etc.

Comme il y a des vérités dans les mathématiques pures, il y en a donc aussi dans les sciences qu'on peut en général comprendre sous le nom de physique; et ces vérités sont tous les phénomènes qu'on découvre par l'observation, et dont on s'assure par l'expérience. Si on soumet ces phénomènes au calcul, alors on a toutes les vérités qui se démontrent dans les mathématiques mixtes.

Mais, sans parcourir toutes les sciences, il est évident que nous pouvons connaître les choses sous les rapports qu'elles ont à nous, et sous ceux qu'elles ont entre elles d'après ce qu'elles nous paraissent, puisque nous ne pouvons pas observer de pareils rapports; et il est également évident que nous ne pouvons pas connaître ce que les choses sont en elles-mêmes, puisque sous ce point de vue nous ne les saurions observer.

Voilà les distinctions que les philosophes auraient faites, s'ils avaient saisi la génération de nos connaissances. Alors le mot *vérité* aurait eu dans leur bouche une signification déterminée.

Ils n'auraient donc pas demandé, *s'il y a des vérités, si nous les pouvons connaître, s'il est des moyens pour nous en assurer.* Plus de sophistes, par conséquent plus de dialecticiens, plus d'académiciens, plus de sceptiques, plus de sectes, en un mot. On n'aurait pas cherché ce que les choses sont en elles-mêmes; on n'aurait pas élevé des systèmes sur des suppositions gratuites, ou sur des principes abstraits. On aurait observé, on aurait multiplié les expériences, et on se serait épargné bien des absurdités. Ces grands philosophes, ces génies sublimes, ces esprits divins, un mot les a trompés.

Pourquoi a-t-on compté deux cent quatre-vingt-huit opinions sur le bonheur? Ce n'est pas qu'on puisse à ce sujet penser de deux cent quatre-vingt-huit manières réellement différentes; c'est parce qu'il y a bien des manières de parler d'une chose, sans savoir ce qu'on dit. Deuxième exemple.

Que par le bonheur on entende ce qui nous satisfait, et qu'en conséquence on le mette dans la jouissance des choses nécessaires à nos besoins, on n'imaginera pas de dire que nous sommes heureux par la seule contemplation. Un pareil besoin n'est pas général : il est factice dans ceux qui l'ont; il ne saurait être un des premiers; et, quand on y aurait satisfait, il en resterait beaucoup d'autres, qui suffiraient pour rendre malheureux.

On ne dira pas non plus que le bonheur consiste à connaître l'essence des choses, et à découvrir comment l'univers a été formé, puisque ces connaissances ne nous sont pas nécessaires, et que d'ailleurs nous n'avons pas de moyen pour les acquérir.

On ne placera pas davantage le bonheur dans une tranquillité parfaite; parce que la jouissance des choses nécessaires à nos besoins suppose des désirs, des passions, et, par conséquent, des inquiétudes.

On dirait plutôt, avec l'abbé de Saint-Pierre : *ceci est bon pour moi aujourd'hui;* et cette opinion, qui est peut-être la deux cent quatre-vingt-neuvième, est la plus raisonnable de toutes, pourvu qu'on pense avec cet écrivain que les devoirs sont toujours bons.

La multitude des opinions sur le bonheur vient donc d'un mot, auquel on n'a pas attaché des idées assez déterminées.

Troisième exemple.

Il semble que l'étymologie seule aurait pu garantir de bien des erreurs. J'ai peine à croire que ceux qui les premiers ont employé, par exemple, les mots *substance*, *essence*, *nature*, se soient imaginé avoir une idée des choses dont ils parlaient. Ils voulaient dire par *substance*, ce qui est dessous certaines qualités; par *essence*, ce qui fait qu'une chose existe avec telles propriétés; et par *nature*, ce qui fait qu'elle est née, pour ainsi dire, avec

les qualités qu'elle a. Or cette expression *ce qui* faisait assez entendre qu'ils ne savaient pas ce que la substance, l'essence et la nature sont en elles-mêmes. Si cette étymologie avait donc toujours été présente à l'esprit, combien de mauvais raisonnemens n'aurait-on pas évités! Platon, par exemple, aurait-il imaginé ses essences? en aurait-il fait des êtres, des dieux?

Le feu brûle, parce qu'il est de son essence, de sa nature de brûler : cela veut dire qu'il brûle parce qu'il existe, qu'il est né pour brûler; en un mot, qu'il brûle parce qu'il brûle. Cette réponse n'est pas bien satisfaisante : mais enfin c'est une réponse; et quand on s'est rendu ce langage familier, on entrevoit quelque chose confusément, et on juge la réponse bonne.

Les philosophes anciens me fourniraient bien des exemples de l'influence des langues sur les opinions. Mais, parce qu'il faut se borner, je n'en donnerai plus que trois, que je prendrai dans les mots *âme*, *dieu* et *athée*.

On se représente naturellement la vie par le mouvement du corps. Or comme dans le repos, dans le sommeil, la respiration est le seul mouvement sensible; vivre, respirer, être animé n'ont été qu'une même chose. On s'est donc fait une habitude de regarder l'âme comme un souffle, et ce jugement n'a point paru absurde, parce que l'habitude a tenu lieu de raison. Quatrième exemple.

Mais qu'est-ce que ce souffle? Une matière subtile. De quelle nature encore est cette matière? C'est un air, un feu, etc.

Après avoir aussi bien satisfait à ces questions, on a dit : si un souffle, qui anime l'homme, meut son corps, un pareil souffle sera répandu dans tout ce qui se meut, ce sera l'âme du monde, ce sera le principe de tout mouvement. Il y a donc une âme universelle, dont les âmes particulières ne sont que des parcelles, des émanations, etc.

Si par le mot *âme* on n'eût jamais entendu que ce qui sent; si on eût remarqué que nous ne pouvons pas observer l'âme dans sa substance même, que nous ne l'observons que dans les sensations qu'elle éprouve, et que par conséquent il ne nous est pas possible de découvrir pourquoi le sentiment se produit en elle, lorsque certains mouvemens se passent dans le corps; alors nous nous serions contentés de dire, *nous avons une âme, elle est capable de sentir, elle sent à l'occasion des impressions qui se font sur nos organes : nous n'en savons pas davantage.* Nous n'aurions pas dit, *c'est un souffle*, *une parcelle d'air*, *une parcelle de feu*; et nous n'aurions pas fait des systèmes pour en expliquer l'essence ou la nature.

Il en est de même du mot *dieu*. C'est parce que la signification en était mal déterminée, que

les philosophes, comme les peuples, ont eu sur la Divinité un grand nombre d'opinions.

Nous dépendons de tout ce qui nous environne, et il y a des effets que nous ne pouvons ni empêcher, ni produire. Certainement quelque chose en est la cause, et ce quelque chose agit. Or cette notion vague de cause agissante paraît avoir été la première idée qu'on s'est faite de ce qu'on a nommé *dieu*.

Mais comment cette cause agit-elle? Pour répondre à cette question, on s'est fait une seconde idée vague, en se représentant toute espèce d'action par une espèce de mouvement. Comme toute action que nous observons dans les corps n'est et ne peut être qu'un mouvement, on a jugé que toute cause qui agit est une cause qui se meut et qui meut, et dieu n'a signifié que ce que nous entendons par *moteur*.

Quand on voyait que le vent agitait les arbres, on disait, c'est le vent. Quand au contraire on observait un mouvement, et qu'après en avoir cherché la cause, on ne la découvrait pas, on disait, c'est un dieu, c'est-à-dire un moteur quelconque.

Si alors on demanda d'où venaient les biens et d'où venaient les maux, il fut naturel de répondre, *ce sont des dieux, ce sont des moteurs qui les produisent;* et on reconnut autant de dieux ou de moteurs qu'on distingua d'espèces de biens et d'espèces de maux.

Des dieux qui produisent les biens et les maux, devinrent naturellement autant d'objets de crainte, d'espérance et de respect. On ajouta donc ces idées à la notion confuse de moteurs.

On y ajouta encore différentes figures, et plus ordinairement la figure humaine, parce qu'on voulut se représenter les dieux d'une manière sensible. Or dès qu'on eut imaginé qu'ils ressemblaient aux hommes par la figure, on imagina qu'ils leur ressemblaient aussi par les passions; et on leur supposa nos vertus et nos vices.

C'est ainsi qu'en observant comment d'une première idée confuse plusieurs autres naissent successivement, on voit sortir d'un seul mot le polythéisme et toutes les absurdités du paganisme.

Ce qui est particulier aux philosophes, c'est d'être remonté, de moteur en moteur, jusqu'à un premier qu'ils ont nommé principe; et en le nommant ainsi, ils n'ont voulu dire autre chose, sinon qu'il est le premier ou celui qui commence.

Ils ont encore considéré l'action de ce moteur ou principe par rapport à l'univers entier; au lieu que les peuples ne considéraient guère l'action des dieux, que dans les phénomènes plus relatifs à l'homme. D'ailleurs la notion des mots *dieu*, *moteur* et *principe*, était confuse pour les pihlosophes comme pour les peuples.

Pour s'en convaincre, il suffit de remarquer que le premier principe, selon Thalès, est l'eau; selon Anaximène, l'air; selon Héraclite et Zénon, le feu; et, selon Épicure, les atomes. Or ces philosophes auraient-ils imaginé que l'eau, l'air, le feu, ou les atomes se meuvent d'eux-mêmes, et donnent le mouvement à tout, s'ils avaient songé à se rendre un compte exact de leurs idées? et lorsqu'ils voient ce premier principe partout où ils le veulent voir, n'est-ce pas une preuve qu'ils ne s'en font que des idées bien vagues?

S'ils se sont servis du mot de *dieu*, c'est parce qu'ils l'ont trouvé établi parmi les peuples. Mais en général ils ne s'en sont pas fait une idée plus saine, puisqu'ils ont nommé dieu ce qu'ils nommaient premier principe. Ainsi l'eau fut dieu, l'air fut dieu, le feu fut dieu.

Zénon aurait pu dire que le feu n'est qu'une cause matérielle, qui a produit par hasard le monde, et supposer, comme Épicure, que le monde est une des combinaisons qui résultent de tous les mouvemens possibles; il évita de tomber dans cette absurdité, parce qu'il reconnut la nécessité d'une cause intelligente. Mais il tomba dans une autre, et il donna l'intelligence au feu, sans se mettre en peine d'expliquer comment le feu est intelligent.

Épicure, avec autant de fondement, aurait pu

mettre la Divinité et l'intelligence dans les atomes: mais, parce qu'il se fit des idées plus vagues encore que celles de Zénon, il jugea que le hasard suffisait seul à la formation de l'univers.

Il me paraît donc hors de doute que tant d'opinions sur la Divinité sont venues du mot *dieu*, c'est-à-dire de la notion d'un premier moteur; notion si mal déterminée, que chacun y ajoutait à son gré, ou en retranchait quelque accessoire. Les philosophes et les peuples ont été des polythéistes, parce qu'ils ont raisonné d'après la même idée confuse, et qu'ils ont été conséquens. Tous ont dit: *Tout ce qui meut est dieu, ou parcelle de dieu: donc il y a plusieurs dieux.*

Anaxagore, Socrate et peut-être quelques autres encore ont eu des idées plus saines. De ce qu'il y a quelque chose qui se meut, ils ont conclu qu'il y a quelque chose qui ne se meut pas; qui n'est par conséquent ni corps ni matière; qui a une essence, une manière d'exister toute différente; qui est tout-puissant, tout intelligent; qui a, en un mot, toutes les perfections que l'univers démontre devoir être dans le principe qui l'a produit. Vous concevez que si tous les philosophes avaient raisonné d'après une idée aussi bien déterminée, ils ne se seraient pas égarés dans les opinions que j'ai exposées.

Dernier exemple. Dès que le mot *dieu* n'offrait qu'une notion

vague, celui d'*athée* ne pouvait pas avoir un sens bien précis. Il est arrivé de là que lorsqu'on a voulu juger si un philosophe était ou n'était pas athée, on a soutenu également le pour et le contre. En parlant des peuples, on a même pris le mot *athée* dans un sens; et on l'a pris dans un autre, en parlant des philosophes.

Comme il serait dur d'accuser d'athéisme des nations entières, on les juge peu sévèrement; et sur l'apparence d'un culte quelconque, on ne balance pas d'assurer qu'elles reconnaissent la Divinité. Mais comme les philosophes sont en petit nombre, qu'ils sont dispersés, et qu'ils ne forment pas un corps de nation, on les sacrifie sans scrupule. Ainsi, parce que les stoïciens adorent le feu, ils sont athées; et les idolâtres croient en Dieu, parce qu'ils adorent le soleil, la lune, des statues, des chats, etc. Il est évident que des opinions aussi contradictoires ne peuvent naître que de l'abus d'un mot.

En montrant l'influence du langage sur les principales opinions, nous avons réfuté la philosophie des anciens, et même une partie de celle des modernes. Mais, Monseigneur, si l'abus des mots a produit chez les Grecs des opinions qui ont troublé les écoles, il en produira dans la suite qui troubleront le monde. On disputera sur des mots, en croyant disputer sur des choses, et

on s'égorgera pour des mots qu'on n'entendra pas. Telle est l'influence du langage [1].

[1] Les chapitres les plus instructifs de ce livre sont les 1er, 2, 3, 9, 10, 17, 24, 26 et 27. Ils développent, d'après l'expérience, les principes de l'art de raisonner, et ils familiariseront avec la méthode que j'ai expliquée dans ma logique.

FIN DE CE VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE SECOND.

Les Perses n'étaient pas aussi puissans qu'ils le paraissaient. Les Grecs n'étaient pas aussi faibles qu'ils le paraissaient. L'art militaire s'était perfectionné chez eux. Il ne s'était pas perfectionné en Asie. Pourquoi les Grecs de l'Asie mineure ont été conquis par les Perses. Il n'était pas aussi facile aux Perses de conquérir les Grecs de la Grèce proprement dite.

Mauvais succès de l'expédition de Mardonius. Hérauts de Darius en Grèce. Dissensions parmi les Grecs. Datis et Artapherne commandent les troupes de Darius. Ces deux généraux soumettent les îles. Ils prennent Érétrie. Journée de Marathon. Athènes était trop faible pour former de grandes entreprises au dehors. Récompense de Miltiade. Autant les Athéniens aimaient le mérite, autant ils le redoutaient. Ban de l'ostracisme. Ingratitude des Athéniens envers Miltiade. Darius fait de nouveaux préparatifs. Thémistocle travaille à faire d'Athènes le rempart de la Grèce. Mort de Darius. Xerxès songe à faire la guerre aux Grecs. Conduite ridicule de Xerxès. Deux factions dans la république d'Athènes. Républiques qui se réunissent pour la défense de la Grèce. Léonidas aux Thermopyles. Les Athéniens se réfugient sur des vaisseaux, et cèdent le commandement aux Spartiates. Deux combats qui ne sont pas décisifs. Conduite de Thémistocle à la journée de Salamine. Conduite de Xerxès. Flotte des Perses. Flotte des Grecs. L'armée de Xerxès est défaite à Salamine. Autres défaites des Perses. Triomphe de Thémistocle aux jeux olympiques. Fin de Xerxès. On ne sait pas quel a été le nombre des troupes qu'il a conduites contre les Grecs.

niens, Périclès les affaiblit. Ses réponses aux plaintes des alliés. Les excuses de Périclès étaient mauvaises, et vraisemblablement il ne l'ignorait pas. Fausse politique des Athéniens, lors de la guerre entre Corcyre et Corinthe. Sparte fait une ligue contre Athènes. Périclès se résout à la guerre, pour ne pas rendre compte des finances. Les forces de Sparte étaient sur terre, et celles d'Athènes sur mer. Les Athéniens ne font que des diversions. Les Athéniens ôtent l'administration à Périclès. Les Athéniens font mourir des ambassadeurs que les Spartiates envoyaient au roi de Perse. Les Athéniens rendent l'autorité à Périclès, qui meurt.

L'administration de Périclès est l'époque de la décadence d'Athènes. Athènes et Sparte ne connaissent pas leurs vrais intérêts. Écrivains qu'il faut lire pour l'histoire de la guerre du Péloponèse. Dans cette guerre, Athènes et Sparte n'ont point d'objet. Athènes se refuse à la paix que demande Sparte. Trève, pendant laquelle la guerre continue. L'expédition des Athéniens en Sicile leur fait perdre leurs alliés. Successeurs d'Artaxerxe Longuemain. Plusieurs soulèvemens en Perse. Caractère faible de Darius Nothus. La Perse recherche l'alliance de Sparte. Alcibiade accusé de sacrilége. Il se retire à Sparte, et ensuite auprès de Tissapherne. Les Athéniens, pour s'assurer les secours qu'Alcibiade leur promet, abolissent la démocratie. A cette nouvelle, l'armée se soulève, et donne le commandement à Alcibiade. Conduite sage de ce général. Tissapherne fait avec Sparte un traité qu'il n'exécute pas. Les Spartiates se rendent maîtres de l'île d'Eubée. Alcibiade revient dans sa patrie, après avoir triomphé des Spartiates. Lysandre, général des Spartiates, fait sa cour à Cyrus le Jeune. Défaite des Athéniens. Alcibiade se retire dans la Chersonèse de Thrace. Lysandre est remplacé par Callicratidas. Callicratidas perd la bataille et la vie. Les Athéniens condamnent à mort les généraux qui les font vaincre. A la sollicitation de Cyrus, les

Démétrius Poliorcète est dépouillé de presque tous ses états. Troubles en Macédoine après la mort de Cassandre. Commencemens de Pyrrhus. Il donne des secours à Alexandre. Démétrius roi de Macédoine. Démétrius est abandonné de ses troupes. Il perd la liberté. Conseil de Pyrrhus aux Athéniens. Il perd la Macédoine. Causes de la guerre que Séleucus déclare à Lysimaque. Séleucus est assassiné par Céraunus. Autres forfaits de Céraunus. Sa mort. Commencement du royaume de Pergame. Faiblesse des monarchies fondées par les capitaines d'Alexandre. Sosthène chasse les Gaulois qui avaient fait une irruption en Macédoine. Autre irruption des Gaulois. Antigone Gonatas monte sur le trône de Macédoine, et en descend. Son fils Démétrius le fait remonter sur le trône. Fondemens de la république des Achéens. Sous les successeurs d'Alexandre, l'ancienne association des Achéens se dissout. A quelle occasion les Achéens renouvelèrent leur ancienne association. Aratus est créé préteur des Achéens. Sagesse et modération des Achéens. Talent et caractère d'Aratus. Défaut d'Aratus. La république d'Achaïe ne pouvait pas s'agrandir par les armes. Les Achéens donnent de la jalousie aux Athéniens et aux Spartiates. Aratus s'allie des rois de Syrie et de l'Égypte. Agis, roi de Sparte, tente de rétablir les lois de Lycurgue. Cléomène exécute le projet d'Agis. Cette révolution force Aratus à prendre de nouvelles mesures. Antigone Doson, appelé par Aratus, prend Sparte. Sa mort. Philippe, roi de Macédoine, commence bien. Ses revers. Persée orne le triomphe de Paul Émile. Extinction de la race des Héraclides. La Grèce réduite en province romaine. Sort d'Athènes.

LIVRE TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



